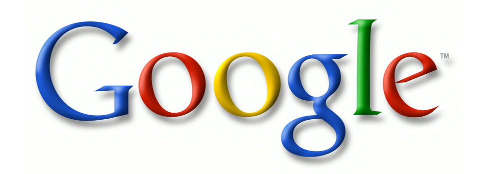


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

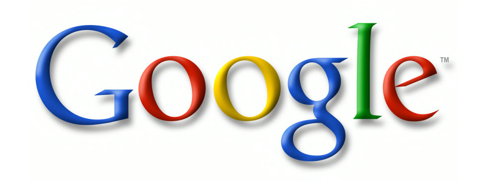
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

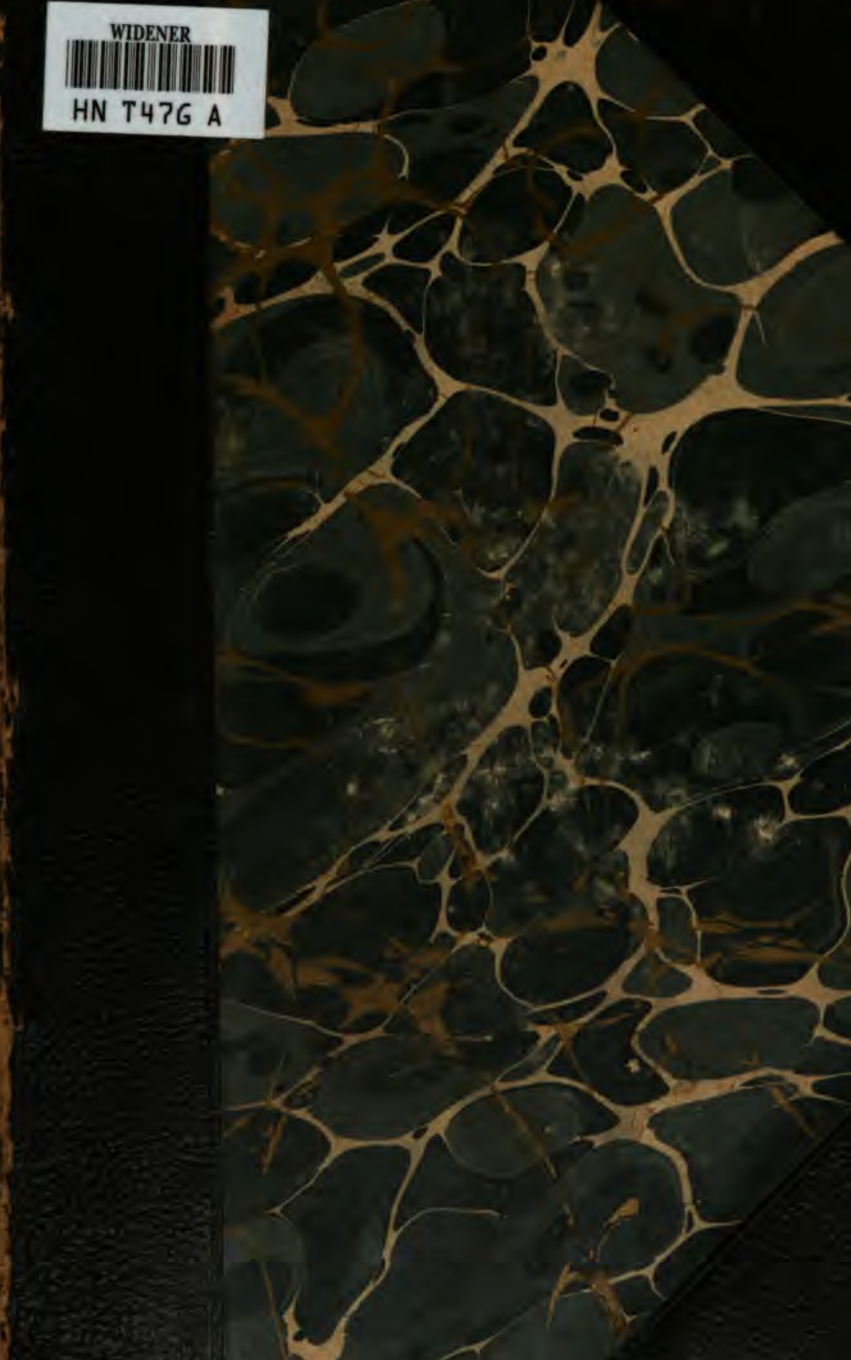
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


WIDENER
HN T47G A

395-82.5.7

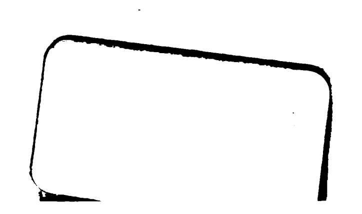
HARVARD COLLEGE LIBRARY

VE RI TAS

THIS VOLUME IS FROM
THE LIBRARY OF

GAMALIEL BRADFORD VI,

1863–1932, BIOGRAPHER AND ESSAYIST,
GIVEN BY HELEN F. BRADFORD
MAY 24, 1942



Helen F. Bradford

Wellesley Hills, Mass

MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE GRAMMONT

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. CRÉTÉ.

MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE GRAMMONT

PAR HAMILTON

D'APRÈS LES MEILLEURES ÉDITIONS ANGLAISES

ACCOMPAGNÉS D'UN APPENDICE

CONTENANT DES EXTRAITS DU JOURNAL DE SAMUEL PEPYS
ET DE CELUI DE JOHN EVELYN

Sur les faits et les personnages des Mémoires de Grammont

DES DÉPÊCHES DU COMTE DE COMINGES

Ambassadeur français à Londres

D'UNE INTRODUCTION, DE COMMENTAIRES, DE NOTICES

DE NOTES ET D'UN INDEX

PAR M. GUSTAVE BRUNET

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

—

1883

39532.5.7

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
GAMALIEL BRADFORD VI
MAY 24, 1942

INTRODUCTION.

Lorsque nous avons entrepris d'offrir au public une édition nouvelle des *Mémoires de Grammont*, nous avons dû nous proposer de la rendre véritablement supérieure à toutes celles qui existent déjà, et chacun sait qu'elles sont nombreuses.

Il n'y avait rien à faire pour le texte, mais les éclaircissements, les notes historiques réclamaient une attention spéciale. Cette partie, très-légèrement traitée, et quelquefois sans beaucoup d'exactitude[1], dans les éditions françaises, n'a été l'objet de soins particuliers que dans diverses éditions publiées en Angleterre, et bien peu répandues hors de la Grande-Bretagne. Les commentateurs anglais donnent d'ailleurs beaucoup de place à des détails généalogiques sur les personnages de leur nation qui figurent dans les *Mémoires;* ils relatent longuement des particularités qui les concernent; ces choses-là n'ont point d'intérêt pour nous, et, d'un autre côté, ils ne connaissent pas du tout les Français qui figurent dans le récit des folies du célèbre chevalier[2].

Nous nous sommes attaché, en nous aidant des ressources

1. Dans l'édition publiée en 1851 chez MM. Firmin Didot, on lit dans une note (page 321) que Chiffinch était un des compagnons des soupers du roi. Ce personnage n'occupait pas un rang aussi élevé. Chiffinch était tout simplement ce que Bontemps fut pour Louis XIV, et Lebel pour Louis XV. Voltaire a dit quelque part le nom qu'en province surtout on donnait à cet emploi.

Être le porteur discret des billets doux du monarque n'était pas d'ailleurs regardé alors comme un vil office; Bassompierre avait accepté plus d'une fois les pareilles fonctions, et il ne s'en trouve pas humilié dans les *Mémoires* qu'il a laissés. Sous le règne de Louis XIV, les plus grands seigneurs, Lauzun et Saint-Aignan; sous Louis XV, Richelieu ne se crurent pas déshonorés pour avoir servi leur maître dans ses amours.

2. Au sujet du président Tambonneau, bien connu dans la chronique indiscrète du commencement du règne de Louis XIV, un des annotateurs anglais n'a rien su dire, si ce n'est qu'il trouvait ce personnage mentionné dans les *Mémoires de la cour de France*, 1702, p. 377, et les diverses éditions qui se sont succédé, même celle du libraire Bohn, 1853, une des meilleures, se sont bornées à la reproduction de cette ligne.

qu'offrent diverses publications récentes, à donner sur tous les personnages un peu marquants qui vont passer devant nos yeux des renseignements susceptibles de les faire bien connaître; nous avons été sobres en ce qui regarde les étrangers. Il suffisait d'indiquer, pour bien des personnages secondaires, à qui l'on a affaire. Ce que nous avons voulu surtout, c'est offrir un tableau de ce qu'était la cour de Charles II à l'époque où Hamilton nous la montre, et, à cet égard, nous mettons à contribution un ouvrage fort curieux dont nous sommes les premiers, nous le croyons du moins, à donner une idée en France: le *Journal* (*Diary*) de Samuel Pepys, espèce de Dangeau britannique, est une mine que nous avons exploitée. Nous avons aussi consulté le Journal de John Evelyn, publié en 1818, réimprimé en 1819 et en 1827, et qui, bien moins circonstancié, moins curieux que celui de Pepys, embrasse en revanche une période bien plus longue (1641-1706).

Toute appréciation des *Mémoires* serait ici fort superflue. Que pourrait-on ajouter à un succès consacré par un siècle et demi? Comment mieux s'exprimer qu'un critique de nos jours justement célèbre? « Les *Mémoires de Grammont*, voilà ce que la fée a touché de toute sa grâce. La manière en semble faite exprès pour expliquer le mot de Voltaire:

La grâce en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.

Le fond en est mince, non pas précisément frivole, comme on l'a dit. Il y a de gros traités, qui n'en ont pas l'air, et qui sont plus frivoles que cela. Le héros des *Mémoires* est le chevalier, depuis comte de Grammont, l'homme le plus à la mode de son temps, l'idéal du courtisan français à une époque où la cour était tout, le type de ce personnage léger, brillant, souple, alerte, infatigable, qui réparait toutes les fautes et les folies par un coup d'épée ou par un bon mot.

Rien n'égale cette façon de conter, facile, heureuse, unissant le familier au rare, d'une raillerie perpétuelle et presque insensible, d'une ironie qui glisse et n'insiste pas, d'une médisance achevée. Hamilton n'est pas le Van Dyck de la cour d'Angleterre; il n'a pas la gravité du grand peintre royal, mais il est un peintre à part avec son pinceau doué de mollesse, de finesse et de malice. Que de mystifications, que de

folles histoires, que de jolis épisodes à travers cet imbroglio croissant[1]!»

Chamfort appelait les *Mémoires de Grammont* le *bréviaire de la jeune noblesse*, bréviaire qui n'aurait guère formé, il faut l'avouer, que des Richelieu et des Lauzun. Voisenon prétendait qu'il fallait les relire religieusement une fois par an; Laharpe était dans le vrai lorsqu'il y reconnaissait surtout « l'art de raconter les petites choses de manière à les faire beaucoup valoir. »

Citons aussi quelques lignes gracieuses écrites par M. Charles Blanc dans son *Histoire des peintres :*

« Watteau est de la famille de ces aimables historiens de l'anecdote et du plaisir dont les *Mémoires de Grammont* sont le modèle. Ses jolies toiles rappellent à tous les souvenirs, les tableaux de l'incomparable conteur Hamilton. Ici le roi Charles II, prenant avec lui sa cour voluptueuse et la menant se promener sur la Tamise; des flottilles de barques attendant sous White-Hall; la cour descendant, comme une brillante cascade, les larges escaliers qui baignent leurs dernières marches dans le fleuve, et ces joyeuses escadres de l'Amour se laissant emporter au courant des heures et de l'onde; là, quelque scène nocturne, plus ravissante encore, celle, par exemple, où mylord Rochester et le comte de Killegrew[2], enveloppés dans leurs manteaux, abordent, sous les allées de Hyde-Park, miss Hobart et miss Temple qui tremblent sous leurs masques noirs, ou bien encore miss Jennings, la blonde fille d'honneur, déguisée en bouquetière et faisant mine de vendre des oranges à la porte de la comédie, avant d'aller demander sa bonne aventure au fameux sorcier allemand de la cité de Londres. »

Revenons à ce que nous nous sommes proposé de faire. Nous parlons d'abord de Grammont, et nous plaçons quelques circonstances qui ne sont point dans les diverses notices écrites sur son compte, quelques extraits des correspondances diplomatiques de l'époque; nous touchons ensuite à ce qui concerne Hamilton; nous réunissons dans une notice sur Charles II et sa cour des détails assez peu connus en France,

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. I. p. 93.

2. Il y a ici une petite erreur : Killegrew ne fut jamais comte.

et trop étendus pour être admis dans un commentaire qui serait devenu très-digne de réprobation s'il avait été plus long que le texte. On trouvera ensuite les *Mémoires* accompagnés des notes nécessaires; enfin viendra l'extrait du *Journal* de Pepys, quelques dépêches de l'ambassadeur qui représentait la France à Londres au moment où Grammont s'y trouvait, et un appendice où nous réunirons des renseignements qui donneront, nous l'espérons, à notre édition une supériorité véritable sur celles qui l'ont devancée.

I.

LE CHEVALIER DE GRAMMONT.

Philibert de Grammont, né en 1621, mort le 10 janvier 1707, fut l'homme a la mode du XVII[e] siècle. Ses combats, ses amours, ses aventures ne lui auraient toutefois pas été des titres suffisants pour passer à la postérité; mais, en écrivant ses *Mémoires*, Hamilton l'a rendu immortel.

Après avoir lu ce récit, chef-d'œuvre de finesse, de grâce et de légèreté, on connaît à fond le héros de cette narration aussi légère qu'ingénieuse, et nous pouvons nous dispenser de l'apprécier. Nous n'entendons d'ailleurs nullement défendre la moralité du chevalier; il est difficile de lui pardonner d'avoir trompé au jeu[1]; il faut reconnaître que sa morale est des plus accommodantes; mais ses torts, très-graves sans doute, n'étaient-ils pas ceux de son époque, ceux du monde où il vivait, plutôt que les siens?

1. Observons sur ce point délicat qu'au XVII[e] siècle on n'avait pas à cet égard les idées qui dominent aujourd'hui avec raison.

Grammont trompait Mazarin; mais, d'après les *Mémoires* du comte de Brienne (sont-ils parfaitement authentiques?) publiés par M. F. Barrière (1828, 2 vol. in-8), le cardinal croyait que tous les gros joueurs ayant la réputation de tromper, il ne lui était pas défendu de faire comme les autres, ce qu'il appelait, d'un ton plus doux, prendre ses avantages.

Il ne manquait pas de tricheurs à la cour de Louis XIV. Un grand seigneur, M. de S... (on ne nous a livré que l'initiale de son nom, et la charité nous interdit toute recherche à ce sujet), reçut du roi l'ordre de se retirer loin de la cour : il avait gagné cinq cents mille écus avec des cartes ajustées, et ruiné tous ceux qui jouaient avec lui depuis deux mois (Voir la lettre de madame de Sévigné, en date du 11 mars 1670). La spirituelle marquise écrit une autre fois à sa fille : « Vous croyez que tout le monde joue comme vous. Rappelez-

Un des amis de Grammont, Saint-Évremond, le traite assez peu favorablement dans une pièce de vers qu'il lui adresse à lui-même :

Insolent en prospérité,
Fort courtois en nécessité,
L'âme en fortune libérale,
Aux créanciers pas trop loyale.

Mais il tient un autre langage dans l'épitaphe qu'il fit du comte, et il la fit avant la mort de celui qu'elle devait célébrer. Plaçons ici ces vers, parfois assez heureux, plus souvent faibles :

Passant, tu vois ici le comte de Grammont,
Le héros *éternel* du vieux Saint-Évremond.
Suivre Condé toute sa vie,
Et courir les mêmes hasards
Qu'il couroit dans les champs de Mars,
Des plus vaillants guerriers pourroit faire l'envie.
Veux-tu des talents pour la cour?
Ils égalent ceux de la guerre;
Faut-il du mérite en amour?
Qui fut plus galant sur la terre?
Railler sans être médisant,
Plaire sans faire le plaisant;
Garder son même caractère,
Vieillard, époux, galant et père :
C'est le mérite du héros
Que je dépeins en peu de mots.
Alloit-il souvent à confesse?
Entendoit-il vêpres, sermon?
S'appliquoit-il à l'oraison?

vous ce qui s'est passé dernièrement à l'hôtel de la Vieuville? Vous souvient-il de cette volerie? »

Saint-Simon rapporte divers exemples de tromperies au jeu ; nous ne les signalerons pas, ne voulant point donner trop d'extension à une note qui menacerait de devenir fort longue (Voir, pour plus de détails, la deuxième partie de l'ouvrage de M. Paul Boiteau, intitulé *les Cartes à jouer;* 1854).

Tous les escrocs qu'on démasquait ne prenaient point d'ailleurs la chose aussi au sérieux qu'un certain Souscarrière, espèce d'aventurier, quelque peu bâtard de Bellegarde, dont Tallemant des Réaux fait mention (t. V, édit. de 1855) :

« Il était pipeur; un jour qu'il jouoit à la prime, son adversaire s'aperçut qu'il avoit dérobé une prime qu'il tenoit sur ses genoux. Voilà un bruit de diable. Il avoit soixante dix-sept ans. La vieillesse et le chagrin de cette aventure le tuèrent. »

Il en laissait le soin à la comtesse.
Il peut revenir un Condé;
Il peut revenir un Turenne;
Un comte de Grammont est en vain demandé :
La nature auroit trop de peine.

Bussy-Rabutin trace ainsi son portrait physique : «Les yeux riants, le nez bien fait, la bouche belle, une petite fossette au menton, qui faisait un agréable effet sur son visage; je ne sais quoi de fin dans la physionomie, la taille assez belle s'il ne fût point voûté. »

Hamilton ayant communiqué à Boileau son *Épître au comte de Grammont*, le fameux satirique lui répondit, le 8 juillet 1705, en s'exprimant ainsi : « Vous prétendez que si j'entreprenais de louer M. le comte de Grammont, je courrais risque, en le flattant, de le dévisager; trouvez bon que je transcrive ici huit vers qui me sont échappés ce matin en faisant réflexion sur la vigueur d'esprit que cet illustre comte conserve toujours, et que j'admire d'autant plus qu'étant encore fort loin de son âge, je sens le peu de génie que j'ai pu avoir autrefois entièrement diminué et tirant à sa fin. C'est sur cela que je me suis récrié :

Fruit d'un plus pur limon, Grammont à son printemps
N'a point vu succéder l'hiver de la vieillesse;
La cour le voit encor brillant, plein de noblesse,
Dire les plus fins mots du temps,
Effacer ses rivaux auprès d'une maîtresse;
Sa course n'est au fond qu'une longue jeunesse,
Qu'il a déjà poussée à deux fois quarante ans [1].

Les écrivains contemporains qui ont parlé du comte de Grammont, s'accordent pour le peindre, ainsi que le dit M. Auger (*Notice sur Hamilton*), comme un homme moins heureux en amour qu'au jeu, ne cherchant dans la conquête d'une femme que le plaisir de l'enlever à un autre, et ne parvenant à persuader aucune de sa tendresse, parce qu'il en parlait en riant comme de toute chose; mais se vengeant cruellement de celles qui ne l'écoutaient pas et de ceux qu'elles

1. Un des éditeurs de Boileau, M. Daunou, trouve avec raison que ces vers sont assez peu dignes de l'auteur de l'*Art poétique*, mais il faut faire la part de l'âge avancé qu'avait le poëte lorsqu'il les composa.

écoutaient; corrompant leurs valets, contrefaisant leur écriture, interceptant leurs lettres, déconcertant leurs rendez-vous, en un mot, traversant leurs amours par tout ce que pouvait imaginer et faire un rival artificieux, prodigue et infatigable. Les liens les plus étroits du sang ne mettaient point à l'abri de ses noirceurs.

On lit dans Tallemant des Réaux (*Historiettes de madame de Rohan*, t. III, p. 454), édition de M. Paulin Paris, une anecdote relative à Grammont qui doit trouver ici sa place :

« Le chevalier[1] s'avisa de devenir amoureux de mademoiselle de Rohan et appela Chabot en duel. Chabot y va ; mais comme il gelait, l'abbé lui dit qu'il avait bien froid et qu'il ne se voulait plus battre[2]. Le maréchal de Grammont, enragé de de cela, disait qu'il le voulait envoyer à son père dans une valise, par le messager, pour le faire moine. »

La bravoure du chevalier fut en effet assez contestée, et c'est ce qui amena l'abbé d'Aumont, mécontent d'un vaudeville attribué à notre héros, devenu vieux, à lui décocher le couplet suivant :

Quoi! fait-on des chansons à votre âge,
Cher chevalier de Grammont?
Sous une perruque à cheveux blonds,
En amour vous monstrez vieux visage,
Et au combat les talons.

Tallemant parle assez longuement du maréchal de Grammont; quant au *petit Grammont*, frère d'un président de Toulouse, à l'égard duquel on peut voir dans les *Historiettes* (t. VIII, p. 36, édit. de 1840; et t. VI. p. 109, édit. de 1855), des

1. Ou abbé. Il était alors abbé et chevalier; plus tard il devint comte, quand son frère le maréchal de Guiche, après la mort de leur père, s'appela maréchal de Grammont.

2. La chose se passa en janvier 1643. Une lettre d'Henry Arnauld au président Barillon, datée du 28 de ce mois et citée par M. P. Paris, s'exprime ainsi : « La querelle de l'abbé de Grammont, qui se fait maintenant appeler d'Andouins avec Chabot, cause ici quelque désordre. Andelot a fait un second appel pour Andouins, duquel on a fort mal parlé sur ce que, deux jours auparavant, ayant fait appeler Chabot, il sembloit qu'il n'avoit tenu qu'à luy qu'ils se fussent bastus. La querelle vient pour la marquise de Piennes, qui a défendu sa maison à l'abbé qui s'est imaginé que c'étoit par le conseil de Chabot, qui est un peu son parent. » Et trois jours plus tard, Arnauld écrit : « M. le maréchal de Guiche a chassé d'ici l'abbé de Grammont, son frère, qui y faisoit mille folies. »

anecdotes assez singulières, il appartenait à une autre famille.

Rien n'est plus solidement établi que la réputation de notre héros comme diseur de bons mots. Bussy prétend que ses mines et son accent donnaient du prix à des choses qui n'eussent été rien dans la bouche d'un autre. Madame de Sévigné parle aussi de l'air et du ton dont il assaisonnait ses à-propos. Nous allons en rapporter plusieurs; bien que cette suite de saillies placées les unes à la suite des autres, sans beaucoup de liaison entre elles, ait un peu l'air d'un *ana*.

Pendant son exil en Angleterre, le chevalier de Grammont assistait un jour au dîner de Charles II; et, conformément à l'étiquette de cette cour, les officiers de ce prince le servaient à genoux. Le roi fit remarquer cet usage au chevalier, comme une marque de respect que ne recevait aucun autre souverain. « Sire, lui dit Grammont, j'ai cru que vos gens vous demandaient pardon de la mauvaise chère qu'ils vous font faire. »

On a appelé Voltaire *le familier des princes*. Le titre de *familier des rois* aurait parfaitement convenu au comte de Grammont. Plaire par la familiarité à des hommes qu'on accable de respects est un art qui demande beaucoup de grâce et de mesure. Le comte possédait l'une et l'autre. On parlait devant Louis XIV d'un vieil officier qui venait de faire une belle défense dans une place confiée à son commandement. Grammont, aussi âgé que cet officier, dit au roi, qui était aussi à peu près du même âge : « Sire, il n'y a que nous autres cadets qui valions quelque chose. — Il est vrai, dit le roi, « mais à notre âge on n'a pas longtemps à jouir de sa gloire. « — Sire, reprit Grammont, les rois n'ont pas d'âge : on « compte leurs belles actions, et non point leurs années. » La flatterie n'est pas toujours relevée par tant de noblesse.

Courtisan habile, mais sincère, Grammont était sans pitié pour ceux qui faisaient bassement leur métier. Le roi jouait au trictrac; il conteste un coup à son adversaire, et consulte la galerie. La galerie reste muette. « Ah! voici Grammont qui « nous jugera, dit le roi, qui le voit venir de loin. — Grammont, venez nous juger. — Sire, vous avez perdu. — Comment! vous ne savez point encore. — Eh! ne voyez-vous « pas, Sire, que si le coup eût été seulement douteux, ces mes-

« sieurs n'auraient pas manqué de vous donner gain de cause? » Le roi trouva la raison bonne et se rendit.

La faveur usurpée lui causait un dépit qu'il ne savait cacher à personne. On sait que, dans la malheureuse guerre de la Succession, presque tous les emplois furent donnés à des hommes sans talent, parents ou amis des ministres incapables dont Louis XIV s'était entouré. Un jour que ce prince s'étonnait de la profonde stupidité d'un ambassadeur qu'on avait envoyé à sa cour : « Vous verrez, Sire, lui dit « Grammont, que ce sera le parent de quelque ministre. »

Tout le monde connaît sa lettre de compliment à M. de Rochefort, qui venait d'être fait maréchal.

« Monseigneur,

« La faveur l'a pu faire autant que le mérite.

« C'est pourquoi je ne vous en dirai pas davantage.

« Adieu, Rochefort.

« Le comte de Grammont. »

Cette épigramme épistolaire ne peut se comparer, pour le laconisme, qu'à la réponse qu'il fit un jour à certain marquis dont l'âge, ainsi que la noblesse, étaient d'assez fraîche date. « Bonjour, vieux comte, lui dit celui-ci d'un ton leste. — « Bonjour, jeune marquis. »

Langlée, courtisan subalterne, et homme d'une familiarité de mauvais ton, faisait quelquefois la partie du roi, qui apparemment lui pardonnait ses manières. Ce même Langlée, jouant au brelan avec le comte de Grammont, crut pouvoir traiter le sujet avec aussi peu de façon que le monarque : « M. de Langlée, dit le comte, gardez ces familiarités-là pour « quand vous jouerez le roi. »

Rien n'est plaisant, dans son apparente naïveté, comme les conseils que Grammont donna au prince de Conti, qui venait d'épouser mademoiselle de Blois, fille naturelle du roi et de madame de La Vallière : « Monsieur, dit-il, je me réjouis « de votre mariage ; croyez-moi, ménagez le beau-père ; ne « le chicanez point ; ne prenez point garde à peu de chose avec « lui ; vivez bien dans cette famille, et je vous réponds que « vous vous trouverez fort bien de cette alliance. » On croirait lire un passage des *Mémoires de Grammont*; et si Hamilton

n'a point écrit sous la dictée de son héros les conversations qu'il lui fait soutenir, il avait parfaitement attrapé le ton sérieusement comique de ses discours.

Le comte de Grammont disait qu'il ne mourrait jamais, et il était presque arrivé à se le persuader. Dans cette confiance, il se livrait toujours à cet épicurisme dont Saint-Évremond, *son philosophe*, lui avait donné des leçons; et les exhortations de sa femme, devenue très-dévote, ne pouvaient obtenir de lui qu'il songeât à son salut. Il tomba sérieusement malade, à l'âge de soixante-quinze ans. Le roi, qui savait combien sa foi était légère, lui envoya Dangeau pour l'avertir de sa part qu'il était temps de penser à Dieu. Grammont, s'apercevant du dessein qui l'amenait, se tourna du côté de sa femme, et lui dit : « Comtesse, si vous n'y prenez garde, Dangeau vous « escamotera ma conversion. » Il se releva de cette maladie, et ne s'en crut que plus assuré de son immortalité. Il finit pourtant par mourir, le 10 janvier 1707, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Ninon de L'Enclos a dit du comte de Grammont, que c'était le seul vieillard qui ne fût pas ridicule à la cour, et Turenne ne désirait vivre que pour le voir vieux.

Les écrivains de l'époque parlent souvent du comte. Madame de Sévigné en fait mention à diverses reprises[1], mais il serait bien inutile de rapporter ici des passages connus de tous les lecteurs. Adressons-nous à des ouvrages moins répandus; ils nous apprendront que le comte avait agi auprès du roi, afin qu'il obligeât le duc de Mazarin à remettre entre ses mains les pierreries de la duchesse, qui était toujours en Angleterre. Le comte s'était chargé de cette négociation, parce qu'il était un des amis de la duchesse, qu'il venait de voir longtemps à Londres (*Mémoires du marquis de Sourches*, 1836, t. I, p. 347).

On lit dans les mêmes *Mémoires*, t. I, p. 355, que Grammont aida à l'évasion du chevalier de Busca, exempt des gardes du corps qui, de garde dans l'antichambre du roi, à

1. Voir t. I, p. 420; II, 297; IV, 21, 24, 333, édit. de M. Lefèvre, 1843. Il est aussi question à diverses reprises de madame de Grammont dans la correspondance de la célèbre marquise.

l'époque de la faveur de mademoiselle de La Vallière, se prit de querelle avec un lieutenant des gardes, et, sans songer au lieu où il était, lui donna un coup d'épée. Grammont eut bien de la peine à se sauver de cette affaire, quoique dans son cœur le roi lui sût bon gré de ce qu'il avait fait.

Quelques extraits de la correspondance du comte de Comminges, ambassadeur de France à Londres, ont été publiés en Angleterre; nous leur emprunterons ce qui concerne Grammont.

« Calais, 20 décembre 1662.

« Vous n'auriez jamais pensé que les folies du chevalier de Grammont eussent pu servir une seule fois en sa vie à l'avancement des affaires du roi. Néanmoins il est vrai que sans son arrivée en ce port, j'y étois retenu par le mauvais temps qui ne m'eût pas permis de m'embarquer dans le paquebot. Je pars à quatre heures dans le yacht de M. le duc d'York, qui me conduira jusqu'à Londres; la voiture sera plus honnête, plus sûre, et même plus prompte pour donner commencement aux affaires de Sa Majesté que je traiterai avec tout soin. »

« Londres, 5-15 janvier 1662-63.

« Le chevalier de Grammont arriva hier, fort content de son voyage. Il a été reçu ici le plus agréablement du monde. Il est de toutes les parties du roi, et commande chez madame de Castlemaine. »

« Londres, 12-22 février 1662-63.

« Le bruit ayant couru dans Londres des raisons qui retardaient mon entrée, le chevalier de Grammont et le sieur de Saint-Évremond me sont venus trouver comme bons François et zélés pour la gloire et l'autorité de Votre Majesté. Je me servirai de l'un et de l'autre, selon que j'en jugerai à propos; et s'ils font leur devoir, comme je suis persuadé qu'ils feront, j'espère que Votre Majesté aura la bonté de les ouïr nommer et permettre qu'ils méritent par leurs services qu'elle leur pardonne après une pénitence conforme à la faute. »

« Londres, 10-20 décembre 1663.

« Le chevalier de Grammont a été ravi de la nouvelle que je lui ai donnée, et il m'a dit plus de mille fois qu'il aimoit mieux

servir Votre Majesté pour rien, que tous les rois du monde pour leurs trésors. Il va se préparer à prendre congé de celui de la Grande-Bretagne, auquel sans doute il a de grandes obligations pour la manière obligeante dont il a été reçu et traité. Dans l'excès de sa joie, il n'a pas pu me cacher sa surprise, ce qui me persuade que l'affaire est faite et qu'il fera un grand sacrifice à Votre Majesté d'abandonner ses nouveaux et légitimes amours, car je crois qu'il se consolera bientôt et que bientôt il fera voir la cour de France à une belle Angloise qui, pour le lieu, n'y trouvera point de différence à celle d'Angleterre. Il fait son compte de partir dans quatre jours. »

« Décembre 20-24.

« Le chevalier de Grammont devoit partir aujourd'hui, mais le roi l'a retenu pour un jour, peut-être pour lui faire quelque présent, peut-être pour faciliter le payement de huit cents pièces qui lui sont dues par madame de Castlemaine. Il laisse ici quelques autres dettes qu'il prétend venir recueillir quand il se déclarera sur le sujet de mademoiselle Hamilton, qui est si embrouillé, que les plus clairvoyants n'y voient goutte. Il va faire sa confession générale à Votre Majesté. »

« Londres, 19-24 mai 1664.

« Le chevalier de Grammont rend les derniers abois ; il a perdu en deux fois dix-huit cents pièces ; ce n'étoit pas véritablement de l'argent comptant, mais madame sa femme eût pu les retirer par parcelles et s'en servir durant son absence pour les affaires domestiques. Je ne sais si cela ne retardera pas son voyage, puisqu'un joueur ne se retire guère sur sa perte. Les malicieux pensent autrement, et disent qu'il a autant de peine à quitter sa femme qu'il en a eu à l'épouser, à cause d'un beau cousin, fils du duc d'Ormond qui, sous le prétexte de la parenté, lui rend des visites fort assidues qui n'ont pas suivi le mariage, mais qui l'avoient précédé. »

« Londres, 29 août — 8 septembre 1664.

« Madame la comtesse de Grammont accoucha hier au soir d'un fils beau comme la mère, et galant comme le père ; toute la cour s'en est réjouie avec le comte, que je trouve tout ra-

jeuni. Mais je crois que l'espérance de retourner bientôt en France a effacé les rides de ses yeux et de son front, et fait naître les lis et les roses sur ses joues. »

« Londres, 24 octobre — 3 novembre 1664.

« Le comte de Grammont est parti aujourd'hui avec sa femme, qui marche en équipage de nouvelle mariée. Il vous dira cent choses que je ne saurois écrire, et je vous dirai, pour finir, qu'il est affligé à la mort d'un mauvais office qu'on lui a rendu auprès du roi, le taxant d'être blasphémateur. Il y a longtemps que je le connois, mais je ne le vis jamais sujet à ce vice, et, de plus, je vous assure qu'il ne l'a pas appris ici, puisque l'on y jure moins qu'en aucun lieu et que j'ai vu quatre gentilshommes, pour avoir blasphémé étant ivres, condamnés à tenir prison et à payer chacun mille pièces, dont il y en a deux qui n'en sont sortis qu'après longtemps, n'ayant pu fournir la somme qu'avec l'assistance de plusieurs de leurs amis. »

II

ANTOINE HAMILTON.

On ne possède pas des renseignements très-positifs sur divers points de la carrière d'Hamilton, ce qu'on trouve à son égard dans les dernières éditions de ses œuvres, antérieures à celle de 1815, est fort insuffisant; la notice d'Auger qui parut alors et qui a été plusieurs fois réimprimée, est une appréciation littéraire plutôt qu'un travail biographique.

Antoine Hamilton appartenait à une illustre famille écossaise; son père, sir George Hamilton, était fils cadet de James, comte d'Abercorn; sa mère était fille de lord Thurles et sœur de James, premier duc d'Ormond; du côté maternel, il appartenait donc à l'Irlande. Ce fut en Irlande qu'il naquit, ainsi que ses frères et ses sœurs, en 1646, à ce qu'on a prétendu; mais il y a lieu de croire que ce fut trois ou quatre ans plus tôt. Il paraît aussi qu'il vit le jour à Roscrea, dans le comté de Tipperary, séjour ordinaire de son père, lors des intervalles de repos que lui laissaient la guerre ou les affaires publiques.

On a souvent répété que la famille Hamilton se transporta en France à une époque où Antoine était encore dans l'en-

fance, mais ce n'est pas exact. « Sir George Hamilton aurait accompagné son beau-frère, le marquis d'Ormond, en France, en 1650; mais comme il était receveur général en Irlande, il resta afin d'arrêter ses comptes, ce qu'il fit à la satisfaction de tout le monde, quoique bien des clameurs se fussent élevées contre lui. » Ainsi s'exprime l'historien Carte, parfaitement au fait des choses de l'Irlande.

Lorsque cette affaire fut réglée, Hamilton, au printemps de 1651, conduisit sa femme et toute sa famille en France, et il résida près de Caen avec lord et lady Ormond. Sa situation et celle de ses parents étaient alors des plus fâcheuses; lady Ormond, femme énergique et habile, se rendit en Angleterre, et elle adressa de vives sollicitations à Cromwell, qui témoigna toujours beaucoup de respect pour :elle elle en obtint, non sans peine, une somme de 2000 livres sterling, provenant du revenu des vastes domaines qu'elle possédait en Irlande, ainsi que son mari, mais qui avaient été séquestrés. La marquise résida en Irlande avec ses plus jeunes enfants, depuis 1655 jusqu'à la Restauration, tandis que le marquis d'Ormond habita Paris pendant la majeure partie de cette période; il séjournait avec ses deux sœurs, lady Clancarty et lady Hamilton, au couvent des Feuillantines, rue Saint-Jacques.

Quoique le marquis d'Ormond eût été élevé dans les doctrines du protestantisme, son père, sa mère, tous ses frères et sœurs étaient catholiques. George Hamilton était catholique, Antoine le fut aussi.

Il entra de bonne heure au service militaire avec ses frères George, Richard et Jean. Lorsque Charles II remonta sur le trône, les militaires catholiques d'origine anglaise qui avaient servi sous lui et son frère, le duc d'York, l'accompagnèrent à Londres; mais, en butte aux tracasseries du parlement, très-mal vus du peuple animé alors contre le *papisme* d'une haine vigoureuse qui n'a pas encore complétement disparu, ils revinrent en France. Louis XIV en forma une compagnie de gendarmes, dont il se réserva le commandement, et dont George Hamilton fut le capitaine-lieutenant. Nous ne savons pas au juste si Antoine faisait partie de ce corps; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il servit avec distinction sous les drapeaux de la France et qu'il parvint à des grades élevés.

Quoique Hamilton fût ainsi établi en France et devenu Français à tous égards, il fit divers voyages en Angleterre, à l'époque où Charles II régnait (un pareil voyage était alors une très-grande affaire); il alla même en Irlande où il avait bien des parents. Quand Jacques II monta sur le trône, les emplois militaires furent ouverts aux catholiques; il entra dans l'armée irlandaise, et, en 1688, on le trouve lieutenant-colonel. On est peut-être surpris qu'il ne fût pas déjà pourvu d'un grade plus élevé, mais il faut considérer qu'il était à bon droit regardé comme un étranger, et le roi était forcé d'user de beaucoup de ménagements.

Le comte de Clarendon, fils du fameux chancelier, était alors lord-lieutenant en Irlande, et, malgré le peu de faveur qu'il témoigna constamment aux catholiques, il rendit justice à Hamilton : il vanta son intégrité, son application à ses devoirs, sa capacité. Le roi le fit conseiller privé, lui donna 200 livres sterling de pension et lui confia le gouvernement de la très-importante place de Limerick.

Malheureusement pour Hamilton, son bienfaiteur fut bientôt détrôné. Le théâtre de la guerre fut transporté en Irlande; notre héros s'y montra de son mieux. On ignore s'il assista aux batailles de la Boyne et d'Aughrim, mais son frère fut tué dans ce dernier combat, et Richard, qui était lieutenant général, dirigea à la journée de la Boyne, les opérations de la cavalerie avec beaucoup de valeur. Plus tard il gâta la réputation qu'il avait acquise, il louvoya sans succès et sans honneur entre les divers partis.

La cause jacobite étant tout à fait perdue, les deux frères se retirèrent en France. Richard fit partie de la société de ce cardinal de Bouillon, dont Saint-Simon parle maintes fois et qui était un des grands protecteurs des réfugiés irlandais. Le prélat n'avait pas précisément les vertus apostoliques, mais aux yeux de bien des gens il remplaçait avec avantage ce qui lui manquait à cet égard par son faste et par les soins tout particuliers qu'il donnait à sa table. Richard Hamilton avait le goût de la bonne chère, et Coulanges lui donne l'épithète d'aimable, en le signalant comme faisant partie du cercle intime du cardinal.

Antoine Hamilton, regardé comme homme de lettres, vivait

presque entièrement à Saint-Germain; de longues promenades dans la forêt, l'étude, la société de quelques personnes spirituelles charmaient ses loisirs. Il voyait surtout le duc de Berwick (fils de Jacques II); la duchesse était la nièce de la belle Stewart, qui occupe tant de place dans les *Mémoires*. Elle avait trois sœurs, Charlotte, veuve de lord Clare (tué à la bataille de la Boyne), Henriette et Laure. C'est à ces deux dernières qu'Hamilton adressa la plupart de ses vers; ce sont les demoiselles B. (Bulkely).

Il paraît avoir été épris d'Henriette, mais elle n'avait point de fortune; lui-même était dans une position fort embarrassée; la chute de son maître lui avait enlevé tous ses emplois, tous ses revenus. Un mariage était donc impossible, parce qu'il y avait un rang à soutenir; on resta dans le célibat.

Après avoir écrit les *Mémoires* de Grammont, Hamilton se livra à d'autres travaux: il traduisit en français l'*Essai sur la critique* de Pope, et cette traduction fut communiquée à l'auteur anglais qui, s'en montrant fort satisfait, adressa à Hamilton une lettre flatteuse[1]. Ce travail n'a point été publié en totalité, un court extrait seul a vu le jour.

Le règne de Louis XIV était terminé; d'autres personnages occupaient la scène; d'autres idées prévalurent; Hamilton, devenu vieux, avait vu s'éteindre autour de lui une portion de la société de Saint-Germain; Berwick, devenu maréchal, était à Versailles, ou commandait des armées; il restait encore cependant auprès du beau-frère de Grammont quelques personnes aimables; sa nièce, la comtesse de Stafford (au nom de laquelle il entretint une correspondance ingénieuse avec lady Marie Wortley Montague), occupait une grande partie de son temps. Le tour de son esprit devint de plus en plus grave; il eut le tact de cesser à propos d'être jeune, et à soixante-dix ans il composa sur l'*usage de la vie dans la vieillesse*, des réflexions très-dignes d'être lues. Il mourut à Saint-Germain en 1720, âgé de soixante-quatorze ans, et dans de sincères sentiments de piété. Ses divers écrits, ses contes de fées pleins de grâce et de saillies heureuses, ne doivent point nous

1. Elle se trouve dans les diverses éditions des *OEuvres* de Pope, et notamment, t. V, p. 220 de celle de Dublin; 1778, 8 vol.

occuper ici. On prétend qu'Hamilton, si gai la plume à la main, était au fond d'une humeur morose et caustique : il médisait de l'espèce humaine,

Et même d'un peu mieux, dit-on,

à ce qu'affirme Voltaire, dont le témoignage ne doit, en pareil cas, être accepté que sous toutes réserves. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après Voltaire, Hamilton, un étranger, est peut-être le type le plus vrai de l'esprit français; c'est là une singularité qu'il faut signaler[1].

III.

CHARLES II, SES MAITRESSES ET SA COUR.

Il y aurait à faire un volume entier auquel on donnerait le titre que nous venons d'écrire; nous devons nous borner ici à quelques aperçus.

Commençons par retracer le portrait du monarque qui joue un si grand rôle dans les *Mémoires de Grammont*. Un historien célèbre, M. Macaulay, nous le montre sous les traits suivants :

« Charles avait reçu de la nature un heureux caractère et des qualités excellentes[2]. Son éducation avait été bien propre à développer son intelligence et à le former à la pratique de toutes les vertus publiques et privées. Il avait traversé toutes les variétés de la fortune, et avait vu les deux côtés de la nature humaine. Lorsqu'il était tout jeune, il avait passé d'un palais à une vie d'exil, de pénurie et de dangers. A l'âge où l'esprit et le corps sont arrivés à leur plus haut point de perfection, où la première effervescence des passions juvéniles a dû s'apaiser, il avait été rappelé de sa vie errante pour venir porter une couronne. Il avait appris, au prix d'une amère expérience, combien de bassesse, de perfidie et d'ingratitude

1. Nous ne pouvions nous dispenser d'entrer dans quelques détails au sujet d'Hamilton, mais il n'entrait pas dans notre plan de lui consacrer de longues pages. Sa vie et ses œuvres ont été appréciées mieux que nous ne saurions le faire par divers écrivains, tels que M. Auger, dans une *Notice* souvent réimprimée, et par M. Rigault dans le *Journal pour tous*, n° 90.

2. Macaulay, *Hist. d'Angleterre*, trad. de M. Émile Montégut (*Bibliothèque Charpentier*), t. I, p. 185.

se cachent sous les obséquieux dehors des courtisans. Il avait rencontré, au contraire, dans les huttes des hommes les plus pauvres, la vraie noblesse d'âme. Lorsque la richesse était offerte à quiconque voudrait le trahir, lorsque sentence de mort était prononcée contre tous ceux qui lui donneraient asile, des paysans et des hommes de peine avaient gardé fidèlement son secret et avaient baisé sa main sous ses misérables déguisements, avec autant de respect que s'il eût été assis sur le trône de ses ancêtres. On pouvait espérer que, formé à une telle école, un jeune homme qui ne manquait ni de talents ni de qualités aimables deviendrait un grand et bon roi. Charles sortit de cette école avec des habitudes de sociabilité, des manières polies et engageantes, un certain talent pour la conversation spirituelle, un penchant démesuré pour les plaisirs sensuels, passionné pour la dissipation et les amusements frivoles, incapable d'abnégation et d'énergie, sans foi dans la vertu humaine et les attachements humains, insouciant de renommée, insensible aux reproches. Selon lui, toute personne était à acheter; seulement, quelques-uns faisaient mieux valoir leur prix que d'autres, et se vendaient à moins bon marché; et lorsque ce maquignonnage était mené adroitement, il s'appelait de quelque beau nom. La ruse principale dont les hommes habiles se servaient pour maintenir leurs talents à leur juste prix s'appelait intégrité. La ruse principale qu'employaient les belles femmes pour maintenir leur beauté à son juste prix s'appelait modestie. L'amour de Dieu, l'amour de la patrie, l'amour de la famille, l'amitié étaient des phrases du même genre, des synonymes délicats et commodes du mot *amour de soi-même*. Pensant ainsi du genre humain, Charles s'inquiétait fort peu de ce que le genre humain pensait de lui. Honneur et honte, ces choses lui étaient presque aussi étrangères que la lumière et les ténèbres à un aveugle. Son mépris de la flatterie a été très-vanté; mais si on le rattache à l'ensemble de son caractère, peut-être ne méritera-t-il pas autant de louanges. On peut être au-dessous comme au-dessus de la flatterie. Celui qui ne croit à personne ne croira certainement pas aux sycophantes; celui qui n'apprécie pas la gloire réelle n'en appréciera pas la contrefaçon.

« On doit lui savoir gré de n'être pas devenu un misanthrope,

en pensant aussi mal des hommes. Il ne voyait guère dans les hommes que ce qui était haïssable en eux; cependant il ne les haïssait pas : bien plus, il était tellement humain, que c'était pour lui un extrême tourment que de voir leurs souffrances et d'entendre leurs plaintes. Cette humanité toutefois, bien qu'aimable et louable chez un particulier dont la puissance de soulager ou de blesser est circonscrite dans un cercle étroit, a été souvent chez les princes un vice plutôt qu'une vertu. Plus d'un souverain bien intentionné a abandonné à la rapine et à l'oppression des provinces entières, par l'unique désir de ne voir autour de sa table et dans son palais que des visages contents. Celui qui hésite à désobliger le petit nombre d'hommes qui ont accès auprès de sa personne, pour le bonheur du plus grand nombre qu'il ne verra jamais, n'est pas fait pour gouverner les grandes sociétés. Charles avait une débonnaireté telle qu'il ne s'en est peut-être jamais rencontrée à ce degré dans un homme d'autant de bon sens. Il était esclave sans être dupe. Des misérables, hommes et femmes, dont il connaissait à fond la nature, qu'il savait dépourvus de toute affection pour lui, indignes de sa confiance, pouvaient aisément l'amener à leur livrer titres, places, domaines, secrets d'État, pardons. Il donnait beaucoup, et cependant il n'éprouva jamais les plaisirs de la bienfaisance et n'acquit jamais le renom d'homme bienfaisant. Il ne donnait jamais spontanément; seulement il lui était pénible de refuser. La conséquence de cette disposition d'âme était que ses largesses ne tombaient généralement jamais sur ceux qui les méritaient le mieux, ni même sur ceux qu'il aimait le plus, mais bien sur le premier solliciteur importun et sans honte qui parvenait à obtenir une audience.

« Les motifs qui dirigeaient la conduite politique de Charles II différaient profondément de ceux qui animèrent son prédécesseur et son successeur. Il n'était pas homme à s'en laisser imposer par les théories de gouvernement patriarcal et le droit divin. Il était complétement dépourvu d'ambition; il détestait les affaires et eût plutôt abdiqué sa couronne que de se donner le soin de diriger réellement l'administration. Telles étaient son aversion pour le travail et son ignorance des affaires, que les simples secrétaires qui l'assistaient lorsqu'il présidait le

conseil pouvaient à peine retenir leurs rires devant ses remarques frivoles et son impatience enfantine. Ni la reconnaissance ni la rancune ne participaient à la direction de sa conduite, car il n'y eut jamais d'esprit sur lequel les services et les injures laissassent d'aussi faibles et d'aussi passagères impressions. Il désirait simplement être roi à la façon dont Louis XV le fut plus tard en France, roi pouvant puiser sans limites dans le trésor pour satisfaire ses goûts particuliers, pouvant payer par des richesses et des honneurs les personnes capables de l'aider à tuer le temps; pouvant encore, même dans le cas où l'État serait arrivé, par suite d'une mauvaise administration, au dernier degré d'humiliation et à l'extrême limite de la ruine, exclure du seuil de son sérail la vérité déplaisante et se refuser à voir ou à entendre tout ce qui pourrait troubler son voluptueux repos. C'est dans ce seul but qu'il désirait obtenir le pouvoir arbitraire, si cela lui était possible sans périls et sans troubles. Sa conscience n'était pas du tout intéressée dans les disputes religieuses qui divisaient ses sujets protestants; car ses opinions flottaient dans une sorte de terme moyen sceptique où il se complaisait, entre l'incrédulité et le papisme. »

M. Macaulay esquisse en quelques traits bien accentués la figure du successeur de Charles :

« Le duc d'York, libertin mais diligent, méthodique, ami des affaires, se plaisant à exercer l'autorité. Son intelligence était très-lente et très-étroite; son caractère obstiné, dur et vindicatif. »

Bussy-Rabutin, dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, a dessiné, de son côté, le portrait de Charles II :

« Il avoit de grands yeux noirs, les sourcils fort épais et qui se joignoient, le teint brun, le nez bien fait, la forme du visage longue, les cheveux noirs et frisés; il étoit grand et avoit la taille belle. Il avoit l'abord froid, et cependant il étoit doux et civil dans la bonne plus que dans la mauvaise fortune; il étoit brave, c'est-à-dire qu'il avoit le courage d'un soldat et l'âme d'un prince; il avoit de l'esprit, il aimoit ses plaisirs, mais il aimoit encore plus son devoir; enfin il étoit un des plus grands rois du monde. »

Ce dernier trait est fort loin d'être exact; on a dit avec

plus de raison, que Charles aurait pu être un grand roi s'il l'avait voulu, et que son frère l'avait voulu, mais ne l'avait pu.

A l'époque où Charles était en France, il vit la belle duchesse de Châtillon, si célèbre à l'époque de la minorité de Louis XIV ; il la trouva fort à son gré et voulut l'épouser. Un des seigneurs de sa suite, Craf, passait pour avoir un grand empire sur lui; d'après Bussy, la duchesse, peu scrupuleuse, comme chacun sait, avait promis « à ce milord de lui donner les dernières faveurs s'il contribuoit à la faire reine; » la chose n'eut cependant pas lieu.

Il fut ensuite question d'un mariage avec Mademoiselle, la cousine de Louis XIV, et, une fois qu'il fut remonté sur le trône, Charles refusa une des nièces de Mazarin, Hortense Mancini, quoique cette proposition fût appuyée d'une offre bien tentante, celle de cinq millions.

John Sheffield, comte de Murgrave, qui connaissait parfaitement le monarque dont il est ici question, a écrit sur son compte quelques pages très-vraies :

« Charles II aimait avant tout une vie oisive et facile.... Il apportait dans ses plaisirs plus de laisser-aller, d'abandon et de faiblesse que d'entraînement fougueux et passionné. Vers la fin de sa vie, la paresse avait autant de part que l'amour dans les heures nombreuses qu'il passait auprès de ses maîtresses. Après tout, elles ne lui servaient guère qu'à remplir son sérail, tandis qu'un plaisir attrayant par-dessus tout, la flânerie (*sauntering*) et celui de dire à tort et à travers tout ce qui lui venait dans l'esprit sans se gêner en rien, lui tenait lieu en définitive de sultane favorite. »

Un judicieux critique français, M. Forgues, a récemment inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* une étude sur Rochester, à laquelle nous ferons quelques emprunts, et qui contient un tableau animé de la cour de Charles II. On y voit signalées la « prodigalité folle du roi envers ses maîtresses, compliquée d'un singulier retour d'avarice qui le faisait se dépiter quand il les voyait perdre au jeu quelques parcelles de l'or qu'il venait de leur prodiguer [1]; son absence de délicatesse moyen-

1. « Saigné à blanc par des favorites avides, Charles II n'eut pas toujours de quoi payer un écot de taverne; s'il faut en croire les bavardages du temps,

nant laquelle il acceptait toute sorte de rivaux et ne s'inquiétait guère s'ils lui étaient préférés ou non ; sa dissimulation très-habituelle et très-adroite, qui ne l'empêchait pas d'être facilement dupe et de garder fort peu de rancune à ceux qui l'avaient joué. Une semaine d'absence suffisait pour lui faire oublier complétement les personnes auxquelles il ne pouvait en face refuser quoi que ce soit. Il avait une telle aversion pour toute formalité, qu'avec plus d'esprit qu'on n'en possède en général et un aspect majestueux, il ne put jamais, de propos prémédité, jouer, soit au parlement, soit au conseil, le rôle d'un roi. »

Il n'est guère de règne sous lequel les femmes aient joué un plus grand rôle. Celles des maîtresses de Charles qui occupèrent le plus la cour et la ville furent madame Palmer, qu'il éleva au rang de comtesse de Castlemaine et de duchesse de Cleveland, et mademoiselle Stewart, qui devint, malgré lui, duchesse de Richmond[1], et dont il fut un moment épris au point de songer à divorcer afin de la faire asseoir sur le trône. Nous aurons l'occasion de reparler de ces altières rivales. Une belle Bretonne, à laquelle il donna le titre de duchesse de Portsmouth, fut l'instrument de la politique de Louis XIV et exerça sur

il en fut ainsi un soir où, après la comédie, il emmena souper Nell Gwyn qui ne connaissait pas l'étendue de la conquête qu'elle venait de faire et qui se moqua de l'embarras où se trouvait son amphitryon. »

On jouait d'ailleurs à White-Hall tout aussi gros jeu qu'à Saint-Germain ; Charles II perdait en une seule soirée 2500 livres sterling chez lady Castlemaine et contre elle, et il n'avait alors ni chemises ni argent pour subvenir aux dépenses de sa garde-robe.

1. Trois duchesses de Richmond ont vécu à la cour de Charles II : 1° La belle miss Stewart dont il est question ici, et qui épousa le duc de Richmond ; 2° Anne Brudenell, ou lady Bellasis, mariée en secondes noces à Charles Lennox, duc de Richmond ; 3° Mary Villiers, sœur du duc de Buckingham qui devint en secondes noces la femme de ce Thomas Howard dont il est parlé dans nos *Mémoires* à l'occasion de lady Shrewsbury. Cette sœur du duc de Buckingham était spirituelle, intrigante, et, encouragée par la faveur dont jouissait son frère, elle voulait avoir un peu d'influence dans les affaires de l'État. Elle crut y réussir en donnant une rivale à la duchesse de Portsmouth ; elle jeta dans ce but les yeux sur une des cinq filles d'un baronnet catholique du Yorkshire, sir John Lawson, marié à la sœur aînée de Thomas Howard. Cette jeune personne, d'une grande beauté, était ainsi devenue par alliance la nièce de la duchesse de Richmond.

Mise en évidence à la cour, mademoiselle Lawson attira les regards du roi, mais l'intrigue échoua. Un écrivain de l'époque, sir Philip Musgrave, raconte que les cinq filles de sir John Lawson entrèrent dans un couvent à York.

lui un grand empire, mais elle ne parut qu'à une époque où le récit de Hamilton a cessé[1].

Une des maîtresses de Charles offre de grands rapports avec la femme qui s'empara des dernières années de Louis XV, avec madame du Barry.

La calme et gracieuse figure de mademoiselle Lawson, reproduite par le pinceau de Wissing, fait partie de la *Beauty Room* à Windsor.

1. Louise de Kéroalles, fille d'honneur de la duchesse d'Orléans, fut introduite par Louis XIV auprès de Charles afin de le rattacher aux intérêts de la France. Le grand roi faisait là un vilain métier. D'ailleurs le moyen employé atteignit très-bien son but.

M. Walckenaer, dans ses *Mémoires sur madame de Sévigné*, t. III, p. 364, a publié une lettre de Louis XIV au père de la duchesse, qui avait maudit sa fille :

« Les services importants que la duchesse de Portsmouth a rendus à la France m'ont décidé à la créer pairesse sous le titre de duchesse d'Aubigny, pour elle et toute sa descendance.

« J'espère que vous ne serez pas plus sévère que votre roi, et que vous retirerez la malédiction que vous avez cru devoir faire peser sur votre malheureuse fille. Je vous en prie en ami et vous le demande en roi. LOUIS. »

On lit dans le *Journal* de Dangeau (13 novembre 1690) que la pension de 12,000 livres accordée à cette duchesse fut portée à 20,000. Après la mort de Charles II, elle se retira en France, et bien qu'elle ne fût plus jeune, elle ne fut pas à l'abri de la malice des chansonniers. C'est elle qu'un *noël* de 1696, conservé dans les recueils manuscrits de ces compositions satiriques, désigne dans le couplet suivant, à ce qu'affirme du moins une note contemporaine :

On vit une duchesse
Agée de cinquante ans,
D'un air plein de tendresse
S'écriant sottement :
Croirai-je, beau poupon, que d'Elbeuf m'a trahie?
D'Entragues, ce dit-on, don, don,
Avec lui fait cela, la, la,
Mais le menteur le nie.

Une autre chanson, citée par M. de La Borde, dans le très-curieux volume de notes, malheureusement tiré à petit nombre, qu'il a joint à une de ses *Lettres sur le Palais Mazarin*, se fait l'écho d'une rumeur que nous aimons à croire mal fondée :

Dis-moi, mon cher Cartigny,
Où sont les catins de la ville?...
Chez la Portsmouth et la Bouillon
On en trouve de toute espèce.

On publia en 1690, en Hollande, sous la rubrique de Londres, l'*Histoire secrète* de la duchesse; c'est un de ces livres où le roman recouvre un fond de vérité, tel que les réfugiés, aux gages des libraires de la Haye et d'Amsterdam, en écrivaient beaucoup à cette époque, mais que la platitude du style et la faiblesse de l'invention ont condamnés à un juste oubli.

Nell Gwyn avait commencé par être marchan de d'oranges dans les rues, et peut-être pis. Elle entra au théâtre, et protégée par Buckhurst et par Rochester, les deux plus fameux *roués* de l'époque, elle subjugua le roi et devint une des favorites en titre.

M. Forgues, dans le travail que nous avons déjà cité, ne pouvait manquer de parler d'elle.

« Blonde et potelée, figure d'enfant, regard candide, parures toujours un peu désordonnées et débraillées, elle fut de toutes les maîtresses royales la moins orgueilleuse, la plus obscure, la plus inoffensive, la plus désintéressée, la plus populaire. On l'insultait, mais son sang-froid bon enfant désarmait l'outrage. C'est elle qui, voyant un de ses laquais se colleter avec un passant brutal, lequel s'était permis de la qualifier sans ménagement, s'écriait, penchée à la portière. « Laissez-le donc, Tom, le pauvre diable n'a dit que la vérité. » Rochester l'a poursuivie de sarcasmes amers. Il nous apprend qu'au lieu d'être marchande d'oranges, elle avait été harengère[1].

En 1805, on mit au jour, à Paris, les *Mémoires secrets de la duchesse* de Portsmouth, 2 vol. in-12. C'est une rapsodie formée de circonstances inventées à plaisir. Il en existe une traduction allemande.

Madame, mère du Régent, s'exprime ainsi dans sa *Correspondance :*

« L'Angleterre est certainement très-redevable à la duchesse de Portsmouth; c'est bien la meilleure femme de son espèce que j'aie vue de ma vie; elle est d'un très-bon naturel, et son commerce est agréable. Pendant la vie de Monsieur, nous l'avons vue souvent à *Saint-Clou*, je la connois donc beaucoup. » (Lettre du 3 mai 1715, p. 280, de l'édit. de Stuttgart, 1843.)

Le portrait de la duchesse peint par Cooper donne l'idée d'une beauté imposante.

Le fils qu'elle avait eu de Charles II, le duc de Richmond, fit, en octobre 1685, abjuration du calvinisme dans la chapelle du roi, à Fontainebleau, en présence de Sa Majesté et de toute la cour, entre les mains de Bossuet. On lit dans les *Mémoires du marquis de Sourches*, 1836, t. I, p. 321, que le prélat fit une belle exhortation à ce jeune prince, lequel ne fut pas celui qui en fut le plus touché.

C'était Buckingham qui, de concert avec Louis XIV, avait présenté à Charles II l'ex-fille d'honneur de la duchesse d'Orléans, appelée à Londres sous le prétexte de religieux souvenirs. Tout le monde sait ce qu'en a dit madame de Sévigné : « Kéroual, dont l'étoile avoit été devinée avant qu'elle ne partît, l'a suivie très-exactement. Le roi d'Angleterre l'a aimée; elle s'est trouvée avec une légère disposition à ne point le haïr. »

1. This anointed princess, madam Nelly
Whose first employment was, with open throat
To cry *fresh herrings!* even *ten a groat!*
Then was, by madam Ross, exposed to town....

Elle parlait au roi avec une familiarité qui lui plaisait, et souvent avec bon sens. Charles, ennuyé de trouver du respect chez ses maîtresses, se divertissait à être traité sans façon par cette créature qui se ressentait toujours de son origine.

« Dis-moi, Nelly, que faut-il que je fasse pour apaiser mes sujets? ils crient contre moi comme des enragés et me rendent tout à fait fou. » Ainsi parlait un jour le roi à l'actrice. Elle lui répondit : « Votre Majesté n'a qu'un seul parti à prendre, et il est bon : qu'elle renvoie toutes les dames dont elle est entourée et qu'elle ne s'occupe plus que de ses affaires. »

Elle passait un jour en carrosse dans les rues d'Oxford, la populace la prit pour sa rivale, la duchesse de Portsmouth; les invectives, les épithètes mal sonnantes retentissaient de tout côté. Nelly ne se déconcerte nullement, elle met la tête à la portière et s'écrie : « Bonnes gens, vous vous trompez; je suis la p...n protestante. »

Voici comment elle s'y prit pour amener le roi à accorder au fils qu'elle avait eu de lui les titres qu'il avait donnés à ses autres enfants naturels; le roi était chez elle et l'enfant s'amusait et faisait du bruit : « Restez tranquille, petit bâtard, » s'écria-t-elle. Charles trouva le mot un peu dur et la réprimanda doucement. « J'en suis bien fâchée, dit-elle, mais je n'ai pas d'autre nom à donner à ce pauvre marmot. » Peu de jours après, des lettres patentes accordèrent à l'enfant sans nom les titres de baron d'Heddington et de comte de Burford.

Elle n'était point impopulaire; et la haine de la nation était réservée à ses aristocratiques et avides rivales.

Le roi ayant fait cadeau d'un superbe service en or massif à la duchesse de Portsmouth, le peuple criait qu'il aurait bien mieux valu faire couler cet or tout fondu dans la gorge de la duchesse, ou du moins le donner à Nelly.

Boman, alors jeune et fameux pour sa voix, chanta dans un concert donné chez Nelly Gwyn; il n'y avait que le roi, le duc d'York et un très-petit nombre de courtisans admis d'ordinaire à ces réunions intimes. Le concert étant fini, le roi se montra très-satisfait et fit le plus grand éloge de l'artiste. Nelly dit alors : « Sire, montrez que ces paroles ne sont pas des choses dites en l'air, et veuillez, je vous prie, faire au chanteur un beau présent. » Le roi répondit qu'il n'avait pas

d'argent sur lui et il demanda au duc s'il en avait. Le duc répliqua qu'il croyait avoir dans ses poches une guinée ou deux. Alors la dame se tournant en riant vers les assistants et imitant une expression favorite du roi, en contrefaisant sa voix, s'écria : « *Odd's fish*, avec quelles gens est-ce que je me trouve[1] ! »

Il sera plus d'une fois question d'elle dans les extraits que nous donnerons du *Journal* de Pepys ; en attendant nous placerons ici quelques lignes empruntées à ce chroniqueur naïf de la cour et de la ville sous Charles II.

« Madame Pierce me raconta que les deux Marshall, actrices du théâtre du roi, sont les filles d'Étienne Marshall, le fameux presbytérien. Nelly Gwyn et Beck Marshall se prirent l'autre jour de querelle et Beck reprocha à Nelly d'avoir été la maîtresse de lord Buckhurst ; celle-ci répliqua : « Je n'ai été que la maîtresse d'un seul homme, quoique j'aie été élevée dans un mauvais lieu afin de donner à boire aux messieurs qui y venaient, mais vous, qui êtes la fille d'un grand prédicateur, vous êtes la maîtresse de quatre ou cinq hommes. »

Un autre écrivain, plus sérieux que Pepys, Evelyn, s'exprime ainsi dans son *Journal* (1er mars 1671) : « Je me promenais dans les jardins de White-Hall et je vis le roi en conversation très-familière avec une impudente actrice qu'on appelle madame Nelly ; elle était sur une terrasse et le roi dans l'allée au-dessous. Je fus extrêmement affligé de ce spectacle[2]. »

Burnet parle d'elle en ces termes : « Gwyn, la plus indiscrète et la plus extravagante personne qui parut jamais dans une cour, conserva un grand crédit jusqu'à la mort du roi, et était entretenue à grands frais. Le duc de Buckingham me dit que lorsqu'elle fut présentée au roi, elle ne lui demanda que cinq cents livres sterling qu'il lui refusa. Mais, environ quatre ans après, il me déclara qu'elle avait reçu de Sa Majesté plus

1. Il aurait fallu dire *God's fish*, poisson de Dieu, mais la bienséance introduisait une altération de syllabes comme celle qui se traduit en France par *morbleu*.

2. Un joli tableau peint par M. Ward représente cet épisode ; on le trouve gravé sur bois, à la tête d'un ouvrage de M. Peter Cunningham : *The History of Nell Gwyn*, Londres, 1852 ; ce travail curieux nous fournira quelques détails que nous placerons dans l'appendice qui suivra ces *Mémoires* ; ils tiendraient trop d espace dans cette introduction.

de soixante mille livres sterling. Elle jouait ses rôles avec tant de vivacité, et amusait tellement le roi, qu'une nouvelle maîtresse même ne put la faire renvoyer ; mais il n'eut jamais pour elle les mêmes égards que pour une maîtresse. »

Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, fait un portrait assez piquant de Nell Gwyn : « Kéroualle (depuis duchesse de Portsmouth) n'a été trompée sur rien. Elle avoit envie d'être la maîtresse du roi ; elle l'est.... Elle a un fils qui vient d'être reconnu, et à qui on a donné deux duchés. Elle amasse des trésors, et se fait aimer et respecter de qui elle peut ; mais elle n'avoit pas prévu trouver en chemin une jeune comédienne dont le roi est ensorcelé. Elle n'a pas le pouvoir de l'en détacher un moment. La comédienne est aussi fière que la duchesse de Portsmouth : elle la morgue, lui dérobe souvent le roi, et se vante de ses préférences. Elle est jeune, folle, hardie, débauchée, et plaisante ; elle chante, elle danse, et fait son métier de bonne foi ; elle a un fils, elle veut qu'il soit reconnu. Voici son raisonnement : Cette demoiselle, dit-elle, fait la personne de qualité. Elle dit que tout est son parent en France. Dès qu'il meurt quelque grand, elle prend le deuil. Hé bien, puisqu'elle est de si grande qualité, pourquoi s'est-elle fait une c...? Elle devroit mourir de honte. Pour moi, c'est mon métier. Je ne me pique pas d'autre chose. Le roi m'entretient ; je ne suis qu'à lui présentement. J'en ai un fils, je prétends qu'il doit être reconnu ; et il le reconnoîtra, car il m'aime autant que sa Portsmouth. Cette créature, continue madame de Sévigné, tient le haut du pavé, et décontenance et embarrasse extraordinairement la duchesse. »

Elle mourut en 1691 ; et le docteur Tennison, depuis archevêque de Cantorbéry, qui était alors vicaire à Londres, fit son oraison funèbre. Ce dut être une tâche assez difficile. Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer ce morceau oratoire; nous en aurions volontiers offert une analyse. Divers témoignages de l'époque attestent d'ailleurs que la pécheresse mourut dans de sincères sentiments de repentir.

Son portrait, peint par Lelly, reproduit une physionomie piquante et pleine de charmes ; le pinceau téméraire du peintre n'a pas voulu cacher les trésors de la gorge de la jolie actrice, et nous devons ajouter qu'à cet égard les révélations sont en-

core plus indiscrètes dans le portrait placé en tête de l'édition anglaise des *Mémoires de Grammont* (Londres, Bohn, 1853, in-12), qui la montre assise dans un bosquet, la main droite sur la tête d'un agneau. Le deshabillé a rarement été porté aussi loin dans des portraits de personnes vivantes[1].

Laissons de côté les hommes d'État qui cherchaient à s'occuper sérieusement des affaires au commencement du règne de Charles II ; ne nous occupons que des courtisans qui entouraient le roi et dont les fredaines occupent tant de place dans les récits d'Hamilton.

En première ligne se présente le comte de Rochester, John Wilmot; né en 1647, il mourut en 1680. C'était une de ces natures fougueuses qui ne reculent devant aucun excès et qui ne se plaisent que dans l'extravagance. Il était presque continuellement ivre, et il cherchait constamment à jouer quelques mauvais tours. Fort impie, fort ordurier dans ses propos et ses écrits, il ruina sa santé, tomba malade, voulut se repentir, guérit, et reprit sa conduite habituelle. Il fit une rechute et mourut dans des sentiments assez chrétiens. Il amusait beaucoup Charles par sa malice et par ses saillies plus que caustiques; mais, comme il se moquait impitoyable-

1. L'usage permettait alors aux femmes de laisser voir une très-grande partie de leur poitrine, et l'on donnait raison à un vieil auteur du XVI[e] siècle qui avait publié un petit écrit intitulé : *Paradoxe que les femmes doivent aller le sein découvert.*

Cette mode, rebelle aux lois de la décence, provoqua un ouvrage connu des bibliophiles sous le titre d'*Abus des nudités de gorge*, qui parut en 1675 à Bruxelles, et fut réimprimé en 1677 et en 1680. Il en a été fait récemment deux éditions nouvelles : l'une à Gand, 1856; l'autre à Paris, 1858. On a attribué ce livre à l'abbé Boileau, frère de l'immortel Despréaux, ou bien à un sieur de Neuilly, curé de Beauvais, personnage fort inconnu. Un éditeur moderne pense qu'il faut plutôt y reconnaître l'œuvre d'un homme qui savait écrire, qui vivait au milieu du grand monde et qui aborde en face, avec une délicatesse presque galante, le sujet épineux qu'il avait choisi. « Assez peu austère, malgré les semblants de rigorisme qu'il se donne, il avait à cœur de se faire lire par les dames. »

Les recherches de la toilette furent vivement anathématisées dans trois ouvrages anglais qu'il serait impossible de se procurer en France et dont nous traduisons les titres : *L'abomination des longs cheveux, des mouches, des gorges découvertes*, etc., par Th. Hall, 1654.

Discours contre la mode de la poudre pour les cheveux, des mouches et des gorges découvertes, par Fr. Hawkins, 1664.

Censure juste et opportune de la nudité de la gorge et des épaules, par Cooke, 1678.

ment du roi lui-même et de ses maîtresses, il fut fréquemment disgracié. L'étude de M. Forgues sur ce personnage est des plus dignes d'être lues. Empruntons lui ce passage : « Il ne manque à tous les hommes qu'un peu de courage pour être lâches, disait Rochester ; il montra cette intrépidité d'un nouveau genre dans un duel qu'il fut sur le point d'avoir avec Sheffield, alors comte de Mulgrave et depuis duc de Buckinghamshire. Des propos outrageants imputés à Rochester, furent l'origine de la querelle. Rochester voulut, ce qui n'était guère l'usage, que le combat eût lieu à cheval ; mais, au dernier moment, prétextant l'état de faiblesse où l'avait laissé une maladie dont il sortait à peine, il était absolument hors d'état de se battre. Cette nouvelle se répandit partout et ruina de fond en comble la réputation de courage de Rochester, qui n'en parut nullement ému. »

Burnet a laissé une Vie de Rochester, et le grave prélat, signalant les fredaines de l'étourdi courtisan, dit qu'il prenait plaisir à se déguiser en porteur de chaises et en mendiant, à poursuivre des amourettes de bas étage, à sortir sous des déguisements bizarres.

Les *Mémoires de Grammont* racontent comment il s'amusa à se rendre déguisé dans la Cité où, se donnant pour astrologue et pour docteur, il fit courir des billets portant qu'il était arrivé un médecin allemand, farci de secrets merveilleux et de remèdes infaillibles. On a publié en Angleterre l'annonce qu'il fit répandre. Elle est trop longue pour être traduite en entier, mais nous placerons ici ce qu'elle renferme de plus saillant.

« Cette célèbre capitale de l'Angleterre (et si les efforts de ses dignes habitants étaient égaux à leur puissance, à leur mérite et à leur vertu, je n'hésiterais pas à l'appeler bientôt la capitale du monde) ; cette grande capitale, dis-je (ainsi que toutes les autres grandes cités), a toujours été infectée de gens dont l'arrogante confiance, soutenue d'une profonde ignorance, a réussi à tromper le public, soit par des fraudes préméditées, soit par des erreurs grossières et palpables en fait de physique chimique et galénique, d'astrologie, de physiognomie, de chiromancie, de mathématiques, d'alchimie, et de politique. Mais je n'entends nullement aborder ce dernier

sujet ni en parler, puisqu'il est tout à fait étranger à ma profession et à ma vocation; les affaires dont je me mêle étant, grâce à Dieu, beaucoup plus sûres, également honnêtes et ainsi plus profitables.

« Les autres sciences que j'ai nommées ont été pratiquées d'une façon très-déplorable par des misérables que la pauvreté et le besoin, sinon la manie de tromper, ont réduits à une vie errante, et il s'en est suivi que des professions, jadis le patrimoine du pays, qui s'appliquaient à recueillir les fruits de l'expérience des siècles, sont devenues le partage des fourbes et des charlatans, et que, dépouillées de la vérité et de la profondeur qu'elles possédaient jadis, elles ne sont plus regardées que comme un réceptacle de mensonges et de sottises.

« Je ne ferai pas ici un catalogue des maladies que je traite, un médecin doit les connaître toutes; mais quoiqu'il n'y en ait guère que je n'aie déjà soignées, si un malade vient me trouver avec un mal qui me soit inconnu, je m'empresserai de lui avouer mon ignorance et, du moins, il sera sûr qu'aucune expérience ne sera tentée sur lui, privilége qu'il ne peut espérer de posséder, qu'il tombe soit dans les mains d'un grand docteur de la cour ou de la cité, soit dans celles d'un charlatan.

« On peut compter avec moi sur une discrétion entière au sujet de toutes les maladies vénériennes ou autres, et dans celles particulières aux femmes, comme pâles couleurs, faiblesses, inflammations et obstructions dans l'estomac, les reins, le foie, la rate, etc. Je ne veux me servir d'aucun mot malséant; c'est assez que je me fasse comprendre. J'ai vu des notes de médecin qui étaient aussi contraires à la pudeur que les dialogues de l'Arétin : c'est ce que nul homme, marchant avec prudence devant Dieu, ne saurait approuver; mais je guéris toutes les suffocations en ces parties qui produisent des convulsions, des inquiétudes nocturnes et d'étranges accidents qu'il n'est pas à propos de spécifier ici, et qui font croire très-souvent à de jeunes personnes que leur cœur se brise par un effet de l'amour, tandis que de fait ce n'est pas au cœur qu'est le mal.

« J'ai aussi obtenu la connaissance d'un grand secret pour guérir la stérilité, lorsqu'elle vient, comme elle arrive souvent, de quelque cause accidentelle et non d'un défaut na-

ture : car si la nature est aisément assistée, il est impossible de la rendre plus parfaite que Dieu n'a voulu la faire et la créer. J'ai fait usage avec grand succès de ce secret depuis bien des années, et surtout l'an dernier où j'ai guéri une femme qui avait été mariée depuis vingt ans, et une autre qui avait été mariée depuis vingt-trois ans, et deux femmes qui avaient eu, chacune, trois maris différents, ainsi que je puis le prouver par le témoignage de plusieurs personnes respectables à Londres, Westminster et lieux circonvoisins. Les remèdes dont je fais usage fortifient et purifient la matrice et doivent tous être pris dans l'espace de sept jours. Et comme je n'entends tromper personne, après avoir vu les femmes qui me feront l'honneur de venir me consulter à cet égard, je leur dirai si je puis entreprendre leur cure. Mes actions habituelles sont de recevoir la moitié de mes honoraires lorsque la grossesse est déclarée, l'autre moitié après l'accouchement.

« J'ai accompli de nombreuses et remarquables guérisons de cette espèce, et je ne doute pas qu'elles ne m'aient valu les vœux sincères et les prières ferventes de beaucoup de familles dont les jours se seraient autrement écoulés sous le poids du malheur humiliant d'être sans héritiers, et de laisser à des étrangers la possession d'opulentes successions.

« J'ajouterai que je suis en possession d'importants secrets (quoique ce ne soit qu'une annexe de ma profession) pour conserver, entretenir et augmenter la beauté et les charmes naturels, choses que Dieu a créées d'abord pour la gloire de son nom, ensuite pour mieux établir l'amour naturel entre l'homme et la femme. Dieu ayant accordé à l'homme le pouvoir de la force et de la sagesse, et ayant ainsi rendu la femme sujette à la volonté du sexe le plus énergique, il est juste qu'elle soit, de son côté, douée de qualités qui puissent produire l'admiration, et attirer ainsi sur elle la tendresse et l'amour de l'homme.

« J'ai recueilli ces secrets dans mes voyages en France et en Italie commencés à l'âge de quinze ans, et continués jusqu'à ma vingt-neuvième année, où je suis maintenant. Tous ceux qui ont voyagé en Italie vous diront quels miracles l'art y accomplit afin d'assister la nature dans la conservation de la beauté; comment les femmes de quarante ans y ont un teint

semblable à celui d'une jeune fille de quinze ans; l'âge ne s'y reconnaît point à la figure, tandis qu'en Angleterre, regardez un cheval à la bouche et une femme au visage, et vous connaîtrez leur âge à une année près. Je vous donnerai donc des remèdes qui, sans détruire votre fraîcheur, comme font vos fards et vos drogues, vous rendront charmantes, vous délivrant des taches, boutons, marques de petite vérole et autres accidents qui laissent la peau rude et désagréable à l'œil.

« Je soignerai aussi vos dents, les conservant blanches et rondes comme des perles, raffermissant celles qui ne sont pas solides; vos gencives seront rouges comme du corail, ainsi que vos lèvres qui deviendront aussi douces que les baisers que vous donnez ou recevez en tout bien tout honneur.

« Je guérirai aussi les haleines les plus puantes, pourvu que les poumons ne soient pas complétement viciés et tuberculés. J'ai des secrets pour maintenir l'haleine pure, de sorte qu'il n'y aurait qu'un très-grand âge ou une maladie obstinée qui pourrait la corrompre.

« J'enlèverai aux personnes affligées de trop d'embonpoint l'excédant dont elles ont à se plaindre, et je guérirai la maigreur des gens atteints d'un mal contraire, et ce, sans nuire aucunement à leur santé.

« Galien sortirait de son tombeau pour me dire que ce sont là des niaiseries indignes de l'attention du vrai médecin, que je ne serais pas embarrassé pour lui répondre que j'attache plus de gloire à conserver intacte l'image de Dieu empreinte sur un seul corps humain, qu'à rétablir en bon état toutes les vieilles carcasses décrépites et avariées par la maladie que renferme le monde entier.

« Les personnes qui me feront l'honneur de venir me voir, seront certaines, en se présentant depuis trois heures après midi jusqu'à huit heures du soir, rue de la Fin, chez un orfévre, à côté de l'enseigne du Cygne noir, d'y rencontrer

« Leur humble serviteur, ALEXANDRE BINDO. »

Dans un moment d'étourderie et de vapeurs bachiques, Rochester remit un jour au roi lui-même une satire faite contre le monarque; il avait promis de donner des vers lancés contre diverses personnes de la cour, et il prit un papier pour l'autre.

Charles fut justement blessé de voir qu'il était représenté comme un satyre. Il fut encore plus irrité sans doute de lire des railleries sur son manque de vigueur physique : les vers cyniques de Rochester représentaient Nell Gwyn se consumant en efforts superflus pour rendre au monarque une éloquence qu'il avait tout à fait perdue.

Nell Gwyn ne pouvait échapper, de son côté, aux insultes du comte; on trouve dans ses œuvres un éloge ironique de l'ancienne marchande d'oranges (*a panegyrick on Nelly*). « Dès sa jeunesse, elle songeait à manier des sceptres dans sa sale main; aujourd'hui elle captive Hart et Rowley [1], et fait d'un roi le rival d'un acteur. Tout le monde sait quel est l'appât dont il faut faire usage : mettez une catin au bout de l'hameçon, le roi y mordra aussitôt [2]. »

Ce damné s'acharne sur la duchesse de Portsmouth; il lui dit : « Vous gardez les ministres ou vous les renvoyez; vous faites la paix ou la guerre; votre royal niais n'a d'autre pouvoir que celui qu'il tient de vous de seconde main, mais à mesure qu'il perdra ses forces (et il ne lui en reste guère), les rênes du gouvernement se briseront. » C'est plus ordinairement sous le nom de mistress Carwell que sous le titre de duchesse qu'il la désigne. Parfois ils furent associés pour des vengeances communes. En décembre 1679, le poëte Dryden, ayant encouru leur inimitié, fut attaqué la nuit par des malfaiteurs mercenaires et maltraité de la façon la plus grave. Ils restèrent impunis. On attribua ce guet-apens à Rochester et à la duchesse. Celle-ci différait à certains égards des autres maîtresses du roi. Elle n'avait ni le laisser-aller de Nelly, ni les passions fougueuses de la Cleveland. M. Forgues la peint fort

1. Le vieux Rowley, tel était le surnom donné à Charles II par ses intimes; il lui venait (liberté caractéristique) d'un vieux bouc élevé dans les jardins de White-Hall. Charles savait qu'on l'appelait ainsi et il ne s'en fâchait point. Un soir, le roi passait près de l'appartement des filles d'honneur, il entendit chanter des couplets où le vieux Rowley était très-peu ménagé. Il frappe à la porte! « Qui est-là? » s'écrie l'une des chanteuses. « Ce n'est que le vieux Rowley, » répond le monarque en riant.

2. So well, alas! the fatal bait is known
Which Rowley does so greedily take down,
That however weak and slender be the string,
Bait it with whore, and it will hold a king.

bien comme étant d'une rapacité discrète et habile, sans attachement réel pour l'homme qui la comblait de bienfaits, qu'elle espionnait, qu'elle excitait à trahir tous ses devoirs de souverain, n'ayant dans le cœur autre chose que des chiffres, dans l'esprit autre chose que des intrigues; doucereuse, hypocrite, ne se commettant qu'avec une odieuse préméditation[1].

« Rochester lui reproche ses airs minaudiers, ses coquettes grimaces, le fard dont elle enduit ses joues, les soins excessifs qu'elle prend de sa personne, l'artificieux bavardage par lequel elle retient auprès d'elle le *vieux Rowley*, toujours oisif et embarrassé de ses loisirs; mais la satire est plus hostile au monarque qu'à l'habile fascinatrice. »

Il ne ménage pas davantage la duchesse de Cleveland; il retrace ses vices, ses violences, ses exigences, « les brouilles calculées qui la séparaient brusquement de Charles II, les coûteux raccommodements qu'elle lui imposait par des traités en règle. »

L'interminable liste des favoris de ce don Juan féminin offrait d'ailleurs matière à la satire; on y voyait figurer le vaillant Churchill (Marlborough), le beau Jermyn, le spirituel Wycherley, le tragédien Hart, le comédien Goodman, le danseur de corde Jacob Hall; peut-être faut-il y joindre Rochester lui-même, quoique dans une satire intitulée *Lais Junior* celui-ci soit percé de traits acérés; n'est-ce pas aussi une ruse pour dépister les envieux? Quoi qu'il en soit, le poëte fait figurer dans cette longue énumération Monmouth, Cavendish, Henningham, Carr-Stroope, et quelques autres désignés sans façon par leurs noms de baptême.

Une comédie de Dryden, son début dramatique, fut représentée grâce à la protection de la Castlemaine. Il la remercia

1. Les témoignages contemporains attestent qu'elle était l'objet de l'exécration du peuple. On voyait en elle une étrangère chargée d'amener le roi à trahir la cause nationale et à se vendre à la France. Misson dit dans ses *Memoirs* (1719, p. 204) que l'on criait dans les rues un écrit renfermant contre le roi des menaces les plus fortes s'il ne congédiait pas sa Portsmouth. Elle eut un jour une querelle avec son beau-frère, le comte de Pembroke, et elle lui dit qu'elle porterait ses plaintes au roi. Il lui répondit très-crûment que si elle le faisait, il la placerait au milieu du carrefour le plus fréquenté de Londres, la tête en bas, les jambes en l'air, afin que le peuple vît tout à son aise ce qui causait la ruine de l'Angleterre (Walpole, *Anecdotes of painting*, p. 464).

par un compliment en vers où cette femme impérieuse, dont la violence faisait trembler son indolent et royal amant, était comparée, on ne s'en douterait guère, à Caton lui-même; encore était-ce Caton qui avait le désavantage dans cet étrange parallèle :

Once Cato's virtues did the Gods oppose
While they the victor, he the vanquish'd chose:
But you have done what Cato could not do.

En louant lady Castlemaine d'avoir fait ce que le célèbre Romain n'avait pu faire, le poëte voulait dire sans doute qu'en se déclarant pour le vaincu, elle lui avait rendu la victoire, en d'autres termes, que la pièce de Dryden n'avait réussi que grâce à l'appui de Caton-Castlemaine, cette femme sur laquelle Rochester s'exprimait ainsi dans des vers que nous n'oserions traduire :

Whose monstrous leechery exceeds all fame.
The empress Messalina was cloy'd with lust at least,
But you could never satisfy this beast....
Full forty men a day provided for this whore
Yet, like a bitch she wags her tail for more.

Ces satires de Rochester, dont il convient de donner une idée sommaire, furent recueillies du vivant de Charles II, et placées dans un volume devenu très-rare et intitulé : *Poems on several occasions written by a late person of honour* (*Poëmes composés en diverses occasions par un personnage de distinction décédé*); Londres, 1685. Deux éditions, l'une avec l'indication d'Anvers, 1680, l'autre sans date, avaient précédé celle-là; elles contiennent des pièces extrêmement libres qui ont été reproduites plusieurs fois en partie sous le titre du *Cabinet de l'Amour* (*Cabinet of Love*), et jointes à des œuvres plus avouables de Rochester (Londres, 1703, 1731, etc.).

On attribue encore à Rochester une pièce d'une inconvenance extrême, intitulée *Sodom*, imprimée à Londres en 1684, sous l'indication d'Anvers. Deux traductions ou imitations manuscrites de cette production dégoûtante, différentes l'une de l'autre, sont mentionnées au Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne, 1844, tome III, n°s 3845 et 3846.

Dans des lettres qu'il écrivait à quelques-uns de ses amis et qui ont été recueillies dans ses œuvres, Rochester ne recule pas quelquefois devant les mots les plus hardis des divers idiomes qu'il connaissait; il lui arrive une fois de signer : « Un pauvre b.... qui sera tout le f.... reste de sa vie votre fidèle ami. » (Les mots sont en entier dans le volume imprimé à Londres.) Dans l'édition de 1714 que nous avons sous les yeux, on trouve (pages 152-174) des lettres d'amour qui n'offrent rien de fort attachant.

Revenons aux principaux personnages de la cour de Charles II.

Parmi eux, à côté de Rochester, mais conservant un peu plus de tenue, on distinguait le duc de Buckingham, George Villiers.

Né en 1627, il était dans toute la force de l'âge à l'époque où Hamilton nous le montre; beau comme Alcibiade, plein de charmes dans l'esprit, il n'avait d'ailleurs aucun principe. Léger et extravagant, il ne savait ni garder un secret ni s'attacher à l'exécution de quoi que ce soit; il voulut être homme d'État, et il fit preuve d'une incapacité complète. Possesseur d'une des plus grandes fortunes de l'Angleterre, il trouva moyen de la dissiper et de se plonger dans un abîme de dettes. Il eut recours à la chimie, et chercha dans la découverte de la pierre philosophale un moyen de restaurer ses finances; malheureusement il est plus facile de jeter l'or que d'en faire. Après avoir exercé un grand empire sur le roi, il se brouilla avec lui, parce qu'il manifestait trop clairement le mépris que lui inspirait son maître, et il s'attira une disgrâce dont il ne put se relever. Il mourut en 1688, à l'âge de soixante et un ans, dans une chaumière appartenant à un de ses vassaux.

Dryden a tracé d'une main habile son portrait, sous le nom de Zimri, dans sa pièce intitulée *Absalom et Achitophel*.

Il le montre absolu dans ses opinions et ayant toujours tort; étant tout par accès, mais n'étant jamais rien pendant quelque temps : dans l'espace d'un mois, il fut chimiste, musicien, homme d'État et bouffon; livré aux femmes, à la peinture, à la poésie, à la boisson; formant dix mille projets qui s'évanouissaient aussitôt qu'ils étaient conçus; entouré d'intrigants dont il se moquait, mais qui pillaient ses biens.

Ses tours étaient souvent du genre de ceux qu'atteint avec raison notre code pénal.

Il soudoya un jour le colonel Blood, coupe-jarret célèbre, afin de se défaire de son adversaire politique, le duc d'Ormond; Blood arrêta le duc en pleine rue, et il allait audacieusement le pendre à Tyburn, lorsqu'un accident empêcha l'accomplissement de cet attentat, lequel resta complétement impuni.

Saint-Évremond, écrivant à la duchesse de Mazarin, raconte comment Rochester, aidé de Buckingham, enleva la femme d'un vieux puritain (il la nomme Philis); ce rapt amena la mort du mari.

Lord Buckhurst, depuis comte de Dorset, fut impliqué dans une affaire de vol, mêlée d'assassinat.

Lorsqu'il n'y avait pas de crime dans les actions de ces jeunes seigneurs, il y avait scandale éclatant.

Buckhurst et Sedley, s'amusant une nuit (ce n'était pas sans doute en hiver) à courir les rues dans un costume extrêmement primitif[1], un constable les arrêta; ils furent traduits aux assises par ordre du *lord chief justice*. On verra le récit de ce fait dans le *Journal* de Pepys, lequel nous fournit quelques détails sur les orgies où se plongeait la jeunesse dorée :

« (30 mai 1668.) Je fus à Fox-Hall, et je rencontrai Henry Killigrew, un drôle récemment revenu de France, mais encore en disgrâce à notre cour, et le jeune Newport et d'autres, les plus grands vauriens qu'il y ait au monde, et toujours prêts à se saisir de toutes les femmes qui se trouvent sur leur chemin. Nous fûmes souper dans un bosquet; mais, Seigneur! quel mal au cœur me fit leur conversation extravagante! J'appris alors ce qu'on entendait par la société des *Ballers*. Henry me dit que c'était une réunion de jeunes viveurs dont il faisait partie, et que milady Bennett et ses dames en étaient aussi, et qu'on y dansait nu, et qu'on y faisait toutes les sottises ima-

1. L'histoire anecdotique de la cour de France, dans la première moitié du XVII[e] siècle, offre des exemples de ces étranges plaisanteries. Tallemant des Réaux raconte que Monsieur le Prince (le père du grand Condé) en une « desbauche passa tout nu à cheval par les rues de Sens en plain midy, avec je ne scay combien d'autres nus aussy. » (*Historiettes*, t. II, p. 435, édit. de 1854.)

Une note que Boileau mit en marge d'une édition de ses œuvres, et que son éditeur Brossette n'a pas osé reproduire dans toute sa crudité, dit que la Neveu était une courtisane fameuse que le duc d'Orléans (frère de Louis XIII)

ginables[1]. Seigneur ! quelle mauvaise compagnie que celle où je me trouvai cette nuit, quoique ce fussent tous gens pleins d'esprit! Et il est bon qu'on s'y trouve une fois afin de connaître quelle est la conversation de ces gens-là et comment ils vivent. »

Disons maintenant quelques mots de l'épouse de Charles II, presque aussi nulle à la cour d'Angleterre que Marie-Thérèse l'était en même temps à la cour de France.

C'était une princesse de Portugal ; son père avait fait des ouvertures à Charles I[er], lorsque la princesse n'avait que sept ans, mais ces propositions n'eurent pas de suite ; on n'admettait pas à Londres que l'héritier du trône pût épouser une catholique. Plus tard, quand Charles II, ayant repris le sceptre, pensa que la politique lui faisait un devoir de se marier, les plus sages de ses conseillers l'engagèrent à épouser une protestante; malheureusement il y avait alors peu de princesses nubiles appartenant à cette religion. L'Allemagne en offrait bien quelques-unes, mais elles étaient laides et maussades. On se décida pour l'infante, et l'on prétend que Clarendon contribua beaucoup à faire adopter ce choix, parce qu'il croyait savoir que la princesse était hors d'état d'avoir des enfants ; le roi se trouvant sans héritiers légitimes, la couronne passait

promenait quelquefois la nuit dans Paris dans un costume plus que léger (Voir la *Correspondance inédite entre Boileau et Brossette*, publiée par M. Laverdet, 1858, p. 429, et la note de M. Fournier dans sa bien curieuse édition des *Chansons de Gaultier-Garguille*, 1858. Jannet, p. 124).

1. Nous ne partageons pas l'opinion de M. Forgues qui exprime l'avis que cette lady Bennett est la comtesse d'Arlington ; l'annotateur de Pepys (édit. de 1844, t. IV, p. 438) fait observer qu'il s'agit d'une *dame de maison* en anglais *a bawd*) qui se nommait Bennett, et à laquelle les libertins de l'époque donnaient le sobriquet de lady. Il est question dans le *Tatler* (n° 83) de la *célèbre madame Bennet*, et, d'après le *Spectateur* (n° 266), ce fut à elle que Wicherley adressa la dédicace de sa comédie *the Plain Dealer* (*l'Homme sans façon*), dédicace qui est un modèle d'ironie. Ce qu'ajoute Pepys rappelle quelques-unes des orgies que l'on a racontées de la cour du Régent. La correspondance de la mère de ce prince, la duchesse d'Orléans, relate des faits du même genre, mais on sait que tout ce qu'écrivait cette Allemande transportée à Versailles n'est pas parfaitement authentique. Voir dans l'édition de Stuttgart, 1843, ce qu'elle dit de la duchesse de Rais (Retz), p. 519 (Welche sich gleich in allen desbeauchen auch so dass sie dem Duc de Richelieu zu gefahlen gantz nackendt mitt lhm undt seinen gutten freunden zu naht gessen) ; voir aussi, p. 486, ce qui concerne le comte de Charolais et madame de Saint-Sulpice.

alors à son frère, le duc d'York, lequel avait précisément épousé la fille de Clarendon. Les renseignements transmis au chancelier n'étaient pas absolument exacts, ce qui n'est pas étonnant en matière aussi délicate : la reine devint enceinte, mais elle fit une fausse couche; et la fille de l'ambitieux homme d'État serait devenue reine si elle n'était morte avant le décès de Charles.

Deux motifs contribuèrent aussi à décider le roi : d'abord, la dot de l'infante, cinq cent mille livres sterling en argent comptant; ensuite, un portrait qui lui fut remis, et qui était, il faut le dire, singulièrement flatté; la princesse y était représentée comme une brune des plus piquantes avec des yeux charmants et une chevelure magnifique [1].

Un témoin oculaire, sir John Reresby, dit, dans ses *Mémoires*, qu'à l'arrivée de l'infante à Portsmouth, la joie fut universelle en apparence, tout manifestait au dehors une fête complète, mais il était facile de voir que le roi était très-médiocrement satisfait du physique de son épouse, dont la taille était très-petite et la figure seulement passable; la pauvre reine faisait une triste mine à côté de la comtesse de Castlemaine, la plus belle femme de l'époque.

Après son mariage, un des grands soucis du roi fut d'empêcher qu'il n'y eût quelque éclat entre la reine et la comtesse. Il avait promis à sa maîtresse, afin de calmer son courroux, qu'elle serait dame de la chambre de la reine. Catherine, en recevant la liste des personnes qui devaient composer sa maison, fut choquée d'y rencontrer le nom d'une rivale dont elle avait déjà entendu parler. Elle s'empressa de rayer son

1. Ce portrait passa entre les mains d'Horace Walpole, grand amateur de curiosités de ce genre, et lorsque la collection qu'il avait formée à Strawberry-Hill fut, en 1832, livrée aux chances des enchères, le portrait en question fut adjugé à lord Holmeidale pour la somme de trente-deux guinées. Observons en passant que la dot ne fut point payée à Charles ainsi qu'on le lui avait promis. On commença par déclarer qu'on ne pouvait fournir que la moitié des 500,000 livres; puis on affirma que l'argent manquait et on offrit en place des sucres et des épiceries. Lord Sandwich, qui avait été envoyé avec une escadre pour chercher l'infante à Lisbonne et la conduire en Angleterre, fut très-embarrassé et hésita s'il ne devait pas renoncer à la fiancée plutôt que de la porter à Charles sans qu'elle fût accompagnée de numéraire. Il se décida enfin à embarquer les denrées coloniales qu'on lui proposait; elles furent vendues à Londres, et leur produit passa dans les mains du roi.

nom, et elle répliqua aux remontrances du roi qu'il fallait que sa volonté fût faite à cet égard, ou qu'elle retournerait à Lisbonne. Charles céda, et il essaya ensuite de présenter sa maîtresse à la reine devant toute la cour. Catherine ne connaissait pas la comtesse; l'huissier eut sans doute assez de tact pour prononcer ce nom redoutable d'une façon inintelligible; la reine, à la grande surprise de tous les assistants, fit un accueil gracieux à lady Castlemaine, et lui laissa baiser sa main. Une des Portugaises de sa suite, mieux au fait de la chose, lui parla à l'oreille, et soudain Catherine, fondant en larmes, se trouva mal; il fallut l'emporter.

Elle fut assez longtemps sans vouloir pardonner au roi; celui-ci s'efforça de l'apaiser en promettant de ne plus revoir la comtesse (promesse qu'il viola immédiatement); il s'adressa en vain au chancelier Clarendon pour rétablir la paix dans le ménage; il eut enfin l'idée de jouer le rôle de l'offensé, et, traitant la reine avec une extrême froideur, il la tint éloignée de tous les amusements de la cour. Catherine ne supporta point l'ennui et l'isolement; elle se résigna, elle parla un jour avec politesse à la comtesse au cercle de la cour. Plus tard, le duc de Buckingham, sachant que Charles en était las, proposa de la faire enlever et de l'embarquer pour l'Amérique; le roi se refusa à donner ce scandale, et continua de se livrer à ses plaisirs. Ils constituaient sa grande, son unique affaire, au milieu des calamités du temps : en 1665, la peste enleva à Londres plus de cent mille personnes; en 1666, un incendie qu'on ne put arrêter qu'au bout de trois jours, réduisit en cendres les deux tiers de la Cité; en 1667, les Hollandais, entrant dans la Tamise, vinrent brûler des vaisseaux auprès de la capitale; tous ces malheurs troublaient fort peu la voluptueuse nonchalance du monarque.

En 1667, Clarendon fut exilé, et, après quelques tiraillements, le gouvernement passa dans les mains de cinq ministres : Clifford, Ashley, Buckingham, Arlington et Lauderdale. Les initiales de ces noms formaient le mot *cabal*, et c'est sous cette dénomination que fut connu un ministère qui dura peu de temps, et qui, composé d'individus sans honneur et n'ayant pas tous un vrai talent, s'attira au plus haut degré la haine publique.

Un grand scandale eut lieu en 1671. Un membre de la chambre des communes, sir John Coventry, ayant proposé l'établissement d'un impôt sur les théâtres, un autre membre s'y opposa, et dit que les théâtres avaient été fort utiles à Sa Majesté. Coventry demanda ironiquement si ce n'étaient pas les actrices qui avaient rendu des services à la cause royale; on rit, car tout le monde connaissait fort bien les intrigues galantes de Charles avec Nell Gwyn, miss Davis et autres artistes dramatiques. Le duc de Monmouth, irrité de ce propos, voulut venger son père : il chargea sir Thomas Sunds et trois autres affidés de châtier Coventry; il fut une nuit arraché de sa voiture, et on lui coupa le nez[1]. L'affaire fit grand bruit, et le parlement s'aperçut un peu tard que les coupables devaient rester impunis, puisqu'aucune loi ne défendait de couper le nez du prochain; un acte fut passé pour châtier ceux qui, à l'avenir, commettraient pareil forfait.

Ces détails sont un témoignage des mœurs du temps; voilà pourquoi nous avons dû leur donner place ici; les autres événements du règne de Charles II, le prétendu complot papiste de 1678, la conspiration de 1683, l'échafaud dressé pour le comte Stafford, pour lord Russell, pour Algernon Sydney, tous ces faits qui tiennent une si grande place dans l'histoire britannique, sont bien loin de l'époque où Grammont brillait à la cour. Ne convoquant plus le parlement, Charles était devenu presque absolu; toutefois il s'arrêtait de lui-même sur la route glissante du despotisme; il voulait mourir tranquille, et il dit un jour au duc d'York, qui recommandait l'adoption de quelque mesure violente : « Mon frère, je suis trop vieux pour recommencer à voyager en pays étranger; vous vous en passerez plus tard la fantaisie, si vous y tenez. » Paroles prophétiques! les imprudences de Jacques l'envoyèrent mourir à Saint-Germain. Une autre fois, le duc d'York ayant rencontré le roi, qui se promenait le soir sans escorte, le blâma de s'exposer ainsi : « Soyez tranquille, répliqua Charles; personne n'a la moindre envie de me tuer : c'est vous qui seriez le roi. »

1. Voir Burnet, *History*, t. I, p. 468, édit. de 1823; Reresby, *Mémoirs*, p. 18, édit. de 1735.

Usé par les excès, le roi fut enfin frappé d'apoplexie, et, après avoir langui quelques jours, il expira le 6 février 1685, âgé de cinquante-cinq ans : il était resté un quart de siècle sur le trône. On attribua sa mort au poison, et, selon Burnet, la duchesse de Portsmouth affirma qu'il en était ainsi; mais l'histoire n'a pas accueilli ces rumeurs, qui se reproduisaient infailliblement alors à l'occasion du trépas de tout personnage important.

Il n'est guère de mort illustre au XVIe et au XVIIe siècle qu'on n'ait expliquée par le poison. Mazarin, Louvois, mademoiselle de Fontanges, le fils et les petits-fils de Louis XIV, bien d'autres encore moururent empoisonnés, s'il faut en croire des assertions contemporaines. Le fait est que la plupart de ces personnages furent victimes de l'ignorance de leurs médecins (Voir dans l'édition des *Philippiques* de La Grange-Chancel donnée par M. de Lescure, la note sur la strophe 7 de la première ode, p. 261; Paris, 1858). De tous ces crimes il n'en est qu'un qui paraisse prouvé (celui qui coûta la vie à Henriette d'Angleterre); un autre encore semble probable : la reine d'Espagne, nièce de Louis XIV et femme de l'inepte Charles II, ne semble pas avoir succombé à une mort naturelle.

La reine ne vint pas voir le roi à son lit de mort; elle allégua la douleur extrême qui l'accablait, et elle le fit prier de lui pardonner : « Pauvre femme! c'est elle qui me demande pardon! » s'écria assez naturellement Charles. Il eut près de lui la duchesse de Portsmouth, qui lui prodigua ses soins. Il la recommanda en mourant à son frère, ainsi que la duchesse de Cleveland, et ses dernières paroles furent : « Que la pauvre Nelly ne meure pas de faim. »

Evelyn dit, en parlant de la fin du roi : « Je ne saurais oublier la scène de corruption, de dissipation et d'oubli de Dieu dont je fus témoin la semaine dernière, dimanche soir : le roi badinait avec ses concubines Portsmouth, Cleveland, Mazarin, etc.; un petit Français chantait des vers sur des paroles indécentes; une vingtaine de personnes de la plus haute distinction jouaient à la bassette autour d'une table sur laquelle étaient étalées vingt mille livres sterling au moins en or. Six jours après, tout cela n'était que poussière[1]. »

1. Peu de temps auparavant Evelyn écrivait dans son *Journal* : « Je fus

M. Barrière (*la Cour et la Ville*, p. 376) rapporte, d'après des témoignages qui nous paraissent fort suspects, que Charles II avait des goûts plus dignes de l'ancienne Grèce que de la vieille Angleterre, et qu'il haïssait naturellement les femmes[1]. La vie entière de Charles nous semble attester surabondamment sa ferveur pour le beau sexe. Faut-il esquisser une énumération de la postérité illégitime que lui donnèrent ses maîtresses? Lucy Walters le rendit père du duc de Monmouth et d'une fille qui se maria en Irlande. Il eut de lady Castlemaine six enfants : trois garçons, qui devinrent ducs de Southampton, de Grafton, de Northumberland; trois filles : l'une épousa sir Edward Lee, une autre fut comtesse de Sussex; la troisième se fit religieuse à Pontoise.

Nell Gwyn eut deux fils : l'un fut duc de Saint-Albans, l'autre mourut jeune. La duchesse de Portsmouth fut mère du duc de Richmond. L'actrice Mary Davis eut une fille qui épousa lord Ratcliffe. La vicomtesse Shannon mit au monde une fille, Charlotte Beyle, qui épousa Charles Howard, petit-fils du comte de Suffolk, et plus tard sir Robert Yaston, créé comte d'Yarmouth. Une maîtresse peu connue, Catherine Pey, rendit Charles père d'une fille qui mourut dans sa première jeunesse, et de Charles Fitz-Charles, mort à Tanger. Voilà déjà seize enfants naturels; il y en eut d'autres, mais ils restèrent obscurs, et nous les laisserons dans l'oubli.

Quant à la liste bien complète des maîtresses de Charles, nous ne nous chargerons pas de la dresser; on peut ajouter aux divers noms que nous venons d'indiquer celui de miss Ro-

ce soir à la fête donnée à l'ambassadeur de l'empereur de Maroc dans les magnifiques appartements de la duchesse de Portsmouth à White-Hall; il y avait un grand banquet avec accompagnement de musique. L'ambassadeur et sa suite se comportèrent avec une décence remarquable; chaque Maure avait une dame à droite et à gauche; là étaient les enfants naturels du roi, la duchesse de Portsmouth, Nelly, etc., les concubines et tout le bétail (*cattle*) de cette espèce, toutes ces femmes aussi splendides qu'on peut l'être. »

1. On en disait autant de Guillaume III qui renversa la dynastie des Stuarts. Voir dans les lettres de la duchesse d'Orléans, mère du Régent (p. 59 de l'édition de Stuttgart, 1843), un passage curieux que l'on peut traduire ainsi : « Le roi Guillaume change souvent de favori; on dit qu'un nouveau va prendre la place d'Albermale; il ne faut pas s'étonner si la reine sa femme n'a pas trouvé de rivale, car, à ce qu'on prétend, le penchant du roi Guillaume n'est pas vers les femmes. Je suis devenue si savante en France sur cette chose-là que je pourrais là-dessus écrire des volumes. »

berts, fille d'un ecclésiastique qui, au moment de mourir, en 1679, envoya chercher Burnet et lui exprima un repentir sincère; il l'engagea à écrire au roi afin de l'engager à s'amender, mais elle n'en eut pas la force. Burnet adressa alors à Charles, en son propre nom, une lettre très-hardie; le monarque la lut, la jeta au feu et ne parla jamais qu'avec aigreur du conseiller qui lui avait fait passer cette exhortation infructueuse.

Pepys raconte dans son *Journal* (26 avril 1667) qu'Evelyn lui dit que lady Byron, qui avait été la *dix-septième* maîtresse du roi[1] lorsqu'il était en pays étranger, ne lui avait pas laissé de repos jusqu'à ce qu'elle eût obtenu de lui un ordre pour avoir de l'argenterie d'une valeur de 4,000 livres sterling; mais bien des délais furent mis à la chose, et, grâce à Dieu, ajoute le chroniqueur, milady est morte avant d'avoir ce qu'elle voulait.

1. Éléonore, fille du vicomte Kilmurrey et veuve de Pierre Warburton, se remaria en 1644 à lord Byron, et mourut en 1663. Elle n'était donc pas jeune lorsqu'elle captiva le roi.

MÉMOIRES

DE GRAMMONT

CHAPITRE PREMIER

OU PRÉFACE.

Comme ceux qui ne lisent que pour se divertir me paraissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un livre que pour y chercher des défauts, je déclare que, sans me mettre en peine de la sévère érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare de plus que l'ordre des temps ou la disposition des faits, qui coûtent plus à l'écrivain qu'ils ne divertissent le lecteur, ne m'embarrasseront guère dans l'arrangement des ces Mémoires.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent auront place dans ces fragments selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout qui rende parfaitement l'original? Le fameux Plutarque, qui traite ses héros comme ses lecteurs, commence la vie des uns comme bon lui semble, et promène l'attention des autres sur de

curieuses antiquités ou d'agréables traités d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Démétrius le Preneur de villes n'était pas, à beaucoup près, si grand que son père Antigonus, à ce qu'il nous dit. En récompense, il nous apprend que son père Antigonus n'était que son oncle ; mais tout cela n'est qu'après avoir commencé sa vie par un abrégé de sa mort, par un sommaire de ses divers exploits, de ses bonnes et de ses mauvaises qualités, où il fait entrer le pauvre Marc-Antoine, par compassion pour toutes ses faiblesses.

Dans la vie de Numa Pompilius il entre en matière par une dissertation sur son précepteur Pythagore ; et comme il croit qu'on est fort en peine de savoir si c'est l'ancien philosophe, ou bien un certain Pythagore qui, après avoir gagné le prix de la course aux jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver Numa, pour lui enseigner la philosophie et lui aider à gouverner son royaume, il se tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laisse enfin là.

Ce que j'en dis n'est pas pour reprocher quelque chose à l'historien de toute l'antiquité auquel on doit le plus ; c'est seulement pour autoriser la manière dont j'écris une vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laissées.

Il est question de représenter un homme dont le caractère inimitable efface des défauts qu'on ne prétend point déguiser ; un homme illustre par un mélange de vices et de vertus qui semblent se soutenir dans un enchaînement nécessaire, rares dans leur parfait accord, brillantes par leur opposition.

C'est ce relief incompréhensible qui, dans la guerre,

l'amour, le jeu et les divers états d'une longue vie, a rendu le comte de Grammont l'admiration de son siècle. C'est par là qu'il a fait les délices de tous les pays où il a promené ses agréments et son inconstance; de ceux où la vivacité de son esprit a répandu de ces mots heureux qu'une approbation universelle transmet à la postérité; de tous les endroits enrichis des profusions de sa magnificence; et de ceux enfin où il a conservé la liberté de son jugement dans les périls les plus pressants, tandis que le badinage de son humeur au milieu des dangers les plus sérieux de la guerre marquait une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point son portrait. A l'égard de sa figure, Bussy[1] et Saint-Évremond, auteurs plus agréables que fidèles, en ont écrit. Le premier a peint le chevalier de Grammont artificieux, volage, et même un peu perfide en amour, infatigable et cruel sur la jalousie. Saint-Évremond s'est servi d'autres couleurs pour exprimer le génie et pour tracer en général les manières du comte; mais l'un et l'autre se sont fait plus d'honneur dans ces différentes peintures qu'ils n'ont rendu de justice à leur héros.

1. Ce personnage est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en parler ici avec quelques détails. Voir à son sujet une bonne notice de M. Bazin, insérée d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes* (juillet 1852), et reproduite dans les *Études d'histoire et de biographie* (Paris, 1844, in-8) de cet écrivain; un judicieux travail de M. Sainte-Beuve dans les *Causeries du lundi*, t. III; un autre de M. P. Maurel dans la *Revue du Progrès*, t. VI et IX; la préface de M. Boiteau, mise en tête d'une édition récente de l'*Histoire amoureuse des Gaules* (1856); enfin l'excellente édition, que donne en ce moment M. Ludovic Lalanne, des *Mémoires* et de la *Correspondance de Bussy de Rabutin*, dans la *Bibliothèque Charpentier*.

C'est donc lui-même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de siéges et de batailles où il s'est distingué à la suite d'un autre héros; et c'est lui qu'il faut croire dans des événements moins glorieux de sa vie, quand la sincérité dont il étale son adresse, sa vivacité, ses supercheries, et les divers stratagèmes dont il s'est servi, soit en amour, soit au jeu, expriment naturellement son caractère.

C'est lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet écrit, puisque je ne fais que tenir la plume à mesure qu'il me dicte les particularités les plus singulières et les moins connues de sa vie.

CHAPITRE II

Arrivée du chevalier de Grammont au siége de Trin; son genre de vie.

En ce temps-là il n'en allait pas en France comme à présent : Louis XIII régnait encore, et le cardinal de Richelieu gouvernait le royaume. De grands hommes commandaient de petites armées, et ces armées faisaient de grandes choses. La fortune des grands de la cour dépendait de la faveur du ministre; les établissements n'y étaient solides qu'à mesure qu'on lui était dévoué. De vastes projets jetaient au cœur des États voisins les fondements de cette grandeur redoutable où l'on voit celui-ci. La police était un peu négligée; les grands chemins étaient impraticables de jour, et les rues durant la nuit; mais on

volait encore plus impunément ailleurs. La jeunesse, en entrant dans le monde, prenait le parti que bon lui semblait. Qui voulait se faisait chevalier : abbé, qui pouvait; j'entends *abbé à bénéfice*. L'habit ne distinguait point le chevalier de l'abbé ; et je crois que le chevalier de Grammont était l'un et l'autre au siège de Trin[1] Ce fut sa première campagne, et il y porta ces dispositions heureuses qui préviennent favorablement, et qui font qu'on n'a besoin ni d'amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu partout.

Le siége était formé quand il arriva. Cela lui épargna quelque témérité; car un volontaire ne dort pas en repos s'il n'a essuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnaître les généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la place sur cet article. Le prince Thomas[2] commandait l'armée; et comme la charge de lieutenant général n'était pas encore connue, Duplessis-Praslin[3] et le fameux vicomte de Turenne étaient ses maréchaux de camp.

On portait quelque respect aux places de guerre avant qu'une puissance à laquelle rien ne peut résis-

1. Trin, dans le diocèse de Novare, à 18 kilomètres de Verceil. C'est une petite ville dont la population va de 5,000 à 6,000 habitants. Le *Dictionnaire géographique* de Bescherelle dit qu'elle fut prise par les Français, sous les ordres de Turenne, en 1704. Mais il est peu probable que Turenne prit des villes une trentaine d'années après sa mort.

2. Prince de Carignan et grand-maître de la maison du roi. Il avait épousé, en 1624, Marie de Bourbon-Soissons, et il mourut, en 1656, pendant le siége de Crémone, où il commandait une armée française.

3. Plus tard maréchal de France et duc de Choiseul. Il se retira du service en 1672.

ter eût trouvé moyen de les abîmer par une grêle affreuse de bombes et par le ravage de cent pièces de canon en batterie. Avant ces furieux orages, qui réduisent le gouverneur aux souterrains, et la garnison en poudre, de fréquentes sorties vivement repoussées, de vigoureuses attaques vaillamment soutenues, signalaient l'art des assiégeants et le courage des assiégés; et par conséquent les siéges étaient d'une longueur raisonnable, et les jeunes gens avaient le temps d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles actions de part et d'autre dans celui de Trin. On y essuya des fatigues, on souffrit des pertes; mais on ne s'ennuya plus dans l'armée depuis que le chevalier de Grammont y fut; plus de fatigue dans la tranchée, plus de sérieux chez les généraux, plus d'ennui dans les troupes depuis son arrivée. Il cherchait et portait partout la joie.

Parmi les officiers de l'armée, comme partout ailleurs, on voyait des gens de mérite ou des gens qui en voulaient avoir. Les derniers imitaient le chevalier de Grammont dans les choses qui le faisaient briller, et n'y réussissaient pas; les autres admiraient ses talents, et recherchaient son amitié. Matta fut de ce nombre.[1] Plein de franchise et de probité

1. Charles de Bourdeille, comte de Matta ou de Martas, en Saintonge; il mourut, en 1674, « sans confession, » à ce que dit une lettre de madame de Maintenon. Une demande de sa part de sept mille écus pour les arrérages de ses pensions figure parmi les *Demandes des princes et seigneurs qui ont pris les armes avec le Parlement et le peuple de Paris*, document important pour l'histoire de la Fronde, et que M. C. Moreau a réimprimée dans sa curieuse édition des *Courriers de la Fronde*, 1857, t. II, page 258.

Dans un des ballets dansés à la cour de Gaston, duc d'Orléans,

dans toutes ses manières, Matta était agréable par sa figure, plus encore par le caractère de son esprit; il l'avait simple et naturel; mais le discernement et la délicatesse des plus fins et des plus déliés. Le chevalier de Grammont ne fut pas longtemps à démêler les qualités qui le distinguaient. Ainsi la connaissance fut bientôt faite, et l'amitié bientôt liée entre eux.

Matta voulut absolument que le chevalier de Grammont vînt s'établir chez lui. Il n'y consentit qu'à condition qu'il partagerait la dépense. Comme ils avaient

et imprimé en 1636 (le *Ballet des deux Magiciens*), on voit figurer le comte de Matta au nombre des acteurs.

Madame de Caylus, dans ses *Souvenirs*, dit que Matta : « étoit « un garçon d'esprit infiniment naturel, et par là de la meilleure « compagnie du monde. » Mademoiselle, dans ses *Mémoires*, parle de lui en ces termes : « C'est un homme qui a de l'esprit, fort plai- « sant en conversation, et qui joue. »

Il est probable qu'Hamilton lui a prêté presque toutes les saillies qu'il met sur son compte dans les *Mémoires*; mais c'est en se conformant à l'idée que généralement on avait conservée du personnage, qu'il leur a donné ce tour particulier qui en fait le charme. Il ne pouvait manquer pour cela ni de tradition, ni de modèles; les bons mots de Matta avaient fait fortune; et cinquante-quatre ans encore après sa mort, madame de Caylus en citait quelques-uns dans ses *Souvenirs*. On ne regrettera pas de les retrouver ici. Madame la maréchale d'Albret, quoique pleine de mérite et de piété, avait le défaut d'aimer un peu trop le vin. Un jour se regardant au miroir, et se trouvant le nez rouge, elle se dit : « Où est-ce que j'ai pris ce nez-là? — Au buffet, » répondit Matta. Cette même maréchale venait de perdre son père ou son frère; dans sa douleur, elle refusait toute nourriture : « Avez-vous résolu, madame, lui dit Matta, de ne manger de votre vie? S'il est ainsi, vous avez raison; mais, si vous avez à manger un jour, croyez-moi, il vaut autant manger tout à l'heure. » Ce discours la persuada, et elle se fit apporter un gigot. Dans un temps d'hiver rigoureux, quelqu'un remarqua que Matta était habillé fort peu chaudement : « Comment faites-vous, lui dit-il, pour être si légèrement vêtu? — Comment je fais? Je gèle. »

l'humeur libérale et magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnèrent les repas les mieux entendus et les plus délicats qu'on eût encore vus. Le jeu rendait à merveille dans les commencements, et le chevalier rendait en cent façons ce qu'il ne prenait que d'une seule.

Les généraux, tour à tour régalés, admirèrent leur magnificence, et voulurent mal à leurs officiers de ce qu'ils n'étaient pas si bien servis. Le chevalier avait le don de faire valoir les choses les plus communes; et son esprit était tellement à la mode, que c'était se déshonorer que de ne se pas soumettre à son goût. Matta lui laissait le soin de louer la table et d'en faire les honneurs; et, charmé d'un applaudissement universel, il se persuada qu'il n'y avait rien de si beau que de vivre comme ils faisaient, et rien de plus aisé que de continuer; mais il s'aperçut bientôt que les plus grandes prospérités ne sont pas les plus durables.

Une grosse chère, une petite économie, des domestiques infidèles, une fortune ennemie, tout cela s'unissant pour déranger le ménage, la table s'allait réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du chevalier, fertile en ressources, entreprit de soutenir son premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étaient point parlé de l'état de leurs affaires, quoique celui qui en avait le soin les en eût séparément avertis, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dépense, ou à rendre ses comptes pour le passé. Un jour que le chevalier de Grammont était revenu plus tôt qu'à l'ordinaire, il trouva Matta tran-

quillement endormi dans un fauteuil ; et, ne voulant pas interrompre son repos, il se mit à rêver à son projet. Matta s'éveilla sans qu'il s'en aperçût ; et ayant quelque temps admiré la contemplation où il paraissait enseveli, et ce profond silence entre deux hommes qui ne l'avaient jamais gardé un moment ensemble, il le rompit par un soudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à mesure que l'autre le regardait. « Voilà, dit le chevalier, un réveil assez gai et assez bouffon ; et à qui en as-tu donc ? ou si c'est aux anges que tu ris ? — Ma foi, chevalier, dit Matta, je ris d'un songe que je viens de faire, si naturel et si plaisant, qu'il faut que je t'en fasse rire aussi. Je rêvais que nous avions renvoyé M. le maître d'hôtel, M. le chef de cuisine et M. notre officier, résolus, pour le reste de la campagne, d'aller manger chez les autres, comme les autres étaient venus manger chez nous. Voilà mon songe ; et toi, chevalier, à quoi rêvais-tu ?

— Pauvre esprit ! dit le chevalier, en haussant les épaules, te voilà d'abord sur le côté ; te voilà dans la consternation et l'humilité, pour quelques mauvais propos que le maître d'hôtel t'aura tenus comme à moi. Quoi ! après la figure que nous avons faite, à la barbe des grands et des étrangers de l'armée, quitter la partie comme des sots, plier bagage comme des croquants, au premier épuisement de finances ! Tu n'as point de sentiments. Où est l'honneur de la France ? — Et où est l'argent ? dit Matta ; car mes gens se donnent au diable qu'il n'y a pas dix écus dans la maison ; et je crois que les tiens ne t'en gardent guère davantage, car il y a plus de

huit jours que je ne t'ai vu tirer ta bourse ni compter ton argent; amusement qui t'occupait volontiers en prospérité,

— Je conviens de tout cela, dit le chevalier; mais je veux te faire convenir que tu n'es qu'une poule mouillée dans cette occasion. Et que serait-ce de toi si tu te voyais dans l'état où je me suis trouvé à Lyon, quatre jours avant d'arriver ici? Je t'en veux faire le récit. »

CHAPITRE III

Son éducation, et ses aventures avant son arrivée à ce siége.

— Voici, dit Matta, qui sent bien le roman, hors qu'il faudrait que ce fût ton écuyer qui me contât ton histoire... — C'est l'ordre, dit le chevalier : cependant je pourrai te parler de mes premiers exploits sans blesser ma modestie, outre que mon écuyer a l'accent un peu burlesque pour un récit héroïque.

— Tu sauras donc qu'en arrivant à Lyon... — Est-ce comme cela qu'on commence? dit Matta. Prends ton histoire d'un peu plus loin; les moindres particularités d'une vie comme la tienne méritent d'être contées, mais surtout la manière dont tu saluas le cardinal de Richelieu la première fois : on m'en a fait rire. Au reste, je te dispense de me parler des gentillesses de ton enfance, de la généalogie, du

nom et de la qualité de tes ancêtres, car tu n'en sais pas un mot.

— Ah! que tu fais le mauvais plaisant! Tu crois que tout le monde est de ton ignorance; tu t'imagines donc que je ne connais pas les Ménodaure ni les Corisande, moi! Je ne sais peut-être pas qu'il n'a tenu qu'à mon père d'être fils de Henri IV! Le roi voulait à toute force le reconnaître, et jamais ce traître d'homme n'y voulut consentir [1]. Vois un peu

1. La grand'mère du comte était Diane d'Audoins, veuve de Philibert de Grammont, comte de Guiche, tué, en août 1580, au siége de La Fère. Elle avait probablement quelques années de plus qu'Henri IV. Fut-elle aimée de ce prince avant d'être veuve? Question grave et difficile à résoudre, même après avoir lu ce que disent nos *Mémoires*, ainsi que l'observe fort bien M. Paulin Paris dans une des notes de son excellente édition des *Historiettes* de Tallemant des Réaux (1854, t. I, page 21).

Lorsque Antoine de Grammont, fils de Philibert, vint au monde, le roi de Navarre avait vingt-deux ou vingt-trois ans. Un annotateur des *Amours du grand Alcandre* dit que : « Alcandre avoit donné promesse de mariage à Corisande, escrite et signée de son sang. Cette dame avoit fait la guerre pour Alcandre à ses despens, et lui envoyoit des levées de vingt-trois à vingt-quatre mille Gascons ; mais elle devint grasse et grosse et si rouge de visage qu'Alcandre s'en dégoûta. Il offrit pourtant à son fils de l'avouer pour sien, lequel repartit qu'il aimoit mieux estre gentilhomme que bastard d'un roy. »

Les *Amours du grand Alcandre* que nous venons de citer, offrent, sous des noms supposés, un récit des galanteries de Henri IV. C'est là que se trouvent les noms que rappelle notre chevalier.

Publié à Paris, en 1652, cet ouvrage a plusieurs fois été réimprimé. M. J. Ch. Brunet, dans son savant *Manuel du Libraire*, t. II, page 680, en signale diverses éditions; nous y joindrons l'indication de celle qui figure au tome S (18) du *Recueil* A, B, C, D, etc. (publié par Perau, Querlon, etc., 1745-62, 24 vol. in-12).

M. Paulin Paris a consacré à cette *Histoire* une curieuse notice dans le *Bulletin du Bibliophile* (Paris, Techener, 1852, t. X, p. 812). Il a montré qu'on avait tort de l'attribuer, comme on l'a fait, à mademoiselle de Guise, plus tard princesse de Conti.

ce que ce serait que les Grammont sans ce beau travers! Ils auraient le pas devant les César de Vendôme. Tu as beau rire, c'est l'évangile. Mais venons à notre fait.

« On me mit au collége de Pau, dans la vue de me faire homme d'église; mais comme j'avais bien d'autres vues, je n'avais garde d'y profiter. J'avais tellement le jeu dans la tête, que le précepteur et les régents perdaient leur latin en me le voulant apprendre. Le vieux Brinon, qui me servait de valet de chambre et de gouverneur, avait beau me menacer de ma mère, je n'étudiais que quand il me plaisait, c'est-à dire presque jamais. Cependant on me traitait en écolier de ma qualité; j'eus toutes les dignités de la classe sans les avoir méritées, et je sortis du collége à peu près comme j'y étais entré. On trouva que j'en savais encore de reste pour l'abbaye que mon frère avait demandée pour moi.

« Il venait d'épouser la nièce d'un ministre devant qui tous les genoux fléchissaient; il voulut me présenter à lui. J'eus peu de peine à quitter mon pays, et beaucoup d'impatience d'arriver à Paris. Mon frère, m'ayant tenu quelque temps auprès de lui pour me dégourdir, me lâcha par la ville pour perdre l'air de la campagne et trouver celui du monde. Je l'attrapai si bien, que je ne voulus plus m'en défaire, quand il fut question de me présenter à la cour en équipage d'abbé. Tu sais comme on se mettait alors. Tout ce qu'on obtint de moi fut de mettre une soutane pardessus mes habits; et mon frère, mourant de rire de mon habillement ecclésiastique, voulut en faire rire les autres. J'avais la plus belle tête du monde, bien

poudrée et bien frisée, par-dessus ma soutane; et par-dessous des bottines blanches et des éperons dorés. Le cardinal, qui avait l'esprit pénétrant, n'avait garde de rire. Cette élévation de sentiment lui donna de l'ombrage; il jugea de ce que serait un génie qui à cet âge se moquait de la tonsure et méprisait le petit collet.

« Quand mon frère m'eut ramené chez lui : « Or çà, petit cadet, me dit-il, cela s'est passé à merveille, et votre ajustement, mi-parti de Rome et d'épée, a beaucoup réjoui la cour; mais ce n'est pas tout : il faut opter, mon petit cavalier. Voyez donc si, vous en tenant à l'Église, vous voulez posséder de grands biens et ne rien faire, ou, avec une petite légitime, vous faire casser bras et jambes, pour être le *fructus belli* d'une cour insensible, et parvenir, sur la fin de vos jours, à la dignité de maréchal de camp, avec un œil de verre et une jambe de bois?

« — Je sais, lui dis-je, qu'il n'y a aucune comparaison entre ces deux états, pour la commodité de la vie; mais comme il faut chercher son salut préférablement à tout, je suis résolu de renoncer à l'Église pour tâcher de me sauver, à condition néanmoins que je garderai mon abbaye. »

« Les remontrances et l'autorité de mon frère furent inutiles pour m'en détourner, et il fallut bien me passer ce dernier article pour m'entretenir à l'académie.

« Tu sais que je suis le plus adroit homme de France; ainsi j'eus bientôt appris tout ce qu'on y montre; et, chemin faisant, j'appris encore ce qui

perfectionne la jeunesse et rend honnête homme, car j'appris encore toutes sortes de jeux aux cartes et aux dés. La vérité est que je m'y crus d'abord beaucoup plus savant que je ne l'étais, comme je l'ai éprouvé dans la suite.

« Ma mère, qui sut le parti que je prenais, pleura la profession que j'avais quittée, et ne put se consoler de celle que j'avais prise. Elle avait compté que dans l'Église je serais un saint ; elle compta que je serais un diable dans le monde, ou tué à la guerre. Je mourais d'envie d'y aller, mais, comme j'étais encore trop jeune, il fallut faire une campagne à Bidache[1], avant d'en faire une à l'armée.

« Quand je fus de retour auprès de ma mère, j'avais tellement l'air de la cour et du monde, qu'elle eut du respect pour moi, au lieu de me gronder de mon entêtement pour les armes. J'étais son idole ; et, me trouvant inébranlable, elle ne songea qu'à me garder le plus qu'elle pourrait, en attendant qu'on fît mon petit équipage.

« Le fidèle Brinon, qui me fut donné pour valet de chambre, devait encore faire la charge de gouverneur et d'écuyer, parce que c'est peut-être le Gascon unique qu'on verra jamais sérieux et rébarbatif au point où il l'est. Il répondit de ma conduite sur la bienséance et la morale, et promit à ma mère qu'il rendrait bon compte de ma personne dans les dangers de la guerre. J'espère qu'il tiendra mieux sa pa-

1. Château de la famille de Grammont, sur la Bidouze, à 31 kilomètres de Bayonne.

role à l'égard de ce dernier article, qu'il n'a fait sur les autres.

« On fit partir mon équipage huit jours avant moi : c'était toujours autant de temps que ma mère gagnait pour me faire des exhortations. Enfin, après m'avoir bien conjuré d'avoir la crainte de Dieu devant les yeux et l'amour du prochain en recommandation, elle me laissa partir, sous la garde du Seigneur et du sage Brinon.

« Dès la seconde poste nous prîmes querelle. On lui avait mis quatre cents pistoles entre les mains pour ma campagne : je les voulus avoir ; il s'y opposa fortement. « Vieux faquin, lui dis-je, est-ce à toi cet argent, ou si on te l'a donné pour moi ? A ton avis, il me faudrait un trésorier pour ne payer que par ordonnances. » Je ne sais si ce fut par pressentiment qu'il s'attrista ; mais ce fut avec des violences et des convulsions extrêmes qu'il se vit contraint de céder ; on eût dit que je lui arrachais le cœur.

« Je me sentis plus léger et plus gai depuis le dépôt dont je l'avais soulagé ; lui, au contraire, parut si accablé, qu'on eût dit que je lui avais mis quatre cents livres de plomb sur le dos, en lui ôtant ses quatre cents pistoles. Il fallut fouetter son cheval moi-même, tant il allait pesamment. Et se retournant de temps en temps : « Monsieur le chevalier, me disait-il, ce n'est pas ainsi que madame l'entend. » Ses réflexions et ses douleurs se renouvelaient à chaque poste ; car au lieu de donner dix sols au postillon, j'en donnais trente.

« Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux soldats nous arrêtèrent à la porte de la ville pour nous mener chez

le gouverneur : j'en pris un pour me conduire à la meilleure hôtellerie, et mis Brinon entre les mains de l'autre, pour aller rendre compte au commandant de mon voyage et de mes desseins.

« Il y a d'aussi bons traiteurs à Lyon qu'à Paris ; mais mon soldat, selon la coutume, me mena chez un de ses amis, dont il me vanta la maison, comme le lieu de la ville où l'on faisait la chère la plus délicate, et où l'on trouvait la meilleure compagnie. L'hôte de ce palais était gros comme un muid ; il s'appelait Cerise. Il était Suisse de nation, empoisonneur de profession, et voleur par habitude. Il me mit dans une chambre assez propre, et me demanda si je voulais manger en compagnie ou seul. Je voulus être de l'auberge, à cause du beau monde que le soldat m'avait promis dans cette maison.

« Brinon, que les questions du gouverneur avaient impatienté, revint plus renfrogné qu'un vieux singe ; et voyant que je me peignais un peu pour descendre : « Eh ! que voulez-vous donc, monsieur ? me dit-il. Aller trotter par la ville ? Non pas. N'est-ce pas assez trotté depuis le matin ? Mangez un morceau, et couchez-vous à bonne heure, pour être du matin à cheval à la pointe du jour. — Monsieur le contrôleur, lui dis-je, je ne veux ni trotter par la ville, ni manger seul, ni me coucher à bonne heure. Je veux souper en compagnie là-bas. — En pleine auberge ? s'écria-t-il ; hé ! monsieur, vous n'y songez pas. Je me donne au diable s'ils ne sont pas une douzaine de baragouineurs à jouer cartes et dés, qu'on n'entendrait pas Dieu tonner. »

« J'étais devenu insolent depuis que je m'étais

emparé de l'argent; et, voulant commencer à me soustraire à la domination de mon gouverneur : « Savez-vous bien, monsieur Brinon, lui dis-je, que je n'aime pas qu'un sot fasse le raisonneur! Allez-vous-en souper, s'il vous plaît, et que j'aie ici des chevaux de poste avant le jour. »

« J'avais senti petiller mon argent au moment qu'il avait lâché le mot de cartes et dés. Je fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeait remplie de figures extraordinaires. Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il n'y avait que dix-huit ou vingt de ces messieurs qui auraient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouait, et je faillis à mourir de rire. Je m'étais attendu à voir bonne compagnie et gros jeu, et c'étaient deux Allemands qui jouaient au trictrac. Jamais chevaux de carrosse n'ont joué comme ils faisaient; mais leur figure surtout passait l'imagination. Celui auprès de qui j'étais était un petit ragot, grassouillet et rond comme une boule. Il avait une fraise avec un chapeau pointu, haut d'une aune. Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quelque église avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte ce que c'était. « Un marchand de Bâle, me dit-il, qui vient vendre ici des chevaux; mais je crois qu'il n'en vendra guère de la manière qu'il s'y prend; car il ne fait que jouer. — Joue-t-il gros jeu? lui dis-je. — Non pas à présent, dit-il; ce n'est que pour leur écot, en attendant le souper; mais quand on peut tenir le petit marchand en particulier, il joue beau jeu. — A-t-il de l'argent? lui dis-je. — Oh! oh! dit le perfide Cerise, plût à

Dieu que vous lui eussiez gagné mille pistoles, et en être de moitié! nous ne serions pas longtemps à les attendre. »

« Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du chapeau pointu. Je me remis auprès de lui pour l'étudier; il jouait tout de travers : école sur école; Dieu sait! Je commençais à me sentir quelques remords sur l'argent que je devais gagner à une petite citrouille qui en savait si peu. Il perdit son écot; on servit, et je le fis mettre auprès de moi. C'était une table de réfectoire, où nous étions pour le moins vingt-cinq, malgré la promesse de mon hôte.

« Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohue se dispersa, je ne sais comment, à la réserve du petit Suisse, qui se tint auprès de moi, et de l'hôte, qui se vint mettre de l'autre côté. Ils fumaient comme des dragons, et le Suisse me disait de temps en temps : *Demande pardon à monsieur de la liberté grande;* et là-dessus m'envoyait des bouffées de tabac à m'étouffer. M. Cerise, de l'autre côté, me *demanda la liberté de me demander* si j'avais été dans son pays, et parut surpris de me voir assez bon air sans avoir voyagé en Suisse.

« Le petit ragot à qui j'avais affaire était aussi questionneur que l'autre; il me demanda si je venais de l'armée de Piémont; et lui ayant dit que j'y allais, il me demanda si je voulais acheter des chevaux; qu'il en avait bien deux cents, dont il me ferait bon marché. Je commençais à être enfumé comme un jambon; et, m'ennuyant du tabac et des questions, je proposais à mon homme de jouer une petite pistole

au trictrac, en attendant que nos gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu'il y consentit, en me demandant pardon de la *liberté grande*.

« Je lui gagnai partie, revanche, et le tout, dans un clin d'œil ; car il se troublait et se laissait enfiler, que c'était une bénédiction. Brinon arriva, sur la fin de la troisième partie, pour me mener coucher. Il fit un grand signe de croix, et n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faisais de sortir ; il fallut me lever pour lui en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire des réprimandes de ce que je m'encanaillais avec un vilain monstre comme cela. J'eus beau lui dire que c'était un gros marchand, qui avait force argent, et qui ne jouait non plus qu'un enfant. « Lui, marchand ! s'écria-t-il ; ne vous y fiez pas, monsieur le chevalier ; je me donne au diable si ce n'est quelque sorcier. — Tais-toi, vieux fou, lui dis-je ; il n'est non plus sorcier que toi, c'est tout dire ; et pour te le montrer, je lui veux gagner quatre ou cinq cents pistoles avant de me coucher. » En disant cela, je le mis dehors, avec défense de rentrer ou de nous interrompre.

« Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son haut-de-chausses pour tirer un beau quadruple d'un de ses goussets ; et me le présentant, il me demanda pardon de la *liberté grande*, et voulut se retirer. Ce n'était pas mon compte. Je lui dis que nous ne jouions que pour nous amuser ; que je ne voulais point de son argent, et que s'il voulait, je lui jouerais ses quatre pistoles dans un tour unique. Il en fit quelque difficulté ; mais il se rendit à la fin, et les regagna. J'en fus piqué : j'en rejouai une autre ; la chance

tourna, le dé lui devint favorable; les écoles cessèrent : je perdis partie, revanche et le tout. Les moitiés suivirent, le tout en fut. J'étais piqué; lui, beau joueur, il ne me refusa rien, et me gagna tout, sans que j'eusse pris six trous en huit parties. Je lui demandai encore un tour pour cent pistoles; mais comme il vit que je ne mettais pas au jeu, il me dit qu'il était tard; qu'il fallait qu'il allât voir ses chevaux, et se retira, me demandant pardon de la *liberté grande*.

« Le sang-froid dont il me refusa et la politesse dont il me fit la révérence me piquèrent tellement, que je fus tenté de le tuer. Je fus si troublé de la rapidité dont je venais de perdre jusqu'à la dernière pistole, que je ne fis pas d'abord toutes les réflexions qu'il y a à faire sur l'état où j'étais réduit.

« Je n'osais remonter dans ma chambre, de peur de Brinon. Par bonheur, s'étant ennuyé de m'attendre, il s'était couché. Ce fut quelque consolation; mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce qu'il y avait de funeste dans mon aventure se présenta à mon imagination. Je n'eus garde de m'endormir. J'envisageais toute l'horreur de mon désastre, sans y trouver de remède; et j'eus beau tourner mon esprit de toutes façons, il ne me fournit aucun expédient.

« Je ne craignais rien tant que l'aube du jour : elle arriva pourtant, et le cruel Brinon avec elle. Il était botté jusqu'à la ceinture, et faisant claquer un maudit fouet qu'il tenait à la main : « Debout, monsieur le chevalier, s'écria-t-il, en ouvrant mes rideaux; les chevaux sont à la porte, et vous dormez encore ! nous

devrions avoir déjà fait deux postes. Ça, de l'argent pour payer dans la maison. — Brinon, lui dis-je d'une voix humiliée, fermez le rideau ! — Comment ! s'écria-t-il, fermez le rideau ! Vous voulez donc faire votre campagne à Lyon ? Apparemment vous y prenez goût. Et le gros marchand, vous l'avez dévalisé ? Non pas ! monsieur le chevalier, cet argent ne vous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une famille, et c'est le pain de ses enfants qu'il a joué, et que vous avez gagné. Cela valait-il la peine de veiller toute la nuit ? Que dirait madame si elle voyait cet air ? — Monsieur Brinon, lui dis-je, fermez, s'il vous plaît, le rideau. » Mais, au lieu de m'obéir, on eût dit que le diable lui fourrait dans l'esprit ce qu'il y avait de plus sensible et de plus piquant dans un malheur comme le mien. « Et combien ? me disait-il : les cinq cents ? Que fera ce pauvre homme ? Souvenez-vous que je vous l'ai dit, monsieur le chevalier ; cet argent ne vous profitera pas. Est-ce quatre cents ? trois ? deux ? Quoi ! ne serait-ce que cent pistoles ? poursuivit-il, voyant que je branlais la tête à chaque somme qu'il avait nommée. Il n'y a pas grand mal à cela ; cent pistoles ne le ruineront pas, pourvu que vous les ayez bien gagnées. — Brinon, mon ami, lui dis-je avec un grand soupir, fermez le rideau ; je suis indigne de voir le jour. »

« Brinon tressaillit à ces tristes paroles ; mais il pensa s'évanouir quand je lui contai mon aventure. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureuses, dont le refrain était toujours : « Que dira madame ? » Et après s'être épuisé en regrets inutiles : « Çà donc, monsieur le chevalier, me dit-il,

que prétendez-vous devenir? — Rien, lui dis-je, car je ne suis bon à rien. » Ensuite, comme j'étais un peu soulagé de lui avoir fait ma confession, il me passa quelques projets dans la tête, que je ne pus lui faire approuver. Je voulais qu'il allât en poste joindre mon équipage, pour vendre quelqu'un de mes habits; je voulais encore proposer au marchand de chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon marché. Brinon se moqua de toutes ces propositions; et, après avoir eu la cruauté de me laisser longtemps tourmenter, il me tira d'affaire. Les parents font toujours quelque vilenie à leurs pauvres enfants. Ma mère avait eu dessein de me donner cinq cents louis; elle en avait retenu cinquante, tant pour quelques petites réparations à l'abbaye, que pour faire prier Dieu pour moi. Brinon était chargé de cinquante autres, avec ordre de ne m'en point parler, que dans quelque pressante nécessité. Elle arriva bientôt, comme tu vois.

« Voilà, pour abréger, le dénoûment de cette première intrigue. Le jeu m'a favorisé jusqu'ici; car je me suis vu quinze cents louis, tous frais faits, depuis mon arrivée. La fortune est redevenue mauvaise, il la faut corriger. Notre argent est au bas; eh bien! il faut y remédier.

« — Rien n'est plus aisé, dit Matta; il n'y a qu'à trouver quelque marchand de chevaux aussi dupe que celui de Lyon. Mais, à propos, le fidèle Brinon n'aurait-il point encore quelque réserve pour la dernière extrémité? La voilà, ma foi, venue, et nous ne ferions pas mal de nous en servir.

« — La plaisanterie serait de saison, lui dit le che-

valier, si tu savais où donner de la tête. Il faut de l'esprit de reste pour en vouloir fourrer partout, comme tu prétends faire. Que diable! tu veux toujours badiner, sans songer que la conjoncture est des plus sérieuses pour nous. Écoute, je vais demain au quartier général; je dînerai chez le comte de Caméran, et je le prierai de souper....—Et où? dit Matta....—Ici, dit le chevalier.......—Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre. Voici apparemment un de ces projets de Lyon; tu sais que nous n'avons ni argent ni crédit, et pour raccommoder nos affaires, tu veux donner à souper!

«—Esprit bouché! dit le chevalier, est-il possible que depuis le temps que nous sommes ensemble, il ne te soit pas venu le moindre brin d'imagination? Le comte de Caméran joue au quinze, et moi aussi; nous avons besoin d'argent: il n'en sait que faire. Je commanderai un excellent repas; il le payera. Fais-moi parler à ton maître d'hôtel, et ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions qu'il est bon de prendre dans une occasion comme celle-ci. —Comme quoi? dit Matta.—Voici comme quoi, dit le chevalier; car je vois bien qu'il te faut expliquer jusqu'aux choses les plus claires.

« Tu commandes ici les compagnies des gardes, n'est-il pas vrai? Dès que la nuit sera venue, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt soldats commandés par Laplace, ton sergent, et tu les posteras ventre à terre, entre ci et le quartier général.....—Comment, mor.....! s'écria Matta, une embuscade. Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler ce pauvre Savoyard! Si c'est là ton dessein, je te dé-

clare que je n'en suis pas...—Pauvre esprit! dit le chevalier; voici le fait: Il y a de l'apparence que nous lui gagnerons son argent. Les Piémontais, honnêtes gens d'ailleurs, sont soupçonneux volontiers et défiants. Celui-ci commande la cavalerie: tu sais que tu ne saurais te taire, et tu es homme à lâcher quelque mauvaise plaisanterie pour l'inquiéter. S'il s'allait mettre dans la tête qu'on l'a trompé, et qu'il vînt à s'en repentir, que sait-on ce qu'il pourrait faire? car il est d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'est pourquoi, quelque ressentiment que la perte lui cause, il est bon de se mettre en état de n'en avoir point le démenti.

«—Embrasse-moi, mon cher chevalier, dit Matta, se tenant les côtés; embrasse-moi, car tu es trop merveilleux. J'étais un bon sot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avait qu'à faire préparer une table et des cartes, ou peut-être faire provision de quelques dés de mauvaise foi. Je ne me serais jamais avisé de faire soutenir un homme qui joue au quinze par un détachement d'infanterie. Il faut avouer que tu es déjà un grand homme de guerre! »

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le chevalier de Grammont l'avait projeté : l'infortuné Caméran donna dans le piége. On soupa le plus agréablement du monde. Matta but cinq ou six grands coups pour étouffer un reste de délicatesse qui l'inquiétait. Le chevalier de Grammont, brillant à son ordinaire, pensa faire mourir de rire un convié qu'il allait bientôt rendre très-sérieux; et le bon Caméran mangeait comme un homme dont les affec-

tions étaient partagées entre la bonne chère et l'amour du jeu; c'est-à-dire qu'il se hâtait de manger, pour ne rien dérober au temps précieux qu'il destinait au quinze.

Le repas fini, le sergent Laplace posta son embuscade, et le chevalier de Grammont entreprit son homme. Il avait encore sur le cœur la perfidie du Suisse Cerise et du chapeau pointu; cela fit qu'il s'arma d'insensibilité contre de faibles remords et quelques scrupules qui s'élevaient dans son âme. Matta, ne voulant point être spectateur de l'hospitalité violée, se mit dans un fauteuil pour tâcher de dormir tandis qu'on couperait la gorge au pauvre Caméran.

Ils ne cavaient d'abord que trois ou quatre pistoles, comme pour badiner; mais Caméran ayant été trois ou quatre fois de reste, il cava au plus fort, et le jeu devint plus sérieux. Il fut encore de reste; il devint orageux: les cartes volèrent par la chambre, et les exclamations éveillèrent Matta.

Comme il avait la tête embrouillée de sommeil et chaude de vin, il se mit à rire des transports du Piémontais, et au lieu de le consoler: « Ma foi, mon pauvre comte, lui dit-il, si j'étais à votre place, je ne jouerais plus. — Et pourquoi? dit l'autre. — Je ne sais, dit-il; mais le cœur me dit que votre guignon ne changera pas.—Il faut voir, dit Caméran en demandant des cartes. — Voyez donc, » dit Matta; et il se rendormit. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Toujours les cartes étaient également malheureuses pour le perdant; il n'y rencontrait que des lardons; et en dernier il avait beau montrer quinze, cela ne servait de rien. Nouvelles exclamations. « Ne vous l'avais-je

pas dit? s'écria Matta, qui s'était réveillé en sursaut. Vous avez beau tempêter, tant que vous jouerez, vous perdrez. Croyez-moi, les plus courtes folies sont les meilleures : quittez; car je me donne au diable s'il est possible que vous gagniez. — Et d'où vient? dit Caméran, qui commençait à s'impatienter.—Voulez-vous le savoir? dit Matta : ma foi, c'est que nous vous trompons. »

Le chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avait quelque air de vérité : « Matta, lui dit-il, trouvez-vous qu'il soit fort agréable pour un homme qui joue aussi malheureusement que M. le comte, de lui rompre la tête de vos froides plaisanteries? Pour moi, j'en suis si ennuyé, que je le quitterais dans le moment s'il ne perdait pas tant qu'il fait. » Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace; et le seigneur Caméran, se radoucissant, lui dit qu'il n'y avait qu'à laisser parler Matta, si cela ne l'offensait pas; que, pour lui, cela ne lui faisait aucune peine.

Le chevalier de Grammont en usa bien plus honnêtement que le Suisse de Lyon n'avait fait à son égard; car il joua sur sa parole tant qu'il voulut. Caméran lui en sut si bon gré, qu'il perdit jusqu'à quinze cents pistoles, et les paya dès le lendemain. Pour Matta, il fut grondé de la belle manière de son intempérance de langue. Toute la raison qu'en eut celui qui le réprimandait fut qu'il y avait de la conscience à laisser tromper le pauvre Savoyard sans l'en avertir; « outre, disait-il, qu'il eût été bien aise de voir son infanterie aux mains avec la cavalerie de Caméran, en cas qu'il eût voulu faire le mauvais. »

Cette aventure les ayant remis en fonds, la fortune se déclara pour eux pendant le reste de la campagne; et le chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'était saisi des effets du comte, que par droit de représailles, et pour se dédommager de la perte qu'il avait faite à Lyon, commença dès ce temps-là à faire de son argent l'usage qu'on lui a vu faire depuis dans toutes les occasions. Il déterrait les malheureux pour les secourir; les officiers qui perdaient leurs équipages à la guerre, ou leur argent au jeu; les soldats estropiés dans la tranchée; enfin tout éprouvait sa libéralité; mais sa manière d'obliger surpassait encore ses bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits réussit partout. Connu des soldats, il en était adoré. Les généraux le trouvaient dans toutes les occasions où il y avait quelque chose à faire, et le cherchaient dans les autres. Dès qu'il vit la fortune déclarée pour lui, son premier soin fut de faire restitution, en mettant Caméran de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fonds inépuisable de bonne humeur et de vivacité lui fournissait toujours quelque chose de nouveau dans les discours et dans les actions. Je ne sais par quelle occasion M. de Turenne commandait, sur la fin du siége, un corps séparé. Le chevalier de Grammont le fut voir dans ses nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt officiers. M. de Turenne aimait naturellement la joie; la seule présence du chevalier l'inspirait. Il fut charmé de sa visite; et, par reconnaissance, il voulut le faire jouer. Le chevalier de Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avait appris de son précepteur, que, quand on allait

chez ses amis, il n'était pas prudent d'y laisser son argent ni honnête d'emporter le leur. « Effectivement, dit M. de Turenne, il ne trouverait ni gros jeu ni grand argent parmi nous; mais, afin qu'il ne soit pas dit qu'on le laisse aller sans jouer, jouons chacun un cheval. »

Le chevalier de Grammont y consentit. La fortune, qui l'avait suivi dans un lieu où il n'avait pas compté qu'il en aurait besoin, lui fit gagner quinze ou seize chevaux en badinant; et voyant qu'il y avait quelques visages consternés de la perte : « Messieurs, leur dit-il, je serais fâché de vous voir retourner à pied de chez votre général; il suffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réserve d'un, que je donne pour les cartes. » Le valet de chambre crut qu'il se moquait. « Je vous parle sérieusement, dit le chevalier; je vous donne un cheval pour les cartes; et, qui plus est, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. — Effectivement, dit M. de Turenne, j'en suis charmé pour la nouveauté du fait; car je ne crois pas qu'on ait vu jusqu'à présent donner un cheval pour les cartes. »

Trin se rendit enfin. Le baron de Batteville, qui l'avait vaillamment défendu, et longtemps, eut une capitulation digne de sa résistance [1]. Je ne sais si le

1. Il paraît que c'est le même individu qui fut plus tard ambassadeur d'Espagne à la cour d'Angleterre; en 1660, il eut, avec l'ambassadeur de France, le comte d'Estrades, une querelle qui fit grand bruit : il voulut prendre le pas sur lui, lors de la réception d'un envoyé suédois. Louis XIV prit la chose de très-haut, et força la cour d'Espagne à renoncer à cette prétention. Une médaille fut frappée à cet égard. Elle représentait l'ambassadeur d'Espagne, le marquis de Fuente, faisant au roi la déclaration de : *Non concur-*

chevalier de Grammont eut quelque part à la prise de cette place; mais je sais bien que, sous un règne plus glorieux et des armes partout victorieuses, sa hardiesse et son adresse en ont fait prendre quelques-unes depuis, à la vue de son maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV.

Son arrivée à la cour de Turin; comme il y passe son temps.

La gloire dans les armes n'est tout au plus que la moitié du brillant qui distingue les héros; il faut que l'amour mette la dernière main au relief de leur caractère, par les travaux, la témérité des entreprises, et la gloire des succès. Nous en avons des exemples, non-seulement dans les romans, mais dans l'histoire véritable des plus fameux guerriers et des plus célèbres conquérants.

Le chevalier de Grammont et Matta, qui ne songeaient guère à ces exemples, ne laissèrent pas de songer qu'il était bon de s'aller délasser des fatigues du siége de Trin en formant quelque siége aux dépens des beautés et des époux de Turin. Comme la

rer con los ambassadores de Francia. Les inscriptions suivantes se lisaient à l'entour : *Jus præcedendi assertum. — Hispanorum excusatio coram XXX legatis principum*, 1662. Clarendon, parlant du marquis de Batteville, dit qu'il était né en Bourgogne, et qu'il était à la fois militaire intrépide et négociateur habile ; il avait plus de gaieté et de laisser-aller que n'en possédaient en général les diplomates castillans, et il savait provoquer à table des indiscrétions dont il faisait son profit.

campagne avait fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auraient le temps d'y faire quelques exploits avant que la fin des beaux jours les obligeât à repasser les monts.

Ils se mirent donc en chemin, tels, à peu près, qu'Amadis ou don Galaor après avoir reçu l'accolade et l'ordre de chevalerie, cherchant les aventures et courant après l'amour, la guerre et les enchantements. Ils valaient bien ces deux frères; car s'ils ne savaient pas autrement *pourfendre géants*, *dérompre harnois et porter en croupe belles damoiselles sans leur parler de rien*, ils savaient jouer, et les autres n'y connaissaient rien.

Ils arrivèrent à Turin, furent agréablement reçus, et fort distingués à la cour. Cela pouvait-il manquer? Ils étaient jeunes, bien faits, ils avaient de l'esprit, et faisaient de la dépense. Dans quel pays du monde ne réussit-on pas avec de tels avantages? Comme Turin était alors celui de l'amour et de la galanterie, deux étrangers de cet air, qui n'aimaient pas à s'ennuyer, n'avaient garde d'ennuyer les dames de la cour.

Quoique les hommes y fussent faits à peindre, ils n'avaient pas trop le don de plaire. Ils avaient du respect pour leurs femmes, et de la considération pour les étrangers; et leurs femmes, encore mieux faites, avaient pour le moins autant de considération pour les étrangers, et n'en avaient que médiocrement pour eux.

Madame Royale [1], digne fille de Henri IV, rendait

1. Christine, seconde fille d'Henri IV, mariée à Victor-Amédée, prince de Piémont, et ensuite duc de Savoie. Divers témoignages

sa petite cour la plus agréable du monde : elle avait hérité des vertus de son père, à l'égard des sentiments qui conviennent au sexe; et à l'égard de ce qu'on appelle la faiblesse des grands cœurs, Son Altesse n'avait pas dégénéré.

Le comte de Tanes était son premier ministre. Les affaires d'État n'étaient pas difficiles à manier durant son ministère. Personne ne s'en plaignait; et cette princesse paraissait contente de sa capacité sur les autres; et voulant que tout ce qui composait sa cour le fût aussi, l'on y vivait assez selon l'usage et les coutumes de l'ancienne chevalerie.

Les dames avaient chacune un amant d'obligation, sans les volontaires, dont le nombre n'était point limité. Les chevaliers déclarés portaient les livrées de leurs maîtresses, leurs armes, et quelquefois leurs noms. Leur fonction était de ne les point quitter en public, et de n'en point approcher en particulier; de leur servir partout d'écuyers, et dans les carrousels de chamarrer leurs lances, leurs housses et leurs habits, des chiffres et des couleurs de chaque Dulcinée.

Matta n'était point ennemi de la galanterie; mais

constatent que cette princesse était d'humeur peu sévère. Un touriste allemand, Keyssler, qui parcourut une partie de l'Europe au commencement du dix-huitième siècle, parle d'une petite maison de campagne près de Turin, appelée la Vigne de Madame Royale, et ne craint pas de dire que, « durant la minorité, sous la régence de Christine, la maison et le jardin servirent souvent à des scènes de débauche. Ce fut pour cette raison que le roi, dans un âge plus avancé et devenu dévot, peut-être aussi par l'avis de son confesseur, prit cette maison en une telle aversion qu'après la mort de Madame Royale, survenue en 1663, il la donna à l'hôpital. »

il l'aurait souhaitée plus simple que celle qu'on pratiquait à Turin. Les formes ordinaires ne l'auraient pas choqué; mais il trouvait de la superstition dans le culte et les cérémonies que l'amour semblait exiger mal à propos. Cependant, comme il avait soumis sa conduite aux lumières du chevalier de Grammont sur cet article, il fallut suivre son exemple, et se conformer aux coutumes du pays.

Ils s'enrôlèrent en même temps au service de deux beautés, que les premiers chevaliers d'honneur cédèrent aussitôt par politesse. Le chevalier de Grammont choisit mademoiselle de Saint-Germain, et dit à Matta d'offrir ses services à madame de Sénantes. Matta le voulut bien, quoiqu'il eût mieux aimé l'autre; mais le chevalier de Grammont lui fit entendre que madame de Sénantes lui convenait mieux. Comme il s'était bien trouvé de la capacité du chevalier, dans les premiers projets qu'ils avaient formés ensemble, il suivit ses instructions en amour comme il avait fait de ses conseils sur le jeu.

Mademoiselle de Saint-Germain, dans le premier printemps de son âge, avait les yeux petits, mais fort brillants et fort éveillés : ils étaient noirs comme ses cheveux. Elle avait le teint vif et frais, quoiqu'il ne fût pas éclatant par sa blancheur; elle avait la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, et la plus aimable taille du monde. Elle avait les bras bien formés, une beauté singulière dans le coude, qui ne lui servait pas de grand'chose; ses mains étaient passablement grandes, et la belle se consolait de ce que le temps de les avoir blanches n'était pas encore venu. Ses pieds n'étaient pas des

plus petits, mais ils étaient bien tournés. Elle laissait aller cela tout comme il plaisait au Seigneur sans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenait de la nature; mais, malgré cette nonchalance pour ses attraits, sa figure avait quelque chose de si piquant, que le chevalier de Grammont s'y laissa prendre d'abord. Son esprit et son humeur étaient faits pour assortir le reste. Tout y était naturel, et tout en était agréable : c'était de l'enjouement, de la vivacité, de la complaisance et de la politesse : tout cela coulait de source; point d'inégalité.

Madame la marquise de Sénantes passait pour blonde : il n'eût tenu qu'à elle de passer pour rousse; mais elle aimait mieux se conformer au goût du siècle que respecter celui des anciens; elle avait tous les avantages dont les cheveux roux sont accompagnés, sans aucun de leurs dégoûts. Une attention continuelle corrigeait ce qu'il pouvait y avoir de trop à ses agréments. Qu'importe, après tout, quand on est propre, si c'est par art ou naturellement? Il faut être bien malin pour y regarder de si près. Elle avait beaucoup d'esprit, autant de mémoire, plus de lecture, et beaucoup plus de penchant à la tendresse.

Elle avait un mari que la sagesse même eût fait conscience d'épargner : il se piquait d'être stoïcien; il faisait gloire d'être salope et dégoûtant en honneur de sa profession. Il y réussissait parfaitement; car il était fort gros, et suait en hiver comme en été.

L'érudition et la brutalité semblaient être ses talents favoris; l'une et l'autre brillaient dans sa conversation, tantôt ensemble, tantôt tour à tour, mais

toujours mal à propos. Il n'était point jaloux ; cependant il ne laissait pas d'être incommode. Il voulait bien qu'on eût de l'attention pour sa femme, pourvu qu'on en eût davantage pour lui.

Dès que nos aventuriers furent déclarés, le chevalier de Grammont prit le vert, et farcit Matta de bleu. C'étaient les couleurs que donnaient leurs nouvelles maîtresses. Ils entrèrent d'abord en fonctions. Le chevalier de Grammont apprit et pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eût jamais fait autre chose. Matta d'ordinaire en oubliait une moitié, et ne s'acquittait pas trop bien de l'autre ; il ne pouvait se souvenir que sa charge était de servir à la gloire et non pas à l'utilité de sa maîtresse.

Madame de Savoie donna, dès le lendemain, une fête à la Vénerie[1] : toutes les dames en étaient. Le chevalier de Grammont disait tant de choses agréables et divertissantes à sa maîtresse, qu'elle en riait à gorge déployée. Matta, menant la sienne à son carrosse, lui serra la main, et au retour de cette promenade il la pria d'avoir pitié de ses souffrances.

C'était aller un peu vite ; et quoique madame de Sénantes ne fût pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laissa pas d'être choquée qu'on s'y prît si ca-

1. Palais situé près de Turin, et où la cour passait la plus grande partie de l'année. On y voyait de magnifiques cascades, des grottes, un temple de Diane ; tout cela est retracé dans quelques-unes des gravures qui accompagnent le *Theatrum statuum sabaudiæ ducis*. Amsterdam, 1682, 2 vol. in-fol. (en français, La Haye, 1700, 2 vol. in-fol.), et tout cela fut détruit dans les guerres qui désolèrent le Piémont.

valièrement : elle se crut obligée d'en témoigner quelque peu de ressentiment; et, retirant sa main, qu'on lui serrait de plus belle à cette déclaration, elle monta chez Madame Royale, sans regarder son nouvel amant. Matta, sans s'imaginer qu'il l'eût offensée, la laissa faire, et fut chercher quelqu'un dans la ville qui voulût souper avec lui. Rien n'était plus facile pour un homme de son caractère. Il trouva bientôt ce qu'il cherchait, fut longtemps à table pour se remettre des fatigues de l'amour, et se coucha fort content de sa journée.

Pendant tout cela, le chevalier de Grammont faisait parfaitement son devoir auprès de mademoiselle de Saint-Germain; et, sans préjudice à ses assiduités, il trouvait le moyen de briller, en chemin faisant, par mille petits récits qu'il mêlait à la conversation générale.

Madame de Savoie les écoutait avec plaisir, et la solitaire Sénantes y donnait son attention. Il s'en aperçut, et quitta sa maîtresse pour lui demander ce qu'elle avait fait de Matta. « Moi! dit-elle, je n'en ai rien fait; mais je ne sais ce qu'il n'aurait pas fait de moi si j'avais eu la bonté d'écouter ses très-humbles propositions. » Et là-dessus elle se mit à lui conter de quelle manière son ami l'avait traitée dès le second jour de leur connaissance.

Le chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il était un peu naïf, mais qu'elle en serait contente dans la suite; et pour la consoler, il l'assura qu'il n'aurait pas autrement parlé quand Son Altesse Royale eût été dans sa place, mais qu'il ne laisserait pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans sa chambre pour cela ; mais il était parti dès le matin pour une partie de chasse où ses connaissances de table l'avaient engagé la veille.

A son retour, il prit deux perdrix de sa chasse, et fut chez sa maîtresse. On lui demanda si c'était monsieur qu'il venait voir ; il dit que non ; et le suisse lui dit que madame n'y était pas. Matta lui laissa ses deux perdrix, et le pria de lui en faire présent de sa part.

La Sénantes était à sa toilette, qui se coiffait de toute sa force en faveur de Matta, tandis qu'on lui refusait la porte. Elle n'en savait rien, mais monsieur son mari le savait à merveille. Il avait trouvé fort mauvais que la première visite ne fût pas pour lui ; c'est pourquoi, résolu qu'elle ne serait pas pour sa femme, le suisse en avait reçu ses ordres, et pensa bien être battu pour le présent qu'on avait laissé. Les perdrix furent renvoyées sur l'heure ; et Matta, sans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la cour sans changer d'habit. Il n'avait garde de songer qu'il n'y fallait pas paraître sans les couleurs de sa dame. Il l'y trouva parée. Ses yeux lui parurent brillants, et sa personne ragoûtante. Il commença dès ce moment à se savoir bon gré de sa complaisance pour le chevalier de Grammont ; cependant il remarqua qu'elle avait l'air assez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignorait toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, et la gronda fort d'avoir renvoyé ses perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne savait ce qu'il voulait dire; et, choquée de ce qu'il ne s'humiliait pas, après la réprimande qu'elle comptait qu'on lui eût faite, elle lui dit qu'il fallait qu'il eût trouvé des personnes de bonne composition en son chemin, puisqu'il prenait des manières auxquelles on n'était pas encore accoutumé chez elle. Matta lui demanda comme quoi ses manières étaient donc si nouvelles. « Comme quoi! dit-elle; le second jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme si j'étais à votre service depuis mille ans. La première fois que je vous donne la main, vous me la serrez de toute votre force. Après ce début, je monte en carrosse, et vous à cheval; mais, loin de vous tenir à la portière, comme les autres, il ne part pas un lièvre que vous ne poussiez après; et vous étant bien amusé, durant la promenade, à prendre du tabac sans songer à moi, vous ne vous en souvenez, au retour, que pour me prier de mon déshonneur, en termes honnêtes, mais fort intelligibles; aujourd'hui vous me parlez de chasse, de perdrix, et d'une visite que vous avez apparemment rêvée comme tout le reste. »

Le chevalier de Grammont arriva comme ils en étaient là. Matta fut grondé de ses empressements. Son ami se tuait de lui dire qu'ils étaient insolents plutôt que familiers; Matta s'excusait du mieux qu'il pouvait, mais toujours fort mal. Sa maîtresse en eut pitié, voulut bien recevoir ses excuses sur la manière, plutôt que son repentir sur le fait, et témoigna qu'il n'y avait que l'intention qui pût justifier ou condamner ces transgressions; qu'on pardonnait

ce que les mouvements de tendresse faisaient hasarder, mais qu'on ne pardonnait point les témérités, qui n'étaient fondées que sur la facilité qu'on se promettait de trouver. Matta jura qu'il ne lui avait serré la main que par un excès d'amour; qu'il ne lui avait demandé du secours que par nécessité; qu'il ne savait pas la manière de demander des grâces; qu'il ne la trouverait pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de service, qu'elle le paraissait dans ce moment, et qu'il la priait de se souvenir de lui quand l'occasion s'en présenterait. La Sénantes ne s'en offensa pas; elle vit bien qu'il ne fallait pas s'arrêter aux formalités de la sévère bienséance en écoutant un homme de son caractère; et le chevalier de Grammont, après cette espèce de raccommodement, fut songer à ses propres affaires auprès de mademoiselle de Saint-Germain.

Ce n'était pas tout à fait son bon naturel qui le portait à se mêler de celles de Matta. Bien au contraire; dès qu'il s'aperçut que les penchants de madame de Sénantes devenaient favorables pour lui-même, comme cette conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il fallait s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échapper, et pour ne pas perdre tout son temps, en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite Saint-Germain.

Cependant, dès le même soir, pour conserver l'air de supériorité qu'il avait usurpé sur la conduite de son ami, malgré qu'il en eût, il lui fit des reproches d'avoir bien osé se montrer à la cour en habit de campagne, et sans les couleurs de sa maîtresse; de n'avoir pas eu l'esprit ou la prudence de rendre la première

visite à M. de Senantes, au lieu de s'amuser à demander madame; et, pour toute conclusion, lui demanda de quoi diable il s'avisait de lui faire présent de deux méchantes perdrix rouges? « Et pourquoi non? lui dit Matta; ne faudrait-il point qu'elles fussent bleues aussi, à cause de la cocarde et du nœud d'épée bleu que tu m'avais mis l'autre jour? Eh! va te promener, mon pauvre chevalier, avec tes niaiseries. Je me donne au diable si dans quinze jours tu ne deviens plus sot que tous les benêts de Turin; mais, pour répondre à toutes tes questions, je n'ai point été voir le mari de madame de Sénantes parce que je n'ai que faire à lui, que c'est un animal qui me déplaît et me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de vert, d'écrire des billets à ta maîtresse, d'emplir tes poches de cédrats, de pistaches et d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre fille, malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la pie au nid, et qu'en lui chantant quelque chanson faite du temps de Corisande et de Henri IV, tu peux lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'essentiel. A la bonne heure; chacun a sa façon de faire, aussi bien que son goût: le tien est de baguenauder en amour; et pourvu que tu fasses bien rire la Saint-Germain, tu ne lui en demandes pas davantage. Pour moi, qui suis persuadé que les femmes sont ici ce qu'elles sont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offensent qu'on quitte quelquefois la bagatelle pour en venir au sérieux. En tout cas, si madame de Sénantes n'est pas de cette humeur, elle n'a qu'à se pourvoir

ailleurs; car je lui réponds bien que je ne ferai pas longtemps le personnage d'estafier auprès de sa personne. »

Cette menace était des plus inutiles. Madame de Sénantes le trouvait à son gré, pensait à peu près de même, et ne demandait pas mieux que d'en venir aux preuves; mais Matta s'y prit tout de travers. Il était prévenu d'une telle aversion pour son mari, qu'il ne pouvait se vaincre sur la moindre avance pour l'apprivoiser. On lui faisait entendre qu'il fallait commencer par endormir le dragon avant de posséder le trésor; cela fut inutile, quoiqu'il ne pût voir madame de Sénantes que dans les assemblées publiques. Il en était impatient; et lui faisant un jour ses plaintes : « Ayez la bonté, madame, lui dit-il, de me faire savoir où vous logez. Il n'y a point de jour où je n'aille trois fois chez vous, pour le moins, sans vous y avoir encore pu trouver. — J'y couche pourtant d'ordinaire, lui dit-elle en riant; mais je vous avertis que vous ne m'y trouverez jamais que vous n'y ayez trouvé M. de Sénantes : je n'en suis pas la maîtresse. Je ne vous le donne pas, poursuivit-elle, pour un homme dont on voulût rechercher le commerce pour son agrément; au contraire, je conviens que son humeur est assez bizarre, et ses manières peu gracieuses; mais il n'y a rien de si farouche qu'on ne puisse apprivoiser avec un peu de soin et de complaisance. Il faut que je vous répète un rondeau fait à ce sujet : je l'ai retenu, parce qu'il donne un petit conseil, dont vous userez comme il vous plaira.

Mettez-vous bien dans la mémoire,
Et retenez ces documents,

Vous qui vous piquez de la gloire
De réussir en faits galants,
Ou qui voulez le faire croire :

En équipage, en airs bruyants,
En lieux communs, en faux serments,
En habits, bijoux, dents d'ivoire,
Mettez-vous bien.

Ayez pour plaire aux vieux parents
Toujours en main nouvelle histoire,
Pour les valets force présents;
Mais, eût-il l'humeur sombre et noire,
Avec l'époux, malgré ses dents,
Mettez-vous bien.

« — Ma foi, madame, dit Matta, le rondeau dira tout ce qu'il lui plaira, mais il n'y a pas moyen; l'époux est trop sot. Quelle diable de cérémonie! poursuivit-il. Quoi! dans ce pays-ci l'on ne saurait voir la femme sans être amoureux du mari? »

Madame de Sénantes trouva cette manière de répondre très-offensante; et comme elle crut en avoir assez fait pour le mettre dans le bon chemin, s'il en eût été digne, elle jugea qu'il ne valait pas la peine qu'elle s'expliquât davantage, puisqu'il ne pouvait se contraindre sur si peu de chose: et dès ce moment elle eut fait avec lui.

Le chevalier de Grammont avait donné congé a sa maîtresse à peu près dans le même temps; il était tout à fait refroidi sur cette poursuite. Ce n'est pas que mademoiselle de Saint-Germain ne fût plus digne que jamais de sa persévérance; au contraire, ses agréments se multipliaient à vue d'œil. Elle se couchait avec mille charmes, et le lendemain parais-

sait avec quelque chose de nouveau : la phrase *croître et embellir* semblait n'avoir été faite que pour elle. Le chevalier de Grammont ne pouvait disconvenir de ces vérités; mais il n'y trouvait pas son compte. Un peu moins de mérite avec un peu moins de sagesse eût été plus son fait. Il s'aperçut qu'elle l'écoutait avec plaisir, qu'elle riait tant qu'il voulait de ses contes, et qu'elle recevait ses billets et ses présents sans scrupule, mais qu'elle en voulait rester là. Son adresse l'avait tournée de toutes les manières sans avoir pu lui tourner la tête. Sa femme de chambre était gagnée; ses parents, charmés de ses bons mots et de son assiduité, n'étaient jamais plus aises que quand ils le voyaient chez eux; bref, il avait mis les préceptes du rondeau de la Sénantes en usage, et tout livrait la petite Saint-Germain à ses embûches, si la petite Saint-Germain eût été d'humeur à se livrer; mais elle ne le voulut jamais. Il avait beau lui dire que la grâce qu'il lui demandait ne coûtait rien; que, puisque ces trésors se trouvaient rarement compris dans le bien qu'une fille apportait en mariage, elle ne trouverait personne qui, par une tendresse éternelle et par une discrétion inviolable, en fût plus digne que lui. Il lui contait ensuite que jamais mari n'avait su donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, et qu'il n'y avait rien de si différent que les empressements d'un amant toujours tendre, toujours passionné, mais toujours respectueux, et la nonchalance indifférente d'un époux.

Mademoiselle de Saint-Germain, ne voulant pas prendre la chose sérieusement, pour n'être pas

obligée de s'en offenser, lui dit « que comme c'était assez la coutume de son pays de se marier, elle serait bien aise d'en passer par là avant de prendre connaissance de ces distinctions et de ces détails merveilleux qu'elle ne comprenait pas extrêmement et dont elle ne voulait pas de plus grandes explications; qu'elle l'avait bien voulu écouter pour cette fois, mais qu'elle le suppliait de ne lui plus parler sur ce ton, puisque ces sortes de conversations n'étaient point divertissantes pour elle, et qu'elles seraient très-inutiles pour lui. » La belle, qui riait plus volontiers qu'une autre, savait prendre un air fort sérieux dès qu'il en était question. Le chevalier de Grammont vit bien qu'elle lui parlait tout de bon; et voyant qu'il lui faudrait un temps infini pour lui faire changer de sentiment, il s'était tellement ralenti sur cette poursuite, qu'il ne la servait plus que pour cacher les desseins qu'il avait sur madame de Sénantes.

Il voyait cette princesse fort choquée du peu de complaisance de Matta. Cette apparence de mépris pour elle rebuta ce qu'elle avait eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le chevalier de Grammont lui dit qu'elle avait raison, exagéra la perte que son ami faisait, la mit mille fois au-dessus des charmes de la petite Saint-Germain, et demanda la grâce pour lui-même, puisque son ami ne la méritait pas. Il fut bientôt écouté favorablement sur cette proposition; et dès qu'ils furent d'accord ils songèrent aux mesures qu'il fallait prendre, l'une pour tromper son époux, et l'autre son ami. Cela n'était pas fort difficile; Matta n'était

point défiant, et le gros Sénantes, auprès de qui le chevalier de Grammont avait déjà fait tout ce que l'autre n'avait pas voulu faire, ne pouvait se passer de lui. C'était beaucoup plus qu'il ne lui demandait; car dès que le chevalier de Grammont était chez madame, son mari s'y trouvait par politesse ; et pour toute chose au monde il ne les aurait laissés ensemble , de peur qu'ils ne s'ennuyassent sans lui.

Matta, qui ne savait cependant pas qu'il fût disgracié, continuait à servir sa maîtresse à sa manière. Elle était convenue avec le chevalier de Grammont que les choses iraient en apparence selon le premier établissement ; et de cette manière la cour croyait toujours que madame de Sénantes ne songeait qu'à Matta, tandis que son ami ne songeait qu'à mademoiselle de Saint-Germain..

On faisait de temps en temps de petites loteries de bijoux. Le chevalier de Grammont y mettait toujours, en retirait par hasard quelque chose; et, sous prétexte des lots qu'il gageait, il achetait mille choses qu'il donnait imprudemment à la Sénantes, et la Sénantes les recevait imprudemment encore. La petite Saint-Germain n'en tâtait plus que bien rarement. Il y a des tracassiers partout. On fit des remarques sur ce procédé; ceux qui les firent les communiquèrent à mademoiselle de Saint-Germain. Elle fit semblant d'en rire; mais elle ne laissa pas d'en être piquée. Rien n'est si commun au beau sexe que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuse. Elle n'en sut pas bon gré à madame de Sénantes. D'un autre côté, on fut demander à

Matta s'il n'était pas assez grand pour faire lui-même ses présents à madame de Sénantes, sans les envoyer par le chevalier de Grammont. Cela le réveilla; car il ne s'en serait jamais aperçu : il n'en eut pourtant que des soupçons assez légers; et, voulant s'en éclaircir : « Il faut avouer, dit-il au chevalier de Grammont, que l'amour se fait ici d'une façon toute nouvelle. On y sert sans gages; on s'adresse au mari quand on est amoureux de la femme; et l'on fait des présents à la maîtresse d'un autre pour se mettre bien avec la sienne. Madame Sénantes t'est fort obligée de... — C'est toi-même, répondit le chevalier de Grammont, puisque c'est sur ton compte. J'étais honteux de voir que tu ne t'étais jamais avisé de lui faire le moindre petit présent. Sais-tu bien que les gens sont faits si extraordinairement à cette cour, qu'on croit que c'est plutôt par vilenie que par inadvertance que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta maîtresse ? Fi ! que cela est ridicule, qu'il faille qu'on songe toujours pour toi ! »

Matta se laissa gronder, sans qu'il en fût autre chose, persuadé qu'il l'avait un peu mérité; outre qu'il n'était ni assez défiant ni assez épris pour y faire plus de réflexion. Cependant, comme il convenait aux affaires du chevalier de Grammont qu'il fît connaissance avec M. de Sénantes, il en fut tellement persécuté, qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette première visite : sa maîtresse lui sut bon gré de cet effort de complaisance, résolue pourtant qu'il n'en profiterait pas; et l'époux, ayant l'esprit en repos sur une civilité qu'il atten-

dait depuis longtemps, voulut dès le même soir leur donner à souper dans une petite maison qu'il avait à la campagne, au bord de la rivière, à deux pas de la ville.

Le chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre; et comme c'était la seule que Matta n'eût pas refusée de Sénantes, il y consentit. Le mari vint chez eux pour les prendre à l'heure marquée; mais il n'y trouva que Matta. Le chevalier de Grammont s'était mis à jouer tout exprès pour les laisser partir sans lui. Matta voulait l'attendre, tant il avait peur de se trouver seul avec M. de Sénantes; mais le chevalier de Grammont les ayant envoyé prier d'aller toujours devant, et qu'il serait à eux dès que son jeu serait fini, le pauvre Matta fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenait le moins. Ce n'était pas l'intention du chevalier de Grammont de le tirer si tôt de cet embarras; et le perfide ne les sut pas plutôt en campagne qu'il fut chez madame de Sénantes, sous prétexte d'y trouver encore son mari, pour aller ensemble où ils devaient souper.

La trahison était en beau train; et comme il paraissait à madame de Sénantes que l'indifférence de Matta ne méritait pas autre chose de sa part, elle n'avait pas de scrupule d'en être. Elle attendait donc le chevalier de Grammont avec des intentions d'autant plus favorables qu'il y avait longtemps qu'elle l'attendait, et qu'elle avait quelque curiosité pour une visite de sa part dont son mari ne fût pas. Il est donc à croire que cette première occasion ne se fût pas perdue, si mademoiselle de Saint-Germain, qu'elle

n'attendait pas, ne fût arrivée presque en même temps que celui qu'elle attendait.

Elle était plus jolie et plus enjouée ce jour-là qu'elle ne l'avait été de sa vie; cependant on ne laissa pas de la trouver fort laide et fort ennuyante. Elle s'aperçut bientôt qu'elle importunait; et, ne voulant pas que ce fût pour rien qu'on lui voulût du mal, après avoir passé plus d'une grosse demi-heure à se divertir de leur inquiétude, et à faire mille petites singeries, qu'elle voyait bien ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ses coiffes, son écharpe, et tout l'attirail dont on se défait quand on prétend s'établir familièrement quelque part pour le reste du jour. Le chevalier de Grammont la maudissait intérieurement, tandis qu'elle ne cessait de lui faire la guerre sur la méchante humeur dont il était en si bonne compagnie; madame de Sénantes, qui ne se possédait pas mieux que lui, lui dit assez sèchement qu'elle était obligée d'aller chez Madame Royale. Mademoiselle de Saint-Germain lui dit qu'elle aurait l'honneur de l'accompagner, si cela ne lui faisait point de peine. On ne lui répondit pas grand'chose; et le chevalier de Grammont, voyant qu'il était inutile de pousser sa visite plus loin, sortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ses grisons pour prier M. de Sénantes de vouloir bien se mettre à table avec sa compagnie sans l'attendre, parce que le jeu ne finirait pas si tôt, mais qu'il serait à lui avant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courrier, il mit une sentinelle à la porte de madame de Sénantes, dans l'espérance que l'éternelle Saint-Germain en sortirait avant elle; mais ce fut inutile-

ment, et son espion lui vint dire, au bout d'une heure d'impatience et d'agitation, qu'elles étaient sorties ensemble. Il vit bien qu'il n'y aurait pas moyen de se voir ce jour-là, tout allant de travers pour ses desseins. Il fallut donc se passer de madame pour aller trouver monsieur.

Pendant que ces choses se passaient à la ville, Matta ne se divertissait pas beaucoup à la campagne. Comme il était prévenu contre le seigneur de Sénantes, tout ce que le seigneur de Sénantes lui disait ne faisait que lui déplaire. Il maudissait de bon cœur le chevalier de Grammont du tête-à-tête qu'il lui procurait. Il fut sur le point de s'en retourner, quand il vit qu'il fallait se mettre à table sans un troisième.

Cependant, comme son hôte était assez délicat sur la bonne chère, qu'il avait le meilleur vin et le meilleur cuisinier de tout le Piémont, la vue du premier service le radoucit; et, mangeant fort et ferme, sans faire attention à Sénantes, il se flatta que le souper finirait sans avoir rien à démêler avec lui, mais il se trompa.

Dans le temps que le chevalier de Grammont voulait le mettre bien avec M. de Sénantes, il en avait fait un portrait fort avantageux, pour lui donner envie de le connaître; dans l'étalage de mille autres qualités, connaissant l'entêtement qu'il avait pour le nom d'érudition, il l'avait assuré que Matta était un des savants hommes de l'Europe.

Sénantes avait donc attendu, dès le commencement du souper, quelque trait d'érudition de la part de Matta, pour mettre la sienne en jeu; mais il était

bien loin de compte. Personne n'avait moins lu, et personne n'avait si peu parlé pendant un repas que lui. Comme il ne voulait point entrer en conversation, sa bouche ne s'était ouverte que pour manger ou pour demander à boire.

L'autre, s'offensant d'un silence qui lui paraissait affecté, las de l'avoir inutilement agacé sur d'autres sujets, crut qu'il en aurait quelque raison en le mettant sur l'amour et la galanterie, et l'attaqua de cette manière, pour entamer le sujet.

« Comme vous êtes le galant de ma femme...—Moi! lui dit Matta, qui voulait faire le discret; ceux qui vous l'ont dit en ont menti, morbleu!...—Monsieur, dit Sénantes, vous le prenez là d'un ton qui ne vous convient guère. Car je veux bien vous apprendre, malgré vos airs de mépris, que madame de Sénantes en est peut-être aussi digne qu'aucune de vos dames de France; et que nous en avons vu, qui vous valaient bien, qui se sont fait un honneur de la servir...—A la bonne heure! dit Matta. Je l'en crois très-digne; et puisque vous le voulez ainsi, je suis son serviteur et son galant pour vous obliger. »

« —Vous croyez peut-être, poursuivit l'autre, qu'il en va dans ce pays-ci comme dans le vôtre, et que les belles n'ont ces amants que pour accorder des faveurs: désabusez-vous de cela, s'il vous plaît, et sachez que, quand même il en serait quelque chose dans cette cour, je n'en aurais aucune inquiétude. —Rien n'est plus honnête, disait Matta; mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude? —Voici pourquoi, reprit-il: je connais la tendresse de madame de Sénantes pour moi; je connais sa sagesse

envers tout le monde; et, plus que tout cela, je connais mon propre mérite. »

« — Vous avez là de belles connaissances, monsieur le marquis, dit Matta; je les salue toutes trois. A votre santé! » Sénantes lui en fit raison; mais, voyant que la conversation tombait d'abord qu'on ne buvait plus, après deux ou trois santés de part et d'autre, il voulut faire une seconde tentative, et provoquer Matta par son fort, c'est-à-dire du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel temps il croyait que les Allobroges fussent venus s'établir dans le Piémont. Matta, qui le donnait au diable avec ses Allobroges, lui dit qu'il fallait que ce fût du temps des guerres civiles. « J'en doute, dit l'autre. — Tant qu'il vous plaira, dit Matta. — Sous quel consulat? poursuivit Sénantes.... — Sous celui de la Ligue, quand les Guise firent venir les lansquenets en France, dit Matta. Mais que diable cela fait-il? »

M. de Sénantes était passablement prompt, et volontiers brutal; aussi Dieu sait de quelle manière la conversation se serait tournée si le chevalier de Grammont ne fût survenu pour y mettre bon ordre. Il eut assez de peine à comprendre ce que c'était que leur débat; mais l'un oublia les questions qui l'avaient choqué, l'autre les réponses, pour reprocher au chevalier de Grammont cette fureur éternelle pour le jeu, qui faisait qu'on ne pouvait jamais compter sur lui. Le chevalier de Grammont, qui se sentait encore plus coupable qu'ils ne disaient, prit le tout en patience, et se donna plus de torts qu'ils ne voulurent. Cela les apaisa. Le repas finit plus tran-

quillement qu'il n'avait commencé. L'ordre fut rétabli dans la conversation ; mais il n'y put mettre la joie, comme il avait coutume. Il était de très-mauvaise humeur ; et comme il les pressait à tout moment de sortir de table, M. de Sénantes jugea qu'il avait beaucoup perdu. Matta dit au contraire qu'il avait beaucoup gagné, mais que la retraite avait peut-être été malheureuse, faute de précautions, et il lui demanda s'il n'avait pas eu besoin du sergent Laplace avec son embuscade.

Ce trait d'histoire passait l'érudition de Sénantes ; et de peur que Matta ne s'avisât de l'expliquer, le chevalier de Grammont changea de discours, et voulut sortir de table ; mais Matta ne le voulut pas. Cela le raccommoda dans l'esprit de Sénantes. Il prit cette complaisance pour son compte ; cependant ce n'était pas lui, mais son vin que Matta trouvait à son gré.

Madame Royale, qui connaissait le caractère de Sénantes, fut charmée du récit que le chevalier de Grammont lui fit de cette fête et de cette conversation. Elle appela Matta pour en savoir la vérité de lui-même. Il avoua qu'avant qu'il fût question des Allobroges, M. de Sénantes l'avait voulu quereller, parce qu'il n'était pas amoureux de sa femme.

Cette première connaissance faite de cette manière, il semblait que toute la bonne volonté que Sénantes avait d'abord eue pour le chevalier de Grammont se fût tournée vers Matta. Il était tous les jours à sa porte, et Matta tous les jours chez sa femme. Cela ne convenait point au chevalier de Grammont. Il se repentit des réprimandes qu'il s'était avisé de faire à

Matta, le voyant d une assiduité qui rompait toutes ses mesures. Madame de Sénantes en était encore plus embarrassée. Quelque esprit qu'on ait, on n'est point plaisant pour ceux qu'on importune ; elle eût été bien aise de n'avoir pas fait certaines démarches inutilement.

Matta commençait à trouver des charmes dans sa personne. Il en eût trouvé dans son esprit si elle l'avait voulu ; mais il n'y a pas moyen d'être de bonne humeur avec ceux qui traversent nos desseins. Tandis que son goût augmentait pour elle, le chevalier de Grammont n'était occupé que des moyens qui pouvaient mettre son aventure à fin. Voici le stratagème dont il se servit enfin pour avoir la scène libre, en éloignant l'amant et le mari tout à la fois.

Il fit entendre à Matta qu'il fallait donner à souper chez eux à M. de Sénantes, et se chargea de pourvoir à tout. Matta lui demanda si c'était pour jouer au quinze, et l'assura qu'il aurait beau faire, qu'il mettrait ordre pour cette fois qu'il ne s'engageât pas au jeu, pour le laisser tête-à-tête avec le plus sot gentilhomme de l'Europe. Le chevalier de Grammont n'avait garde d'y songer, persuadé qu'il serait impossible de profiter de cette occasion, de quelque manière qu'il s'y prît, et qu'on le relancerait dans tous les coins de la ville, plutôt que de le laisser en repos. Toute son attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer et d'y faire survenir quelques contestations entre Sénantes et Matta. Pour cet effet, il se mit d'abord de la plus belle humeur du monde ; les autres s'y mirent à force de vin.

Le chevalier de Grammont témoigna qu'il était

bien malheureux de n'avoir pu donner un petit concert de musique à M. de Sénantes, comme il l'avait résolu le matin, mais que les musiciens s'étaient engagés. Le marquis de Sénantes se fit fort de les avoir à sa maison de campagne le lendemain au soir, et pria la compagnie d'y souper. Matta leur demanda que diable ils voulaient faire de musique, et soutint que cela n'était bon dans ces occasions que pour des femmes qui avaient quelque chose à dire à leurs amants pendant que les violons étourdissaient les autres, ou pour des sots qui ne savaient que dire quand les violons ne jouaient pas. On se moqua de ces raisonnements ; la partie fut liée pour le lendemain, et les violons passèrent à la pluralité des voix. Sénantes, pour en consoler Matta, comme pour faire honneur au repas, porta force santés. Il aima mieux lui faire raison de cette manière que sur la dispute.

Le chevalier de Grammont, voyant qu'il ne fallait pas grand'chose pour lui échauffer la tête, ne demandait pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle dissertation. Il avait inutilement jeté de temps en temps quelque propos dans la conversation pour parvenir à ses fins. S'étant heureusement avisé de lui demander le nom de famille de madame son épouse, Sénantes, fort en généalogie, comme tous les sots qui ont de la mémoire, se mit à faire celle de madame de Sénantes, par un embrouillement de filiations qui ne finissaient point. Le chevalier de Grammont fit semblant de l'écouter avec une grande attention; et, voyant que Matta commençait à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que

monsieur disait, et qu'il n'y avait rien de plus beau. « Cela est bien galant, dit Matta ; mais, pour moi, j'avoue que si j'étais marié j'aimerais mieux m'informer du véritable père de mes enfants que de savoir quels sont les grands-pères de ma femme. » Sénantes, se moquant de sa grossièreté, ne cessa point qu'il n'eût conduit les ancêtres de son épouse, de branche en branche, jusqu'à Yolande de Sénantes. Cela fait, il offrit de faire voir, en moins d'une demi-heure, que les Grammont venaient d'Espagne. « Eh! que nous importe d'où les Grammont viennent? lui dit Matta. Savez-vous bien, monseigneur le marquis, qu'il vaut mieux ne rien savoir que de savoir trop de choses? »

L'autre lui soutint le contraire avec chaleur, et préparait un argument en forme pour prouver qu'un ignorant est un sot. Mais le chevalier de Grammont, qui connaissait Matta, ne douta point qu'il n'envoyât promener le logicien s'il en venait à la conclusion du syllogisme; c'est pourquoi, se mettant entre deux, comme leurs voix commençaient à s'élever, il leur dit que c'était se moquer que de s'échauffer ainsi pour rien, et traita la chose sérieusement, afin qu'elle fût plus marquée. Le souper finit donc tranquillement, par le soin qu'il eut de supprimer les disputes, et d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain Matta fut à la chasse, le chevalier de Grammont chez le baigneur, et Sénantes à sa maison de campagne. Tandis qu'il y préparait toutes choses, sans oublier les violons, et que Matta chassait dans la plaine pour gagner de l'appétit, le

chevalier de Grammont pensait à l'exécution de son projet.

Dès que la manière en fut réglée dans sa tête, on fut avertir sous main l'officier des gardes qui servait auprès de Son Altesse, que M. de Sénantes avait eu quelques paroles avec M. de Matta, la nuit précédente en soupant ; que l'un était sorti dès le matin, et qu'on ne trouvait point l'autre dans la ville.

Madame Royale, alarmée de cet avis, envoya promptement chercher le chevalier de Grammont. Il parut surpris quand Son Altesse en parla. Il avoua bien qu'ils avaient eu quelques paroles ; mais qu'il n'avait pas cru que l'un ou l'autre s'en fût souvenu le jour d'après. Il dit que, si le mal n'était déjà fait, le plus court serait de s'en assurer jusqu'au lendemain, et que si on pouvait les trouver il se faisait fort de les raccommoder, sans qu'il en fût autre chose. Cela n'était pas difficile. On apprit chez M. de Sénantes qu'il était à sa maison de campagne. On y fut, on le trouva ; l'officier lui donna des gardes, sans lui dire autre chose, et le laissa fort étonné.

Dès que Matta fut revenu de sa chasse, Madame Royale envoya ce même officier le prier de lui donner sa parole qu'il ne sortirait pas jusqu'au lendemain. Ce compliment le surprit. On ne lui en rendit aucune raison. Un bon repas l'attendait ; il mourait de faim, et rien ne lui paraissait si déraisonnable que de l'obliger à la résidence dans cette conjoncture, mais il avait donné sa parole ; et, ne sachant ce que cela voulait dire, toute sa ressource fut d'envoyer chercher son ami.

Mais son ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avait trouvé Sénantes au milieu de ses violons, fort indigné de se voir prisonnier dans sa maison sur le compte de Matta, qu'il attendait pour faire bonne chère : il s'en plaignit aigrement au chevalier de Grammont, et lui dit qu'il ne croyait pas l'avoir offensé ; mais que, s'il aimait tant le bruit, il le priait de l'assurer que, pour peu que le cœur lui en dît, il aurait contentement à la première occasion. Le chevalier de Grammont l'assura que Matta n'y avait jamais songé ; qu'il savait, au contraire, qu'il l'estimait infiniment ; qu'il fallait que ce fût la tendresse extrême de madame sa femme, qui, s'étant alarmée sur le rapport des laquais qui les avaient servis à table, serait allée chez Madame Royale pour prévenir quelque accident funeste ; qu'il le croyait d'autant plus, qu'il avait souvent dit à madame de Sénantes, en parlant de Matta, que c'était la plus rude épée de France ; comme en effet ce pauvre garçon ne se battait jamais sans avoir le malheur de tuer son homme.

M. de Sénantes, un peu radouci, dit qu'il était fort son serviteur, qu'il gronderait bien sa femme de son impertinente tendresse, et qu'il mourait d'envie de se revoir avec le cher Matta.

Le chevalier de Grammont l'assura qu'il y allait travailler, et recommanda bien à ses gardes de ne point le laisser échapper qu'ils n'eussent des ordres de la cour, parce qu'il paraissait qu'il mourait d'envie de se battre, et qu'ils en répondaient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fût pas besoin.

Son homme étant en toute assurance de cette manière, il fallut pourvoir à ses sûretés à l'égard de l'autre. Il regagna la ville; et dès que Matta le vit: « Quel diable est-ce, lui dit-il, que cette belle farce qu'on me fait jouer? Pour moi, je ne connais plus rien aux sottes manières de ce pays-ci. D'où vient qu'on me met prisonnier sur ma parole? — D'où vient? dit le chevalier de Grammont: c'est que tu es encore plus extraordinaire toi-même que tout cela. Tu ne saurais t'empêcher d'entrer en dispute avec un bourru dont tu ne devrais faire que rire. Quelque valet officieux aura sans doute été redire le beau démêlé d'hier au soir. On t'a vu sortir de la ville dès le matin, Sénantes quelque temps après: en faut-il davantage pour que Son Altesse Royale se soit cru obligée de prendre ces précautions? Sénantes est aux arrêts; on ne te demande que ta parole; ainsi, bien loin de prendre la chose comme tu fais, j'enverrais très-humblement remercier Son Altesse de la bonté qu'elle a eue de te faire arrêter, puisque ce n'est qu'à ta considération qu'elle s'intéresse dans la chose; je m'en vais faire un tour au palais, où je tâcherai d'éclaircir ce mystère. Cependant, comme il n'y a guère d'apparence que cela se puisse raccommoder de cette nuit, tu feras bien de commander à souper, car je suis à toi dans un moment. »

Matta le chargea de ne pas manquer à témoigner sa très-humble reconnaissance à Madame Royale de ses bontés, quoiqu'il ne craignît pas plus Sénantes qu'il ne l'aimait; c'est tout dire.

Le chevalier de Grammont revint, au bout d'une demi-heure, avec deux ou trois des connaissances

que Matta avait faites à la chasse. Ces messieurs avaient voulu venir, sur le bruit de la querelle, et chacun offrit ses services séparément à Matta contre l'unique et paisible Sénantes. Matta, les ayant remerciés, les retint à souper, et se mit en robe de chambre.

Sitôt que les choses furent dans le train que souhaitait le chevalier de Grammont, et que, vers la fin du repas, il vit trotter les santés, il se tint assuré de son homme jusqu'au lendemain. Ce fut alors que le tirant à l'écart, avec la permission des conviés, il lui fit une fausse confidence pour déguiser une trahison véritable, et lui dit, après avoir exigé plusieurs serments de n'en jamais parler, qu'il avait enfin obtenu de la petite Saint-Germain qu'elle le verrait cette nuit; c'est pourquoi il allait quitter la compagnie, sous prétexte d'aller jouer à la cour; qu'il le priait de leur faire bien entendre qu'il ne les quittait que pour cela, parce que les Piémontais étaient volontiers soupçonneux.

Matta lui promit de s'en acquitter discrètement, lui dit qu'il ferait ses excuses sans qu'il fût besoin de prendre congé de la compagnie, et, l'ayant embrassé pour le féliciter sur l'heureux état de ses affaires, il le congédia le plus tôt et le plus secrètement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occasion.

Il se remit à table, charmé de la confidence qu'on venait de lui faire, et de la part qu'il avait au succès de cette aventure. Il fit fort le plaisant pour donner le change à ses hôtes, fit mille invectives contre la fureur du jeu qui possédait tellement ceux

qui s'y livraient, qu'ils quittaient tout pour y passer les nuits. Il se moquait tout haut de la folie du chevalier de Grammont sur cet article, et tout bas de la crédulité des Piémontais, qu'il trompait si finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit; et Matta se coucha très-content de ce qu'il avait fait pour son ami. Cet ami cependant jouissait du fruit de sa perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre Sénantes l'avait reçu chez elle, dans l'état où se met une personne qui veut rehausser le prix de sa reconnaissance. Ses charmes n'étaient point négligés; et s'il y a des occasions où l'on déteste le traître, tandis qu'on profite de la trahison, celle-là n'en était pas; et, quelque discret que fût le chevalier de Grammont sur ses bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crût le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette supercherie.

Mais il est temps que nous le tirions de la cour de Savoie pour le voir briller dans celle de France.

CHAPITRE V.

Son retour en France; ses aventures au siége d'Arras; ses réponses au cardinal; son exil.

Le chevalier de Grammont, de retour en France, y soutint merveilleusement la réputation qu'il avait

acquise ailleurs. Alerte au jeu, actif et vigilant en amour; quelquefois heureux, et toujours craint dans les tendres commerces; à la guerre, égal dans les événements de l'une et de l'autre fortune; d'un agrément inépuisable dans la bonne, plein d'expédients et de conseils dans la mauvaise.

Attaché d'inclination à M. le Prince, témoin et, si on ose le dire, compagnon de la gloire qu'il avait acquise aux fameuses journées de Lens, de Nordlingue et de Fribourg, les récits qu'il en a si souvent faits n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques scrupules de devoirs, et plusieurs avantages à sacrifier, il quitta tout pour suivre un homme que de pressants motifs, et des ressentiments qui semblaient en quelque sorte excusables, ne laissaient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a suivi dans la première disgrâce de sa fortune, d'une constance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pu tenir contre les sujets de plaintes qu'il lui a donnés dans la suite, et que ne méritait pas cet attachement invincible pour lui. C'est pourquoi, sans craindre aucun reproche sur une conduite qui se justifiait assez d'elle-même, comme il était un peu sorti de son devoir pour entrer dans les intérêts de M. le Prince, il crut pouvoir en sortir pour rentrer dans son devoir.

Sa paix fut bientôt faite à la cour. De plus coupables y rentraient en grâce dès qu'ils le voulaient. La reine, encore effrayée du péril où les troubles avaient mis l'État au commencement de sa régence, ne cherchait qu'à ramener les esprits par la douceur. La politique du ministre n'était ni sanguinaire ni

vindicative. Ses maximes favorites étaient d'assoupir plutôt que d'employer les derniers remèdes; de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur les ennemis; de souffrir qu'on dît beaucoup de mal de lui, pourvu qu'il amassât beaucoup de bien[1];

1. L'insatiable cupidité de Mazarin n'est que trop attestée; il laissa une fortune énorme, et l'on peut consulter les pièces que renferme un petit volume imprimé à Paris, en 1663, réimprimé à Cologne (Hollande), la même année : *Testament du défunt cardinal Jules Mazarin, duc de Nivernois, premier ministre du roy de France.* Les actes authentiques ainsi réunis sont la donation que le cardinal fit au roi de tous ses biens, le 3 mars 1661; la renonciation (*prévue*) du roi à cette libéralité (*conseillée*), en date du 6 du même mois, et les derniers testaments et codicilles du même jour, tels qu'ils furent exécutés en vertu de la confirmation royale.

Le testament en question offre d'ailleurs un monument extraordinaire de l'orgueil au lit de mort; il a été imprimé en entier, ainsi que les codicilles, à la suite des *OEuvres de Louis XIV*, t. VI, page 292.

L'héritier du cardinal, le duc de la Meilleraye, époux de Hortense Mancini, devenu quelque peu fou, se fit un devoir de dissiper, comme étant un bien mal acquis, la succession du ministre; elle n'allait pas à moins de dix millions six cent mille livres en argent ou en propriétés, somme à laquelle il faut joindre deux cent soixante-dix mille livres en charges et en gouvernements susceptibles d'être vendus, total seize millions de livres, équivalant de nos jours à quarante millions tout au moins. Cet avoir énorme est détaillé dans l'*État des biens délaissés à M. le duc Mazarin et à madame la duchesse, sa femme, par feu M. le cardinal Mazarin, tant par le contrat de mariage, legs universel que codicilles.* Le cardinal défendit de faire l'inventaire du legs fait à Hortense Mancini et à son mari. L'abbé de Choisi parle de quinze à vingt millions d'argent comptant en dépôt dans les forteresses dont Mazarin avait le gouvernement. Le surintendant Fouquet évalue la fortune du cardinal de quarante à cinquante millions (*OEuvres*, édit. de Paris, 1696, t. V, page 18); ce serait aujourd'hui le double. La somme peut paraître suffisante, sans même la doubler, comme fait Voltaire (*Siècle de Louis XIV*). Ajoutons que Mazarin disposait aussi d'une trentaine des plus riches abbayes de France.

et de pousser la minorité tout aussi loin qu'il lui serait possible.

Cette avidité d'amasser ne se bornait pas à mille moyens que lui en fournissait l'autorité dont il était revêtu : son industrie n'avait pour objet que le gain. Il aimait naturellement le jeu ; mais il ne jouait que pour s'enrichir, et trompait tant qu'il pouvait pour gagner.

Le chevalier de Grammont, à qui il trouvait beaucoup d'esprit, et auquel il voyait beaucoup d'argent, fut bientôt de son goût et de son jeu. Il s'aperçut des subtilités et de la mauvaise foi du cardinal, et crut qu'il lui était permis de mettre en usage les talents que la nature lui avait donnés, non-seulement pour s'en défendre, mais l'attaquer dans les occasions. Ce serait ici le lieu de parler de ses aventures ; mais qui peut les conter avec assez d'agrément et de légèreté pour remplir l'attente de ceux qui en auraient déjà entendu parler? C'est en vain qu'on écrirait mot pour mot ses narrations divertissantes : il semble que leur sel s'évapore sur le papier ; et de quelque manière qu'elles y soient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il suffira donc de dire que, dans les occasions ou l'adresse fut réciproquement employée, le chevalier emporta l'avantage, et que s'il fit mal sa cour au ministre, il eut la consolation de voir que ceux qui s'étaient laissé gagner ne retirèrent pas dans la suite de grandes utilités de leur complaisance. Cependant ils restèrent toujours dans une soumission rampante, tandis que dans mille rencontres le chevalier de Grammont ne se contraignait guère. En voici une.

L'armée d'Espagne, commandée par M. le Prince et par l'archiduc, assiégeait Arras. La cour s'était avancée jusqu'à Péronne. Les troupes ennemies auraient donné par la prise de cette place de la réputation à leur armée : elles en avaient besoin, car celles de France étaient depuis quelque temps en possession d'avoir partout de l'avantage sur elles.

M. le Prince soutenait un parti chancelant, autant que leurs lenteurs et leurs irrésolutions ordinaires le permettaient; mais comme aux événements de la guerre il faut agir indépendamment dans de certaines occasions, qui ne se trouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur était souvent inutile. L'infanterie espagnole ne s'était jamais relevée depuis la bataille de Rocroi; et celui qui l'avait ruinée par cette victoire, en combattant contre eux, était le seul qui, commandant alors pour eux, pût réparer le mal qu'il leur avait fait. Mais la jalousie des chefs et la méfiance du conseil lui liaient les mains.

Cependant Arras ne laissait pas d'être vivement attaqué. Le cardinal voyait assez la honte qu'il y avait à laisser prendre cette place à sa barbe et presque à la vue du roi. D'un autre côté, c'était beaucoup hasarder que d'en tenter le secours. M. le Prince n'était pas homme à négliger la moindre précaution pour la sûreté de ses lignes. Quand on en attaque sans les forcer, on ne s'en retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le désordre est grand dans la retraite; et M. le Prince était l'homme du monde qui savait le mieux profiter de

ses avantages. L'armée que commandait M. de Turenne, plus faible de beaucoup que celle des ennemis, était pourtant la seule ressource qu'on eût de ce côté-là. Cette armée battue, la prise d'Arras n'était pas la seule disgrâce qu'on eût à craindre.

Le génie du cardinal, heureux pour les conjonctures où des négociations peu sincères tiraient d'un mauvais pas, s'effrayait à la vue d'un péril pressant et d'un événement décisif. Il crut que, faisant le siége de quelque autre place, sa prise dédommagerait de celle d'Arras; mais M. de Turenne, qui pensait tout autrement que le cardinal, prit la résolution de marcher aux ennemis, et ne lui en donna l'avis qu'après s'être mis en marche. Le courrier arriva au fort de ses inquiétudes, et redoubla ses alarmes; mais il n'y avait plus moyen de s'en dédire.

Le maréchal, dont la haute réputation lui avait acquis la confiance des troupes, n'avait pas manqué de prendre son parti avant qu'un ordre précis de la cour pût l'interdire. L'occasion était de celles où les difficultés rehaussent la gloire du succès. Quoique la capacité du général rassurât un peu la cour, on était à la veille d'un événement qui devait terminer, de manière ou d'autre, les alarmes et les espérances: et, tandis que le reste des courtisans raisonnait diversement sur ce qui devait arriver, le chevalier de Grammont se mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa résolution surprit assez la cour. Ceux qui avaient autant vu d'occasions que lui semblaient dispensés de ces sortes d'empressements; mais ses amis lui en parlèrent en vain.

Le roi lui en sut bon gré. La reine n'en parut pas

moins contente; il l'assura qu'il lui rapporterait de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embrasser s'il tenait parole; le cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promesse; mais il la crut sincère, parce qu'elle ne devait rien coûter.

Il partit, à l'entrée de la nuit, avec Caseau, que M. de Turenne avait dépêché vers Leurs Majestés. Le duc d'York[1] et le marquis d'Humières[2] com-

1. Jacques, frère de Charles II, né le 15 octobre 1633; il succéda à son frère le 1er février 1685, fut détrôné en 1688, et mourut en France le 6 septembre 1701. Les événements politiques auxquels il fut si largement mêlé, et qui occupent dans l'histoire de la Grande-Bretagne une place capitale, ne sont point de notre domaine. Nous n'avons à nous occuper ici que de ses intrigues galantes. Il avait trente ans environ à l'époque où nos *Mémoires* l'offrent à nos yeux.

2. Louis de Crevant, marquis d'Humières, maréchal de France et grand-maître de l'artillerie, mort en 1694. Saint-Simon le représente comme un homme aimable au dernier point, jusque dans ses colères; qui avait toujours été du plus grand monde et du plus choisi, et qui, avec beaucoup de valeur et d'aisance dans les manières, mais avec un esprit médiocre et des talents bornés pour la guerre, en avait un infini pour la cour, dont il rassemblait chez lui tout l'illustre et l'agréable avec une grande magnificence.

Une chanson, datée de 1689, le représente comme amoureux d'une actrice de l'Opéra, nommée Barbareau, et le raille sur la perte de la bataille de Walcourt.

Où trouver assez de lauriers
Pour ce grand maréchal d'Humières?
Il efface tous nos guerriers,
Car, dans un vaste cimetière
Qu'il a fait semer de héros,
Il ne songeait qu'à Barbareau.

Sans échelles, sans canonniers,
Voulant que Walcourt on surprenne,
Il fait partir six cents courriers
Pour savoir l'avis de Turenne;

mandaient sous ses ordres. Le dernier était de jour; et à peine paraissait-il quand le chevalier arriva. Le duc d'York ne le reconnut pas d'abord; mais le marquis d'Humières, courant à lui les bras ouverts : « Je me doutais bien, dit-il, que si quelqu'un nous venait voir de la cour dans une occasion comme celle-ci, ce serait le chevalier de Grammont. Eh bien, poursuivit-il, que fait-on à Péronne?... — On y a grand peur, dit le chevalier. — Et que croit-on de nous? — On croit, poursuivit-il, que si vous battez M. le Prince, vous n'aurez fait que votre devoir : et si vous êtes battus, on croira que vous êtes des fous ou des ignorants d'avoir tout risqué sans égard aux conséquences. — Voilà, dit le marquis d'Humières, une nouvelle bien consolante que tu nous apportes! Veux-tu que nous te menions au quartier de M. de Turenne pour lui en faire part? ou si tu aimes mieux te reposer dans le mien : tu as couru toute la nuit, et peut-être n'as-tu pas eu plus de repos la précédente... — Où prends-tu que le chevalier de Grammont ait jamais eu besoin de dormir? lui répondit-il. Fais-moi seulement donner un cheval, afin que j'aie l'honneur d'accompagner

Son ombre a répondu tout haut :
Qu'il s'en retourne à Barbareau.

Et on chantait en 1691

Pourvu que ma Sylvie
Soit sensible à mes feux,
Ceux de l'artillerie
M'épouvantent fort peu.

On voit que chez le maréchal, parvenu à un âge avancé, le *jeune homme* n'était point du tout mort.

M. le duc d'York; car apparemment il n'est en campagne de si bon matin que pour visiter quelques postes. »

La garde avancée n'était qu'à la portée du canon de celle des ennemis. Dès qu'ils y furent : « J'aurais envie, dit le chevalier de Grammont, de pousser jusqu'à la vedette qu'ils ont avancée sur la hauteur. J'ai des amis et des connaissances dans leur armée, dont je voudrais bien demander des nouvelles : M. le duc d'York voudra bien me le permettre. » A ces mots, il s'avança. La vedette, le voyant venir droit à son poste, se mit sur ses gardes. Le chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La vedette répondit au signe qu'il lui fit, et en fit un autre à l'officier, qui, s'étant déjà mis en marche sur les premiers mouvements qu'il avait vu faire au chevalier, fut bientôt à lui. Voyant le chevalier de Grammont seul, il ne fit point difficulté de le laisser approcher. Il pria cet officier de faire en sorte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques parents qu'il avait dans leur armée, et en même temps lui demanda si le duc d'Arschot était au siége. « Monsieur, lui dit-il, le voilà qui vient de mettre pied à terre sous ces arbres que vous voyez sur la gauche de notre grand'-garde. Il n'y a qu'un moment qu'il était ici avec le prince d'Aremberg, son frère, le baron de Limbec, et Louvigny. — Pourrais-je les voir sur parole? lui dit le chevalier. — Monsieur, dit-il, s'il m'était permis de quitter mon poste, j'aurais l'honneur de vous y accompagner; mais je vais leur envoyer dire que M. le chevalier de Grammont souhaite de leur parler. » Et, après avoir détaché un cavalier de sa

garde vers eux, il revint. « Monsieur, lui dit le chevalier de Grammont, puis-je vous demander comment je suis connu de vous? — Est-il possible, dit l'autre, que M. le chevalier de Grammont ne reconnaisse pas La Motte, qui a eu l'honneur de servir si longtemps dans son régiment?... — Quoi! c'est toi, mon pauvre La Motte! Vraiment j'ai eu tort de ne pas te reconnaître, quoique tu sois dans un équipage bien différent de celui où je te vis la première fois à Bruxelles, lorsque tu montrais à danser les triolets à madame la duchesse de Guise; j'ai peur que tes affaires ne soient pas en aussi bon état qu'elles étaient la campagne d'après que je t'eus donné cette compagnie dont tu parles. »

Ils en étaient là, quand le duc d'Arschot, suivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le chevalier de Grammont fut embrassé de toute la troupe avant que de pouvoir parler. Bientôt arrivèrent une infinité d'autres connaissances, avec autant de curieux des deux partis, qui, le voyant sur la hauteur, s'y assemblaient avec tant d'empressement, que les deux armées, sans dessein, sans trêve et sans supercherie, s'allaient mêler en conversation, si par hasard M. de Turenne ne s'en fût aperçu de loin. Ce spectacle le surprit : il accourut; et le marquis d'Humières lui conta l'arrivée du chevalier de Grammont, qui avait voulu parler à la vedette avant que d'aller au quartier général : il ajouta qu'il ne comprenait pas comment diable il avait fait pour rassembler les deux armées autour de lui, depuis un moment qu'il les avait quittés. « Effectivement, dit M. de Turenne, voilà un homme bien extraordi-

naire; mais il est juste qu'il nous vienne voir, après avoir rendu sa première visite aux ennemis. » Et à ces mots il fit partir un aide-de-camp pour rappeler les officiers de son armée, et pour dire au chevalier de Grammont l'impatience qu'il avait de le voir.

Cet ordre arriva dans le temps qu'il en vint un semblable aux officiers des ennemis. M. le Prince, averti de cette paisible entrevue, n'en avait point été surpris d'abord qu'on lui eut dit que c'était le chevalier de Grammont. Il avait seulement ordonné à Lussan de rappeler les officiers, et de prier le chevalier qu'il pût lui parler le lendemain sous ces mêmes arbres. Il le promit, en cas que M. de Turenne le trouvât bon, comme il n'en douta point.

On le reçut aussi agréablement dans l'armée du roi qu'on avait fait dans celle des ennemis. M. de Turenne estimait sa franchise autant qu'il était charmé de son esprit. Il lui sut bon gré d'être le seul des courtisans qui le fût venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les questions qu'il lui fit sur la cour étaient moins pour en apprendre des nouvelles que pour se divertir de la manière dont il en conterait les inquiétudes et les différentes alarmes. Le chevalier de Grammont lui conseilla de battre les ennemis, s'il ne voulait être chargé de l'événement d'une entreprise qu'il voyait que le cardinal ne lui avait pas ordonnée. M. de Turenne lui promit de faire de son mieux pour suivre cet avis, et lui promit de plus qu'en cas qu'il réussît il lui ferait tenir parole par la reine. Il ajouta qu'il n'était pas fâché que M. le Prince eût souhaité de lui parler. Ses mesures étaient prises pour l'attaque des lignes. Il

entretint le chevalier de Grammont en particulier, et ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile : il avait trop vu pour ne pas juger, par ses lumières et les observations qu'il fit, que dans le poste qu'il avait pris la chose ne se pouvait plus différer.

Il partit le lendemain pour son rendez-vous, accompagné d'un trompette; et à l'endroit que M. de Lussan lui avait marqué la veille, il trouva M. le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre : « Est-il possible, lui dit-il en l'embrassant, que ce soit le chevalier de Grammont, et que je le voie dans le parti contraire ? — C'est vous-même que j'y vois, répondit le chevalier de Grammont, et je m'en rapporte à vous, monseigneur, si c'est la faute du chevalier de Grammont ou la vôtre que nous ne soyons plus dans le même parti. — Il faut l'avouer, dit M. le Prince, s'il y en a qui m'ont abandonné comme des ingrats et des misérables, tu m'as quitté, comme j'ai quitté moi-même, en honnête homme qui croit avoir raison. Mais oublions tous sujets de ressentiment, et dis-moi ce que tu viens faire ici, toi que je croyais à Péronne avec la cour ? — Le voulez-vous savoir ? dit-il. Je viens, ma foi, vous sauver la vie : je vous connais; vous ne sauriez vous empêcher d'être au milieu des ennemis dans un jour d'occasion. Il ne vous faudrait qu'avoir votre cheval tué sous vous, et être pris les armes à la main, pour être traité par ce cardinal-ci comme votre oncle de Montmorency le fut par l'autre. Je viens donc vous tenir un cheval tout prêt, en cas de semblable malheur, afin qu'on ne vous coupe pas la

tête. — Ce ne serait pas la première fois, dit M. le Prince en riant, que tu m'aurais rendu de ces services ; quoique le danger fût alors moins grand qu'il pourrait l'être à présent si j'étais pris. »

De cette conversation ils tombèrent sur des discours moins sérieux. M. le Prince le questionna sur la cour, sur les dames, sur le jeu, sur l'amour ; et, revenant insensiblement à la conjoncture dont il était question, le chevalier de Grammont ayant demandé des nouvelles des officiers de sa connaissance qui étaient restés auprès de lui, M. le Prince lui dit qu'il ne tiendrait qu'à lui d'aller jusqu'aux lignes, où il pourrait voir non-seulement ceux dont il demandait des nouvelles, mais la disposition des quartiers et tous les retranchements. Le chevalier de Grammont y consentit, et M. le Prince, après lui avoir tout montré, l'ayant ramené jusqu'à leur rendez-vous : « Eh bien, chevalier, quand crois-tu que nous te revoyions ? — Ma foi, lui dit-il, vous venez d'en user si galamment, que je ne veux point vous le cacher. Tenez-vous prêt une heure avant le jour ; car vous pouvez compter que nous vous attaquerons demain au matin. Je ne vous en avertirais peut-être pas si on m'en avait fait confidence ; mais, quoi qu'il en soit, fiez-vous à ma parole. — Non, tu ne te démens point, » dit M. le Prince, en l'ayant encore embrassé. Le chevalier de Grammont regagna le camp de M. de Turenne à l'entrée de la nuit. Tout s'y disposait à l'attaque des lignes, et ce n'était plus un secret parmi les troupes.

« Hé bien, monsieur le chevalier, on a été bien aise de vous voir ? lui dit M. de Turenne, à l'entrée ;

et M. le Prince vous aura fait bien des questions et des amitiés ? — Il en a usé le plus civilement du monde, lui dit le chevalier de Grammont ; et, pour me faire voir qu'il ne me prenait pas pour un espion, il m'a mené jusqu'aux retranchements et aux lignes, où il m'a fait voir de quoi vous bien recevoir. — Et qu'en croit-il ? — Il est persuadé que vous l'attaquerez cette nuit ou demain à la petite pointe du jour ; car vous autres grands capitaines, poursuivit le chevalier, vous connaissez la manœuvre les uns des autres, que c'est une merveille. »

M. de Turenne reçut volontiers cette louange d'un homme qui n'en donnait pas indifféremment à tout le monde. Il lui communiqua la disposition des attaques, en lui témoignant qu'il était bien aise qu'un homme qui avait vu tant d'actions fût témoin de celle-là, et qu'il comptait pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais, comme il crut qu'il n'avait pas trop du reste de cette nuit pour se reposer, après avoir passé l'autre sans dormir, il le laissa au marquis d'Humières, qui lui donnait à souper, et qui le logeait.

La journée suivante fut celle des lignes d'Arras, où M. de Turenne, victorieux, vit ajouter un nouvel éclat à sa gloire, et dans laquelle le prince de Condé, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avait acquise ailleurs.

Il y a tant de relations de cette fameuse journée, qu'il serait superflu d'en parler ici. Le chevalier de Grammont, à qui, comme volontaire, il était permis de se trouver partout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. L'armée du roi tira de grands

avantages de l'activité qui n'abandonnait le chevalier de Grammont ni en paix ni en guerre, et de sa présence d'esprit, qui lui fit porter des ordres comme venant du général, si à propos, que M. de Turenne, délicat d'ailleurs sur ces matières, l'en remercia quand l'affaire fut finie, en présence de tous les officiers, et le chargea d'en porter la première nouvelle à la cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les postes bien fournies, être en haleine ou s'être pourvu de relais; mais il eut bien d'autres obstacles à surmonter. En premier lieu, des partis d'ennemis répandus de tous côtés s'opposaient à son passage, ensuite des courtisans avides et officieux qui, dans ces occasions, se postent sur les avenues pour escamoter la nouvelle d'un pauvre courrier. Cependant son adresse le sauva des uns, et trompa les autres.

Il avait pris pour l'escorter jusqu'à moitié chemin de Bapaume huit ou dix maîtres, commandés par un officier de sa connaissance, persuadé que le plus grand danger serait entre le camp et la première poste. Il n'eut pas fait une lieue qu'il en fut convaincu : et, se retournant vers l'officier, qui le suivait de près : « Si vous n'êtes pas bien monté, dit-il, je vous conseille de regagner le camp; car moi je vais bientôt passer à toute bride. — Monsieur, lui dit l'officier, j'espère vous tenir compagnie, quelque train que vous alliez, jusqu'à ce que vous soyez en lieu de sûreté.... — J'en doute, lui dit-il; car voilà des messieurs qui se disposent à vous venir voir. — Eh! ne voyez-vous pas, lui répondit cet of-

ficier, que ce sont de nos gens qui font repaître leurs chevaux?... — Non! mais je vois fort bien que ce sont des Cravates[1] de l'armée ennemie. » Et là-dessus, lui ayant fait remarquer qu'ils montaient à cheval, il ordonna aux cavaliers qui l'escortaient de se disperser pour faire diversion, et donna des deux vers Bapaume.

Il montait un cheval anglais fort vite : mais s'étant enfourné dans un chemin creux dont le terrain était mou et bourbeux, il eut à ses trousses messieurs les Cravates, qui, jugeant que c'était quelque officier de considération, n'avaient eu garde de prendre le change, et s'étaient attachés à le poursuivre sans se mettre en peine des autres. Le mieux monté du parti commença à l'approcher; car les chevaux anglais, qui vont vite comme le vent en terrain uni, se démêlent assez mal des mauvais chemins. Le Cravate avait le mousqueton haut, et lui criait de loin bon quartier. Le chevalier de Grammont, qui voyait qu'on gagnait sur lui, et que quelques efforts que fît son cheval dans un terrain pesant, il serait joint à la fin, quitta tout à coup le chemin de Bapaume pour se jeter dans une chaussée à droite, qui s'en éloignait. Dès qu'il y fut, s'arrêtant comme pour écouter la proposition du Cravate, il laissa prendre un peu d'haleine à son cheval, tandis que l'autre, qui croyait qu'il ne l'attendait que pour se rendre, faisait tous ses efforts pour s'en mettre en possession, et crevait son cheval pour arriver avant le

1. Cravates, c'est-à-dire Croates, troupes légères peu disciplinées et âpres au pillage. Au dix-huitième siècle, il y a encore au service de la France un régiment Royal-Cravates.

reste de ses compagnons, qui suivaient à la file.

Un moment de réflexion fit envisager au chevalier de Grammont la désagréable aventure que ce serait, au sortir d'une victoire si glorieuse et des périls d'un combat si bien disputé, d'être pris par des coquins qui ne s'y étaient point trouvés ; et au lieu d'être reçu en triomphe, et d'être embrassé d'une grande reine pour la nouvelle importante dont il s'était chargé, de se voir traîné en chemise par les vaincus.

Pendant cette courte méditation le Cravate éternel s'était approché jusqu'à la portée de sa carabine, qu'il présentait toujours en lui offrant bon quartier. Mais le chevalier de Grammont, à qui cette offre et la manière dont on la faisait déplaisaient également, fit un petit signe de la main, pour qu'on cessât de le coucher en joue ; et, sentant son cheval en haleine, il baissa la main, partit comme un éclair, et laissa son Cravate si étonné, qu'il ne s'avisa pas seulement de lui tirer son coup.

Dès qu'il eut gagné Bapaume, il prit des chevaux frais. Celui qui commandait dans la place avait toutes sortes d'égards pour lui. Il l'assura que personne n'avait encore passé ; qu'il lui serait fidèle, et qu'il arrêterait tous ceux qui viendraient après lui, excepté les courriers de M. de Turenne.

Il ne lui restait plus qu'à se garantir de ceux qui devaient se mettre à l'affût aux environs de Péronne, pour courir d'aussi loin qu'ils le verraient, et porter sa nouvelle à la cour sans la savoir. Il savait que le maréchal du Plessis, celui de Villeroi et Gabouri s'en étaient vantés à M. le cardinal, avant son départ. Ce

fut donc pour éluder cette embuscade qu'il prit deux cavaliers bien montés à Bapaume; et dès qu'il fut à une lieue de la ville, après leur avoir donné à chacun deux louis d'or pour être fidèles, il leur ordonna de prendre les devants, de faire fort les effrayés, de dire à ceux qui les questionneraient que tout était perdu; que le chevalier de Grammont était resté à Bapaume, n'étant pas pressé de porter une mauvaise nouvelle, et que, pour eux, ils avaient été poursuivis par des Cravates répandus partout depuis la défaite.

Tout réussit comme il l'avait projeté. Les cavaliers furent interceptés par Gabouri, dont l'empressement avait devancé les deux maréchaux; mais quelques questions qu'on leur fît, ils jouèrent si bien leur rôle, que la consternation avait déjà gagné Péronne, et que des bruits incertains de la défaite se disaient à l'oreille parmi les courtisans lorsque M. le chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rehausse tant le prix d'une bonne nouvelle que la fausse alarme d'une mauvaise. Cependant, quoique la sienne fût accompagnée de ce relief, il n'y eut que Leurs Majestés qui la reçurent avec les transports de joie qu'elle méritait.

La reine lui tint parole de la meilleure grâce du monde. Elle l'embrassa devant tous les courtisans. Le roi n'y parut pas moins sensible; mais le cardinal, soit pour diminuer le mérite d'une nouvelle qui demandait une récompense de quelque prix, soit par le retour de cette insolence que lui donnait la prospérité, fit semblant de ne le pas écouter d'abord; et ayant appris ensuite que les lignes avaient

été forcées, que l'armée d'Espagne était battue, et qu'Arras était secouru : « Et M. le Prince, dit-il, est-il pris? — Non, dit le chevalier de Grammont. — Il est donc mort? ajouta le cardinal. — Encore moins, répondit le chevalier de Grammont. — Belle nouvelle! dit le cardinal d'un air de mépris. » Et à ces mots il passa dans le cabinet de la reine avec Leurs Majestés. Il le fit heureusement pour le chevalier de Grammont, qui n'aurait pas manqué de lui faire quelque réponse emportée, dans l'indignation que lui donnaient ses deux belles questions et la conclusion qu'il en avait tirée.

La cour était remplie des espions de Son Eminence. Une foule de courtisans et de curieux l'ayant environné selon la coutume, il fut bien aise de dire devant les esclaves du cardinal une partie de ce qu'il avait sur le cœur, et qu'il lui aurait peut-être dit à lui-même. En reprenant son air ironique : « Ma foi, messieurs, dit-il, rien n'est tel que d'avoir du zèle et de l'empressement pour les rois et les grands princes dans les services qu'on leur rend. Vous avez vu l'air gracieux que Sa Majesté m'a fait, vous êtes témoin comme la reine m'a tenu parole; mais pour M. le cardinal, il a reçu ma nouvelle comme s'il n'y gagnait pas plus qu'il n'a fait à la mort de Pierre Mazarin[1]. »

Il y avait là de quoi faire évanouir des gens qui se seraient intéressés sincèrement pour lui; et la for-

1. Père du cardinal, mort à Rome en 1654; sa position sociale était des plus modestes; sa succession fut nulle ; le chevalier rappelait ainsi combien était dépourvue de noblesse l'origine du tout puissant ministre.

tune la mieux établie eût été ruinée par une plaisanterie beaucoup moins sensible dans d'autres temps; car il la faisait en présence de témoins qui n'attendaient que l'occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite de leur vigilance auprès d'un ministre puissant et absolu. Le chevalier de Grammont en était trop persuadé; cependant, quelque inconvénient qu'il en prévît, il ne laissa pas de s'en applaudir. Les rapporteurs s'acquittèrent dignement de leur devoir. Cependant l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avaient espéré. Le lendemain, comme le chevalier de Grammont était au dîner de Leurs Majestés, le cardinal y vint; et, s'approchant de lui, comme tout le monde s'en éloignait par respect : « Chevalier, lui dit-il, la nouvelle que vous avez apportée est bonne, Leurs Majestés en sont contentes; et pour vous montrer que je crois y gagner beaucoup plus qu'à la mort de Pierre Mazarin, si vous voulez venir dîner chez moi, nous jouerons, car la reine veut nous donner de quoi, et cela par-dessus le premier marché. »

Voilà de quelle manière le chevalier de Grammont avait osé choquer un si puissant ministre; et voilà tout le ressentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les ministres. Il y avait véritablement quelque chose de grand à un homme de son âge de ne respecter l'autorité des ministres qu'autant qu'ils étaient respectables par leur mérite. Il s'en applaudissait avec toute la cour, et se laissait agréablement flatter d'avoir seul osé conserver quelque espèce de liberté dans une servitude générale. Mais ce fut

peut-être l'impunité de cette insulte au cardinal qui lui attira depuis quelques inconvénients sur des témérités moins heureusement hasardées.

Cependant la cour revint. Le cardinal, qui sentait bien qu'il n'y avait plus moyen de tenir son maître en tutelle, accablé de soins et de maladies, comblé de trésors dont il ne savait que faire et raisonnablement chargé de la haine publique, tourna toutes ses pensées à terminer le plus utilement qu'il pourrait pour la France un ministère qui l'avait si cruellement agitée. Ainsi, tandis qu'il mettait sur pied les commencements sincères d'une paix ardemment désirée, les plaisirs et l'abondance commençaient à régner dans la cour.

Les fortunes du chevalier de Grammont y furent longtemps diverses dans l'amour et dans le jeu. Estimé des courtisans, recherché des beautés qu'il ne servait pas, redoutable à celles qu'il servait; mieux traité de la fortune que de l'amour, mais se dédommageant de l'un par l'autre; toujours gai, toujours vif, et dans les commerces essentiels toujours honnête homme.

C'est dommage qu'il faille interrompre ici la suite de son histoire par un intervalle de quelques années, comme on a déjà fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vide qu'on ne doive regretter dans une vie dont les moindres particularités ont eu quelque chose de divertissant ou de singulier. Mais, soit qu'il ne les ait pas crues dignes d'occuper une place parmi les autres événements, ou qu'il n'en ait conservé qu'une idée confuse, il faut passer à des endroits de ces fragments plus

éclaircis pour en venir au sujet de son voyage en Angleterre.

La paix des Pyrénées, le mariage du roi, le retour de M. le Prince, et la mort du cardinal, donnaient une autre face à l'État. Toute la France avait les yeux sur son roi. Rien ne l'égalait ni pour la grâce de sa personne ni pour la grandeur de son air; mais on ne lui connaissait pas encore ce génie supérieur qui, remplissant ses sujets d'admiration, l'a dans la suite rendu si redoutable à toute l'Europe. L'amour et l'ambition, ressorts invisibles des intrigues et des mouvements de toutes les cours, étaient attentifs aux premières démarches qu'il ferait. Les plaisirs se promettaient un plaisir souverain sur un prince tenu dans l'éloignement des connaissances nécessaires pour gouverner; et l'ambition ne se flattait de régner dans la cour que sur l'esprit de ceux qui pouvaient se disputer le ministère; mais on fut surpris de voir tout à coup briller des lumières qu'une prudence, en quelque façon nécessaire, avait si longtemps dissimulées.

Une application ennemie des délices qui s'offrent à cet âge, et qu'une puissance illimitée refuse rarement, l'attacha tout entier aux soins du gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux; mais tout le monde n'y trouva pas son compte. Les grands devinrent petits devant un maître absolu; les courtisans n'approchaient qu'avec vénération du seul objet de leur respect et du seul arbitre de leur fortune. Ceux qui naguère étaient de petits tyrans dans leurs provinces ou dans les places frontières, n'en étaient plus que les gouverneurs. Les

grâces, selon le bon plaisir du maître, s'accordaient tantôt au mérite, tantôt aux services. Il n'était plus question d'importuner ou de menacer la cour pour en obtenir.

Le chevalier de Grammont regardait comme un prodige l'attention de son maître pour les soins de son État. Il ne pouvait comprendre qu'on voulût l'assujettir à cet âge aux règles qu'il s'était prescrites, et qu'on ôtât tant d'heures aux plaisirs pour les donner aux devoirs ennuyeux et aux fonctions fatigantes du gouvernement; mais il louait le Seigneur de ce qu'on n'avait désormais plus d'hommages à rendre ni plus de cour à faire, qu'à celui auquel ils étaient légitimement dus. Impatient des cultes serviles qu'on rend à la fortune d'un ministre, il n'avait pas fléchi devant l'autorité des cardinaux qui s'étaient succédé. Jamais il n'avait encensé le pouvoir arbitraire du premier ni donné ses suffrages aux artifices de l'autre; mais aussi jamais il n'avait tiré du cardinal de Richelieu qu'une abbaye, qu'on ne pouvait refuser à sa qualité, et jamais il n'avait eu de Mazarin que ce qu'il lui avait gagné au jeu.

L'expérience de plusieurs années à la suite d'un grand capitaine lui avait donné de la capacité pour la guerre; mais dans une paix universelle il n'en était plus question. Il jugea qu'au milieu d'une cour florissante en beautés, et abondante en argent, il ne devait s'occuper que du soin de plaire à son maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avait donnés pour le jeu, et de mettre en usage de nouveaux stratagèmes en amour.

Il réussit assez bien dans les deux premiers de

ces projets; et comme il s'était dès lors établi pour maxime de sa conduite de s'attacher uniquement au roi dans toutes les vues de son établissement, de ne respecter la faveur que lorsqu'elle serait soutenue du mérite, de se faire aimer des courtisans et craindre des ministres, de tout oser pour rendre de bons offices, et de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence, il se vit bientôt des plaisirs du roi, sans que l'envie des courtisans en parût révoltée.

Le jeu lui fut favorable, mais l'amour ne le fut pas; ou, pour mieux dire, l'inquiétude et la jalousie l'emportèrent sur sa prudence naturelle dans une conjoncture où il en avait le plus de besoin.

La Motte-Houdancourt[1] était une des filles de la

1. Anne-Lucie de la Motte ou la Mothe-Houdancourt; on l'a souvent confondue avec mademoiselle de la Mothe-Argencourt qui fut aimée du marquis de Richelieu (elle a les honneurs d'un couplet dans le fameux *Cantique* attribué à Bussy), et qui se fit religieuse. L'une et l'autre de ces demoiselles inspirèrent de l'attachement à Louis XIV encore fort jeune. Celle qui fut l'objet des empressements de Grammont, fut, en 1662, au moment de l'emporter sur La Vallière; mais tandis qu'elle défendait encore sa vertu, sa rivale céda et « vainquit par sa faiblesse, » selon l'expression de madame de Motteville. Plus tard, mademoiselle de la Mothe-Houdancourt épousa le marquis de la Vieuville, chevalier d'honneur de la reine.

Mademoiselle en parle dans ses *Mémoires* et rapporte d elle un trait que M. Ch. Livet, dans une de ses notes sur l'*Histoire amoureuse des Gaules*, regarde avec raison comme une boutade de petite fille plutôt qu'un acte de dépit d'une maîtresse jalouse : « Le bruit courut que le roi alloit toujours à ses fenêtres pour parler à la Mothe, et qu'il lui avoit porté un jour des pendants d'oreille de diamant, qu'elle les lui avoit jetés au nez et lui avoit dit : « Je ne « me soucie ni de vous ni de vos pendants, puisque vous ne vou- « lez pas quitter La Vallière. »

On lit dans un écrit du temps : « Elle avoit été parfaitement belle, et le roi étant devenu amoureux d'elle, pendant qu'elle étoit

reine-mère. Quoique ce ne fût pas une beauté éclatante, elle avait ôté des amants à la célèbre Méneville[1]. Il suffisait alors que le roi jetât les yeux

fille d'honneur de la reine, ce fut à son occasion que la duchesse de Navailles, alors dame d'honneur, fut chassée pour s'être opposée aux desseins du roi. Longtemps après, M. le duc de la Feuillade fit le mariage de mademoiselle de la Motte avec le marquis de la Vieuville, fils du duc qui étoit chevalier d'honneur de la reine et gouverneur de Poitou, et, par ce mariage, le fils eut les survivances de ces deux charges. » (*Mémoires du marquis de Sourches*, 1836, t. I, page 233.)

1. Mademoiselle de Méneville fut une des filles d'honneur de la reine-mère; les *Mémoires* de mademoiselle de Montpensier et de madame de Motteville la signalent comme étant fort belle; elle fit surtout parler d'elle à cause de ses étranges amours avec François-Christophe de Levis, comte de Brion, puis duc de Damville, et veuf depuis longues années. Il y avait entre eux une promesse de mariage; la demoiselle qui était intrigante et sans fortune, se flattait de devenir duchesse; son père et sa mère, circonstance assez étrange, avaient signé la promesse réciproque conclue entre leur fille et son amant; mais celui-ci, âgé de cinquante ans, avait à vaincre l'opposition de sa mère, la duchesse de Ventadour; il avait affaire à une beauté peu farouche qui avait écouté les doux propos du surintendant Fouquet (*jamais surintendant ne trouva de cruelles*), et qui avait reçu de lui cinquante mille écus... en promesses. Le duc, qui se doutait de quelque chose, cherchait à se dégager; il offrait de satisfaire à ses obligations par de l'argent; il avait fait prier la reine-mère de leur défendre à tous deux de se voir. Un brusque trépas vint à point nommé (au mois de septembre 1661) le sauver de cette position ridicule, mais presque en même temps arriva la chute de Fouquet, et la pauvre Méneville, privée de l'espoir d'être duchesse, vit aussi les promesses de Fouquet s'en aller en fumée; elle resta la fable d'une cour peu charitable. Madame de Motteville, qui a l'esprit bien fait, prétend qu'il arriva, pour son bonheur, que l'on trouva de ses lettres dans les cassettes du prisonnier qui justifièrent sa vertu. Il nous semble que ces épîtres étaient au contraire assez compromettantes; du reste le lecteur peut en juger; les voici publiées pour la première fois, à ce que nous croyons, d'après les manuscrits de Conrart qui s'était plu à en prendre copie. Nous reproduisons exactement leur orthographe; c'était alors celle de tout le monde. Nous commen-

sur une jeune personne de la cour pour ouvrir son cœur aux espérances, et souvent à la tendresse;

çons par une lettre adressée à Fouquet qui venait de partir pour la Bretagne.

« Je compatis à la douleur que vous me temoignez d'estre allé au voyage de Brest sans que nous ayons pu nous voir en particulier, mais je m'en console aisement lorsque je pense qu'une semblable visite eust pu nuire à vostre santé et je crains mesme que pour vous estre emporté avec trop de violence la dernière fois cela n'ait contribué à vostre maladie. »

—

« Rien ne me peut consoler de ne vous avoier poinct vu si se net quant je chonge que sela vous aurez pu fere malle. Ce se raies la chose du monde qui me se raies la plus sansible. Je trouvere le tant for lon de vostre apesance vous me feries un for gran plesier de me fere savoier de vos nouvelles. Joré bien de l'in quiestude de vostre sante. Pour mes afaiere il sont tous jours en maiesme estat il (Damville?) na point voulu dire de vous a leurs majestés disanct tous jours qu'il le feroict a moie il me faict tous jours les plus grans sermens du monde Je ne poient prie de resolution de rompre ou d'atandre que je n'aie sue vostre avie. Saies le seulle que je suivre. Adieu je suis tout a vous je vous prie que lapesance ne diminue point la mitié que vous mavez promis. Pour moie je vous assure que la mienne dura toute ma vie. Adieu croiez que je vous esme de tout mon cœur et que je n'aimeré jamaies que vous. »

—

« Mon impassiances naies pas moient grant que la vostre lon ma doné au jour dhuie bien de la joye de lespedian que vous avez trouvé pour nous voier. Je vous assure qu'il ne se presantera poient do casion de le faire que je ne le fasse de tout mon cœur. Je vous prie de nan poient douter je suies bien honteuse de ne vous avoier pue remersier de se que vous aves faict en partant adieu je vous prie que la pesanse ne diminue point la mitié que vous m'aves promie. Vous ne pouves me loter sans injeusties quant vous seras en devotion je vous en prie faict le moie savoir. Bonjour je vous prie de croire que je vous esme de tout mon cœur. »

—

« Vous m'aves tant témoiné de bonte que jespere que vous aures saielle de me vous loier servier dans uno afaire qui maist de la derniere consequans. Saies que monnaffaire avec M. Danville a

mais s'il lui parlait plus d'une fois, les courtisans se le tenaient pour dit, et ceux qui avaient eu des pré-

faict aujourd'hui un for grant esclat dont Mme de Premont vous dira le détail je vous supplie donc de vous loier faire tout ce qu'il vous dira pour cela. Je vous en noré la derniere aubligation et me croie autant a vous que je suis. »

—

Conrart avait eu l'attention de garder aussi copie de la promesse de mariage dont nous avons parlé. Tout cela avait beaucoup occupé le public de l'époque.

« Je soussigne Fr. Chr. de Levy d'Ampville, reconnaissant avoir donné la foy a Mlle Caterine de Manneville a present fille d'honneur de la reyne de l'espouser dans 1 an ou plus tost ay voulu pour gage et confirmation de ceste foy escrire et signer de ma main le present acte. Faict à Paris, le 8e février 1657. »

« Je soussigné Catherine de Meneville, fille d'honneur de la reyne, ayant donné ma foy réciproque à Fr. Chr. de Levy d'Ampville de l'espouser du consentement de mon père et de ma mère soussignes ay escrit et signé de ma main le present acte. Faict à Paris ce mesme jour et an que dessus. »

L'odieux cantique que Bussy, Vivonne et quelques autres mauvais sujets improvisèrent à la suite d'un trop joyeux repas et qui fit grand bruit dans le temps, renferme un couplet relatif à ces étranges amours :

De Méneville et de Brion,
S'il sort jamais un avorton
Fils de son père il ne sera
Alleluia.

On peut lire la note de M. Paul Boiteau dans son édition de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, 1856, page 301.

Les recueils de chansons, les *Sottisiers* manuscrits, contiennent aussi quelques vers concernant la fille d'honneur qui nous occupe. Un d'eux critique les charmes les plus secrets de cette belle :

Petite Méneville,
Malgré tous vos appas,
Vos amants disent en ville...

Le reste ne saurait se transcrire. D'ailleurs cette note au sujet d'un nom qu'Hamilton prononce en courant est déjà trop longue; nous avons cru toutefois pouvoir la consigner ici en raison des détails qu'elle renferme et qui sont nouveaux.

tentions ou de l'amour retiraient très-humblement l'un et l'autre pour ne lui offrir plus que des respects. Mais le chevalier de Grammont s'avisa de faire tout le contraire, peut-être pour conserver un caractère de singularité qui ne valait rien dans cette occasion.

Il n'avait jamais songé à elle ; mais dès qu'il la crut honorée de l'attention de son maître, il crut qu'elle méritait la sienne, et, s'étant mis sur les rangs, il lui devint bientôt fort incommode, sans lui persuader qu'il fût fort amoureux. Elle se lassa de ses persécutions ; il ne se rebuta point pour ses mauvais traitements ni pour ses menaces. Ses premières tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle espéra qu'il s'en corrigerait ; mais s'étant témérairement obstiné dans ses manières, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'aperçut que si l'amour rend les conditions égales, ce n'est pas entre rivaux. Il fut éloigné de la cour ; et, ne trouvant aucun lieu en France qui pût le consoler de ce qu'il y regrettait le plus, la présence et la vue de son maître, après avoir fait quelques légères réflexions sur sa disgrâce et quelques petites imprécations contre celle qui la causait, il prit enfin la résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI

Son arrivée à la cour d'Angleterre ; caractère des personnes de cette cour.

La curiosité de voir un homme également fameux par ses forfaits et par son élévation avait déjà fait

passer une première fois le chevalier de Grammont en Angleterre. La raison d'État se donne de beaux priviléges. Ce qui lui paraît utile devient permis ; et tout ce qui est nécessaire est honnête en fait de politique. Tandis que le roi d'Angleterre cherchait la protection de l'Espagne dans les Pays-Bas, ou celle des États en Hollande, d'autres puissances envoyaient une célèbre ambassade à Cromwell.

Cet homme, dont l'ambition s'était ouvert le chemin à la puissance souveraine par de grands attentats, s'y maintenait par des qualités dont l'éclat semblait l'en rendre digne. La nation la moins soumise qui soit en Europe subissait patiemment un joug qui ne lui laissait pas seulement l'ombre d'une liberté, dont elle est si jalouse; et Cromwell, maître de la république, sous le titre de protecteur, craint dans le royaume, plus redoutable encore au dehors, était au plus haut point de gloire lorsque le chevalier de Grammont le vit; mais il ne lui vit aucune apparence de cour. Une partie de la noblesse proscrite, l'autre éloignée de ses affaires, une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu du luxe que la pompe des cours étale; tout cela n'offrait que des objets tristes et sérieux dans la plus belle ville du monde; et le chevalier de Grammont ne rapporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un scélérat, et l'admiration de quelques beautés cachées, qu'il n'avait pas laissé de déterrer.

Ce fut toute autre chose au voyage dont nous allons parler. La joie du rétablissement de la royauté paraissait encore partout. La nation, avide de changement et de nouveauté, goûtait le plaisir d'un

gouvernement naturel, et semblait respirer au sortir d'une longue oppression. Enfin, ce même peuple qui, par une abjuration solennelle, avait exclu jusqu'à la postérité de son prince légitime, s'épuisait en fêtes et en réjouissances pour son retour.

Il y avait près de deux ans qu'il était rétabli lorsque le chevalier de Grammont arriva. La réception qu'il eut dans cette cour lui fit bientôt oublier l'autre; et les engagements qu'il prit dans la suite en Angleterre adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'était une belle retraite pour un exilé de son caractère. Tout y flattait son goût; et si les aventures qu'il y eut ne furent pas les moins considérables, ce furent sans doute les plus agréables qu'il ait eues. Mais avant d'en parler il ne sera pas hors de propos de donner une idée de la cour d'Angleterre telle qu'elle était alors.

La nécessité des affaires avait exposé Charles II dès sa première jeunesse aux travaux et aux périls d'une guerre sanglante. L'étoile du roi son père ne lui avait laissé pour héritage que sa mauvaise fortune et ses disgrâces. Elles l'accueillirent partout: mais ce ne fut qu'après avoir lutté jusqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie qui s'était soumis aux décrets de la Providence.

Ce qu'il y avait de grand pour la noblesse ou pour la fidélité l'avait suivi dans son exil; et ce qu'il y avait de plus distingué parmi la jeunesse, s'étant rassemblé dans la suite auprès de sa personne, composait une cour digne d'une meilleure fortune.

L'abondance et les prospérités, qui ne font, à ce qu'on prétend, que corrompre les sentiments, ne trouvèrent rien à gâter dans une cour indigente et vagabonde. La nécessité, au contraire, qui fait mille biens, malgré qu'on en ait, leur tenait lieu d'éducation; et l'on ne voyait que de l'émulation parmi eux, sur la gloire, sur la politesse et la vertu.

Au milieu d'une petite cour si florissante en mérite, le roi d'Angleterre était repassé deux ans avant le temps dont on parle pour monter sur un trône qu'il devait, selon les apparences, remplir aussi dignement que les plus glorieux de ses prédécesseurs. La magnificence étalée dans cette occasion s'était renouvelée à son couronnement. La mort du duc de Glocester[1] et celle de la Princesse Royale[2],

1. Cet événement survint le 3 septembre 1660. Le duc mourut de la petite vérole, et Pepys prétend que son décès fut causé par l'impéritie de ses médecins. Il fut très-regretté; on rendait justice à son intelligence, à son courage et à son amour pour le bien public. Plus studieux que les princes ne le sont d'habitude, il s'était appliqué à l'étude des langues, et il parlait le latin, le français, l'italien, l'espagnol et le hollandais. Burnet en fait un grand éloge.

2. Marie, fille aînée de Charles Ier, née le 4 novembre 1631, épousa, le 2 mai 1641, le prince d'Orange, qui mourut le 27 octobre 1650, et elle fut mère de Guillaume III. Elle arriva en Angleterre le 23 septembre, et mourut de la petite vérole le 24 décembre 1660, peu regrettée, à ce que dit Burnet. Cet auteur ajoute: « Elle avait passé quelques années de son veuvage de la façon la plus convenable, ayant, sans faste, une maison conforme à son rang et assistant ses frères. Mais sa mère, qui prenait toujours pour des réalités les chimères qu'elle se mettait en tête, s'imagina, à la suite d'une conversation avec Anne d'Autriche, que le jeune roi pourrait épouser sa fille. Elle la fit donc venir à Paris, et l'engagea à se mettre sur un grand pied. Afin de soutenir ce luxe, la princesse fut obligée de vendre ses bijoux, elle aliéna des terres

qui la suivit de près, avaient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on sortit enfin pour se préparer à la réception de l'infante du Portugal[1].

Ce fut au fort des fêtes que l'on faisait pour cette nouvelle reine, dans tout l'éclat d'une cour brillante, que le chevalier de Grammont vint contribuer à sa magnificence et à ses plaisirs.

Tout accoutumé qu'il était à la grandeur de celle de France, il fut surpris de la politesse et de la pompe de celle d'Angleterre. Le roi ne le cédait à personne ni pour la taille ni pour la mise. Il avait

dont elle était gérante pendant la minorité de son fils, elle contracta des dettes, n'obtint rien de ce qu'elle attendait, et se plongea dans des embarras qui nuisirent à la considération dont elle avait joui. »

Scriven a gravé, d'après Van Dyck, le portrait de cette princesse.

1. L'infante de Portugal débarqua à Portsmouth au mois de mai. Pepys écrit dans son *Journal*, à la date du 15 : « Toutes les cloches de la ville sonnèrent ce soir, et des feux de joie furent allumés pour célébrer l'arrivée de la reine à Portsmouth. Je ne vois pourtant pas une joie véritable dans le peuple qui est très-mécontent du faste de la Cour et des dépenses qui s'y font. Le roi se rendit à Portsmouth, et la cérémonie fut célébrée selon le rite romain et comme en secret par lord Aubigny, prêtre séculier et aumônier de la reine ; il n'y eut d'assistants que l'ambassadeur portugais, trois Portugais de distinction et deux ou trois femmes qui avaient accompagné la reine. Ni le duc d'York, ni le chancelier ne furent prévenus de ce qui se passait. »

S'il faut en croire le très-indiscret auteur d'un petit ouvrage imprimé à Amsterdam en 1715, et cité par M. Barrière (*La Cour et la Ville*, Paris, 1830, page 379), les Anglaises ont à déshonneur d'être rasées quelque part que ce soit ; les Portugaises tiennent l'opinion contraire. C'est ce qui fit que Charles II, ayant épousé l'infante de Portugal, on retarda le voyage de la princesse jusqu'à ce qu'elle fût en état de paraître devant lui comme une Anglaise.

l'esprit agréable, l'humeur douce et familière. Son âme, susceptible d'impressions opposées, était compatissante pour les malheureux, inflexible pour les scélérats, et tendre jusqu'à l'excès. Il était capable de tout dans les affaires pressantes, et incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étaient pas. Son cœur était souvent la dupe, plus souvent encore l'esclave de ses engagements.

Le duc d'York était d'un caractère bien différent. On lui attribuait un courage à toute épreuve, une religion inviolable pour sa parole, et l'économie dans les affaires, de la hauteur, de l'application, de la fierté, placées chacune en leur rang. Observateur scrupuleux des règles du devoir et des lois de la justice, il passait pour ami fidèle et pour implacable ennemi.

Sa morale et sa justice, quelque temps combattues par la bienséance, en avaient enfin triomphé, en reconnaissant mademoiselle Hyde [1], fille d'honneur de madame la Princesse Royale, qu'il avait secrètement épousée en Hollande. Son père, dès lors ministre d'Angleterre, appuyé de cette nouvelle protection, se vit bientôt à la tête des affaires, et

1. Anne Hyde, fille aînée de lord Clarendon. Elle était fille d'honneur de la reine-mère, et le duc, l'ayant vue à Paris peu de temps avant la restauration, en devint éperdument épris. Elle manœuvra habilement, refusa de l'écouter, et l'amena à se décider à un mariage. Charles II s'y opposa lorsqu'on lui en parla, mais il n'était pas homme à avoir une résolution bien ferme ; le mariage eut lieu secrètement et fut ensuite déclaré. Deux filles, qui furent reines d'Angleterre, Anne et Marie, furent les fruits de cette union.

Le portrait de la duchesse, peint par Lely, montre qu'elle était loin d'égaler, sous le rapport des attraits, quelques-unes des dames dont nos *Mémoires* racontent si gaiement les bons tours.

Devenu veuf, Jacques se remaria à Marie de Modène.

pensa les gâter. Ce n'est pas qu'il manquât de capacité, mais il avait encore plus de présomption[1].

Le duc d'Ormond[2] avait la confiance et l'estime

1. Il s'agit du comte de Clarendon, personnage savant et grave, dont les principes bien arrêtés ne purent se faire accepter d'une cour dissolue. Les circonstances l'avaient placé dans un dilemme insoluble. Il était détesté des puritains, des catholiques, des cavaliers; le peuple lui reprochait la misère engendrée par la guerre contre la Hollande. On allait jusqu'à lui imputer, comme beau-père du duc d'York (et il l'était bien malgré lui), la stérilité de la reine.

Cet homme d'État célèbre, né le 16 janvier 1608 à Denton, dans le Wiltshire, mourut à Rouen le 9 décembre 1674. Son oncle, Nicolas Hyde, président du *Banc du Roi*, l'initia de bonne heure aux affaires publiques; il fut, lors de la guerre civile, défenseur zélé de la cause royale, et il devint chevalier de l'Échiquier et membre du conseil privé. En 1644, il accompagna à Jersey, le prince Charles (depuis Charles II), et il y passa quelques années. Après la fin tragique de Charles Ier, il se rendit en Espagne et à Paris pour servir les intérêts du prince; il le rejoignit en Hollande, et il fut, en 1657, nommé chancelier. Il prit une part active et heureuse aux négociations qui eurent pour résultat de remettre Charles sur le trône; en 1661, il fut élevé à la pairie. En butte à la haine des parties, raillé par les courtisans, responsable aux yeux de la nation des fautes qu'accumulait un gouvernement malhabile et sans honneur, Clarendon devint l'objet de la colère du roi, qui lui imputa le mariage de la belle Stewart avec lord Richmond, mariage qui déplut énormément au monarque, dans la tête duquel était entrée l'idée de divorcer afin d'épouser sa maîtresse. Clarendon fut dépouillé de tous ses emplois; on lui intenta un procès de lèse-majesté; il se réfugia en pays étranger et il y mourut. Il a laissé un ouvrage important : l'*Histoire de la rébellion et de la guerre civile en Angleterre;* la première édition, Oxford, 1703, 3 vol. in-fol., a été suivie de bien d'autres, et il existe une traduction française, La Haye, 1704, 5 vol. in-12. Voir aussi la *Collection des Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, publié par les soins de M. Guizot (Paris, 1823).

2. Jacques Butler, comte d'Ormond, né le 14 octobre 1610, mort le 21 juillet 1688. Il servit avec beaucoup de zèle Charles Ier et Charles II, et prit une part active aux affaires de l'époque, en Irlande surtout.

de son maître. Il en était digne par la grandeur de ses services, l'éclat de son mérite et de sa naissance, et par les biens qu'il avait abandonnés pour suivre la fortune de Charles II. Les courtisans même n'osèrent murmurer de le voir grand maître de la maison du roi, premier gentilhomme de la chambre, vice-roi d'Irlande. C'était justement le maréchal de Grammont par le caractère de l'esprit et la noblesse des manières; et comme le maréchal de Grammont, c'était l'honneur de la cour de son maître.

Le duc de Buckingham et le comte de Saint-Albans[1] étaient en Angleterre ce qu'on les a vus en

1. Henry Jermyn, comte de Saint-Albans, premier écuyer de la reine Henriette et membre du conseil privé de Charles II. En juillet 1660, il fut envoyé en France comme ambassadeur; en 1671, il devint grand chambellan. Il mourut le 2 janvier 1683. Plusieurs témoignages du temps attestent que le bruit de son mariage secret avec la reine Henriette était fort répandu. Pepys dit dans son *Journal* (2 décembre 1660) : « J'apprends que la princesse royale a épousé le jeune Jermyn; c'est pire que le mariage, aujourd'hui publiquement avoué, du duc d'York avec la fille du chevalier. » Sir John Reresby s'exprime ainsi dans ses *Mémoires* : « L'abbesse d'un couvent anglais à Paris, où la reine se retirait souvent, m'a dit qu'elle avait grand'peur de lord Jermyn qui s'occupait beaucoup de ses affaires, mais je ne crus pas alors qu'elle l'eût épousé ou qu'elle en eût des enfants, quoique la chose fût certaine. » La duchesse d'Orléans (mère du Régent) confirme, dans sa *Correspondance*, la réalité de ce bruit; elle ajoute que le comte traitait souvent la reine avec fort peu d'égards, et qu'il disait : « Que me veut cette femme? »

Nous lisons encore dans le *Journal* de Pepys (22 février 1664) : « Le roi s'est fait beaucoup de tort dans l'affaire du comte d'Antrim en Irlande, qui, bien qu'il fût le chef des rebelles, convient avoir agi selon les instructions de son père et de sa mère; il se trouve que la vérité est qu'il s'est obligé, si on lui restitue ses biens, à en faire donation à une fille que la reine-mère a eu de mylord

France; l'un était plein d'esprit et de feu, dissipait sans éclat les biens immenses où il était rentré; l'autre, d'un génie médiocre, s'était élevé de rien à une fortune considérable, et semblait l'augmenter en perdant au jeu et en tenant une grosse table.

Le chevalier George Berkeley, depuis comte de Falmouth[1], était confident et favori du roi, commandait la compagnie des gardes du duc d'York, et le gouvernait lui-même. Il n'avait rien de brillant dans l'extérieur. Son esprit était à peu près le même; mais ses sentiments étaient dignes de la fortune qui l'attendait, lorsque, sur le point de son élévation, il fut tué sur mer. Jamais le desintéressement n'a si bien marqué la noblesse d'une âme; il n'avait pour objet que la gloire de son maître. Son crédit n'était employé qu'à lui faire récompenser les services ou

Jermyn, je suppose, lorsqu'elle se mariera à qui la reine voudra; c'est une triste histoire. »

Son portrait, gravé par Scriven, le représente richement vêtu, et avec un air mâle que rehausse une abondante chevelure.

1. Le prénom de George est une erreur; il s'agit de Charles Berkeley, fils d'un gentilhomme du comté de Glocester, et favori du duc d'York qu'il accompagna dans ses campagnes. Il fut successivement créé vicomte de Fitzharding et comte de Falmouth, et il fut tué, le 2 juin 1665, au combat naval de Southwold-Bay; le boulet qui le frappa emporta en même temps lord Muskerry et sir Boyle, qui étaient à côté du duc d'York; il fut couvert de leur sang. Clarendon, qui paraît ne pas l'avoir aimé, dit qu'il était très-corrompu, très-ambitieux et peu capable. Burnet est moins sévère: il représente lord Falmouth comme généreux, « et s'il avait vécu davantage, s'il avait pu se dégager de la corruption de l'époque, il eût inspiré au roi des idées plus justes et plus nobles. » Charles II se montra extrêmement affligé en apprenant sa mort. Un poëte du temps, Marvell, l'attaqua en ses vers, et, après avoir dit qu'un boulet lancé au hasard le précipita du rang où le hasard l'avait placé, il ajoute: « ce fut lorsque sa tête fut brisée qu'on s'aperçut pour la première fois qu'il avait de la cervelle. »

répandre des grâces sur le mérite : si poli dans le commerce, qu'il paraissait humilié par la faveur : et si vrai dans tous ses procédés, qu'on ne l'eût pas pris pour un homme de cour.

Le fils du duc d'Ormond et ses neveux avaient été à la cour du roi dans son exil, et ne la déshonoraient pas depuis son retour. Le comte d'Arran[1] avait une adresse singulière dans toutes sortes d'exercices : grand joueur de paume et de guitare, et galant avec assez de succès. Le comte d'Ossory, son frère aîné, n'avait pas tant de brillant. mais beaucoup d'élévation et de probité[2].

1. Richard Butler, cinquième fils de Jacques Butler, premier comte d'Ormond. Il naquit le 15 juillet 1639, et se distingua de bonne heure par sa valeur et ses brillantes qualités. En 1662, Charles II le créa comte d'Arran; au mois de septembre 1664, il épousa Marie Stuart, la seule fille qui restât au duc de Richmond; elle mourut au mois de juillet 1667, et, en 1673, le comte se remaria à Dorothée Ferran. Il se montra avec honneur dans les batailles contre les Hollandais, et aida à soumettre les Irlandais. En 1682, il occupa l'emploi de gouverneur de l'Irlande pendant l'absence de son père, absence qui dura deux ans. Il mourut à Londres en 1686, ne laissant qu'une fille unique qui devint lady Cornwallis.

2. Thomas, comte d'Ossory, né le 8 juillet 1634. A l'âge de vingt et un ans, il passait pour un cavalier accompli, et sir Robert Southwell disait de lui : « Il a les traits d'une grande beauté, de beaux cheveux, un excellent caractère ; il monte très-bien à cheval, danse et tire des armes à la perfection, il joue de la guitare et du luth, parle le français avec élégance, lit facilement l'italien, connaît à fond l'histoire, la mythologie et les romans, et n'est jamais embarrassé pour expliquer les sujets des tableaux ou des tapisseries qu'il y aura dans une galerie entière. Il ferme sa porte à huit heures du soir et étudie jusqu'à minuit; il est sobre, poli et très-réglé en toute sa conduite. » On peut voir dans le *Journal* de Pepys qu'il envoya un cartel au comte de Clarendon, et qu'après s'être querellé avec lord Ashley, il lui demanda pardon ainsi qu'au duc de Buckingham.

L'aîné des Hamilton[1], leur cousin, était l'homme de la cour qui se mettait le mieux. Il était bien fait de sa personne, possédait ces talents heureux qui mènent à la fortune, et qui font réussir en amour. C'était le courtisan le plus assidu, l'esprit le mieux tourné, les manières les plus polies, et l'attention la plus régulière pour son maître, qu'on pût voir. Personne ne dansait mieux, et personne n'était si coquet : mérite qu'on comptait pour quelque chose dans une cour qui ne respirait que les fêtes et la galanterie. Il n'est pas étonnant qu'avec ces qualités il ait occupé dans la suite la place de mylord Falmouth ; mais il est étonnant que la même destinée l'ait enlevé, comme si cette guerre n'eût été déclarée que contre le mérite, et que ce genre de combat n'eût été fatal qu'aux espérances presque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après

1. Lord Orford, dans une note sur ce passage, mentionne George Hamilton et Antoine Hamilton, l'auteur de ces *Mémoires*, comme les personnages ici désignés, et il a plus tard entrepris de débrouiller la confusion qui résulte de ce que les divers Hamilton cités dans le cours du récit, n'étant pas distingués par leurs prénoms, on ne sait souvent auquel d'entre eux se rapportent les faits signalés. L'aîné des Hamilton n'était ni George, ni Antoine, mais James Hamilton, leur frère, fils aîné de sir George Hamilton, quatrième fils du comte d'Abercorn ; leur mère était Mary Butler, sœur du duc d'Ormond. James était très en faveur auprès de Charles II qui le nomma un de ses valets de chambre et colonel. Dans un engagement avec les Hollandais, il eut la jambe emportée par un boulet de canon, et il mourut de cette blessure le 6 juin 1673. George Hamilton fut ensuite fait chevalier, et, étant passé en France, il devint comte et maréchal de camp. Il épousa miss Jennings, dont il est fort question dans ces *Mémoires*, et mourut en 1667, laissant trois filles.

Le beau Sydney[1], moins dangereux qu'il ne le paraissait, avait trop peu de vivacité pour soutenir le fracas dont menaçait sa figure ; mais c'était le petit Jermyn sur qui pleuvaient de tous côtés les bonnes fortunes. Le vieux Saint-Albans, son oncle, l'avait dès longtemps adopté, quoique cadet de tous ses neveux. On sait quelle table le bonhomme tenait à Paris, tandis que le roi son maître mourait de faim à Bruxelles, et que la reine-mère, sa maîtresse, ne faisait pas grande chère en France.

Jermyn, soutenu de l'opulence de son oncle, n'avait pas eu de peine à faire une figure considérable à son arrivée chez la princesse d'Orange. Les pauvres courtisans du roi, son frère, n'avaient rien à lui disputer sur l'équipage et la magnificence ; et ces deux articles font souvent autant de chemin en amour que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple ; car, quoiqu'il fût brave et bien gentilhomme, il n'avait ni actions d'éclat ni naissance distinguée pour lui donner du relief ; et pour sa figure, il n'y avait pas de quoi se récrier. Il était petit ; il avait la tête grosse et les jambes menues. Son visage n'était pas désagréable ; mais il avait de l'affectation dans le port et dans les manières. Il n'avait pour tout esprit qu'une routine d'expressions qu'il employait tantôt pour la raillerie, tantôt pour les déclarations, selon que l'occasion s'en présentait. Voilà sur quoi se fondait un mérite si redoutable en amour.

1. Henry Sydney, créé comte de Rumney et mort en 1704. Burnet en parle comme d'un homme plein de grâce et ayant vécu longtemps à la cour où il eut des aventures qui firent du bruit.

La Princesse royale y fut prise toute la première. Mademoiselle Hyde avait fait quelques pas sur ceux de sa maîtresse. Ce fut ce qui le mit d'abord en crédit. Sa réputation s'était établie en Angleterre avant son arrivée. Il ne faut que de la prévention dans l'esprit des femmes pour trouver de l'accès dans leurs cœurs. Jermyn les trouva dans des dispositions si favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'aperçut qu'une réputation si légèrement établie était encore plus faiblement soutenue; l'entêtement continua. La comtesse de Castelmaine, vive et connaisseuse, suivit le faux brillant qui l'avait séduite; et, quoique détrompée sur une vogue qui promettait tant et qui tenait si peu, son entêtement ne voulut point se démentir. Elle soutint la gageure, jusqu'au point de se brouiller avec le roi, tant elle avait bien placé la constance pour la première fois.

Tels étaient les héros de la cour. Pour les beautés on ne pouvait s'y tourner sans en voir. Celles de réputation étaient cette même comtesse de Castelmaine[1], depuis duchesse de Cleveland, madame de

1. Voici une des figures qui tiennent le plus de place dans ces *Mémoires*. Nous en avons déjà parlé, mais il faut y revenir. Barbara Villiers était fille de William Villiers, vicomte Grandison, mort en 1642, à la suite de blessures qu'il avait reçues à la bataille d'Edge-Hill. (N'est-il pas singulier de voir qu'une femme si fort brouillée avec la vertu avait pour père un Grandison, nom qu'un romancier célèbre devait plus tard poser comme le type de la perfection morale?) Elle épousa, précisément à l'époque de la restauration, Roger Palmer, alors étudiant en droit, mais héritier d'une fortune considérable. Charles II comprit qu'il devait faire quelque chose pour M. Palmer; il le créa vicomte de Castelmaine. Madame avait eu une fille à l'époque où elle cohabitait avec son mari,

Chesterfield, madame de Shrewsbury[1], mesdames Roberts, madame Midleton[2], mesdemoiselles Brook,

bientôt elle devint la maîtresse en titre du roi; ni l'un ni l'autre ne manquèrent de constance.

En 1672, elle eut une fille qui fut attribuée au jeune et beau Churchill, depuis duc de Marlborough. Le roi se fâcha et désavoua l'enfant. En 1670, il avait donné à la mère les titres de baronne de Non-Such (*Sans-Pareille*, nom qui lui convenait assez bien), comtesse de Southampton et duchesse de Cleveland. En juillet 1705, vingt ans après la mort du roi Charles, le ci-devant M. Palmer mourut, et bien qu'elle fût âgée de soixante-cinq ans environ, la duchesse voulut se remarier. Son choix ne fut pas heureux; elle épousa un drôle, une espèce d'aventurier, connu sous le nom du *beau Fielding* (l'auteur de *Tom Jones* était-il de cette famille?); il la rendit fort malheureuse; la pauvre femme demanda à divorcer; fort à propos on découvrit que le beau Fielding avait déjà une première épouse parfaitement vivante; cette circonstance dont il ne s'était pas vanté, fit casser son mariage avec l'ancienne maîtresse de Charles II... . et de tant d'autres. Elle succomba à une hydropisie le 9 octobre 1709.

Burnet trace ainsi son portrait au moral : « C'était une femme d'une grande beauté, mais sans esprit, extrêmement corrompue et avide d'argent; impérieuse, tourmentant à l'excès le roi dont elle feignoit d'être jalouse, quoiqu'elle fût toujours occupée d'intrigues avec d'autres hommes. La passion du monarque pour elle et l'étrange conduite de cette femme à son égard le mettoient dans un tel désordre, que très-souvent il n'étoit pas maître de lui-même, ni en état de penser aux affaires, qui, dans un temps aussi critique, demandaient une grande application. » Quant au portrait physique, il est sorti du pinceau de Lely, et il force à reconnaître que Charles II était connaisseur.

1. Anne-Marie, fille aînée de Robert Brudenel, comte de Cardigan; après avoir scandalisé avec éclat la cour et la ville, à une époque où l'on ne se scandalisait de rien, elle trouva un individu assez intrépide pour vouloir l'épouser en seconde noces. Ce héros, qui aspirait à l'honneur singulier d'être le successeur de l'univers entier fut George Rodney Bridges; elle en eut un fils, et mourut en 1702. Lely a fait son portrait, qui n'est pas un des moindres ornements de la *Galerie des Beautés* à Windsor; elle avait un embonpoint attrayant.

2. Jane Midleton; elle n'occupait pas un rang élevé dans la

et cent autres du même éclat, qui brillaient à la cour; mais c'étaient mademoiselle d'Hamilton[1] et mademoiselle Stewart[2] qui en étaient le principal ornement.

société, mais sa beauté était remarquable. Son portrait, dû au pinceau de Lely, est à Windsor, et il offre en effet les traits d'une figure charmante.

Saint-Évremond composa des vers à l'occasion de sa mort, et écrivit son épitaphe.

1. Élisabeth, sœur de l'auteur de ces *Mémoires*, fille de sir George Hamilton, quatrième fils de James, comte d'Abercorn et de Mary, troisième fille de Thomas, vicomte Thurles. Elle épousa le comte de Grammont et en eut deux filles : l'une, Claude-Charlotte, fut mariée, le 3 avril 1694, à Henry, comte de Stafford; l'autre entra dans un chapitre de chanoinesses en Lorraine. Le portrait de miss Hamilton, peint par Lely, donne une haute idée des charmes de cette aimable personne.

Le comte et sa femme quittèrent l'Angleterre en 1669; Charles II, dans une lettre qu'il écrivait à sa sœur, le 24 octobre de cette année, et qui a été insérée dans les *Mémoires* de Dalrymple, t. II, page 26, s'exprime ainsi : « Je vous ai écrit hier et j'ai remis une lettre au comte de Grammont, mais je sais que celle-ci vous parviendra plus tôt, car il va par la route de Dieppe avec sa femme et sa famille ; puisque j'ai nommé sa femme, je ne puis que vous exprimer de rechef mon désir que vous soyez bonne pour elle, car, indépendamment du mérite de la famille de l'un et de l'autre côté, c'est la meillleure des créatures qui aient jamais vécu. Je crois qu'elle passera en France pour une belle femme, quoique, depuis ses couches, elle n'ait pas recouvré la jolie taille qu'elle avait et que (je le crains) elle ne retrouvera plus. »

2. Françoise Stewart, fille de Walter Stewart, devint l'épouse de Charles Lennox, duc de Richmond. Ce mariage qui eut lieu secrètement et qui déplut extrêmement au roi, fut publiquement déclaré au mois d'avril 1667. La duchesse devint veuve en 1672 et mourut en 1702.

Pepys, qui en fait souvent mention, la décrit comme la plus belle personne qu'il eût vue de sa vie; il la montre avec son chapeau retroussé et une plume rouge, ses yeux si doux, son petit nez aquilin et sa taille parfaite ; et il ajoute : « Elle l'emporte sur lady Castelmaine, si la chose est possible, du moins en ce costume, et je ne m'étonne pas si le roi devient inconstant; c'est, je

La nouvelle reine n'y ajouta guère d'éclat, ni par sa présence ni par sa suite. Cette suite était alors composée de la comtesse de Panétra, passée avec elle en qualité de dame d'atours, de six monstres qui se disaient filles d'honneur, et d'une duègne, autre monstre, qui se portait pour gouvernante de ces rares beautés.

Pour les hommes, c'étaient Francisco de Mélo, frère de la Panétra; un certain Taurauvédez, qui se faisait appeler don Pédro Francisco Correo de Silva, fait à peindre, mais plus fou à lui seul que tous les Portugais ensemble. Il était beaucoup plus fier de ses noms que de sa bonne mine; mais le duc de Buckingham, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajouta celui de *Pierre du Bois*. Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de plaintes inutiles et quelques menaces sans effet, le pauvre Corréo de Silva fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux duc de Buckingham héritait d'une nymphe portugaise qu'il lui avait enlevée, aussi bien que deux de ses noms, et qui était plus affreuse encore que les filles de la reine. Il y avait outre cela six aumô-

crois, le motif de sa froideur pour lady Castelmaine. » Le roi était si épris de miss Stewart, qu'on supposa qu'il avait le projet de répudier la reine afin d'épouser sa maîtresse; et il paraît que le chancelier Clarendon, craignant les suites d'un pareil coup de tête, travailla de son mieux pour amener le mariage avec le duc de Richmond.

Les traits réguliers, la taille gracieuse de la belle Stewart, lui valurent l'honneur de servir de modèle à la figure de la Grande-Bretagne, qui fut alors frappée sur la monnaie de cuivre de l'Angleterre, et qui s'est conservée jusqu'à nos jours. Le roi voulut ainsi consacrer d'une manière durable, sur le bronze et l'airain, son admiration pour les charmes qui l'avaient captivé.

niers, quatre boulangers, un parfumeur juif, et un certain officier, apparemment sans fonction, qui s'appelait le barbier de l'infante. Catherine de Bragance n'avait garde de briller dans une cour charmante où elle venait régner. Elle ne laissa pas d'y réussir dans la suite. Le chevalier de Grammont, dès longtemps connu de la famille royale et de la plupart des hommes de la cour, n'eut qu'à faire connaissance avec les dames. Il ne lui fallut point d'interprète pour cela. Elles parlaient toutes assez pour s'expliquer; et toutes entendaient le français assez bien pour ce qu'on avait à leur dire.

La cour était toujours grosse chez la reine; elle l'était moins chez la duchesse, mais elle y était plus choisie. Cette princesse avait l'air grand, la taille assez belle, peu de beauté, beaucoup d'esprit, et tant de discernement pour le mérite, que tout ce qui en avait dans l'un ou dans l'autre sexe était distingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ses manières la faisait considérer comme née dans un rang qui la mettait si près du trône. La reine-mère était de retour après le mariage de Madame, et c'était dans sa cour que les deux autres se rassemblaient.

Le chevalier de Grammont fut bientôt du goût de tout le monde. Ceux qui ne l'avaient pas encore vu furent surpris qu'un Français pût être de son caractère. Le retour du roi, qui avait attiré toutes sortes de nations dans sa cour, y avait un peu décrié les Français; car, loin que les personnes de distinction y eussent paru des premières, on n'avait vu que de petits étourdis, plus sots et plus emportés les uns que les autres, méprisant tout ce qui ne leur res-

semblait pas, croyant introduire le bel air en traitant les Anglais d'étrangers dans leur propre pays.

Le chevalier de Grammont, au contraire, familier avec tout le monde, s'accommodait à leurs coutumes, mangeait de tout, louait tout, et s'accoutumait facilement à des manières qu'il ne trouvait ni grossières ni sauvages; et, faisant voir une complaisance naturelle au lieu de l'impertinente délicatesse des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un esprit qui dédommageait agréablement de ce qu'on avait souffert du ridicule des premiers.

Il fit d'abord sa cour au roi et fut de ses plaisirs. Il jouait gros jeu et ne perdait que rarement. Il trouvait si peu de différence aux manières et à la conversation de ceux qu'il voyait le plus souvent, qu'il ne lui paraissait pas qu'il eût changé de pays. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de son humeur s'offrait partout aux divers penchants qui l'entraînaient, comme si les plaisirs de la cour de France l'eussent quittée pour l'accompagner dans son exil.

Il était tous les jours retenu par quelque repas; et ceux qui voulurent le régaler à leur tour furent obligés enfin de prendre leurs mesures, et de le prier huit ou dix jours avant celui qu'ils devaient lui donner à manger. Ces empressements devinrent fatigants à la longue; mais comme ces devoirs semblaient indispensables pour un homme de son caractère, et que c'étaient les plus honnêtes gens de la cour qui l'en accablaient, il en subit la nécessité de bonne grâce; mais il se conserva toujours la liberté de souper chez lui.

L'heure de ses repas, à la vérité, dépendait du jeu, c'est-à-dire qu'elle était fort incertaine; mais on y mangeait délicatement, avec l'aide d'un valet ou deux qui s'entendaient en bonne chère, qui ne servaient pas mal, et qui volaient encore mieux.

La compagnie n'était pas nombreuse à ces petits repas, mais elle était choisie. Ce qu'il y avait de meilleur à la cour en était d'ordinaire; mais l'homme du monde qui lui convenait le plus pour ces occasions n'y manquait jamais : c'était le célèbre Saint-Évremond[1], historien exact, mais trop libre, du *Traité des Pyrénées;* exilé comme lui, quoique pour des raisons fort différentes.

La fortune, heureusement pour l'un et pour l'autre,

1. Passons rapidement sur cet écrivain dont la réputation est bien déchue, et qu'on ne lit guère. Il a été judicieusement apprécié dans un article de M. J. Tissot (*Revue indépendante*, 10 mai 1846), dans un autre de M. Sayouz (*Bibliothèque universelle de Genève*, décembre 1849 et janvier 1850); consulter aussi l'*Histoire de la littérature française*, par M. Nisard, t. II, pages 306-308, et voir ce qu'a écrit M. Sainte-Beuve (*Port-Royal*, t. III, page 495): « Depuis quelques soirs, je me suis mis à lire Saint-Évremond. Je ne lis pas tout indistinctement, mais je fais un choix; de cette manière il me paraît délicieux; c'est une conversation agréable et fine d'une parfaite justesse. Cet homme n'est pas mis à son rang... On ferait un volume charmant de ses écrits; on élaguerait tous ses méchants vers et on ne ferait entrer que ses plus jolis essais de moraliste. Je voudrais exécuter ce projet et y mettre pour préface un portrait de ce gracieux sage. »

La duchesse d'Orléans (mère du Régent) parle en passant de Saint-Évremond dans sa *Correspondance*, et elle remarque avec raison qu'il n'était pas à *l'escole pour cognoître Dieu.* (Lettre du 28 décembre 1703.)

Charles II le nomma gouverneur de l'île aux Canards, mauvais lopin de terre, entouré de marais, où l'indolent monarque aimait à élever en grand nombre et à nourrir de ses mains ces volatiles, leur faisant ensuite l'honneur de les manger.

l'avait conduit en Angleterre quelque temps avant le chévalier de Grammont, après avoir eu le temps de se repentir en Hollande de la beauté de cette fameuse satire.

Le chevalier de Grammont était dès ce temps-là son héros. Ils avaient l'un et l'autre ce que l'expérience du grand monde et le commerce des honnêtes gens peuvent ajouter aux naturels heureux. Saint-Évremond, moins occupé d'entêtements frivoles, faisait de temps en temps de petites leçons au chevalier de Grammont; et par des réflexions sur le passé tâchait de le redresser sur le présent, ou de l'instruire sur l'avenir.

« Vous voilà, lui disait-il, dans le plus agréable train de vie qu'un homme de votre humeur puisse souhaiter. Vous faites les délices d'une cour toute jeune, toute vive et toute galante. Pas une partie de plaisir que le roi ne vous y mette; vous jouez du matin jusqu'au soir, ou pour mieux dire, du soir au matin, sans savoir ce que c'est que de perdre. Loin de laisser ici l'argent que vous y avez apporté, comme vous faites ailleurs, vous l'avez doublé, triplé, multiplié presque au delà de vos souhaits, malgré cette dépense exorbitante que vous faites imperceptiblement.

« Voilà sans doute la plus heureuse situation du monde. Tenez-vous y, chevalier, et n'allez pas gâter vos affaires par le renouvellement de vos vieux péchés. Fuyez l'amour en cherchant les autres plaisirs. Il ne vous a pas été favorable jusqu'à présent. Vous savez ce que la galanterie vous coûte. Tout le monde ici n'en sait pas tant que vous. Jouez fort et ferme,

et réjouissez la cour par votre agrément. Divertissez le roi par votre esprit et vos récits singuliers; mais fuyez des engagements capables de vous ôter ce mérite, et de vous faire oublier que vous êtes étranger et banni dans cet heureux séjour.

« La fortune peut se lasser de vous y favoriser. Que fussiez-vous devenu si votre dernière disgrâce vous eût accueilli dans ces épuisements d'argent où nous vous avons vu? Ménagez ce dieu nécessaire, en renonçant à l'autre. On s'ennuiera plutôt de ne vous plus voir à la cour de France, que vous ne vous lasserez de celle-ci; mais, quoi qu'il en soit, faites provision d'argent. Quand on en a beaucoup on se console de son exil. Je vous connais, mon cher chevalier : s'il vous vient en tête de séduire une femme, ou de supplanter un homme, les gains du jeu ne suffiront pas pour vos présents et pour vos corruptions. Non; le jeu, tout favorable qu'il puisse vous être, ne vous saurait tant faire gagner que l'amour vous fera perdre si vous y succombez.

« Vous êtes en possession de mille qualités brillantes qui vous distinguent ici : libéral, officieux, poli, délicat, et, pour l'agrément de l'esprit, inimitable. Dans un examen rigoureux, peut-être tout cela ne se trouverait-il pas au pied de la lettre; mais ce sont de beaux endroits; et puisqu'on vous les passe, ne vous montrez point ici par d'autres : car en amour vous n'êtes rien moins que ce que je viens de dire, si tant est qu'on puisse donner le nom d'amour à vos façons de faire.

« — Mon petit faquin de philosophe, dit le chevalier de Grammont, tu fais ici le Caton de Norman-

die..... — Est-ce que je mens? poursuivit Saint-Évremond. N'est-il pas vrai que dès qu'une femme vous plaît, votre premier soin est d'apprendre si elle est aimée d'un autre, et le second, de la faire enrager? car de vous en faire aimer n'est que le dernier de vos soins. Vous ne vous mettez d'ordinaire sur les rangs que pour troubler le repos de quelque autre. Une maîtresse qui n'aurait pas d'amants serait sans appâs pour vous, et sans prix pour elle, si elle en avait. Tous les lieux par où vous avez passé n'en fournissent-ils pas mille exemples? Parlerai-je de votre coup d'essai à Turin; du tour que vous fîtes à Fontainebleau, au courrier de la princesse Palatine, que vous volâtes sur le grand chemin? Et ce bel exploit n'était que pour vous mettre en possession de quelques marques de sa tendresse pour un autre et pouvoir lui donner de la confusion et des inquiétudes par des reproches et des menaces que vous n'étiez pas en droit de lui faire.

« Qui jamais avant vous s'était avisé de se mettre en embuscade sur un degré, pour troubler un homme en bonne fortune, pour le retirer par le pied, à moitié monté dans la chambre de sa maîtresse? Cependant voilà comme il vous plut d'en user pour votre ami le duc de Buckingham, lorsqu'il se glissait la nuit chez..., et cela sans être seulement son rival. Que de grisons en campagne pour la d'Olonne[1]! Que de

1. Catherine-Henriette d'Angennes, fille du baron de la Loupe. En 1652, Guy-Joly la mentionne comme l'une des plus belles personnes de France, et Retz lui fit la cour de très-près, mais sans succès. Ce fut aussi en 1652 qu'elle épousa Louis de la Trémouille, comte d'Olonne, et bientôt elle se rendit célèbre par le laisser-aller de sa conduite. La Bruyère l'a désignée sous le nom de *Messaline*.

stratagèmes, de supercheries et de persécutions pour la comtesse de Fiesque[1] ! elle qui peut-être vous eût été fidèle si vous l'aviez forcée vous-même à ne l'être pas. En dernier lieu (car le détail de vos iniquités serait infini) permettez-moi de vous demander pourquoi vous êtes ici? N'en sommes-nous pas obligés à ce mauvais génie qui vous a témérairement inspiré la tracasserie jusque dans les amusements galants de votre maître? Soyez donc sage ici

La liste de ses amants serait presque interminable; on y verrait le marquis de Beuvron, le duc de Candale, Villarceaux, Saint-Évremond, le comte de Guiche et une foule d'autres.

Madame de Sévigné écrivait en 1685 : « Le nom d'Olonne est trop difficile à purifier, » et l'*Histoire amoureuse des Gaules* a immortalisé d'une manière terrible cette infatigable pécheresse.

Sa taille un peu courte manquait d'élégance, mais ses bras, ses mains et toute sa personne étaient admirablement modelés; ses cheveux étaient châtains, ses yeux brillants et vifs, son visage arrondi, ses traits délicats et mignards, sa bouche petite et gracieuse. (Walckenaer, *Mémoires sur madame de Sévigné*, t. I, p. 353.) Disons en passant que madame d'Olonne est l'héroïne d'un opuscule ordurier, intitulé : *Comédie galante de monsieur D. B.* Cologne, Pierre Marteau (Hollande), sans date. Cette édition est très-rare, et l'ouvrage a été attribué à Bussy-Rabutin, qui en est sans doute innocent. Il existe une autre édition datée de 1667, et cette production, aussi plate que cynique, se retrouve dans un recueil publié sous le titre de *Lettres philosophiques de M. de Voltaire, avec plusieurs pièces galantes et nouvelles de différents auteurs*. Londres, 1776, in-12; 1781, in-8.

Cette même comédie a été jointe, avec quelques changements et sous des noms travestis, à la suite d'un poëme très-libre publié en 1780, in-18, sous la rubrique de Londres, mais dont le titre ne saurait se transcrire.

Ajoutons enfin qu'il existe deux rédactions différentes de cette misérable production; l'une est en un seul acte, l'autre est en quatre; dans toutes deux, les scènes sont fort mal liées.

1. Cette dame épousa, en 1643, en seconde noces, Charles-Louis, comte de Fiesque; elle était veuve du marquis de Pienne, tué à Arras en 1650, et sortait de la maison d'Harcourt. Elle mourut en

sur ce chapitre. Toutes les places sont prises auprès des beautés de la cour; et de quelque docilité que soient les Anglais à l'égard de leurs épouses, ils ne sont point gens à s'accoutumer aux inconstances d'une maîtresse ni à souffrir patiemment les avantages d'un rival. Laissez-les en repos, et ne vous faites point inutilement haïr.

« Vous ne réussirez point auprès de celles qui ne sont point mariées. On veut ici des desseins sérieux et des fonds de terre. Vous avez aussi peu des uns

1699. Saint-Simon en parle, et dit qu'elle avait passé sa vie dans le plus frivole du grand monde.

Elle joua un rôle dans les guerres de la Fronde; il est souvent question d'elle dans les *Mémoires* de mademoiselle de Montpensier, qui, ayant eu à s'en plaindre, en dit parfois du mal, et dans les *Lettres* de madame de Sévigné, laquelle cite d'elle des mots assez spirituels (voir la *Lettre* du 17 décembre 1688). Madame Cornuel, qui créa pour elle la locution bien connue depuis de *moulin à paroles*, disait « que ce qui conservoit sa beauté, c'étoit qu'elle étoit salée dans sa folie. » Cette beauté a d'ailleurs été contestée. On lit dans les *Mémoires* de Mademoiselle que la reine Christine étant venue à Paris, demanda si le comte de Grammont était toujours amoureux de la comtesse de Fiesque, ajoutant qu'elle n'était pas belle pour avoir fait tant de bruit.

Nous n'avons pas besoin de reproduire ici ce que tant de personnes ont lu dans l'*Histoire amoureuse des Gaules* : « Quoique le chevalier de Grammont aimoit partout, il avoit pourtant un si grand foible pour la comtesse, que, quelque engagement qu'il eût ailleurs, sitôt qu'il savoit que quelqu'un la voyoit un peu plus qu'à l'ordinaire, il quittoit tout pour revenir à elle. Il avoit raison aussi, car la comtesse étoit une femme aimable; elle avoit les yeux bleus et brillants, le nez bien fait, la bouche agréable et belle de couleur, le teint blanc et uni, la forme du visage longue, et il n'y a qu'elle au monde qui soit embellie d'un menton pointu. Elle avoit les cheveux cendrés et étoit toujours galamment habillée, mais sa parure venoit plus de son art que de la magnificence de ses habits. Son esprit étoit libre et naturel; son humeur ne se peut décrire, car elle étoit avec la modestie de son sexe de l'humeur de tout le monde. »

que des autres. Chaque pays a ses manières : en Hollande les filles sont de facile accès et de bonne composition; et dès qu'elle sont mariées, ce sont autant de Lucrèces; chez vous les femmes sont coquettes avant le mariage et beaucoup plus après; mais pour ici, c'est un miracle quand une fille écoute sur un autre ton que celui du sacrement, et je ne vous crois pas encore assez abandonné du Seigneur pour y songer. »

Tels étaient les sermons de Saint-Évremond. Mais il avait beau prêcher, le chevalier de Grammont ne l'écoutait que pour le plaisir; et, quoiqu'il convînt des vérités, il faisait peu de cas des conseils; en effet, se lassant des faveurs de la fortune, ce fut justement en ce temps-là qu'il se mit à poursuivre celles de l'amour.

La Midleton fut la première qu'il attaqua. C'était une des plus belles femmes de la ville, peu connue encore à la cour; assez coquette pour ne rebuter personne, assez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étaient le plus, mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en soutenir la dépense. Tout cela convenait au chevalier de Grammont. Ainsi, sans s'amuser aux formalités, il ne s'adressa qu'à son portier pour être introduit, et choisit un de ses amants pour son confident.

Cet amant, qui avait bien autant d'esprit qu'un autre, est le comte de Ranelagh[1] d'aujourd'hui, et

1. Richard, premier comte de Ranelagh, membre de la chambre des communes et vice-trésorier d'Irlande en 1674. Il occupa des postes importants pendant les règnes de Guillaume III et de la reine Anne, et il mourut le 5 janvier 1711. Burnet a dit de lui :

s'appelait Jones en ce temps-là. Ce qui l'engageait à servir le chevalier de Grammont était le dessein de traverser un rival des plus dangereux, et d'être relayé par un autre d'une dépense qui commençait à lui peser. Le chevalier de Grammont pourvut à l'un et à l'autre comme il l'avait souhaité.

Bientôt grisons furent en campagne; lettres et présents trottèrent. On l'écouta tant qu'il voulut, on se laissa lorgner, on répondit même, mais ce fut tout. Il s'aperçut que la belle prenait volontiers, mais qu'elle ne donnait que peu. Cela fit que, sans renoncer à ses prétentions sur elle, il se mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avait une des filles d'honneur de la reine qui s'appelait Warmestré[1]; c'était une beauté toute différente de l'autre. La Midleton, bien faite, blonde et blanche, avait dans les manières et le discours quelque chose de précieux et d'affecté. L'indolente langueur dont elle se parait n'était pas du goût de tout le monde. On s'endormait aux sentiments de délicatesse qu'elle voulait expliquer sans les comprendre; et elle ennuyait en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentait tous les autres; et l'ambition de passer pour bel esprit ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuse, qui subsistait longtemps après sa beauté.

« Il était très-capable et très-vicieux ; sa conversation enjouée plaisait beaucoup au roi, et il avait en affaires une grande dextérité. »

1. Il paraît que le nom de Warmestré n'est pas le nom véritable de cette *fille d'honneur*, et qu'elle se nommait Mary Kirk, sœur de la comtesse d'Oxford. Son portrait, dû au pinceau de Lely, fait partie de la galerie de Windsor, et, de fait, c'était une charmante personne.

L'autre était brune. Elle n'avait point de taille, encore moins d'air; mais, avec des couleurs très-vives, c'étaient des yeux pleins de feu, des regards agaçants, qui n'épargnaient rien pour engager, et qui promettait tout pour retenir. La suite n'a que trop fait voir qu'elle consentait à ce qu'ils promettaient de plus téméraire.

C'était entre ces deux déités que flottaient les vœux du chevalier de Grammont, et que ses présents étaient partagés. Les gants parfumés, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricot, les essences et autres menues denrées d'amour arrivaient de Paris chaque semaine, avec quelque nouvel habit pour lui; mais à l'égard des présents plus solides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamants, brillants et belles guinées de Dieu, cela se trouvait en espèces dans la ville de Londres, et les belles s'en accommodaient comme si cela fût venu de plus loin.

La beauté de mademoiselle Stewart commençait alors à faire du bruit. La comtesse de Castelmaine s'aperçut que le roi la regardait. Mais, au lieu de s'en alarmer, elle favorisa tant qu'elle put ce nouveau goût, soit par une imprudence ordinaire à celles qui se croient au-dessus des autres, soit qu'elle voulût, par cet amusement, détourner l'attention du roi du commerce qu'elle avait avec Jermyn. Elle ne se contentait pas de paraître sans inquiétude sur une distinction dont toute la cour commençait à s'apercevoir; elle affecta d'en faire sa favorite, la mit de tous les soupers qu'elle donnait au roi; et, dans la confiance de ses propres charmes,

poussant la témérité jusqu'au bout, elle la retenait souvent à coucher[1]. Le roi, qui ne manquait guère à venir chez la Castelmaine avant qu'elle se levât, ne manquait guère d'y trouver aussi mademoiselle Stewart au lit avec elle. Les objets les plus indifférents ont des attraits dans un nouvel entêtement : cependant l'imprudente Castelmaine ne fut point jalouse que cette rivale parût auprès d'elle en cet état, sûre, quand bon lui semblerait, de triompher de tout ce que ces occasions auraient eu de plus avantageux pour la Stewart; mais il en alla tout autrement.

Le chevalier de Grammont voyait ce manége sans y pouvoir rien comprendre; mais, comme il était attentif aux penchants du roi, il se mit à lui faire sa cour, en exagérant le mérite de cette nouvelle maîtresse. C'était une figure de plus d'éclat qu'elle n'était touchante. On ne pouvait guère avoir moins d'esprit ni plus de beauté. Tous ses traits étaient beaux et réguliers; mais sa taille ne l'était pas. Cependant elle était menue, assez droite, et plus grande que le commun des femmes. Elle avait de la grâce, dansait bien, parlait le français mieux que sa langue naturelle; elle était polie, possédait cet air de pa-

1. Cette familiarité, qui nous paraît un peu étrange, n'avait alors rien qui sortît des habitudes reçues. Madame de Maintenon couchait avec Ninon de Lenclos. La fille de madame Lecocq couchait avec madame de Langey, à ce que nous apprend Tallemant des Réaux (édit. de 1840, t. X, p. 197). La fille de M. de Montbazon avait épousé le beau connétable de Luynes : « leur ménage ne manque pas d'originalité; Louis XIII couchait de temps en temps avec eux, je ne sais en quelle place du lit. » Ainsi s'exprime M. Paul Boiteau dans une de ses notes sur l'*Histoire amoureuse des Gaules*.

rure après lequel on court, et qu'on n'attrape guère, à moins que de l'avoir pris en France dès sa jeunesse. Tandis que ses charmes faisaient leur chemin dans le cœur du roi, ceux de la Castelmaine se donnaient du bon temps au gré de tous ses caprices.

Madame Hyde [1] tenait un rang considérable parmi les beautés qu'une prévention aveugle avait coiffées du mérite de Jermyn. Elle venait d'épouser un homme qu'elle avait aimé. Par ce mariage elle était belle-sœur de madame la duchesse : brillante par son propre éclat, pleine d'agréments et d'esprit. Cependant elle crut que tant qu'on ne parlerait point d'elle pour Jermyn, tous les autres avantages ne seraient rien pour sa gloire; et ce fut pour y mettre la dernière main qu'elle s'avisa de se jeter à sa tête.

Elle était d'une taille médiocre; elle avait la peau d'une blancheur éblouissante, les mains jolies, et le pied surprenant, en Angleterre même. Une longue habitude avait tellement attendri ses regards, que ses yeux ne s'ouvraient qu'à la chinoise; et quand elle lorgnait on eût dit qu'elle faisait quelque chose de plus.

Jermyn la reçut d'abord; mais, ne sachant bientôt qu'en faire, il trouva bon de la sacrifier à la Castelmaine. Le sacrifice ne lui déplut pas. C'était beaucoup pour sa gloire d'avoir enlevé Jermyn à tant de concurrentes, mais ce n'était rien pour le reste.

1. Théodosie, fille d'Arthur Capel, première femme d'Henri Hyde, deuxième comte de Clarendon. Son portrait, peint par Lely, montre une fort jolie femme, douée d'un embonpoint voluptueux.

Jacob Hall, fameux danseur de corde, était en vogue à Londres en ce temps-là [1]. Sa disposition et sa force charmaient en public : on voulait voir ce que c'était en particulier ; car on lui trouvait dans son habit d'exercice une toute autre conformation et bien d'autres jambes que celles du fortuné Jermyn. Le voltigeur ne trompa point les conjectures de la Castelmaine, à ce que prétendaient celles du public et ce que publiaient maints couplets de chansons, beaucoup plus à l'honneur du danseur que de la comtesse ; mais elle se mit au-dessus de tous ces petits bruits, et n'en parut que plus belle.

Pendant que la satire s'exerçait à ses dépens, on se battait tous les jours pour les faveurs d'une autre beauté, qui n'en était guère plus chiche qu'elle. C'était madame de Shrewsbury.

Le comte d'Arran, qui l'avait servie des premiers,

1. La symétrie et l'élégance des formes de ce baladin, son agilité et sa vigueur le rendirent célèbre ; les dames se plaisaient à reconnaître chez lui :

> Force d'Hercule et grâce d'Adonis,
> Dons fortunés, prisés en tous pays.

La duchesse de Cléveland en devint éprise et lui fit de riches cadeaux ; elle menait cette intrigue de front avec une autre dont l'acteur Goodman était le héros. Pepys raconte qu'il soupa avec Hall le 21 septembre 1668, et que l'acrobate, qui lui parut doué d'une grande force, lui dit qu'il était souvent tombé, mais sans jamais se casser de membres.

Le portrait de Hall a été peint par Van-Vort ; il révèle une figure agréable que rehausse une longue chevelure flottante. Ne le confondons pas avec son presque homonyme, l'acteur Hart, que Pepys nomme aussi à plusieurs reprises, et qui fut également l'objet des caprices de la Castelmaine.

n'avait pas été des derniers à la quitter. Cette beauté, moins fameuse pour ses conquêtes que pour les malheurs qu'elle a causés, mettait son plus grand mérite à être plus sémillante que les autres. Comme personne ne pouvait se vanter d'avoir été seul dans ses bonnes grâces, personne aussi ne pouvait se plaindre d'en avoir été mal reçu. Jermyn trouva mauvais qu'elle ne lui eût pas fait d'avances, sans considérer qu'elle n'en avait pas le temps. Sa gloire en fut piquée ; mais ce fut mal à propos qu'il s'avisa de l'enlever à ses autres amants.

Thomas Howard [1], frère du comte de Carlisle, en était un. Il n'y avait point d'homme en Angleterre ni plus brave ni mieux fait. Quoique son air fût froid et que ses manières parussent douces et pacifiques, personne n'était ni plus fier ni plus emporté. La Shrewsbury, donnant tête baissée dans les premières agaceries de l'invincible Jermyn, Howard ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine : cependant, comme elle voulait le ménager, elle consentit à recevoir une collation, qu'il lui avait si souvent proposée qu'elle n'osa plus s'en défendre : un certain jardin, nommé Spring-Garden, devait être la scène de cette fête.

Dès que la partie fut liée, Jermyn en fut averti sous main. Howard avait une compagnie dans le régiment des gardes ; et un des soldats de cette compagnie jouait assez bien de la musette. Cette musette fut de la fête, et Jermyn se trouva dans le jardin

1. C'était le quatrième fils de sir William Howard. Il mourut en 1678; il avait épousé Marie, duchesse de Richmond, fille du duc de Buckingham.

comme par hasard : enflé de ses premières prospérités, il s'était mis sur son air de vainqueur pour achever cette dernière conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la Shrewsbury parut sur le balcon.

Je ne sais comme elle trouva son héros, mais Howard ne le trouva pas à son gré. Cela n'empêcha pas Jermyn de monter au premier signe qu'elle lui fit ; et, ne se contentant pas de faire le petit tyran dans une fête qui n'était pas à son intention, après s'être emparé des lorgneries de la belle, il épuisa ses lieux communs et toute sa petite ironie à railler le repas et à tourner la musique en ridicule.

Howard n'était pas grand railleur ; mais, comme il était encore moins endurant, trois fois le festin fut sur le point d'être ensanglanté ; mais trois fois il supprima son impétuosité naturelle pour faire éclater ailleurs son ressentiment sans obstacle.

Jermyn, sans faire attention à sa mauvaise humeur, poursuivit sa pointe, parla toujours à madame de Shrewsbury, et ne la quitta qu'après le repas.

Il se coucha fier de ce triomphe, et fut réveillé le lendemain par un cartel. Il prit pour second Gilles Rawlings, homme de bonne fortune et gros joueur ; Howard se servit de Dillon, adroit et brave, fort honnête homme, et, par malheur, intime ami de Rawlings.

Dans ce combat la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour : le pauvre Rawlings y fut tué tout raide, et Jermyn, percé de trois grands coups d'épée, fut porté chez son oncle avec fort peu de signes de vie.

Pendant que le bruit de cet événement occupait la cour, selon les divers intérêts que l'on y prenait, le chevalier de Grammont eut avis par Jones, son ami, son confident et son rival, qu'un autre s'empressait auprès de la Midleton. C'était Montague[1] peu dangereux pour sa figure, mais fort à craindre par son assiduité, par l'adresse de son esprit, et par d'autres talents qui sont comptés pour quelque chose quand il est permis de les faire valoir.

Il n'en fallait pas la moitié tant pour mettre en mouvement toute la vivacité du chevalier de Grammont sur la concurrence. Ses inquiétudes réveillèrent en lui ce que le désir de vengeance, le malin vouloir et l'expérience peuvent imaginer d'expédients pour troubler le repos d'un rival et pour désespérer une maîtresse. Son premier mouvement fut de lui renvoyer ses lettres et de lui redemander son argent avant de commencer à la tourmenter; mais, rejetant ce projet, comme indigne de l'injustice qu'on lui faisait, il était sur le point de travailler à la désolation de la pauvre Midleton, lorsqu'il vit par hasard mademoiselle d'Hamilton. Dès ce moment plus de ressentiment contre la Midleton, plus d'empressement pour la Warmestré,

1. Rulph Montagu, second fils d'Édouard, lord Montagu. Il fut grand écuyer (*master of the horse*) de la reine, et en 1669 il fut envoyé en France comme ambassadeur extraordinaire. Plein de zèle pour la cause protestante, il quitta la cour et s'éloigna de l'Angleterre dans les dernières années du règne de Charles II; il prit une part active à la révolution qui renversa Jacques II; en 1689 il fut créé comte et en 1705 duc de Montagu. Il mourut en 1709 âgé de soixante-treize ans.

plus d'inconstance, plus de vœux flottants. Cet objet les fixa tous, et de ses anciennes habitudes il ne lui resta que l'inquiétude et la jalousie.

Ses premiers soins furent de plaire; mais il vit bien que pour réussir il fallait s'y prendre tout autrement qu'il n'avait fait jusque lors.

La famille de mademoiselle d'Hamilton, assez nombreuse, occupait une maison grande et commode près de la cour. Celle du duc d'Ormond n'en bougeait. Ce qu'il y avait de plus distingué dans Londres s'y trouvait tous les jours. Le chevalier de Grammont y fut reçu selon son mérite et sa qualité. Il s'étonna d'avoir employé tant de temps ailleurs; mais, après avoir fait cette connaissance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenait que mademoiselle d'Hamilton était digne de l'attachement le plus sincère et le plus sérieux. Rien n'était meilleur que sa naissance, et rien de plus charmant que sa personne.

CHAPITRE VII.

Le chevalier de Grammont devient amoureux de mademoiselle d'Hamilton. Aventure d'un bal de la reine. Voyage du valet de chambre Termes à Paris.

Le chevalier de Grammont, peu content de ses galanteries, se voyant heureux sans être aimé, devint jaloux sans être amoureux.

La Midleton, comme on l'a dit, allait éprouver

comme il se prenait pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il savait pour plaire.

Il fut la chercher chez la reine, où il y avait bal. Elle y était; mais, par bonheur pour elle, mademoiselle d'Hamilton y était aussi. Le hasard avait fait que de toutes les belles personnes de la cour c'était celle qu'il avait le moins vue et celle qu'on lui avait le plus vantée. Il la vit donc pour la première fois de près, et s'aperçut qu'il n'avait rien vu dans la cour avant ce moment. Il l'entretint; elle lui parla. Tant qu'elle dansa ses yeux furent sur elle; et dès ce moment plus de ressentiment contre la Midleton. Elle était dans cet heureux âge où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Elle avait la plus belle taille, la plus belle gorge et les plus beaux bras du monde. Elle était grande, et gracieuse jusque dans le moindre de ses mouvements. C'était l'original que toutes les femmes copiaient pour le goût des habits et l'air de coiffure. Elle avait le front ouvert, blanc et uni; les cheveux bien plantés, et dociles pour cet arrangement naturel qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur, que les couleurs empruntées ne sauraient imiter, formait son teint. Ses yeux n'étaient pas grands; mais ils étaient vifs, et ses regards signifiaient tout ce qu'elle voulait. Sa bouche était pleine d'agréments, et le tour de son visage parfait. Un petit nez délicat et retroussé n'était pas le moindre ornement d'un visage tout aimable. Enfin, à son air, à son port, à toutes les grâces répandues sur sa personne entière, le chevalier de Grammont ne douta point qu'il n'y eût de quoi former des préjugés avantageux sur tout le reste. Son

esprit était à peu près comme sa figure. Ce n'était point par ces vivacités importunes, dont les saillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchait à briller dans la conversation. Elle évitait encore plus cette lenteur affectée dans le discours, dont la pesanteur assoupit ; mais, sans se presser de parler, elle disait ce qu'il fallait, et pas davantage. Elle avait tout le discernement imaginable pour le solide et le faux brillant, et, sans se parer à tout propos des lumières de son esprit, elle était réservée, mais très-juste dans ses décisions. Ses sentiments étaient pleins de noblesse, fiers à outrance quand il en était question. Cependant elle était moins prévenue sur son mérite qu'on ne l'est d'ordinaire quand on en a tant. Faite comme on vient de le dire, elle ne pouvait manquer de se faire aimer ; mais, loin de le chercher, elle était difficile sur le mérite de ceux qui pouvaient y prétendre.

Plus le chevalier de Grammont était persuadé de ces vérités, plus il s'efforçait de plaire et de persuader à son tour. Son esprit amusant, sa conversation vive, légère et toute nouvelle, le faisait écouter ; mais il était embarrassé de ce que les présents, qui faisaient si promptement leur chemin dans son ancienne méthode, n'étaient plus de saison dans celle dont il fallait désormais se servir.

Il avait un vieux valet de chambre, nommé Termes, hardi voleur, et menteur encore plus effronté. Il avait coutume de partir de Londres toutes les semaines, pour les commissions dont on a parlé ; mais depuis la disgrâce de la Midleton et l'aventure de la Warmestré, le seigneur Termes n'était plus employé

que pour les habits que son maître faisait venir de Paris, et ne s'acquittait pas toujours fidèlement de cette commission, comme on va le voir.

La reine avait de l'esprit, et mettait tous ses soins à plaire au roi par les complaisances qui coûtaient le moins à sa tendresse. Elle était attentive aux plaisirs et aux amusements qu'elle pouvait fournir, surtout lorsqu'elle devait en être.

Elle avait imaginé pour cet effet une mascarade galante, où ceux qu'elle nomma pour danser devaient représenter différentes nations. Elle donna du temps pour s'y préparer ; et durant ce temps on peut croire que les tailleurs, les couturières et les brodeurs ne furent pas sans occupation. Les beautés qui devaient en être n'étaient guère plus tranquilles ; cependant mademoiselle d'Hamilton eut assez de loisir pour faire deux ou trois petites pièces, dans une conjoncture si favorable pour le ridicule qu'on pouvait donner aux impertinentes de la cour. Il y en avait deux qui l'étaient par excellence. L'une était madame de Muskerry[1], femme de son cousin germain ; et l'autre était une fille d'honneur de la duchesse, qu'on appelait Blague.

La première, que son mari n'avait pas assurément épousée pour ses beaux yeux, était faite comme la plupart des riches héritières, pour qui l'équitable

1. Lady Marguerite Muskerry était la fille unique du cinquième comte de Clanricarde. Son mari, Charles, vicomte de Muskerry, fut tué dans la bataille navale livrée aux Hollandais, le 3 juin 1665. Onze ans après, sa veuve se remaria à Robert Villiers, vicomte de Purbeck, et, après la mort de ce second mari, survenue en 1685, elle épousa en troisièmes noces Robert Fielding. Elle mourut au mois d'août 1698.

nature semble avare de ses richesses à mesure qu'elles sont comblées de celles de la fortune. Elle avait la taille d'une femme grosse, sans l'être; mais elle boitait avec plus de raison, car de deux jambes infiniment courtes, elle en avait une qui l'était beaucoup plus que l'autre; un visage assortissant mettait la dernière main au désagrément de sa figure.

Mademoiselle Blague était une autre espèce de ridicule[1]. Sa taille n'était ni bien ni mal; son visage était de la dernière fadeur, et son teint se fourrait partout, avec de petits yeux reculés, garnis de paupières blondes, longues comme le doigt. Avec ses attraits, elle se mettait en embuscade pour surprendre les cœurs; mais elle s'y serait tenue en vain sans l'arrivée du marquis Brisacier. Le ciel semblait les avoir faits l'un pour l'autre. Il avait tout ce qu'il faut dans l'extérieur et dans les manières pour éblouir une créature de son caractère. Il parlait éternellement sans rien dire, et renchérissait dans ses habits sur les modes les plus outrées. La Blague crut que tout ce fracas s'adressait à elle; et le seigneur Brisacier crut que ces longues paupières de la Blague n'avaient jamais couché que lui en joue. On s'aperçut du bien qu'ils se voulaient; cependant ils n'en étaient qu'aux muets interprètes quand mademoiselle d'Hamilton s'avisa de se mêler de leurs affaires.

1. Marie ou Henriette-Marie, fille d'un colonel. En 1675, elle joua le rôle de Diane dans une pièce de Crowe, *Calisto*, représentée à la cour. Plus tard, elle épousa sir Thomas Yarborough. Il se trouvait toujours des hommes assez intrépides pour ne pas craindre de devenir les maris des filles d'honneur.

Elle voulut faire les choses dans l'ordre, et commença par sa cousine de Muskerry, à cause de sa qualité. Les deux entêtements de cette dernière étaient la danse et la parure. La magnificence des habits n'était pas soutenable avec sa figure; mais, quoique la danse fût encore plus insoutenable, elle ne manquait pas un bal de la cour, et la reine avait assez de complaisance pour le public pour ne jamais manquer de la faire danser; mais il n'y eut pas moyen de la mettre d'une fête aussi sérieuse et aussi magnifique que cette mascarade. La Muskerry séchait d'impatience pour les ordres qu'elle attendait.

Ce fut sur cette inquiétude, dont mademoiselle d'Hamilton fut avertie, qu'elle forma le dessein de se donner une petite fête aux dépens de cette folle. La reine envoyait des billets à celles qu'elle nommait, dans lesquels la manière dont elles devaient se mettre était marquée. Mademoiselle d'Hamilton fit écrire un billet tout semblable pour madame de Muskerry, en Babylonienne.

Elle assembla son conseil pour aviser aux moyens de le faire tenir. Ce conseil était composé d'un de ses frères et d'une sœur, qui se divertissaient volontiers aux dépens de ceux qui le méritaient. Après avoir consulté quelque temps, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Mylord Muskerry[1] ne faisait que de sortir avec elle quand elle le reçut. Il était fort honnête homme, assez sérieux,

1. Fils aîné du comte de Clancarty. C'était un jeune homme d'un courage remarquable, un excellent officier, qui serait parvenu aux plus hauts emplois, si une mort prématurée ne l'avait enlevé.

fort sévère, et mortel ennemi du ridicule. La laideur de sa femme ne lui était pas tant à charge que celui qu'elle se donnait dans toutes les occasions qui s'en présentaient. Il se crut en sûreté dans celle dont il est question, ne croyant pas que la reine voulût gâter sa mascarade en la nommant : cependant, comme il connaissait la fureur dont sa femme se donnait en spectacle par sa danse et par sa parure, il venait de l'exhorter bien sérieusement à se contenter d'être spectatrice de cette fête, quand même la reine aurait la cruauté de l'en mettre. Il prit ensuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avait entre sa figure et celle des personnes auxquelles la danse et l'éclat sont permis. Son sermon finit enfin par une défense expresse de briguer dans cette fête une place qu'on ne songeait pas à lui donner.

Mais, loin de prendre son avis en bonne part, elle se mit en tête que lui seul avait détourné la reine de lui faire un honneur qu'elle souhaitait ardemment; et sitôt qu'il fut sorti, son dessein fut de s'aller jeter aux pieds de Sa Majesté pour en demander justice. Ce fut justement dans ces dispositions qu'elle reçut le billet. Elle le baisa trois fois; et, sans égard aux défenses de son mari, elle monta promptement en carrosse pour s'informer chez tous les marchands qui trafiquaient au Levant, de quelle manière les dames de qualité s'habillaient à Babylone.

Le panneau qu'on tendait à mademoiselle Blague était d'une autre espèce. Elle était d'une confiance sur ses appas, et d'une crédulité sur leurs effets, à donner dans tout ce qu'on voulait.

Brisacier, qu'elle en croyait dûment atteint, avait

l'esprit orné de lieux communs et de chansonnettes. Il chantait faux avec méthode, et mettait sans cesse en avant l'un et l'autre de ses talents heureux. Le duc de Buckingham le gâtait, autant qu'il pouvait, par les louanges qu'il donnait à sa voix et à son esprit.

La Blague, qui n'entendait presque point le français, se régla sur cette autorité pour admirer l'un et l'autre. On s'aperçut que toutes les paroles qu'il lui chantait ne faisaient mention que de blondes, et que, prenant toujours la chose pour elle, ses paupières s'en humiliaient par reconnaissance et par pudeur. Ce fut sur ces observations qu'on résolut de mettre en jeu la Blague dès qu'il en serait temps.

Pendant que ces petits projets se formaient, le roi, qui ne cherchait qu'à faire plaisir au chevalier de Grammont, lui demanda s'il voulait être de la mascarade, à la charge de mener mademoiselle d'Hamilton. Il ne se piquait pas d'être assez danseur pour une occasion comme celle-là; cependant il n'avait garde de refuser cette proposition. « Sire, dit-il, de toutes les bontés qu'il vous a plu me témoigner depuis que je suis ici, cette dernière m'est la plus sensible; et, pour vous en marquer ma reconnaissance, je vous promets de bons offices auprès de la petite Stewart. » Il le disait, parce qu'on venait de lui donner un appartement séparé du reste des filles de la reine, et que les respects des courtisans commençaient à se tourner vers elle. Le roi reçut agréablement la plaisanterie; et, l'ayant remercié d'une offre si nécessaire : « Monsieur le chevalier, lui dit-il, de quelle manière vous mettrez-vous pour le bal? Je

vous laisse le choix des nations... — Si cela est, reprit le chevalier de Grammont, je m'habillerai à la française pour me déguiser; car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglais dans votre ville de Londres. J'aurais, sans cela, quelque envie de me mettre à la romaine; mais de peur de me faire des affaires avec le prince Robert[1], qui prend si chaudement les intérêts d'Alexandre contre mylord Thanet[2], qui se déclare pour César, je n'ose plus m'habiller en héros. Du reste, quoique j'aie la danse cavalière, avec de l'oreille et de l'esprit j'espère me tirer d'affaire : de plus, mademoiselle d'Hamilton mettra bien ordre qu'on n'aura pas trop d'attention pour moi. Quant à mon habillement, je ferai partir Termes demain matin; et si je ne vous fais voir à son retour l'habit le plus galant que vous ayez encore vu, tenez-moi pour la nation la plus déshonorée de votre mascarade. »

Termes partit avec des instructions réitérees sur le sujet de son voyage; et son maître, redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courrier ne pouvait pas encore être débarqué, qu'il commençait à compter les moments, dans l'at-

1. Robert de Bavière, neveu de Charles Ier, dont il défendit vaillamment la cause. Il mourut en 1682, âgé de soixante-trois ans. La suite de ce récit nous racontera sa passion pour une actrice. On lui attribue l'invention de la gravure à la manière noire. C'est une question qui a savamment été examinée par M. L. de Laborde dans son *Histoire* de ce genre de gravure (Paris, 1839, in-4). Le portrait de ce prince, peint par Rembrandt, le représente dans sa jeunesse.

2. John Tufton, second comte de Thanet, mort en 1664, ou peut-être, comme le croit lord Orford, son fils aîné, Nicolas Tufton, troisième comte de Thanet, mort en 1679.

tente de son retour. Il s'en occupa jusqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que mademoiselle d'Hamilton et sa petite société prirent pour l'exécution de leur dessein.

Les gants de Martial étaient fort à la mode dans ce temps-là. Elle en avait quelques paires par hasard. Elle en envoya une à mademoiselle Blague, accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui se pût trouver, et elle y joignit ce billet :

« Vous étiez l'autre jour plus charmante que « toutes les blondes de l'univers. Je vous vis hier « encore plus blonde que vous ne l'étiez ce jour-là. « Si vous continuez, que deviendra mon cœur ? Mais « il y a longtemps qu'il est la proie de vos yeux « marcassins ? Serez-vous demain de la mascarade ? « Mais peut-il y avoir des charmes dans une fête où « vous ne seriez pas ? N'importe ; je vous reconnaî- « trai, dans quelque déguisement que vous soyez. « Mais je serai mieux éclairci de mon sort par le « présent que je vous envoie. Vous porterez des « nœuds de ce ruban à vos cheveux, et ces gants « baiseront les plus belles mains du monde. »

Ce billet avec le présent furent rendus à la Blague avec le même succès qu'on avait fait tenir celui de Babylonienne à madame de Muskerry. On venait d'en rendre compte à mademoiselle d'Hamilton, quand cette madame de Muskerry lui vint rendre visite : elle paraissait fort affairée. L'heure commençait à la gagner, quand sa cousine la pria de passer dans son cabinet. Dès qu'elles y furent : « Je vous demande le secret, dit la Muskerry, pour celui que

je vais vous dire. N'admirez-vous point comme les hommes sont faits? Ne vous y fiez pas trop, ma chère cousine. Mylord Muskerry, qui devant notre mariage aurait passé les jours et les nuits à me voir danser, s'avise à présent de me le défendre, et dit que cela ne me convient pas. Ce n'est pas tout; il m'en a si souvent rebattu les oreilles au sujet de la mascarade, que je suis obligée de cacher l'honneur que la reine m'a fait de me nommer. Cependant je suis étonnée qu'on ne me fasse pas savoir qui doit me mener. Mais si vous saviez la peine qu'on a de trouver dans cette maudite ville de quoi se mettre en Babylonienne, vous auriez pitié de ce que j'ai souffert depuis le temps qu'on m'a nommée : outre que ce qu'il m'en coûte passe toute imagination. »

Ce fut en cet endroit que l'envie de rire, qui n'avait fait qu'augmenter à mesure que Mademoiselle d'Hamilton l'avait supprimée, la vainquit enfin par un éclat immodéré. La Muskerry lui en sut bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la bizarrerie de son époux. Mademoiselle d'Hamilton lui dit que tous les maris étaient à peu près de même; qu'il ne fallait pas s'embarrasser de leurs fantaisies; qu'elle ne savait pas qui devait la mener dans la mascarade; mais que, puisqu'elle était nommée, celui qui l'était avec elle ne lui manquerait pas; qu'elle ne comprenait pourtant pas qu'il ne se fût pas encore déclaré, à moins qu'il n'eût aussi une épouse fantasque, qui lui eût interdit la danse.

Cette conversation finie, la Muskerry sortit avec empressement pour tâcher de savoir quelques nouvelles de son danseur. Ceux qui trempaient dans le com-

plot riaient à gorge déployée de la visite avec mademoiselle d'Hamilton, quand mylord Muskerry leur en fit une à son tour; et, tirant mademoiselle d'Hamilton à l'écart : « Ne sauriez-vous point, dit-il, s'il y a quelque bal dans la ville demain ? — Non, dit-elle. Pourquoi? — Parce que je viens d'apprendre que ma femme fait de grands préparatifs d'habits. Je sais bien qu'elle n'est pas de la mascarade : j'y ai mis bon ordre; mais, comme elle a le diable au corps pour la danse, je meurs de peur qu'elle ne se donne quelque nouveau ridicule, malgré toutes mes précautions. Encore si c'était pour la bourgeoisie, dans quelque lieu retiré, je n'en serais pas en peine ! »

On le rassura le mieux qu'on put; et l'ayant congédié sous prétexte de mille choses qu'on avait à faire pour le jour suivant, mademoiselle d'Hamilton se crut en liberté pour le reste de la journée, lorsqu'elle vit arriver une certaine mademoiselle Price, fille d'honneur de madame la duchesse [1]. C'était justement ce qu'elle cherchait. Il y avait quelque temps que cette fille et la Blague se harpillaient au sujet de Dongan [2], que la Price avait enlevé à cette dernière. La haine subsistait encore entre ces deux divinités.

1. La mémoire d'Hamilton le sert mal ; miss Price était fille d'honneur de la reine; son père, sir Edmond Warcup, s'était mis dans la tête que Charles divorcerait afin de l'épouser. Il reste de lui des lettres où il dit « que sa fille a été cette nuit et la précédente avec le roi et a été très-gracieusement reçue. »

2. On a peu de renseignements sur ce personnage; il en est question dans une lettre imprimée dans la *Correspondance* de sir Richard Fanshaw (4 juin 1664). Il cherchait alors à passer de Cadix à Tanger, afin de contribuer à la défense de cette place.

Quoique les filles d'honneur ne fussent point nommées pour la mascarade, elles y devaient assister, et par conséquent ne rien négliger pour y briller. Mademoiselle d'Hamilton avait encore une paire de gants pareils à celle qu'elle avait envoyée à la Blague; elle en fit présent à sa rivale, avec quelques nœuds du même ruban, qui semblait fait exprès pour elle, brune comme elle était. La Price lui en fit mille remercîments, et lui promit de s'en faire honneur au bal. « Vous me ferez plaisir, dit mademoiselle d'Hamilton; mais si vous dites qu'une bagatelle comme cela vient de moi, je ne vous le pardonnerai jamais. Au reste, lui dit-elle, n'allez pas ôter le marquis de Brisacier à cette pauvre Blague, comme vous avez fait de Dongan. Je sais bien qu'il ne tient qu'à vous. Vous avez de l'esprit : vous parlez français; et pour peu qu'il vous eût entretenue, l'autre n'aurait que faire d'y prétendre. »

Il n'en fallut pas davantage. La Blague n'était que ridicule et coquette. Mademoiselle Price était ridicule et coquette et quelque chose de plus.

Le jour du bal venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devaient composer étaient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement était si remarquable dans les plus frivoles; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paraître en habit de ville, qui avait déjà paru. La chose était monstrueuse pour la conjoncture, et nouvelle pour lui. Vainement portait-il le plus beau point, la perruque la plus vaste et la mieux

poudrée qu'on pût voir; son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenait point à la fête.

Le roi s'en aperçut d'abord : « Chevalier de Grammont, lui dit-il, Termes n'est donc point arrivé?... — Pardonnez-moi, sire, dit-il, Dieu merci.... — Comment, Dieu merci? dit le roi; lui serait-il arrivé quelque chose par les chemins? — Sire, dit le chevalier de Grammont, voici l'histoire de mon habit et de M. Termes, mon courrier. » A ces mots le bal, tout prêt à commencer, fut suspendu. Tous ceux qui devaient danser faisaient un cercle autour du chevalier de Grammont; il poursuivit ainsi son récit :

« Il y a deux jours que ce coquin devrait être ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivait pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la ceinture, fait enfin comme un excommunié. « Hé bien, monsieur le faquin! lui dis-je, voilà de vos façons de faire! vous vous faites attendre jusqu'à l'extrémité; encore est-ce un miracle que vous soyez arrivé. — Oui, mor..., dit-il, c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel habit du monde, que M. le duc de Guise[1] lui-même a pris la peine de commander. — Donne-le donc, bourreau, lui dis-je. — Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze

1. Henri de Lorraine, duc de Guise, comte d'Eu, prince de Joinville, pair et grand-chambellan de France, mort à Paris, le 2 juin 1664, à l'âge de cinquante ans. Tallemant des Réaux en parle avec détail, et le signale comme un des hommes du monde le plus enclin à l'amour. (Voir t. VII, p. 111, édit. de 1840, et t. V, p. 111, édit. de 1856.)

brodeurs après, qui n'ont fait que travailler jour et nuit, tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. — Et où est-il, traître, qui ne fais que raisonner dans le temps que je devrais être habillé? — Je l'avais, dit-il, empaqueté, serré, ployé, que toute la pluie du monde n'en eût point approché. Me voilà à courir jour et nuit, connaissant votre impatience, et qu'il ne faut pas lanterner avec vous... — Mais où est-il, m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté? — Péri, monsieur, me dit-il en joignant les mains. — Comment, péri! lui dis-je en sursaut. — Oui, péri, perdu, abîmé : que vous dirai-je de plus? — Quoi! le paquebot a fait naufrage? lui dis-je. — Oh, vraiment, c'est bien pis, comme vous allez voir, me répondit-il. J'étais à une demi-lieue de Calais hier au matin, et voulus prendre le long de la mer pour faire plus de diligence; mais, ma foi, l'on dit bien vrai qu'il n'est rien tel que le grand chemin; car je donnai tout au travers d'un sable mouvant, où j'enfonçai jusqu'au menton. — Un sable mouvant auprès de Calais! lui dis-je. — Oui, monsieur, me dit-il; et si bien sable mouvant, que je me donne au diable si on me voyait autre chose que le haut de la tête quand on m'en a tiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l'en sortir; mais pour mon porte-manteau, où malheureusement j'avais mis votre habit, jamais on ne l'a pu trouver; il faut qu'il soit pour le moins une lieue sous terre. »

Voilà, sire, poursuivit le chevalier de Grammont, l'aventure et le récit que m'en a fait cet honnête homme. Je l'aurais infailliblement tué, si je n'avais

eu peur de faire attendre mademoiselle d'Hamilton, et si je n'avais été pressé de vous donner avis du sable mouvant, afin que vos courriers prennent soin de l'éviter. »

Le roi se tenait les côtés de rire, quand le chevalier de Grammont, prenant la parole : « A propos, Sire, dit-il, j'oubliais de vous dire que, pour augmenter ma mauvaise humeur, je me suis vu arrêter, comme je sortais de ma chaise, par un diable de fantôme en masque, qui me voulait à toute force persuader que la reine m'avait ordonné de danser avec elle ; et comme je m'en suis défendu le moins brutalement qu'il m'a été possible, elle m'a chargé de m'informer ici qui doit la mener, et m'a prié de l'envoyer prendre incessamment. Ainsi, Votre Majesté ne ferait point de mal de donner ses ordres pour cela ; car elle s'est mise en embuscade dans un carrosse pour saisir tous les passants à la porte de White-Hall. Au reste, je vous puis dire que c'est une chose à voir que son habillement. Il faut qu'elle ait plus de soixante aunes de gaze et de toile d'argent autour d'elle, sans compter une espèce de pyramide sur la tête, garnie de cent mille brimborions. »

Ce dernier récit étonna toute l'assemblée, à la réserve de ceux qui avaient part à l'aventure. La reine assura que ce qu'elle avait nommé pour le bal était présent ; et le roi, après quelques moments de réflexion : « Je parie, dit-il, que c'est la duchesse de Newcastle [1]. — Et moi, dit mylord Muskerry, s'ap-

1. Marguerite Lucas, la plus jeune des filles de Charles-Lucas, et fille d'honneur de la reine Henriette, femme de Charles Ier, qu'elle suivit en exil. Elle épousa, à Paris, le duc de Newcastle, et ne re-

prochant de mademoiselle d'Hamilton, je parie que c'est une autre folle; car je me trompe fort si ce n'est pas ma femme. »

Le roi voulut qu'on allât s'informer qui c'était, et qu'on la fît venir. Mylord Muskerry s'offrit à cette commission, par le pressentiment qu'on vient de dire, et ne fit pas mal. Mademoiselle d'Hamilton ne fut pas fâchée que ce fût lui, sachant bien qu'il ne se trompait pas dans sa conjecture. La plaisanterie aurait été beaucoup plus loin qu'elle n'avait prétendu, si la princesse de Babylone eût paru dans ses atours.

vint en Angleterre qu'après la Restauration; alors elle se livra en entier à ses goûts littéraires.

Elle avait toujours avec elle un certain nombre de jeunes personnes qui écrivaient ce qu'elle leur dictait. Quelques-unes d'entre elles couchaient dans une chambre voisine de la sienne, afin qu'elles pussent entendre sa sonnette et être prêtes, à quelque heure de la nuit que ce fût, pour mettre par écrit les idées qui lui venaient. Elle fit imprimer plusieurs volumes in-folio, intitulés : *Lettres philosophiques*, *Poëmes et Fantaisies*, *Comédies*, *Discours sur divers sujets*, etc., et il reste d'elle des manuscrits qui formeraient de même une longue série de gros livres. Devenus rares, ces divers écrits ne sont recherchés que de quelques bibliophiles; le seul qui conserve un peu d'intérêt est la vie du duc, son mari, quoique l'on y trouve bien des détails minutieux. Cette grande dame manquait de goût et de méthode; son instruction était superficielle et mal digérée, mais il faut reconnaître chez elle une imagination vive et un goût décidé pour l'étude. Elle fut comblée d'éloges de la part de ses contemporains, mais leurs panégyriques emphatiques n'ont pas été ratifiés par la postérité. Elle-même se décerne volontiers les louanges les plus outrées; elle écrivait sérieusement : « Il a plu à Dieu d'ordonner à la nature de revêtir sa servante du génie poétique et philosophique, même dès l'âge le plus tendre. »

Son portrait, peint par Diepenbeke, donne de sa beauté une idée fort avantageuse. Elle est représentée en costume de reine, ayant sur la tête une couronne, et sur les épaules un manteau doublé d'hermine.

Le bal ne fut pas trop bien exécuté, s'il faut parler ainsi, tant qu'on ne dansa que des danses sérieuses. Cependant il y avait dans cette assemblée d'aussi bons danseurs et d'aussi belles danseuses qu'il y en eût au monde; mais, comme le nombre n'en était pas grand, on quitta les danses françaises, pour se mettre aux contredanses. Quand ceux qui étaient de la mascarade en eurent dansé quelques-unes, le roi trouva bon de mettre en jour les troupes auxiliaires, pendant qu'on se reposerait. Les filles de la reine et celles de la duchesse furent menées par ceux qui étaient de la mascarade.

Ce fut alors qu'on eut le temps de prêter quelque attention à la Blague, et l'on trouva que le billet qu'on lui avait fait rendre de la part de Brisacier faisait son effet. Elle était arrivée plus jaune qu'un coing. Ses cheveux blonds étaient farcis de ce ruban couleur de citron, qu'elle y avait mis par complaisance; et pour éclaircir Brisacier de son sort, elle portait souvent à sa tête ses mains victorieuses, garnies des gants dont il était question. Mais si l'on fut surpris d'une coiffure qui la rendait plus blafarde que jamais, elle fut bien autrement surprise de voir la Price partager avec elle, de point en point, le présent de Brisacier. La surprise se changea bientôt en jalousie; car sa rivale n'avait pas manqué de l'accrocher de conversation sur ce qu'on lui avait insinué la veille; et Brisacier n'avait pas manqué de donner tête baissée dans ces premières agaceries, sans faire la moindre attention à la blonde Blague, ni aux signes qu'elle se tuait de faire pour l'instruire de son heureuse destinée

La Price était ronde et ragote, et par conséquent ne dansait point. Le duc de Buckingham, qui mettait le marquis de Brisacier sur les rangs le plus souvent qu'il pouvait, vint le prier de la part du roi de mener la Blague, sans savoir ce qui se passait alors dans le cœur de cette nymphe. Brisacier s'en défendit sur le mépris qu'il avait pour les contredanses. La Blague crut que c'était elle qu'on méprisait; et, voyant qu'il s'était remis en conversation avec sa mortelle ennemie, elle se mit à danser sans savoir ce qu'elle faisait. Quoique son indignation et sa jalousie fussent assez marquées pour en divertir la cour, il n'y eut que mademoiselle d'Hamilton et ses complices qui en eurent le plaisir entier. Leur satisfaction fut complète; car bientôt arriva mylord Muskerry, encore tout interdit de la vision dont le chevalier de Grammont avait fait le portrait. Il apprit à mademoiselle d'Hamilton que c'était la Muskerry en propre personne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avait jamais été; qu'il avait eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle avec une sentinelle à la porte de sa chambre. Le lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces incidents frivoles : peut-être aura-t-il raison : passons à d'autres.

Tout riait au chevalier de Grammont dans la nouvelle tendresse qui l'occupait. Il n'était pas sans rivaux; mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est qu'il était sans inquiétude. Il connaissait leur esprit et celui de mademoiselle d'Hamilton.

De ses amants le plus considérable et le moins déclaré était le duc d'York; mais il avait beau s'en

cacher, la cour était trop faite à ses manières pour douter de son goût pour elle. Il ne jugea pas à propos de déclarer des sentiments qu'il ne convenait pas à mademoiselle d'Hamilton d'apprendre ; mais il lui parlait tant qu'il pouvait, et la lorgnait d'assiduité. Comme la chasse était son plaisir favori, cet exercice l'occupait une partie du jour. Il en revenait d'ordinaire assez fatigué ; mais la présence de mademoiselle d'Hamilton le réveillait, quand elle se trouvait chez la reine ou chez la duchesse. C'était là que, n'osant lui parler de ce qu'il avait sur le cœur, il l'entretenait de ce qu'il avait dans la tête ; il lui contait des merveilles de la prudence des renards, de la prouesse des chevaux ; lui faisait un détail de bras cassés, de jambes démises, d'épaules disloquées, et d'autres aventures curieuses et divertissantes ; après quoi ses yeux lui disaient le reste, jusqu'à ce que le sommeil interrompît leur conversation : car ces tendres truchements ne laissaient pas de se fermer quelquefois au fort de leur lorgnerie.

La duchesse ne fut point alarmée d'une passion que sa rivale ne regardait rien moins que sérieusement, et dont elle prenait la peine de se divertir avec tout le respect du monde. Au contraire, comme elle avait du goût et de l'estime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieusement.

Les deux Russell, oncle et neveu[1], étaient deux

1. L'oncle était John Russell, troisième fils de François, quatrième comte de Bedford, et colonel du premier régiment des gardes à pied. Il mourut, en 1681, sans avoir été marié. Le neveu, William Russell, était fils aîné d'Édouard Russell, frère de John. Il était porte-drapeau (*standard-bearer*) de Charles II, et il mourut, en 1674, célibataire tout comme son oncle.

autres rivaux du chevalier de Grammont. L'oncle avait bien soixante ans. Son courage et sa fidélité l'avaient distingué dans les guerres civiles. Sa passion et ses desseins pour mademoiselle d'Hamilton parurent à la fois; mais sa magnificence ne parut qu'à demi dans les galanteries que la tendresse inspire. Il n'y avait pas longtemps que l'on avait quitté le ridicule des chapeaux pointus pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux Russell, effrayé d'une chute si terrible, voulut prendre un milieu, qui le rendit remarquable. Il l'était encore par sa constance envers les pourpoints tailladés, qu'il a soutenus longtemps après leur suppression universelle : mais ce qui surprenait le plus était un certain mélange d'avarice et de libéralité, sans cesse en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y était avec l'amour.

Son neveu n'était alors que cadet de la famille; mais la succession de son oncle le regardait, et, quoiqu'il en eût plus besoin pour son établissement, et qu'il eût encore plus besoin de ménager l'esprit de cet oncle pour s'en assurer, il ne put éviter sa destinée. La Midleton le traitait avec assez de préférence; mais ses faveurs ne purent le garantir des charmes de mademoiselle d'Hamilton. Sa figure n'aurait rien eu de choquant s'il l'eût laissée dans son naturel; mais il était guindé dans toutes ses allures, taciturne à donner des vapeurs; cependant un peu plus ennuyant quand il parlait.

Le chevalier de Grammont, en plein repos sur toutes les concurrences, s'engageait de plus en plus, sans former d'autres projets ni concevoir d'autres espérances que celles de se rendre agréable. Quoi-

que sa passion fût hautement déclarée, personne à la cour ne la regardait que comme ces habitudes de galanterie qui ne vont qu'à rendre justice au mérite.

Son philosophe en jugea tout autrement en voyant que, sans compter un redoublement infini de magnificence et de soins, il avait regret aux heures qu'il donnait au jeu; qu'il ne cherchait plus ces longues et agréables conversations qu'ils avaient d'ordinaire ensemble, et que ce nouvel empressement l'enlevait partout à lui-même.

« Monsieur le chevalier, lui dit-il, il me semble que vous laissez depuis quelque temps les beautés de la ville et leurs amants bien en repos. La Midleton fait impunément de nouvelles conquêtes; et de vos présents vous souffrez qu'elle vous crève les yeux sans la moindre avanie. La pauvre Warmestré vient d'accoucher tranquillement au milieu de la cour sans que vous en ayez soufflé. Je l'avais bien prévu, monsieur le chevalier; vous avez fait connaissance avec mademoiselle d'Hamilton, et, chose qui ne vous était jamais arrivée, vous voilà véritablement amoureux. Mais voyons un peu ce qui peut vous en arriver. Je ne pense pas, en premier lieu, que vous espériez de la mettre à mal. Elle est telle, et par sa naissance et par son mérite, que si vous étiez en possession des titres et des biens de votre maison, vous seriez excusable de vous présenter sur un pied sérieux, quelque ridicule qu'il y ait dans le mariage en général: car, si vous ne voulez que de l'esprit, de la sagesse et les trésors de la beauté, vous ne sauriez mieux vous adresser. Mais pour vous, qui n'avez que

médiocrement de ceux de la fortune, vous ne sauriez vous adresser plus mal ; car votre frère de Toulongeon, de l'humeur dont je le connais, n'aura pas la complaisance de se laisser mourir pour favoriser vos prétentions[1].

« Mais posons le cas que vous ayez tout le bien qu'il faudrait pour l'un et pour l'autre, et c'est beaucoup dire, connaissez-vous la délicatesse, pour ne pas dire la bizarrerie de cette princesse, sur un pareil engagement ? Savez-vous qu'il n'a tenu qu'à elle d'avoir les meilleurs partis d'Angleterre ? Le duc de Richmond l'a recherchée des premiers ; mais, quoiqu'il fût amoureux, il était intéressé. Cependant le roi, voyant qu'il ne tenait qu'au bien, prit sur lui cet article, en considération du duc d'Ormond, du mérite et de la naissance de mademoiselle d'Hamilton, et des services de monsieur son père ; mais mademoiselle d'Hamilton, choquée qu'un homme qui faisait l'amoureux eût marchandé, faisant d'ailleurs réflexion sur son caractère dans le monde, n'a pas jugé qu'il fût assez important d'être duchesse de Richmond, au hasard de ce qu'il y aurait à craindre d'un homme brutal et débauché.

« Votre petit Jermyn, malgré tout le bien de son oncle et l'éclat de sa propre réputation, n'y a-t-il pas échoué ? A-t-elle jamais voulu seulement regarder Henry Howard[2], qui est à la veille d'être le premier

1. Saint-Évremond se trompait ; le comte de Toulongeon, frère aîné du chevalier de Grammont, se laissa mourir ; il est vrai qu'il attendit jusqu'à 1679 pour avoir cette complaisance, mais il mit ainsi le héros de ces *Mémoires* en possession d'une fort belle fortune.

2. Henry Howard, frère de Thomas, comte d'Arundel, auquel un

duc d'Angleterre, et qui possède actuellement tout le bien de la maison de Norfolk? Je tombe d'accord que c'est un bœuf; mais quelle autre dans toute 'Angleterre ne passerait pas par-dessus la pesanteur de son esprit et le peu d'agrément de sa figure, pour être, avec 300,000 livres de rente, la première duchesse du royaume?

« Pour achever en peu de mots : mylord Falmouth m'a dit lui-même qu'il l'avait toujours regardée comme la seule chose qui manquait à son bonheur; mais qu'au milieu de tout l'éclat de sa fortune, il n'avait osé lui déclarer ses sentiments; qu'il se sentait assez de faiblesse ou trop de fierté pour se contenter de l'obtenir du seul consentement de ses parents, et, quoique les premiers refus des belles ne fussent comptés pour rien, il savait de quel air elle recevait ceux dont la personne ne lui était point agréable.

« Après cela, monsieur le chevalier, voyez de quelle manière vous prétendez vous y prendre; car vous êtes amoureux. Vous l'allez être de plus en plus : et plus vous le serez, moins serez-vous capable des réflexions que vous pourriez faire à présent.

« — Mon pauvre philosophe, répondit le chevalier de Grammont, tu sais bien le latin, tu fais des vers, tu sais la marche et tu connais la nature des étoiles du ciel, mais pour les astres de la terre, tu n'y connais rien. Tu ne m'as rien appris de mademoiselle

acte du parlement restitua, en 1664, les domaines de ses ancêtres, confisqués à l'époque de la reine Élisabeth.

A la mort de son frère, survenue en 1677, il devint duc de Norfolk, et il mourut, le 11 janvier 1685, âgé de cinquante-cinq ans.

d'Hamilton que le roi ne m'ait dit il n'y a pas trois jours. Tant mieux qu'elle ait refusé les ostrogoths dont tu viens de parler. Si elle en avait voulu, je n'en voudrais pas, quoique je l'aime à la folie. Écoute bien ce que je vais te dire. Je me suis mis dans la tête de l'épouser; et je veux que mon pédagogue Saint-Évremond lui-même soit le premier à m'en savoir gré. Quant à l'établissement, je ferai ma paix avec le roi; je lui demanderai qu'elle soit dame du palais. Il me l'accordera. Toulongeon crèvera sans que je l'aide ou que je l'en empêche; et mademoiselle d'Hamilton aura Séméat[1] avec le chevalier de Grammont, pour la dédommager des Norfolk et des Richmond. Eh bien! as-tu quelque chose à dire contre ce projet? car je parie cent louis qu'il en ira comme je le dis. »

C'était dans ce temps-là que la faveur de mademoiselle Stewart était si déclarée, qu'on voyait bien qu'il ne lui manquait que de l'art dans sa conduite pour être aussi maîtresse de l'esprit du roi qu'elle l'était de son cœur. L'occasion était belle pour ceux qui avaient de l'expérience et de l'ambition. Le duc de Buckingham se mit en tête de la gouverner pour se mettre bien dans l'esprit du roi. Dieu sait quel gouverneur et quelle tête pour en conduire une autre! Cependant, c'était l'homme du monde le plus capable de s'insinuer dans un esprit comme celui de mademoiselle Stewart: elle avait un caractère d'enfance dans l'humeur qui la faisait rire de tout; et son goût pour les amusements frivoles, quoique

1. Domaine appartenant à la famille de Grammont.

naturel, ne semblait permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en était, hors les poupées. Le colin-maillard était de ses passe-temps les plus heureux. Elle faisait des châteaux de cartes quand on jouait le plus gros jeu du monde chez elle; et l'on y voyait des courtisans empressés autour d'elle qui lui en fournissaient les matériaux, ou de nouveaux architectes qui tâchaient de l'imiter.

Elle ne laissait pas de se plaire à la musique, et d'avoir quelque goût pour le chant. Le duc de Buckingham, qui faisait les plus beaux bâtiments de cartes qu'on pût voir, chantait agréablement; elle ne haïssait point la médisance : il en était le père et la mère; il faisait des vaudevilles, inventait des contes de vieille, dont elle était folle. Mais son talent particulier était d'attraper le ridicule et les discours des gens, et de les contrefaire en leur présence sans qu'ils s'en aperçussent. Bref, il savait faire toutes sortes de personnages avec tant de grâce et d'agrément, qu'il était assez difficile de se passer de lui quand il voulait bien prendre la peine de plaire. Il s'était donc rendu si nécessaire aux amusements de la Stewart, qu'elle le faisait chercher partout lorsqu'il ne suivait pas le roi chez elle.

Il était parfaitement bien fait, et croyait l'être beaucoup plus qu'il ne l'était. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, sa vanité lui fit prendre sur son compte des gracieusetés qui n'étaient que pour ses bouffonneries et son badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de son mérite, il oublia son premier projet et sa maîtresse portugaise pour se prévaloir d'un goût auquel il s'était mépris; mais dès qu'il voulut

prendre un personnage sérieux auprès de mademoiselle Stewart, il fut renvoyé si loin, qu'il abandonna tout à coup l'un et l'autre de ses desseins sur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avait procurée auprès du roi ouvrit le chemin à cette faveur où il s'est élevé dans la suite.

Mylord Arlington[1] entreprit le projet que le duc de Buckingham venait d'abandonner, et voulut s'emparer de l'esprit de la maîtresse pour gouverner celui du maître. Il y avait pourtant de quoi contenter un homme de plus de mérite et de plus naissance que lui dans la fortune qu'il avait déjà faite. Ses premières négociations avaient été pendant le traité des Pyrénées. Quoiqu'il n'y eût pas réussi pour les intérêts de son maître, il n'y avait pas tout à fait perdu son temps, car il avait parfaitement attrapé par son extérieur le sérieux et la gravité des Espagnols, et dans les affaires il imitait assez bien leur lenteur[2]. Il avait une cicatrice au travers du nez,

1. Henry Bennet, premier secrétaire d'État et chambellan de Charles II, mort le 28 juillet 1685. Sa conduite lui a attiré de vifs reproches. Mac-pherson le représente « comme accommodant dans ses principes et d'un abord agréable ; il plaisait lors même qu'on savait qu'il trompait, et ses manières lui acquirent une espèce d'influence où il ne pouvait commander le respect. Sa timidité naturelle le rendait peu propre à des mesures violentes, et ce défaut lui donna une réputation de modération qui fut prise pour vertu. On oubliait sa facilité à adopter de nouvelles mesures par sa promptitude à reconnaître les erreurs de celles qu'on avait prises. La décence de sa malhonnêteté faisait pardonner son manque d'intégrité. Il vécut protestant à l'intérieur et mourut catholique. La timidité était la base de son caractère ; il se laissait même gouverner par des lâches. »

2. Voir le portrait du comte d'Arlington, peint par Lely et gravé par W. Haines. Il se trouve au tome II, page 34, de l'édition de ces *Mémoires*, Londres, 1811.

que couvrait une longue mouche, ou, pour mieux dire, un petit emplâtre en losange.

Les blessures du visage y donnent d'ordinaire certain air violent et guerrier qui ne sied pas mal. C'était tout le contraire à son égard; et cet emplâtre remarquable s'était tellement accommodé à l'air mystérieux du sien, qu'il semblait y ajouter quelque chose d'important et de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance composée d'une grande avidité pour le travail et d'une impénétrable stupidité pour le secret, s'était donné pour grand politique; et, n'ayant pas le loisir de l'examiner, on l'avait cru sur sa parole, et on l'avait fait ministre et secrétaire d'État sur sa mine.

Son ambition, ne pouvant se borner à ces établissements, après s'être pourvu de plusieurs belles maximes et de quelques exemples historiques, il avait obtenu de mademoiselle Stewart une audience pour les étaler, en lui faisant offre de ses très-humbles services et de ses avis les mieux raisonnés pour se conduire dans le poste où il avait plu au ciel et à sa vertu de l'élever. Mais il n'en était qu'à l'exorde de son discours, quand elle se souvint qu'il était à la tête de ceux que le duc de Buckingham avait coutume de contrefaire; et comme sa présence et ses discours renouvelaient exactement le ridicule qu'on lui avait donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré, qu'elle avait longtemps combattu pour l'étouffer.

Le ministre en fut indigné; son orgueil était digne du poste qu'il occupait, et sa délicatesse sur la gloire méritait tous les ridicules qu'on lui donnait.

Il la quitta brusquement avec tous les beaux conseils qu'il lui avait préparés, tenté de les porter à la Castelmaine, et de s'unir à ses intérêts; ou bien de quitter le parti de la cour pour déclamer en plein parlement contre les griefs de l'État, et faire passer un acte pour la suppression des maîtresses : mais sa prudence l'emporta sur ses ressentiments, et ne songeant plus qu'à jouir délicieusement des biens de la fortune, il envoya chercher une femme en Hollande pour mettre le comble à sa félicité[1].

Hamilton était l'homme de la cour le plus capable de réussir dans le dessein où le duc de Buckingham et mylord Arlington venaient d'échouer. Il se l'était mis en tête; mais sa coquetterie naturelle vint à la traverse, et lui fit négliger le projet du monde le plus utile pour courir inutilement après les avances et les agaceries que la comtesse de Chesterfield s'avisa de lui faire.

C'était une des plus agréables femmes qu'on pût voir : elle avait la plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fût pas fort grande. Elle était blonde, et elle en avait l'éclat et la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif et de piquant. Elle avait de grands yeux bleus, et des regards extrêmement séduisants[2]. Ses manières étaient engageantes, son esprit

1. Le comte d'Arlington épousa Isabelle, fille de Louis de Nassau, seigneur de Beverwaert, fils naturel du prince Maurice. Il n'en eut qu'une fille, Isabelle, qui épousa, le 1er août 1672, Henry, comte d'Easton, fils naturel de Charles II et de la duchesse de Cleveland; il fut plus tard nommé duc de Grafton. Devenue veuve, lady Grafton se remaria à sir Thomas Hanmer.

2. Le portrait de la comtesse de Chesterfield, peint par Lely et gravé par Scriven, ne répond pas tout à fait aux éloges que fait

amusant et vif; mais son cœur, toujours ouvert aux tendres engagements, n'était point scrupuleux sur la constance ni délicat sur la sincérité. Elle était fille du duc d'Ormond. Hamilton était son cousin germain. Ils se voyaient tant qu'ils voulaient sans conséquence; mais dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ses yeux il ne songea plus qu'à lui plaire, sans se souvenir de sa légèreté ni des obstacles qui s'opposaient à ses desseins. Celui de s'établir dans la confiance de mademoiselle Stewart ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire; mais elle se trouva bientôt en état de se passer des instructions qu'on avait prétendu lui donner pour sa conduite. Elle avait fait tout ce qu'il fallait pour augmenter la passion du roi, sans intéresser sa vertu par les dernières complaisances; mais les empressements d'un amant passionné qui trouve les occasions favorables sont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre; et la sagesse de mademoiselle Stewart n'en pouvait plus, lorsque la reine fut attaquée d'une fièvre violente, qui la mit bientôt à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle se sut bon gré d'une résistance qui ne lui avait pas peu coûté. Mille espérances de grandeur et de gloire s'emparèrent de son esprit, et les nouveaux respects qu'on lui rendit partout contribuèrent à les augmenter.

La reine fut abandonnée des médecins[1]. Le petit

Hamilton de la beauté de cette noble pécheresse. Le nez est peu gracieux; le regard est impérieux. La pauvre femme ne survécut guère aux intrigues dont nous trouvons ici le récit; elle mourut au mois de juillet 1665 à l'âge de vingt-cinq ans.

1. Cette maladie survint au mois d'octobre 1663. Le *Journal* de Pepys en parle en détail.

nombre de Portugaises qu'on n'avait point renvoyées remplissait la cour de cris lugubres, et le bon naturel du roi s'attendrit par l'état où lui parut une princesse qu'il n'aimait pas, à la vérité, mais qu'il estimait beaucoup. Elle l'aimait tendrement; et, croyant lui parler pour la dernière fois, elle lui dit que la sensibilité qu'il témoignait pour sa mort aurait de quoi lui faire regretter la vie; mais que n'ayant pas assez de charmes pour mériter sa tendresse, elle avait du moins la consolation en mourant de faire place à quelque épouse qui en fût plus digne, et à laquelle le ciel accorderait peut-être une bénédiction qu'il lui avait refusée. A ces mots elle lui arrosa les mains de quelques larmes, qu'il crut les dernières. Il y joignit les siennes; et, sans s'imaginer qu'elle dût le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avait désobéi; et, quelque dangereux que soient les mouvements soudains quand on est entre la mort et la vie, ce transport de joie, qui lui devait être fatal, la sauva; et cet attendrissement merveilleux du roi fit un effet dont tout le monde ne loua pas également le ciel.

Il y avait déjà quelque temps que Jermyn était remis de ses blessures; cependant la Castelmaine, trouvant sa santé tout aussi déplorable que devant, se mit inutilement en tête de ramener le cœur du roi; car, malgré la tendresse de ses pleurs et la violence de ses emportements, mademoiselle Stewart le retint tout pour elle. Tantôt c'étaient des promenades où les beautés de la cour, à cheval, faisaient assaut de grâces et d'attraits, quelquefois bien, quelquefois mal, mais toujours de leur mieux; d'autres

fois on voyait sur la rivière un spectacle que la seule ville de Londres peut offrir.

La Tamise lave les bords du vaste et peu magnifique palais des rois de la Grande-Bretagne [1]. C'était des degrés de ce palais que la cour descendait pour s'embarquer sur le fleuve, à la fin de ces jours d'été dont la chaleur et la poussière ne permettent pas la promenade du Park. Un nombre infini de bateaux découverts, qui portaient tous les charmes de la cour et de la ville, faisait cortége aux berges où était le famille royale. Les collations, la musique et les feux d'artifice en étaient. Le chevalier de Grammont en était toujours aussi, et c'était un grand hasard quand il n'y mettait pas quelque chose du sien pour surprendre agréablement par quelque trait de magnificence et de galanterie. Tantôt c'étaient des concerts entiers de voix et d'instruments qu'il faisait venir de Paris à la sourdine, et qui se déclaraient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étaient des ambigus qui partaient aussi de France pour enchérir au milieu de Londres sur les collations du roi. La chose était quelquefois au delà de ses espérances, quelquefois elle y répondait moins; mais il est constant qu'elle lui coûtait toujours infiniment.

Mylord Falmouth était un de ceux qui avaient le plus d'estime et de considération pour lui. Cette profusion le mit en peine; et comme il allait souvent souper avec lui sans façon, un jour qu'il y trouva Saint-Évremond seul, et un repas pour six personnes

1. Il s'agit du palais de White-Hall, détruit en presque totalité par un incendie, le 4 janvier 1698.

qu'on aurait priées dans les formes : « Il ne faut point, dit-il, s'adressant au chevalier de Grammont, me savoir gré de cette visite. Je viens du coucher, où le discours n'a roulé que sur vous ; et je vous assure que la manière dont le roi s'est expliqué sur ce qui vous regarde ne vous aurait pas fait le plaisir que j'en ai ressenti. Vous savez bien qu'il y a longtemps qu'il vous offre ses bons offices auprès du roi de France; et pour moi, poursuivit-il en riant, vous savez bien que je l'en solliciterais si je ne craignais de vous perdre dès que votre paix sera faite : mais, grâce à mademoiselle d'Hamilton, vous n'en êtes pas trop pressé. Cependant, j'ai ordre du roi mon maître de vous dire qu'en attendant que le vôtre vous rende ses bonnes grâces, il vous donne une pension de 1,500 jacobus. C'est peu pour la figure que fait le chevalier de Grammont parmi nous; mais ce sera, dit-il en l'embrassant, pour lui aider à nous donner à souper. »

Le chevalier de Grammont reçut comme il devait l'offre d'une grâce qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. « Je reconnais, dit-il, les bontés du roi dans cette proposition; mais j'y reconnais encore mieux le caractère de mylord Falmouth, et je le supplie d'assurer Sa Majesté que j'en ai toute la reconnaissance du monde. Le roi mon maître ne me laissera pas manquer lorsqu'il voudra bien me rappeler. En attendant, je vais vous faire voir de quoi donner quelques soupers à messieurs les Anglais. » Il fit apporter, en disant cela, son coffre-fort, et lui montra sept à huit mille guinées du plus bel or du monde.

Mylord Falmouth, voulant mettre au profit du che-

valier de Grammont le refus d'une offre si avantageuse, en fit le récit à M. de Comminge, alors ambassadeur en Angleterre[1]; et M. de Comminge ne manqua pas de faire valoir à la cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on sait, est le cours de Londres. Rien n'était tant à la mode dans la belle saison que cette promenade; c'était le rendez-vous de la magnificence et des appas. Tout ce qui avait de beaux yeux ou de beaux équipages s'empressait à ce rendez-vous. Le roi ne s'y déplaisait pas.

Comme il n'y avait pas longtemps que les carrosses à glaces étaient en usage, les dames avaient de la peine à s'y renfermer. Elles préféraient infiniment le plaisir d'être vues presque tout entières aux commodités des carrosses modernes. Celui qu'on avait fait pour le roi n'avait pas trop bon air. Le chevalier de Grammont, s'étant imaginé qu'on pouvait inventer quelque chose de galant qui tînt de l'ancienne mode et qui renchérît sur la nouvelle, fit secrètement partir Termes avec toutes les instructions nécessaires. Le duc de Guise fut encore chargé de cette commission; et le courrier, au bout d'un mois, s'étant, par la grâce de Dieu, sauvé cette fois des sables mouvants, fit passer heureusement en Angleterre la calèche la plus galante et la plus magnifique qu'on ait jamais vue.

1. Il fut ambassadeur de France à Londres en 1663, 1664 et 1665. Clarendon le représente comme étant d'un caractère capricieux, peu exact aux rendez-vous qu'il assignait, difficile parfois dans ses rapports, hypocondriaque et ne dormant qu'à force d'opium.

Le chevalier de Grammont avait ordonné qu'on y mît 1,500 louis, et le duc de Guise, qui était de ses amis, y en fit mettre jusqu'à 2,000 pour l'obliger. Toute la cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce présent; et le roi, charmé de l'attention du chevalier de Grammont pour les choses qui lui pouvaient être agréables, ne pouvait se lasser de l'en remercier; mais il ne voulut recevoir un présent de cette conséquence qu'à condition qu'il n'en refuserait pas quelque autre de sa part.

La reine, s'imaginant que cette brillante machine pourrait lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la première avec madame la duchesse d'York. Madame de Castelmaine, qui les y avait vues, s'étant mis dans la tête qu'on était plus belle dans ce carrosse que dans un autre, pria le roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y représenter le premier beau jour de Hyde-Park. La Stewart eut la même envie, et le demanda pour le même jour. Comme il n'y avait pas moyen de mettre ensemble deux divinités dont la première union s'était changée en haine mortelle, le roi fut fort embarrassé; car chacune y voulait être la première.

La Castelmaine était grosse, et menaçait d'accoucher avant terme si sa rivale avait la préférence. Mademoiselle Stewart protesta qu'on ne la mettrait jamais en état d'accoucher si on la refusait. Cette menace l'emporta sur l'autre; et les fureurs de la Castelmaine furent telles qu'elle en pensa tenir sa parole, et l'on tient que ce triomphe en coûta quelque peu d'innocence à sa rivale.

La reine-mère, qui sans faire de tracasseries ne

laissait pas de les aimer, eut la bonté de se divertir de cet événement, selon sa coutume. Elle prit occasion de faire la guerre au chevalier de Grammont, sur ce qu'il avait jeté cette pomme de discorde parmi de telles concurrentes. Elle ne laissa pas de lui donner, en présence de toute la cour, les louanges que méritait un présent si magnifique : « Mais d'où vient, lui dit-elle, que vous êtes ici sans équipage, vous qui faites une si grosse dépense ? car on dit que vous n'avez pas seulement un laquais, et que c'est un galopin de la rue qui vous éclaire avec une de ces torches de poix dont ils empuantissent toute la ville. — Madame, lui dit le chevalier de Grammont, je n'aime point le faste. Mon link[1], dont vous parlez, est affectionné pour mon service, outre que c'est un des braves hommes du monde. Votre Majesté ne connaît pas la nation des links. Elle est trop charmante. On ne saurait faire un pas la nuit qu'on n'en voie accourir une douzaine. La première fois que je fis connaissance avec eux, je retins tous ceux qui m'offraient leurs services ; si bien qu'en arrivant à White-Hall j'en avais bien deux cents autour de ma chaise. Le spectacle était nouveau ; car ceux qui m'avaient vu passer avec cette illumination avaient demandé quel enterrement c'était. Ces messieurs ne laissèrent pas d'entrer en différend sur quelques douzaines de schellings que je leur avais jetés ; et

1. Le mot anglais *link* signifie torche, fallot ; on l'appliqua par abréviation aux individus qui attendaient à la porte des théâtres et des hôtels afin d'offrir leurs services aux *gentlemen* qui auraient eu peine à marcher au milieu de l'obscurité ; les rues de Londres à cette époque étaient à peine pavées et l'éclairage était chose inconnue.

celui dont Votre Majesté fait mention en ayant battu trois ou quatre lui seul, je le retins pour sa valeur. Non, madame, je ne compte pour rien la parade des carrosses et des laquais. Je me suis vu cinq ou six valets de chambre à la fois, sans avoir jamais eu de domestiques en livrée, excepté mon aumônier Poussatin. — Comment ! dit la reine en éclatant de rire, un aumônier portant vos couleurs ! Ce n'était pas apparemment un prêtre?... — Pardonnez-moi, madame, dit-il, et le premier prêtre du monde pour la danse basque. — Chevalier, dit le roi, je veux que vous nous contiez tout à l'heure l'histoire de l'aumônier Poussatin.

CHAPITRE VIII

Relation du siége de Lérida ; histoire de l'aumônier Poussatin.

« — Sire, dit-il, M. le Prince assiégeait Lérida[1]. La place n'était rien ; mais don Gregorio Brice était quelque chose. C'était un de ces Espagnols de la vieille roche, vaillant comme le Cid, fier comme tous les Gusman ensemble, et plus galant que tous les Abencerrages de Grenade. Il nous laissa faire les premières approches de sa place sans donner le moindre signe de vie. Le maréchal de Grammont[2],

1. Voir le récit de ce siége, qui eut lieu en 1647, dans l'*Histoire militaire du règne de Louis le Grand*, par le marquis de Quincy (Paris, 1726, 8 vol. in-4), t. I, pages 82-87.

2. Antoine III, duc de Grammont, maréchal de France, né en 1604, mort le 12 juillet 1678 en assez mauvais chrétien. Madame de Motteville le représente « comme un gascon éloquent, spirituel

dont la maxime était qu'un gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord, et qui brûle ses faubourgs pour faire une belle défense, la fait d'ordinaire assez mauvaise, n'augura pas bien pour nous de la politesse de Gregorio Brice; mais M. le Prince, couvert de gloire, et fier des campagnes de Rocroy, de Nordlingue et de Fribourg, pour insulter la place et le gouverneur, fit monter la première tranchée en plein jour par son régiment, à la tête duquel marchaient vingt-quatre violons, comme si c'eût été pour une noce [1].

« La nuit venue, nous voilà tous à goguenarder, nos violons à jouer des airs tendres, et grande chère partout. Dieu sait les brocards qu'on jetait au pauvre gouverneur et à sa fraise, que nous nous promettions de prendre l'un et l'autre dans vingt-quatre heures. Cela se passait à la tranchée, d'où nous entendîmes un cri de mauvais augure, qui partait du rempart, et qui répéta deux ou trois fois : « Alerte à la muraille ! » Ce cri fut suivi d'une salve de canon et de mousqueterie, et cette salve, d'une vigoureuse sortie, qui, après avoir culbuté la tranchée, nous mena battant jusqu'à notre grand'garde.

« Le lendemain, Gregorio Brice envoya par un trompette des présents de glaces et de fruits à M. le Prince, priant bien humblement Son Altesse de l'ex-

et hardy à trop louer. » Voir le chapitre que lui consacre Tallemant des Réaux (*Historiettes*, t. III, page 175 de l'édition de 1854), et lire les curieuses notes de M. Paulin Paris à cet égard.

1. Voltaire dit à cet égard dans le *Siècle de Louis XIV* : « On accuse, dans quelques livres, Condé de fanfaronnades pour avoir ouvert la tranchée avec des violons. On ne savait pas que c'était l'usage en Espagne. »

cuser s'il n'avait point de violons pour répondre à la sérénade qu'il avait eu la bonté de lui donner; mais que s'il avait pour agréable la musique de la nuit précédente, il tâcherait de la faire durer tant qu'il lui ferait l'honneur de rester devant sa place. Le bourreau nous tint parole; et dès que nous entendions, « Alerte à la muraille! » nous n'avions qu'à compter sur une sortie qui nettoyait la tranchée, comblait nos travaux, et qui tuait ce que nous avions de meilleur en soldats et en officiers. M. le Prince en fut si piqué, qu'il s'opiniâtra, malgré les sentiments des officiers généraux, à continuer un siége qui pensa ruiner son armée, et qu'il fut encore obligé de lever assez brusquement.

« Comme nos troupes se retiraient, don Gregorio, bien loin de se donner de ces airs que prennent les gouverneurs en pareille occasion, ne fit de sortie que pour envoyer faire un compliment plein de respect à M. le Prince. Le seigneur Brice partit quelque temps après pour rendre compte à Madrid de sa conduite, et pour en recevoir la récompense. Votre Majesté sera peut-être bien aise de savoir le traitement qu'on fit au petit Brice après la plus brillante action que les Espagnols eussent faite de toute la guerre : on le mit à l'inquisition.

« — Quoi! dit la reine-mère, à l'inquisition pour ses services! — Pas tout à fait pour ses services, dit-il, mais sans égard à ses services, on le traita comme je viens de dire, pour un petit trait de galanterie que je conterai tantôt au roi.

« La campagne de Catalogne finie de cette manière, continua le chevalier de Grammont, nous

revenions médiocrement couverts de lauriers. Mais comme M. le Prince en avait fait provision en d'autres rencontres, et qu'il avait de grands desseins en tête, il eut bientôt oublié cette petite disgrâce. Nous ne faisions que goguenarder pendant le voyage. M. le Prince était le premier à nous mettre en train sur son siége. Nous fîmes quelques couplets de ces *Lérida*, qui ont tant couru, afin qu'on n'en fît pas de plus mauvais. Nous n'y gagnâmes rien; nous eûmes beau nous traiter cavalièrement dans nos chansons, on en fit à Paris où l'on nous traitait encore plus mal.

« Nous arrivâmes enfin à Perpignan un jour de fête: Une troupe de Catalans qui dansaient au milieu de la rue vint danser sous les fenêtres de M. le Prince pour lui faire honneur. M Poussatin, couvert d'un petit casaquin noir, dansait au milieu de cette troupe comme un vrai possédé. Je reconnus d'abord la danse de notre pays aux sauts et aux bonds qu'il faisait[1]. M. le Prince fut charmé de sa disposition et de sa légèreté.

« Je le fis venir après la danse, et lui ayant demandé ce qu'il était : — Prêtre indigne, à votre ser-

1. Les Basques ont été de tout temps fort amis de la danse, et Le Pays, auteur assez médiocre du dix-septième siècle, s'exprime d'une manière qui explique la conduite de Poussatin : « Un enfant y sait danser avant de savoir appeler son papa ny sa nourrice. Les prêtres en ont leur part aussi bien que les autres. J'ai remarqué qu'aux nopces c'est toujours le curé qui mène le branle. » En 1715, l'évêque de Pampelune, don Pedro Aguado, rendit une ordonnance pour interdire aux ecclésiastiques de son diocèse toutes danses de jour ou de nuit, publiques ou particulières. Voir le savant et très-curieux ouvrage de M. Francisque-Michel, le *Pays basque*, Paris, Didot, 1857, page 94.

vice, monseigneur, me dit-il. Je m'appelle Poussatin, et suis de Béarn. J'allais en Catalogne pour servir d'aumônier dans l'infanterie, car, Dieu merci, je vais bien du pied; mais, puisque la guerre est heureusement finie, s'il plaisait à Votre Grandeur de me prendre à son service, je la suivrais partout, et la servirais fidèlement. — Monsieur Poussatin, lui dis-je, Ma Grandeur n'a pas besoin autrement d'aumônier; mais puisque vous êtes de si bonne volonté, je veux bien vous prendre à mon service.

« M. le Prince, présent à toute cette conversation, fut ravi de me voir un aumônier. Comme le pauvre Poussatin était fort délabré, je n'eus pas le temps de le mettre en équipage à Perpignan; mais, lui ayant fait donner le justaucorps d'un des laquais du maréchal de Grammont, qui restait avec l'équipage, je le fis monter derrière le carrosse de M. le Prince, qui mourait de rire toutes les fois qu'il voyait la mine peu orthodoxe que le petit Poussatin avait en livrée jaune.

« Dès que nous fûmes à Paris, on en fit le conte à la reine, qui d'abord en fut un peu surprise. Cela n'empêcha pas qu'elle ne voulût voir danser mon aumônier : car en Espagne il n'est pas tout à fait si rare de voir danser les ecclésiastiques que de les voir en livrée.

« Poussatin fit des merveilles devant la reine; mais comme sa danse était un peu vive, elle ne put supporter l'odeur que son agitation violente répandit dans son cabinet. Les dames lui demandèrent quartier. Il y avait de quoi vaincre tous les parfums et toutes les essences dont elles étaient munies. Pous-

satin ne laissa pas d'en remporter beaucoup de louanges et quelques louis.

« J'obtins, au bout de quelque temps, un petit bénéfice de campagne pour mon aumônier; et j'ai su depuis que Poussatin prêchait avec la même légèreté dans son village, qu'il dansait aux noces de ses paroissiennes.

« Le conte de Poussatin divertit fort le roi. La reine ne trouva plus si mauvais qu'on l'eût mis en livrée. Le traitement de Gregorio Brice la scandalisa bien davantage; et comme je voulais justifier la cour d'Espagne sur un procédé si dur : — Chevalier de Grammont, dit-elle, quelle hérésie dans l'État voulait introduire ce gouverneur dont vous venez de parler? de quel attentat contre la religion était-il accusé, pour qu'on le mît à l'inquisition? — Madame, dit-il, l'histoire n'en est pas trop bonne à conter devant Votre Majesté. C'était une petite gentillesse d'amour, à la vérité mal placée. Le pauvre Brice n'avait aucune mauvaise intention. Son crime n'aurait pas mérité le fouet dans le plus sérieux collége de France, puisque ce n'était que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite Espagnolette qui avait les yeux sur lui dans une occasion solennelle. »

Le roi voulut un détail précis de l'aventure, et le chevalier de Grammont satisfit sa curiosité dès que la reine et le reste de la cour ne furent plus à portée de l'entendre. Il faisait bon l'écouter quand il faisait quelque récit; mais il ne faisait pas bon se trouver en son chemin, par la concurrence ou par le ridicule. Il est vrai qu'il n'y avait que peu de gens à la cour

d'Angleterre qui eussent alors mérité son indignation. Le seul Russell était de temps en temps l'objet de ses railleries; encore le traitait-il bien doucement, en comparaison de ce qu'il avait coutume de faire à l'égard d'un rival.

Ce Russell était un des fiers danseurs d'Angleterre; je veux dire pour les contredanses. Il en avait un recueil de deux ou trois cents en tablature, qu'il dansait toutes à livre ouvert; et pour prouver qu'il n'était pas vieux, il dansait quelquefois jusqu'à extinction. Sa danse ressemblait assez à ses habits; il y avait vingt ans que la mode en était passée.

Le chevalier de Grammont voyait bien qu'il était fort amoureux; et quoiqu'il vît bien aussi qu'il n'en était que plus ridicule, il ne laissa pas de s'alarmer du dessein qu'il apprit qu'il avait de faire demander mademoiselle d'Hamilton; mais il fut bientôt délivré de cette inquiétude.

Russell, sur le point de faire un voyage, crut qu'il était dans l'ordre d'informer sa maîtresse de ses desseins, avant son départ. Le chevalier de Grammont était un grand obstacle aux audiences qu'on souhaitait d'elle; mais un jour qu'on vint le chercher pour jouer chez madame de Castelmaine, Russell prit son temps, et, s'adressant à mademoiselle d'Hamilton, d'un air moins embarrassé qu'on n'a d'ordinaire dans ces occasions, il lui fit sa déclaration de cette manière : « Je suis frère du comte de Bedford; je commande le régiment des gardes; j'ai trois mille jacobus de rente, et quinze mille en argent comptant. Je viens, mademoiselle, vous les offrir avec ma personne. L'un des présents ne vaut pas grand'chose

sans l'autre, j'en conviens; c'est pourquoi je les mets ensemble. On m'a conseillé d'aller aux eaux pour un petit asthme, qui vraisemblablement ne durera pas longtemps, car il y a plus de vingt ans que je l'ai. Si vous me jugez digne du bonheur d'être à vous, je ferai la proposition à M. votre père, à qui je n'ai pas cru devoir m'adresser avant de savoir vos sentiments. Mon neveu Guillaume ne sait encore rien de mon dessein; mais je crois qu'il n'en sera pas fâché, quoiqu'il se voie par là frustré d'un bien assez considérable : car il a beaucoup d'égards pour moi, outre qu'il s'attache volontiers auprès de vous depuis qu'il s'aperçoit que je vous aime. Je suis fort aise qu'il me fasse sa cour par ses assiduités ici; car il ne faisait que dépenser son argent auprès de cette coquine de Midleton, au lieu qu'il ne lui en coûte rien à présent dans la meilleure compagnie d'Angleterre. »

Mademoiselle d'Hamilton avait eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant elle lui témoigna qu'elle était fort honorée de ses intentions pour elle; encore plus obligée de ce qu'il avait bien voulu la consulter avant de les déclarer à ses parents. « Il sera, dit-elle, assez temps de leur en parler à votre retour des eaux; car je ne vois pas beaucoup d'apparence qu'ils disposent de moi que vous ne soyez revenu. En tout cas, si l'on me pressait beaucoup, votre neveu Guillaume aura soin de vous en avertir. Ainsi, vous n'avez qu'à partir quand il vous plaira; mais gardez-vous bien de négliger votre santé pour précipiter votre retour. »

Le chevalier de Grammont apprit le détail de cette

conversation, et s'en divertit le mieux qu'il put ; car il y avait de certaines occasions de la déclaration qui ne laissaient pas de l'alarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas fâché de son départ. Il en reprit un ton plaisant, et fut conter au roi la grâce que Dieu lui faisait de lui ôter un rival si dangereux.

« Il est donc parti, chevalier? lui dit le roi... — Sûrement, sire, dit-il. J'ai eu l'honneur de le voir embarquer dans un cocheman avec son asthme et son équipage de campagne, la perruque à calotte proprement renouée avec un ruban feuille morte, et le chapeau ambigu, couvert d'un étui de toile cirée, qui lui sied à merveille. Ainsi je n'aurai plus affaire qu'à Guillaume Russell, qu'il laisse résidant auprès de mademoiselle d'Hamilton ; et pour lui, je ne le crains ni sur son compte, ni sur celui de son oncle. Il est trop amoureux lui-même pour appuyer les intérêts d'un autre ; et comme il n'a qu'une méthode de faire valoir les siens, savoir sacrifier le portrait ou quelques lettres de la Midleton, j'ai, ma foi, de quoi faire parodie de ces sortes de faveurs. J'avoue qu'il m'en coûte un peu.

« — Puisque vos affaires vont si bien du côté des Russell, lui dit le roi, je veux bien vous apprendre que vous êtes délivré d'un autre rival, beaucoup plus à craindre pour vous s'il n'était déjà marié. Mon frère est nouvellement amoureux de madame de Chesterfield. — Que de bénédictions à la fois ! s'écria le chevalier de Grammont ; je lui sais si bon gré de cette inconstance, que je le servirais de bon cœur auprès de sa nouvelle maîtresse s'il n'avait Hamilton pour rival. Votre Majesté ne saurait trouver mauvais

que je serve le frère de ma maîtresse contre le vôtre. — Hamilton n'a pourtant pas si besoin de secours dans une affaire comme celle-ci que le duc d'York, lui dit le roi ; mais de l'humeur dont je connais mylord Chesterfield, il ne souffrira pas si patiemment que le bon Shrewsbury qu'on se batte pour sa femme. Il mérite pourtant assez la même destinée. »

Voici ce que c'était que ce mylord Chesterfield [1]. Il avait le visage fort agréable [2], la tête assez belle, peu de taille, et moins d'air. Il ne manquait pas d'esprit. Un long séjour en Italie lui avait communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, et la défiance dans celui des femmes. Il avait été fort haï du roi, parce qu'il avait été fort aimé de la Castelmaine. Le bruit commun était qu'il avait eu ses bonnes grâces avant qu'elle fût mariée ; et comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendaient, on le croyait assez volontiers.

Il avait recherché la fille aînée du duc d'Ormond dans le temps qu'il avait l'esprit encore rempli de sa première passion. Celle du roi pour la Castelmaine et l'établissement qu'il espérait par cette alliance firent qu'il pressa ce mariage avec autant d'ardeur que s'il eût été passionnément amoureux. Il avait donc épousé madame de Chesterfield sans l'aimer, et il vécut quelque temps avec elle d'une froideur à

1. Philippe Stanhope, second comte de Chesterfield. En 1662, il fut nommé chambellan de la reine, et, en 1667, colonel d'un régiment d'infanterie. En 1682, il entra au conseil privé. Il se démit de tous ses emplois à l'avénement de Jacques II, et il mourut, le 28 janvier 1713, âgé de quatre-vingts ans.

2. C'est ainsi que le montre son portrait peint par Lely et gravé par Scriven.

ne lui pas permettre de douter de son indifférence. Elle était fine et délicate sur le mépris; elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite, et dans le temps que son époux commençait à lui faire voir qu'il l'aimait, elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimait plus.

Ils en étaient dans ces termes, lorsqu'elle s'avisa d'ôter Hamilton, comme elle venait de faire son époux, à tout ce qui lui restait de tendresse pour la Castelmaine. La chose ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une était désagréable par l'impolitesse de ses manières, ses hauteurs à contre-temps, et ses imaginations et inégalités perpétuelles. La Chersterfield, au contraire, savait armer ses attraits de tout ce qu'il y a de séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire. Elle était, outre cela, plus à portée de lui faire des avances qu'à nul autre : elle logeait chez le duc d'Ormond, à White-Hall; Hamilton, comme on a dit, y avait les entrées libres à toute heure.

Son extrême froideur, ou plutôt le dégoût qu'elle témoignait pour les nouveaux empressements de son mari, réveillèrent le penchant naturel qu'il avait aux soupçons. Il se douta qu'elle n'avait pu tout d'un coup passer de l'inquiétude à l'indifférence pour lui sans quelque objet caché d'un nouvel entêtement; et, selon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne son expérience et son industrie pour la découverte d'une chose qui devait troubler son repos.

Hamilton, qui le connaissait, se mit de son côté sur ses gardes; et plus ses affaires s'avançaient, plus

il était attentif à lui en ôter jusqu'aux moindres soupçons. Il lui faisait les confidences les plus belles et les moins sincères du monde sur sa passion pour la Castelmaine, se plaignait de ses emportements, et lui demandait à deux genoux ses conseils pour réussir auprès d'une personne dont lui seul avait véritablement possédé les affections.

Chesterfield, que ses discours flattaient, lui promit sa protection de meilleure foi qu'on ne l'avait demandée. Hamilton n'était donc plus embarrassé que de la conduite de madame Chesterfield, de qui les gracieusetés se déclaraient un peu trop hautement à son gré. Mais tandis qu'il était discrètement occupé à régler le penchant qu'elle marquait en sa faveur, et à la conjurer de tenir ses regards en bride, elle donnait audience à ceux du duc d'York, et, qui plus est, leur faisait des réponses assez favorables.

Il crut s'en apercevoir comme tout le monde, mais il crut que tout le monde s'y trompait comme lui. Le moyen de croire ses yeux sur ce que ceux de la Chesterfield semblaient dire à ce nouveau rival! Il ne trouvait pas de vraisemblance à se figurer qu'un esprit comme le sien pût avoir du goût pour des manières dont ils avaient mille fois ri tête à tête; mais ce qu'il jugeait encore moins possible était qu'elle voulût commencer une autre aventure sans avoir mis la dernière main à celle où ses avances l'avaient engagée.

Cependant il se mit à observer de plus près; et toutes les découvertes qu'il fit par ses observations lui firent voir que, si elle ne le trompait, elle en avait

bien envie; il prit la liberté de lui en dire deux mots; mais elle le prit si haut et le traita tellement de visionnaire, qu'il parut confus sans en être convaincu. Toute la satisfaction qu'elle lui fit fut de lui dire fièrement qu'il méritait que des reproches si déraisonnables fussent mieux fondés.

Mylord Chesterfield avait pris les mêmes alarmes: et ne doutant plus, par les observations qu'il avait faites de son côté, qu'il n'eût trouvé l'heureux amant qui s'était emparé du cœur de sa femme, il se le tint pour dit; et, sans la fatiguer par d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre avant de prendre son parti.

Comment, après tout, rendre raison du procédé de madame de Chesterfield, si on ne l'attribue à cette maladie de la plupart des coquettes, qui, charmées de l'éclat, mettent tout en usage pour enlever la conquête d'une autre, et n'épargnent rien pour la retenir?

Mais, avant de passer au détail de cette aventure, jetons la vue sur les fortunes galantes de Son Altesse avant la déclaration de son mariage; parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son récit lorsque les faits véritables et peu connus répandent sur la digression une variété qui la rend excusable. Voyons ce qui en arrivera.

CHAPITRE IX.

Intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

Le mariage du duc d'York avec la fille du chancelier n'avait manqué d'aucune des circonstances qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du ciel. L'intention de part et d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins et le point essentiel du sacrement en avaient été.

Quoique l'épouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avait rien à la cour de Hollande qui l'effaçât, le duc, dans les premières douceurs de ce mariage, loin de se repentir, semblait ne souhaiter le rétablissement du roi que pour le déclarer avec éclat; mais dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchait de si près au trône; que la possession de mademoiselle Hyde n'avait plus de charmes nouveaux pour lui; que l'Angleterre, si fertile en beautés, étalait ce qu'elle avait de plus rare dans la cour du roi son frère; et qu'il se voyait l'unique exemple d'un prince qui, d'une élévation suprême, fût descendu si bas, il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paraissait horriblement mal assorti de toutes les manières. Il se souvint que Jermyn ne l'avait engagé dans un commerce avec mademoiselle Hyde qu'après lui avoir fait voir, par certains petits exemples, la facilité d'y réussir. Il envisageait son mariage comme un attentat contre le respect et l'obéissance qu'il devait au roi. L'indi-

gnation qu'en aurait la cour et tout le royaume s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obtenir le consentement du roi sur une chose qu'il semblait, par mille raisons, être obligé de lui refuser. D'un autre côté, se présentaient les larmes et le désespoir de la pauvre Hyde; mais, plus que cela, les remords d'une conscience dont la délicatesse commençait dès lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à mylord Falmouth, et le consulta sur le parti qu'il devait prendre. Il ne pouvait mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour mademoiselle Hyde Falmouth lui soutint d'abord, non-seulement qu'il n'était pas marié, mais qu'il était impossible qu'il y eût jamais songé; qu'un mariage était nul pour lui sans le consentement du roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable; mais que c'était une moquerie de mettre en jeu la fille d'un petit avocat, que la faveur du roi venait de faire pair du royaume sans noblesse, et chancelier sans capacité; qu'à l'égard de ces scrupules, il n'avait qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'instruiraient à fond de la conduite que mademoiselle Hyde avait tenue avant qu'il la connût, et que, pourvu qu'il ne leur dît point que la chose fût déjà faite, il aurait bientôt de quoi se déterminer.

Le duc d'York y consentit, et mylord Falmouth, ayant assemblé son conseil et ses témoins, les mena dans le cabinet de Son Altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur voulait. Ces messieurs étaient le comte d'Arran, Jermyn, Talbot[1] et Kille-

1. Richard Talbot, issu d'une famille irlandaise, mais anglaise

grew[1], tous gens d'honneur, mais qui préféraient in-

d'origine. Clarendon en parle de façon à en donner une fâcheuse idée; il le représente comme ayant offert à Charles d'assassiner Cromwell. « C'était un jeune homme bien fait et qui avait sans contredit un courage et une fermeté inébranlables. C'en était assez pour lui gagner les bonnes grâces du duc d'York; il sut se les concilier en moins de temps qu'on ne pouvait l'espérer, et à un tel degré qu'il fut nommé un de ses valets de chambre. Après le retour du roi, il se mêla, en cette qualité, de toutes les affaires d'Irlande avec une hardiesse si extraordinaire, et par contrats secrets avec des conditions si scandaleuses, que le chancelier fut obligé de lui faire de sévères réprimandes en plein conseil, et qu'il engagea souvent le duc d'York à lui ôter sa confiance. »

Talbot fut l'objet des faveurs de Jacques II, qui le créa successivement comte et duc; il défendit l'Irlande avec vigueur contre Guillaume III; mais, après la bataille de la Boyne, il perdit son activité et son énergie ordinaires. Il mourut en 1691. « C'étoit, dit le duc de Berwick dans ses *Mémoires*, un homme d'une taille plus qu'ordinaire, qui avoit beaucoup de bon sens, étoit très-obligeant, mais extrêmement vain et rusé. Quoiqu'il possédât de grands biens, on ne pouvoit pas dire qu'il les eût acquis par des moyens malhonnêtes, car on ne le vit jamais montrer beaucoup d'amour pour l'argent. Il n'avoit pas le génie militaire, mais beaucoup de courage. »

1. Fils de sir Robert Killegrew, page de Charles I[er] et valet de chambre de Charles II, qu'il avait suivi à l'étranger. Il fut envoyé à Venise en 1650, et il était en grande faveur auprès du roi à cause de son intarissable gaieté. Il mourut en 1682, laissant diverses pièces de théâtre. Pepys en mentionne une comme étant beaucoup trop libre, et comme n'offrant que des rôles de femmes. Il avait épousé Mary Crofts, une des filles d'honneur de la reine Henriette.

Son portrait, peint par Cooper, montre les traits accentués d'un viveur de complexion énergique.

Pepys dit dans son *Journal* (9 décembre 1666) : « M. Pierce me raconta qu'il était très-vrai que Tom Killegrew a dit au roi que ses affaires allaient de mal en pis, mais qu'il y avait moyen d'y remédier. » Et il ajouta : « Il existe un bon, honnête et habile homme que je pourrais nommer, et si Votre Majesté voulait l'employer et lui ordonner de veiller à ce que toutes choses fussent exécutées régulièrement, la situation serait bien vite améliorée; cet homme c'est Charles Stuart, qui passe maintenant son temps à bavarder

finiment celui du duc d'York à celui de mademoiselle

sur ce qui se passe à sa cour, et qui n'a pas d'autres occupations; mais, si vous vouliez le placer à la tête des affaires, il s'en acquitterait mieux que qui que ce soit au monde. »

Ce chroniqueur revient encore, à la date du 16 février 1666 (1667), sur le compte de Killegrew, et dit : « Thomas Killegrew m'a assuré que son théâtre est moitié moins fréquenté qu'avant le grand incendie, quoiqu'il y ait, à force de peines, introduit une foule d'améliorations. Il n'y avait jadis que des chandelles de suif; il n'y a maintenant que des bougies, et en bien plus grand nombre; il n'y avait que deux ou trois musiciens; il y en a maintenant neuf ou dix et des meilleurs; au lieu du désordre qui y régnait, tout se passe avec beaucoup de régularité; le roi n'y venait jamais et la reine très-rarement; aujourd'hui le roi y vient ainsi que la meilleure société. Il m'a dit qu'il aime si fort la bonne musique, qu'il a fait huit ou dix fois le voyage de Rome pour en entendre, et cependant il ne sait ni chanter, ni jouer d'un instrument. Il m'a dit toute la peine qu'il avait prise pour introduire dans ce pays de la bonne musique, mais qu'il n'avait pu réussir : les Italiens qu'il avait pris dans diverses cours, et qu'il avait amenés ici, pour former la musique du roi, avec des appointements de deux cents livres chacun par an, ayant été mal payés, s'étaient retirés. »

Voici encore deux anecdotes :

Un jour Killegrew entra sans cérémonie dans la chambre du roi, botté, éperonné, fouet en main, tout prêt à se mettre en route. « Où allez-vous donc ainsi, Killegrew? s'écria Charles. — Je vais en enfer chercher Olivier Cromwell, afin qu'il s'occupe des affaires de l'Angleterre, car son successeur n'en prend aucun souci. »

Le conseil s'était réuni, et le roi, selon son usage, ne se montrait pas; le duc de Lauderdale fut l'inviter à venir présider la réunion; mais ses prières restèrent sans résultat. En sortant de l'appartement du monarque, il rencontra Killegrew, qui lui offrit de parier cent livres sterling que le roi serait rendu au conseil dans une demi-heure; le duc, se croyant certain de gagner, accepta la gageure. Killegrew entra aussitôt dans la chambre du monarque et lui raconta ce qui venait de se passer. « Je sais que Votre Majesté n'aime pas Lauderdale; c'est un avare fini, et si vous lui faites perdre son pari, il se pendra dans un accès d'humeur; Votre Majesté sera donc débarrassée de lui. » Charles ne put s'empêcher de rire : « Eh bien, Killegrew, j'irai au conseil. » Il y fut, et le duc perdit la gageure.

Hyde [1], et qui de plus étaient révoltés, avec toute la cour, contre l'insolente autorité du premier ministre.

Le duc d'York leur dit, après une espèce de préambule, que quoiqu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour mademoiselle Hyde, ils pouvaient ignorer à quels engagements cette tendresse l'avait porté ; qu'il se croyait obligé de tenir toutes les paroles qu'il avait pu lui donner, mais que, comme l'innocence des personnes de son âge était exposée d'ordinaire aux médisances d'une cour, et que de certains bruits, faux ou véritables, s'étaient répandus au sujet de sa conduite, il les priait comme amis, et leur ordonnait, par tout ce qu'ils lui devaient, de lui dire sincèrement ce qu'ils en savaient, d'autant qu'il était résolu de régler sur leurs témoignages les desseins qu'il avait pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, et l'on fit semblant de n'oser prononcer sur une matière si sérieuse et si délicate ; mais le duc d'York ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il

Un autre jour Charles apprit que Killegrew disait à tout le monde que le monarque avait terriblement mal au nez ; il lui demanda pourquoi : « Sire, j'ai pensé que le nez devait vous faire grand mal, parce qu'il y a bien longtemps que Votre Majesté se laisse mener par là. »

Encore un passage du *Journal* de Pepys (12 février 1668), relatif à ce personnage :

« M. Brisbane me dit que Tom Killegrew a obtenu de la garde-robe du roi une rémunération pour avoir un bonnet et des clochettes, avec le titre de fou ou bouffon du roi, et qu'il peut impunément, par suite des priviléges de cette place, se moquer des plus grands personnages et les tourner en ridicule. »

1. Cette expression *gens d'honneur* est-elle une ironie ? Le fait est que ces *gens d'honneur* agissent comme des drôles éminemment méprisables.

savait, et peut-être ce qu'il ne savait pas, de la pauvre Hyde. On y joignit toutes les circonstances qu'il fallait pour appuyer le témoignage.

Par exemple, le comte d'Arran, qui parla le premier, déposa que dans la galerie de Hons-Laerdyk, où la comtesse d'Ossory [1], sa belle-sœur, et Jermyn jouaient un jour aux quilles, mademoiselle Hyde avait fait semblant de se trouver mal, et s'était retirée dans une chambre au bout de la galerie ; que lui, déposant, l'avait suivie, et que, lui ayant coupé son lacet pour donner plus de vraisemblance aux vapeurs, il avait fait de son mieux pour la secourir ou pour la désennuyer.

Talbot dit qu'elle lui avait donné un rendez-vous dans le cabinet du chancelier, tandis qu'il était au conseil, à telles enseignes que, n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étaient sur la table qu'à celles qui les occupaient alors, ils avaient fait répandre toute l'encre d'une bouteille sur une dépêche de quatre pages, et que le singe du roi, qu'on accusait de ce désordre, en avait été longtemps en disgrâce.

Jermyn indiqua plusieurs endroits où il avait eu des audiences longues et favorables.

Cependant tous ces chefs d'accusation ne roulaient que sur quelques tendres privautés, ou tout au plus sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un

1. Le portrait de la duchesse d'Ossory a été peint par Wissing ; il va, sous le rapport du décolleté, au-dessous des lignes déjà si basses qu'offrent les toiles où se conservent les traits de toutes ces dames anglaises dont Brantôme aurait eu tant de plaisir à écrire l'histoire.

commerce; mais Killegrew, voulant renchérir sur ces faibles dépositions, dit tout net qu'il avait eu l'honneur de ses bonnes grâces. Il avait l'esprit vif et badin, et savait donner un tour agréable à ses récits par des figures gracieuses et sensibles. Il assura qu'il avait trouvé l'heure du berger dans un certain cabinet, construit au-dessus de l'eau à toute autre fin que d'être favorable aux empressements amoureux; qu'il avait eu pour témoins de son bonheur trois ou quatre cygnes, qui pouvaient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vu qu'elle y allait souvent et qu'elle s'y plaisait fort.

Le duc d'York trouva cette dernière accusation ,utrée, persuadé qu'il avait par-devers lui des preuves suffisantes du contraire. Il remercia de leur franchise messieurs les témoins à bonne fortune, leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venaient de lui déclarer, et passa dans l'appartement du roi.

Dès qu'il fut dans son cabinet, mylord Falmouth, qui l'avait suivi, conta ce qui venait de se passer au comte d'Ossory, qu'il trouva chez le roi. Ils se doutèrent bien de ce qui faisait la conversation des deux frères, car elle fut longue. Le duc d'York, en sortant, parut tellement ému, qu'ils ne doutèrent point que tout n'allât mal pour la pauvre Hyde. Mylord Falmouth commençait à s'attendrir de sa disgrâce, et se repentait un peu de la part qu'il y avait eue, lorsque le duc d'York lui dit de se trouver avec le comte d'Ossory chez le chancelier dans une heure.

Ils furent un peu surpris qu'il eût la dureté d'an-

noncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouvèrent à l'heure marquée Son Altesse dans la chambre de mademoiselle Hyde. Ses yeux paraissaient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçait de retenir. Le chancelier, appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque chose. Ils ne doutèrent point que ce ne fût de rage et de désespoir. Le duc d'York leur dit, de cet air content et serein dont on annonce les bonnes nouvelles : « Comme vous êtes les deux hommes de la cour que j'estime le plus, je veux que vous ayez les premiers l'honneur de saluer la duchesse d'York : la voilà. »

La surprise ne servait à rien, et l'étonnement n'était pas de saison dans cette conjoncture. Ils en étaient pourtant si remplis, que pour s'en cacher ils se jetèrent promptement à genoux pour lui baiser la main, qu'elle leur tendit avec autant de grandeur et de majesté que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, et toute la cour s'empressa, par devoir, à lui témoigner des respects qui devinrent très-sincères dans la suite.

Les petits-maîtres qui avaient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyaient, se trouvèrent fort déconcertés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures ; et quand elles se promettent le plaisir de la vengeance, elles n'y vont pas de main morte : cependant ils n'en eurent que la peur.

La duchesse d'York, instruite de tout ce qui s'était dit dans le cabinet sur son chapitre, loin d'en témoigner du ressentiment, affecta de distinguer, par

toutes sortes de gracieusetés et de bons offices, ceux qui l'avaient attaquée par des endroits si sensibles. Jamais elle ne leur en parla que pour louer leur zèle, et pour leur dire que rien ne marquait plus le dévouement d'un honnête homme que de prendre un peu sur sa probité pour donner aux intérêts d'un maître ou d'un ami : rare exemple de prudence et de modération, non-seulement pour le sexe, mais pour ceux qui se parent le plus de philosophie dans le nôtre?

Le duc d'York, ayant mis sa conscience en repos par la déclaration de son mariage, crut qu'il pouvait donner un peu de bon temps à son inconstance, en vertu de ce généreux effort. Il se prit donc à ce qui se trouva d'abord sous sa main. Ce fut madame de Carnégy [1], qui s'était trouvée sous la main de bien d'autres. Elle était encore assez belle, et sa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir son nouvel amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque temps. Mylord Carnégy, son époux, était encore en Écosse ; mais son père étant mort subitement, il en revint aussi subitement avec le nom de Southesk, que sa femme haïssait, mais qu'elle prit encore plus patiemment que son retour. Il avait eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faisait pendant son absence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord ; mais comme il était bien aise de s'éclaircir sur la vérité du fait, il tenait l'œil sur ceux de sa femme. Il y avait

1. Anne, fille de William, duc d'Hamilton et femme de Robert Carnégy, duc de Southesk. Son portrait, peint par Lely, montre qu'elle était fort digne de figurer parmi les beautés dont Charles II se plut à placer l'image dans son palais.

longtemps que les choses étaient entre elle et le duc d'York à ne plus s'amuser à la bagatelle; cependant comme ce retour les obligeait à quelques égards, il n'allait plus chez elle que dans les formes, c'est-à-dire toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de visite.

En ce temps-là Talbot revint de Portugal. Ce commerce s'était établi pendant son absence : et sans savoir ce que c'était que madame Southesk, il apprit que son maître en était amoureux.

Il y fut mené, pour figurer, à quelques jours de là. Le duc le présenta; quelques compliments se firent de part et d'autre, après lesquels il crut devoir laisser à son Altesse la liberté de faire le sien, et se retira dans l'antichambre. Cette antichambre donnait sur la rue. Talbot se mit à la fenêtre pour y regarder les passants.

Il était de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions; mais il était si sujet aux distractions et aux inadvertances, qu'il avait laissé bonnement à Londres la lettre de compliments dont le duc l'avait chargé pour l'infante de Portugal, et ne s'en était aperçu que dans le temps qu'on le menait à son audience.

Il était donc en sentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ses instructions, lorsqu'il vit arrêter un carrosse à la porte, sans s'en mettre en peine, et moins encore d'un homme qu'il en vit sortir, et qu'il entendit bientôt monter.

Le diable, qui ne devrait pas être malin dans ces rencontres, lui amenait mylord Southesk en personne. On avait eu soin de renvoyer l'équipage de

Son Altesse, parce que la Southesk avait assuré que son époux était allé faire un tour aux dogues, aux ours et aux taureaux, spectacles qui l'amusaient agréablement, et dont il ne revenait d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne compagnie au logis, n'y voyant aucun carrosse; mais s'il fut d'abord surpris de voir Talbot tranquillement assis dans l'antichambre de sa femme, son étonnement ne dura guère. Talbot ne l'avait point vu depuis qu'on était revenu de Flandre, et sans s'imaginer qu'il eût changé de nom : « Eh! bonjour, Carnégy, bonjour, mon gros cochon, lui dit-il en lui tendant la main; d'où diable sors-tu, qu'on ne t'a point vu depuis Bruxelles? Que viens-tu faire ici? N'en voudrais-tu point aussi à la Southesk? Si cela est, mon pauvre ami, tu n'as qu'à tirer pays; car je t'apprends que le duc d'York en est amoureux, et je veux bien te confier qu'à l'heure que je te parle, il est là dedans, qui lui dit deux mots. »

Southesk, interdit, comme on peut se l'imaginer, n'eut pas le temps de répondre à ces belles questions. Talbot le mit dehors comme son ami, et, comme son serviteur, lui conseilla de chercher fortune ailleurs. Southesk, ne sachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son carrosse; et Talbot, charmé de l'aventure, mourait d'envie que le duc sortît pour lui en faire le récit. Mais il fut bien surpris de trouver que le conte n'avait plus rien de plaisant pour ceux qui y étaient de quelque chose; surtout il trouva fort mauvais que cet animal de Carnégy n'eût changé de nom que pour s'attirer la confidence qu'il venait de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le duc d'York n'eut pas grand regret : et bien lui prit de son indifférence, car ce traître de Southesk se mit à préparer une vengeance par laquelle, sans employer le fer et le poison, il eût tiré quelque satisfaction de ceux qui l'avaient offensé, pour peu que leur intrigue eût encore duré.

Il chercha dans les lieux les plus infâmes le mal le plus infâme qu'ils pussent fournir[1], et le trouva, mais sans être vengé qu'à demi ; car, après avoir passé par les remèdes extrêmes pour s'en défaire, madame sa femme ne fit que lui rendre son présent, n'ayant plus de commerce avec celui pour lequel on l'avait industrieusement préparé.

Madame Robarts[2] brillait en ce temps-là. Sa beauté frappait d'abord ; cependant, avec tout l'éclat des plus vives couleurs, avec tout celui de la jeunesse,

1. L'évêque Burnet parle de cette scandaleuse affaire dans l'*Histoire de son temps* (t. I, p. 395, de l'édition d'Oxford, 1823). Le bruit courut que les choses ne s'étaient pas passées comme le raconte Hamilton, et que le mal donné à lady Southesk avait atteint le duc d'York, qui l'avait communiqué à la duchesse; le prélat ajoute : « Lord Southesk ne fut pas, pendant plusieurs années, fâché qu'on fît ce récit; cela ressemblait à une vengeance extraordinaire dont il semblait charmé, mais je sais qu'il a solennellement déclaré à quelques-uns de ses amis que tous ces bruits étaient sans fondement. » Ajoutons que le passage ci-dessus a été retranché dans plusieurs éditions de nos *Mémoires*.

2. Lord Orford dit qu'elle était fille de John Bodville ; mais il paraît qu'il s'était trompé, et que lady Robarts était Isabelle Smith, laquelle fut la seconde femme de John, second comte de Robarts. Clarendon s'exprime ainsi sur le compte de cet époux malheureux : « Ceux qui le connaissaient parfaitement savaient qu'il était d'un caractère insupportable; ceux qui le connaissaient peu le regardaient comme un homme très-éclairé, et prenaient son humeur bourrue pour de la gravité. »

avec tout ce qui rend une femme ragoûtante, elle ne touchait pas [1]. Le duc d'York n'aurait pas laissé d'y trouver son compte, si des difficultés presque invincibles n'eussent fait échouer ses bonnes intentions pour elle. Mylord Robarts, mari de la belle, était un vieux sacripant, incommode et revêche au possible, amoureux à la désespérer, et, pour surcroît de malédiction, résident perpétuel auprès de sa personne.

Elle s'aperçut de l'attention que son Altesse avait pour elle, et laissa voir qu'elle était assez portée à la reconnaissance. Cela redoubla les empressements et toutes les marques de tendresse qu'il put lui donner de loin ; mais l'éternel Robarts, redoublant de vigilance et d'assiduité à mesure que les approches se faisaient, on eut recours à tout ce qui pouvait le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoir par l'avarice et l'ambition. Des personnes qui avaient sa confiance lui dirent qu'il ne tiendrait qu'à lui que madame Robarts, si digne d'être à la cour, n'y fût reçue dans un poste considérable auprès de la reine et de la duchesse. On le sonda sur un gouvernement dans sa province ; on lui proposa de vouloir bien se charger de l'administration du bien que le duc d'York avait en Irlande, dont on lui laissait la disposition absolue, moyennant qu'il partît en diligence pour n'y rester qu'autant qu'il le jugerait à propos.

Il entendit parfaitement ce que voulaient dire ces propositions, il en comprit tout l'avantage ; mais

1. Nous ignorons pourquoi. Son portrait, peint par Lely et gravé par Scriven, donne en effet l'idée d'une femme fort *ragoûtante*, grasse et d'une beauté imposante.

l'ambition et l'avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, et jamais le maudit vieillard ne voulut être cocu. Ce n'est pas toujours l'aversion ni la peur qu'on en a qui garantissent de la destinée. Le vilain le savait à merveille : c'est pourquoi, sous prétexte d'un pèlerinage à Sainte-Winyfrède, vierge et martyre, qui communiquait la fécondité aux femmes, il n'eut point de repos qu'il n'eût mis les plus hautes montagnes du pays de Galles entre la sienne et le dessein qu'on avait eu de faire ce miracle à Londres après son départ.

Le duc fut quelque temps occupé des seuls plaisirs de la chasse, ou du moins ce ne fut que par des amusements passagers qu'il donna dans ceux de l'amour. Mais ces goûts s'étant passés avec le souvenir de madame Robarts, ses regards et ses vœux se tournèrent vers mademoiselle Brook ; et ce fut au fort de cette poursuite que madame de Chesterfield se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire en reprenant la suite de son histoire.

Le comte de Bristol,[1] ambitieux et toujours inquiet, avait essayé toutes sortes de moyens pour se mettre en crédit auprès du roi. Comme c'était ce même Digby dont Bussy fait mention dans ses An-

1. George Digby, secrétaire d'État du temps de la guerre civile. Il ménageait au roi, selon Clarendon, des parties de plaisir et de débauche. Sa vie fut un tissu de contradiction. Il écrivit contre le catholicisme, et il en embrassa les doctrines ; il faisait de l'opposition à la cour et il ne pouvait s'en passer. Quoique doué d'une grande habileté, il se fit toujours tort à lui-même et à ses amis ; doué d'une bravoure héroïque, il fut toujours malheureux à la guerre. Quoique catholique, il soutint l'acte du *Test*, et il s'adonna à l'astrologie au moment où les saines études philosophiques prenaient faveur.

nales [1], il suffira de dire qu'il n'avait pas changé de caractère. Il savait que l'amour et les plaisirs gouvernaient un maître qu'il gouvernait à l'exclusion du chancelier ; ainsi c'étaient fêtes sur fêtes chez lui : le luxe et la délicatesse régnaient dans ces repas nocturnes, qui sont l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étaient mesdemoiselles Brook, ses parentes. Elles étaient toutes faites pour donner de l'amour et pour en prendre. C'était bien ce qu'il fallait au roi. Bristol voyait les choses en train de lui donner bonne opinion de son projet ; mais la Castelmaine, nouvellement en possession de toute la tendresse du roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit sottement depuis, en méprisant mademoiselle Stewart. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, sous prétexte de vouloir être de toutes les parties, elle les troubla. Le comte de Bristol n'eut qu'à rengaîner ses desseins, mademoiselle Brook ses avances. Le roi n'osait plus y songer ; mais monsieur son frère voulut bien se charger de son refus ; et mademoiselle Brook accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au ciel de disposer autrement d'elle, ce qui arriva bientôt de cette manière.

Le chevalier Denham [3], comblé de richesses aussi

1. C'est-à-dire dans son *Histoire amoureuse des Gaules ;* il le montre fier, brave, plein d'ambition, et l'un des nombreux amants de madame de Châtillon.

2. Ou plutôt Brooks. L'une devint lady Whitmore ; il va être question de l'autre.

3. John Denham, né à Dublin en 1615 ; son père exerçait des fonctions importantes dans l'administration des finances ; après avoir rendu d'importants services à Charles Ier et à ses fils, il était

bien que d'années, avait passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs que sans scrupule on se permet à cet âge. C'était un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits pour les ouvrages d'esprit; satirique et goguenard dans ses poésies, il n'y pardonnait ni aux froids écrivains, ni aux maris jaloux, ni à leurs épouses. Tout y respirait les bons mots et les contes agréables; mais sa raillerie la plus fine et la plus piquante roulait d'ordinaire sur les aventures du mariage : et comme s'il eût voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avait écrit dans sa jeunesse, il prit pour femme, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, cette mademoiselle Brook dont nous parlons, qui n'en avait que dix-huit [1].

Le duc d'York l'avait un peu négligée quelque temps auparavant; mais les circonstances d'un mariage si mal assorti réveillèrent ses empressements. Elle, de son côté, lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur auquel mille égards s'é-

tombé dans la misère; mais à la Restauration, il fut l'objet de faveurs bien méritées; il devint inspecteur des bâtiments du roi, chevalier de l'ordre du Bain et membre de la Société royale. Peu de temps après, de violents chagrins, résultant de son second mariage, altérèrent momentanément sa raison, mais il eut le bonheur de guérir. Il mourut en mars 1668, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster. Ses pièces de poésie, la plupart de peu d'étendue, ont de la régularité et de la correction, mais l'inspiration y fait défaut. Sa traduction de Virgile, sa tragédie intitulée *le Sophi*, sont tombées dans l'oubli, après avoir joui d'une grande renommée, à l'époque de leur apparition. Denham est un de ces poëtes qu'on estime sur parole mais qu'on ne lit plus.

1. Parmi les portraits de Lely gravés par Scriven, et qui représentent tant de femmes charmantes, il en est peu qui offrent des traits aussi gracieux, aussi jeunes que ceux de mademoiselle Brook.

taient opposés avant son mariage. Elle voulait être de la cour; et, pour la promesse qu'elle exigeait d'être dame du palais de la duchesse, elle était sur le point de lui en faire une autre, ou de payer comptant, lorsque la Chesterfield, au milieu de ce traité, fut tentée par son mauvais destin de lui ôter son amant pour inquiéter tout le monde.

Cependant, comme elle ne pouvait voir le duc qu'aux assemblées publiques, il fallait de nécessité qu'elle y fît de grands frais en avances pour le séduire; et comme c'était le lorgneur le moins circonspect de son temps, toute la cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à cette conduite n'étaient pas les moins intéressés. Hamilton et mylord Chesterfield les observaient de près; mais la Denham, piquée de ce qu'on avait couru sur son marché, prit la liberté de se déchaîner de toute sa force contre sa rivale. Hamilton s'était flatté jusque-là que la vanité seule intéressait le cœur de madame de Chesterfiel dans cette aventure; mais il fut bientôt détrompé : de quelque indifférence qu'elle eût d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en sortit pas de même. On fait souvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on se permet des agaceries qu'on croit sans conséquence. Le cœur a beau ne pas y avoir de part au commencement, il n'est pas sûr qu'il n'en prenne dans la suite.

Tout respirait à la cour, comme on l'a déjà dit, les jeux, les plaisirs, et tout ce que les penchants d'un prince tendre et galant inspirent de magnificence et de politesse. Les beautés voulaient charmer,

et les hommes ne cherchaient qu'à plaire. Chacun enfin faisait valoir ses talents le mieux qu'il pouvait. Les uns se signalaient par la danse, d'autres par l'air de magnificence, quelques-uns par l'esprit, beaucoup par la tendresse, et peu par la constance.

Il y avait un certain Italien à la cour, fameux pour la guitare. Il avait du génie pour la musique, et c'est le seul qui de la guitare ait pu faire quelque chose; mais sa composition était si gracieuse et si tendre, qu'il aurait donné de l'harmonie au plus ingrat des instruments. La vérité est que rien n'était plus difficile que de jouer à sa manière. Le goût du roi pour ses compositions avait tellement mis cet instrument à la mode, que tout le monde en jouait bien ou mal; et sur la toilette des belles on était aussi sûr de voir une guitare que d'y trouver du rouge et des mouches.

Le duc d'York en jouait passablement, et le comte d'Arran comme Francisco lui-même. Ce Francisque venait de faire une sarabande qui charmait ou désolait tout le monde; car toute la guitarerie de la cour se mit à l'apprendre, et Dieu sait la râclerie universelle que c'était.

Le duc d'York prétendait ne la pas bien savoir, et pria mylord d'Arran de la jouer devant lui. Madame de Chesterfield avait la meilleure guitare d'Angleterre. Le comte d'Arran, qui voulait jouer de son mieux, mena Son Altesse à l'appartement de madame sa sœur. Elle était logée à la cour, chez le duc d'Ormond, son père, et cette merveilleuse guitare y logeait avec elle. Je ne sais si la chose avait été concertée; mais il est certain qu'ils trouvèrent la dame

et la guitare au logis. Ils y trouvèrent aussi mylord Chesterfield, tellement effrayé de cette visite inopinée, qu'il fut quelque temps avant de songer à se lever pour la recevoir avec le respect qu'il lui devait.

La jalousie lui monta d'abord à la tête comme une vapeur maligne. Mille soupçons, plus noirs que l'encre, s'emparèrent de son imagination. Ils ne firent que croître et embellir; car, tandis que le frère jouait de la guitare, la sœur jouait de la prunelle comme s'il n'y eût point eu d'ennemi en campagne. Cette sarabande fut répétée plus de vingt fois. Le duc assura qu'on ne pouvait mieux jouer. La Chesterfield se récria sur la pièce; mais son époux, qui vit bien que c'était à lui qu'on la jouait, la trouva détestable.

Cependant, quoiqu'il souffrît mort et passion de ce qu'il fallait se contraindre, tandis qu'on se contraignait si peu devant lui, il était résolu de voir à quoi cette visite aboutirait; mais il n'en fut pas le maître. Comme il avait l'honneur d'être chambellan de la reine, on vint lui dire qu'elle le demandait. Son premier mouvement fut de dire qu'il était malade; le second, de croire que la reine, qui l'envoyait chercher si mal à propos, était du complot. Enfin, après toutes les extravagantes idées d'un homme soupçonneux et toutes les irrésolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il était de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la reine. Les alarmes sont pour les jaloux ce que les désastres sont pour les malheureux : ils arrivent rarement seuls, et ne cessent jamais de per-

sécuter. Il apprit qu'on l'avait mandé pour une audience que la reine donnait à sept ou huit ambassadeurs de Moscovie. A peine commençait-il à maudire les Moscovites, que son beau-frère parut, et s'attira toutes les imprécations qu'il donnait à l'ambassade. Il ne douta plus qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venait de laisser ensemble, et dans son cœur il lui en sut le gré que méritait ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner sur-le-champ ce qu'il pensait d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût besoin d'autre preuve du commerce de sa femme que ce qu'il venait de voir; mais avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi se persuader qu'on avait profité de son absence et de l'honnêteté de son officieux beau-frère.

Il passa tranquillement cette nuit; et comme il fallait ou crever ou communiquer ses chagrins et ses conjectures, il ne fit que rêver et se promener le lendemain jusqu'à l'heure du Park. Il fut à la cour; il cherchait quelqu'un, et s'imaginait qu'on devinait le sujet qui l'agitait. Il évitait tout le monde; mais à la fin, Hamilton se trouvant sur son chemin, il crut que c'était tout ce qu'il lui fallait. L'ayant prié qu'ils pussent faire un tour de promenade ensemble à Hyde-Park, il le prit dans son carrosse, et ils arrivèrent au cours en grand silence de part et d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune et tout rêveur, s'imagina qu'il ne venait que de s'apercevoir de ce que tout le monde voyait depuis longtemps. Chesterfield, après un petit préambule qui ne signifiait pas grand'chose, lui demanda comme ses affaires allaient

auprès de madame de Castelmaine. Hamilton, qui vit bien que cette question n'allait pas au fait, ne laissa pas de l'en remercier ; et comme il méditait quelque réponse : « Madame votre cousine, lui dit Chesterfield, est extrêmement coquette, et il ne tiendrait qu'à moi de croire qu'elle n'est pas extrêmement sage. » Hamilton trouva ce dernier article un peu fort, et s'étant mis à le réfuter : « Mon Dieu, lui dit mylord Chesterfield, vous voyez aussi bien que toute la cour les airs qu'elle se donne. Les maris sont toujours les derniers à qui l'on parle de ce qui les regarde ; mais ils ne sont pas toujours les derniers à s'en apercevoir. Je ne suis pas surpris que, m'ayant fait d'autres confidences, vous m'ayez caché celle-là ; mais, comme je me flatte de quelque part dans votre estime, je serais fâché que vous crussiez que je suis assez sot pour ne rien voir, quoique je sois assez honnête pour ne rien dire. Cependant, on outre tellement les choses, qu'il faut à la fin prendre un parti. Dieu me préserve de faire le jaloux ; ce personnage est odieux, mais aussi je ne prétends pas qu'une patience ridicule me rende la fable de la ville. Soyez donc juge, par les choses que je vais vous dire, si je dois m'armer d'indolence ou si je dois prendre des mesures pour m'en garantir. »

« Son Altesse me fit hier l'honneur de venir voir ma femme. » Hamilton tressaillit à ce début. « Oui, poursuivit l'autre, il se donna cette peine, et M. d'Arran prit celle de nous l'amener. N'admirez-vous pas qu'un homme de sa naissance fasse un tel personnage ? Quelle fortune peut-il espérer auprès de celui qui l'emploie à ces indignes services ? Mais il y a

longtemps que nous le connaissons pour la plus pauvre espèce d'Angleterre, avec sa guitare et ses autres nigauderies. »

Chesterfield, après cette légère ébauche du mérite de son beau-frère, se mit à conter les observations qu'il avait faites pendant sa visite, et lui demanda ce qu'il croyait de son cousin d'Arran, qui les avait si bonnement laissés ensemble. « Cela vous surprend donc? poursuivit-il. Or, écoutez si j'ai raison de croire que la fin de cette belle visite se soit passée dans la dernière innocence. Madame de Chesterfield est aimable, il en faut convenir; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi merveilleuse qu'elle se l'imagine. Vous savez qu'elle a le pied vilain; mais vous ne savez pas qu'elle a la jambe encore plus vilaine. — Pardonnez-moi, » disait Hamilton en lui-même. Et l'autre, continuant sa description : « Elle l'a grosse et courte, poursuivit-il, et pour diminuer ces défauts, autant que cela se peut, elle ne porte presque jamais que des bas verts. »

Hamilton ne pouvait deviner à quoi diable tout cela visait; et Chesterfield, devinant sa pensée : « Donnez-vous un peu de patience, lui dit-il : je me trouvai hier chez mademoiselle Stewart, après l'audience de ces damnés Moscovites. Le roi venait d'y arriver; et comme si le duc eût juré de me poursuivre partout ce jour-là, il vint un moment après. La conversation roula sur la figure extraordinaire des ambassadeurs. Je ne sais où ce fou de Crofts[1] avait

1. William, baron de Crofts, chambellan du duc d'York et *groom of the stole* (titre singulier qu'on peut traduire par *valet de la chaise-percée*). Il obtint plus tard des emplois plus éclatants; il devint

pris que les Moscovites avaient tous de belles femmes et que leurs femmes avaient toutes la jambe belle. Le roi soutint qu'il n'y en avait point de si belle que celle de mademoiselle Stewart. Elle, pour soutenir la gageure, se mit à la montrer jusqu'au dessus du genou. On était près de se prosterner pour en adorer la beauté, car effectivement il n'y en a point de plus belle; mais le duc tout seul se mit à la critiquer : il soutint qu'elle était trop menue, et prononça qu'il n'y avait rien de tel qu'une jambe plus grosse et moins longue; et conclut enfin qu'il n'y avait point de salut pour une jambe sans bas verts. C'était, selon moi, déclarer qu'il en venait de voir, et qu'il en avait encore la mémoire toute fraîche. »

Hamilton ne savait quelle contenance tenir pendant un récit qui lui donnait à peu près les mêmes conjectures. Il haussa les épaules en disant faiblement que les apparences étaient souvent trompeuses; que madame de Chesterfield avait la faiblesse de toutes les belles, qui croient que leur mérite s'établit sur le nombre des adorateurs, et que, quelques airs qu'elle se fût imprudemment donnés pour ne pas rebuter Son Altesse, il n'y avait point d'apparence qu'elle voulût consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avait beau donner des consolations qu'il ne sentait pas, Chesterfield vit bien qu'il ne pensait rien moins que ce qu'il disait; mais il lui sut bon gré de la part qu'il lui voyait prendre à ses intérêts.

capitaine des gardes de la reine, chambellan de Charles II, ambassadeur en Pologne. Le duc d'York l'envoya en France pour féliciter Louis XIV sur la naissance du Dauphin.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à madame sa cousine. Le style de ce billet ne ressemblait en rien à celui des premiers qu'il lui avait écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces, et tout l'attirail d'un amant qui croit gronder avec raison, composaient cette épître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, et jamais ses yeux ne lui témoignèrent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri; mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avait mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eût donné toutes choses pour ravoir cette lettre. Il lui semblait dans ce moment qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochait. Son mari lui parut un visionnaire, un imposteur, et rien moins que ce qu'il avait cru quelques moments auparavant; mais ces remords venaient un peu tard. Il venait de rendre son billet, et la Chesterfield avait marqué tant d'impatience et tant d'empressement de trouver un moment pour le lire après l'avoir reçu, que tout semblait la justifier et le confondre. Elle se défit tellement quellement d'une visite sérieuse qui l'assiégeait, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour oser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain, pour avoir une réponse à sa lettre.

Il la trouva pourtant à la cour, et cela fut la première fois depuis leur commerce qu'il ne l'avait

point cherchée. Il se tenait à l'écart, n'osait lever les yeux sur elle, et paraissait d'un embarras à faire rire ou à faire pitié, lorsque, s'étant approchée de lui : « N'est-il pas vrai, dit-elle, que vous voilà dans la situation du monde la plus sotte pour un homme d'esprit? Vous voudriez n'avoir point écrit; vous voudriez une réponse, vous n'en espérez pas; cependant vous la souhaitez et la craignez également. Je vous en ai pourtant fait une. » Elle n'eut que le temps de lui dire ces trois ou quatre mots; mais ce fut d'un air et d'un regard à lui faire croire que c'était Vénus, avec toutes ses grâces, qui venait de lui parler. Il était auprès d'elle quand le jeu de la reine commença. Elle s'y mit. Il était en peine de savoir quand ou par où sortirait cette réponse, lorsqu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ses gants et son éventail. Il les reçut avec le billet dont il était question. Il n'avait rien trouvé de sévère ni d'ennemi dans le discours qu'elle lui avait tenu; c'est pourquoi il se hâta d'ouvrir son billet; voici ce qu'il y trouva :

« Vos emportements sont si ridicules, que c'est « vous faire grâce que de les attribuer à un excès de « tendresse qui vous tourne la tête. Il faut avoir bien « envie d'être jaloux pour le devenir de celui dont « vous me parlez. Bon Dieu! quel amant pour don- « ner de l'inquiétude à un homme d'esprit! et quel « esprit pour s'être emparé du mien! N'avez-vous « point de honte de donner dans les visions d'un ja- « loux, qui n'a rapporté que cela d'Italie? La fable « des bas verts, qui s'est trouvée l'objet de ses ca- « prices, vous a pu séduire par des circonstances si

« pitoyables! Que ne s'est-il vanté, dans les confi-
« dences qu'il vous a faites, d'avoir mis en pièces ma
« pauvre guitare! Cet exploit vous aurait peut-être
« plus convaincu que tout le reste. Rentrez en vous-
« même; et si vous m'aimez, louez la fortune de
« ce qu'une jalousie si mal fondée détourne l'atten-
« tion qu'on devrait avoir sur mes sentiments pour
« l'homme le plus aimable et le plus dangereux de
« la cour. »

Hamilton pensa pleurer de tendresse à ces marques d'une bonté dont il se croyait indigne. Il ne se contenta pas de porter la bouche avec transport sur toutes les parties de ce billet; il baisa trois ou quatre fois les gants et l'éventail. Le jeu fini, la Chesterfield les reçut de ses mains, et lut dans ses yeux toute la joie que son billet avait répandue dans son âme. Il n'avait garde de se contenter de ce que les regards avaient pu lui marquer; il courut chez lui pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre! Peut-être ne valait-elle pas tant, car on n'a pas tant d'esprit quand on demande pardon que quand on offense; et il s'en faut bien que le style des douceurs soit aussi touchant dans une lettre que celui des invectives.

Quoi qu'il en soit, sa paix fut faite, leur intelligence devint plus vive après cette querelle, et la Chesterfield, pour le rendre aussi tranquille qu'il avait été défiant, se parait à tout moment d'un feint mépris pour son rival et d'une aversion sincère pour son mari.

La confiance qu'il en prit fut telle qu'il consentit qu'elle donnerait au public quelques apparences en

faveur du duc, pour sauver celle de leur commerce secret. Ainsi, rien ne troublait le repos de son cœur, que l'impatience de trouver une occasion favorable pour mettre le comble à ses vœux. Il semblait qu'il ne tenait qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendait par les obstacles dont elle faisait le dénombrement, et qu'elle ne demandait pas mieux que de lui voir lever avec toute son industrie et tous ses empressements.

Cela lui fermait la bouche, et tandis qu'il y travaillait, et qu'il était dans l'admiration comment deux personnes qui se voulaient tant de bien, et qui étaient d'accord, ne pouvaient parvenir qu'aux souhaits, la fortune fit éclater une aventure imprévue qui ne lui permit plus de douter ni du bonheur de son rival ni des perfidies de sa maîtresse.

Les revers de la fortune épargnent souvent lorsqu'on les craint le plus; souvent ils accablent lorsqu'on les mérite et qu'on les prévoit le moins. Hamilton était au milieu de la lettre la plus tendre et la plus passionnée qu'il eût jamais écrite à madame de Chesterfield, lorsque son mari vint lui annoncer les particularités de cette dernière découverte. Il n'eut que le temps de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on était venu dans sa chambre avec précipitation. Il avait encore le cœur et l'esprit si remplis de ce qu'il écrivait à madame de Chesterfield, que son mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations; outre qu'il arrivait mal à propos, à son gré, de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter; et le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentiment. Il ouvrait de grands

yeux à mesure qu'on lui contait des circonstances d'une indiscrétion si outrée, qu'elles lui paraissaient incroyables, malgré les particularités du fait. « Vous avez raison d'en être surpris, lui dit Chesterfield en finissant; mais, pour peu que vous doutiez de ce que je viens de dire, il ne vous sera pas difficile de trouver des témoins pour le confirmer, car la scène de ces tendres familiarités n'a pas été moins publique que l'est la chambre où l'on joue chez la reine; et cette chambre était alors, Dieu merci, honnêtement remplie de monde. La Denham s'est aperçue la première de ce qu'ils croyaient finement cacher dans la foule. Vous jugez bien comme la Denham a tenu le cas secret. La vérité est qu'elle s'est adressée à moi, tout le premier, comme j'entrais, pour me dire d'avertir ma femme que d'autres pourraient s'apercevoir de ce qu'il ne tenait qu'à moi d'aller voir. »

« Madame votre cousine jouait, comme je vous ai dit. Le duc était assis auprès d'elle. Je ne sais ce que sa main était devenue; mais je sais bien qu'il s'en fallait jusqu'au coude qu'on ne lui vît le bras tout entier. J'étais derrière eux dans la place que la Denham venait de quitter. Il me vit en se retournant, et fut si troublé de ma présence, qu'il pensa déshabiller madame de Chesterfield en retirant sa main. Je ne sais s'ils se sont aperçus qu'on les ait découverts; mais je sais bien que madame Denham mettra bon ordre à ce que personne ne l'ignore. Je vous avoue que je suis dans un embarras que je ne puis vous exprimer. Je ne balancerais pas à prendre mon parti si les ressentiments m'étaient permis

contre celui qui m'outrage. Pour elle, je saurais bien m'en faire raison, si, tout indigne qu'elle est d'aucun ménagement, je n'avais des égards pour une famille illustre, qu'un éclat digne d'une telle injure mettrait au désespoir. Vous y avez par là quelque intérêt; vous êtes de mes amis, et je vous ouvre mon cœur sur la chose du monde la plus délicate. Voyons donc ensemble ce que je dois faire dans une occasion si désagréable. »

Hamilton, plus interdit et plus confondu que lui, n'était pas trop en état de lui donner des conseils. Il n'écoutait que la jalousie, et ne respirait que la vengeance. Mais ces mouvements s'étant un peu calmés sur l'espoir qu'il y avait de la calomnie, ou du moins de l'exagération dans ce que l'on imputait à la Chesterfield, il pria son mari de suspendre ses résolutions jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé du fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvait que les choses fussent comme il venait de le dire, qu'il fermerait les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Ils se séparèrent là-dessus; et dès les premières enquêtes Hamilton trouva presque tout le monde instruit d'une aventure à laquelle chacun ajoutait quelque chose en la contant. Le dépit et le ressentiment s'allumaient dans son cœur, à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignait.

Il ne tenait qu'à lui de la voir pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions; mais il était trop en colère pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement. Il se considérait comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant

pour rien l'injure d'un époux en comparaison de celle d'un amant.

Il courut chez mylord Chesterfield dans le transport qui l'aveuglait, et lui dit « qu'il en avait assez appris pour lui donner enfin un conseil qu'il suivrait lui-même en pareil cas; qu'il n'y avait pas à balancer, s'il voulait sauver une femme si sottement prévenue, et qui peut-être n'avait pas encore perdu toute son innocence en perdant toute sa raison; qu'il fallait incessamment la mener à la campagne, et que, pour ne pas lui donner le temps de se reconnaître, le plus tôt serait le meilleur. »

Mylord Chesterfield n'eut pas de peine à suivre un conseil qu'il avait déjà regardé comme le seul qu'on lui pût donner en ami. Mais sa femme, qui ne se doutait pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se moquait lorsqu'il lui dit de se préparer à partir pour la campagne dans deux jours. Elle se l'imagina d'autant plus, qu'on était au cœur d'un hiver extrêmement rude, mais elle s'aperçut bientôt que c'était tout de bon. Elle connut à l'air et aux manières de son mari qu'il croyait avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur; et, voyant tous ses parents froids et sérieux sur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'espéra plus, dans cet abandon universel, qu'en la tendresse d'Hamilton. Elle comptait bien qu'elle serait éclaircie par lui d'un malheur dont elle ignorait la cause, et que sa passion trouverait enfin un moyen de rompre un voyage dont elle se flattait qu'il serait encore plus outré qu'elle, mais c'était s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de son départ, que tous les préparatifs d'un long voyage étaient faits, qu'elle recevait des visites d'adieu dans les formes, et que cependant elle n'avait aucune nouvelle d'Hamilton, sa patience et son espoir furent à bout. Dans cet état funeste, quelques larmes l'auraient soulagée; mais elle aima mieux se contraindre sur ce soulagement, que d'en donner le plaisir à son époux. Le procédé d'Hamilton lui paraissait inconcevable; et, ne le voyant pas paraître, elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet.

« Seriez-vous du nombre de ceux qui, sans dai-
« gner m'apprendre pour quel crime on me traite en
« esclave, consentent à mon enlèvement? Que veulent
« dire votre silence et votre inaction dans une con-
« joncture où votre tendresse devrait être la plus
« vive? Je touche au moment de mon départ, et j'ai
« honte de sentir que vous me le faites envisager
« avec horreur, puisque j'ai raison de croire que vous
« en êtes moins touché qu'aucun autre. Faites-moi
« du moins savoir où l'on m'entraîne, ce qu'on veut
« faire de moi dans les déserts, et pourquoi vous pa-
« raissez, avec toute la terre, changé pour une per-
« sonne que toute la terre n'obligerait pas à changer,
« si votre faiblesse ou votre ingratitude ne vous ren-
« dait indigne de ma tendresse. »

Ce billet ne fit que l'endurcir et le rendre plus fier de sa vengeance. Il avalait à longs traits le plaisir de la voir au désespoir, parce qu'il ne doutait pas que sa douleur et le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisait merveilleusement dans la part qu'il avait à son affliction, et se savait bon gré du

conseil qu'il avait imaginé pour la séparer d'un rival peut-être sur le point d'être heureux. Ainsi fortifié qu'il était contre sa propre tendresse, par tout ce que les ressentiments jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir d'une indifférence qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévu, se joignant à tant de disgrâces réunies pour l'accabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au désespoir.

La cour fut remplie du bruit de cet événement. Personne n'ignorait le motif de ce prompt départ; mais peu de gens approuvèrent le procédé de mylord Chesterfield. On regardait avec étonnement en Angleterre un homme qui avait la malhonnêteté d'être jaloux de sa femme, mais dans la ville ce fut un prodige inconnu jusque alors de voir un mari recourir à ces moyens violents, pour prévenir ce que craint et ce que mérite la jalousie. On excusait pourtant le pauvre Chesterfield, autant qu'on l'osait sans s'attirer la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avait eue. Toutes les mères promirent bien à Dieu que leurs enfants ne mettraient jamais le pied en Italie pendant leur vie, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut longtemps l'entretien de la cour, le chevalier de Grammont, qui ne savait pas l'histoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tyrannie que tous les bourgeois de Londres ensemble; et ce fut à ce sujet qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fatale sarabande qui malheureusement avait eu tant de part à l'aventure. Elles passaient pour être de lui; mais si Saint-Évremond y avait travaillé, ce n'était pas assurément le plus beau

de ses ouvrages, comme on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE X.

Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

Tout homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme est un fou qui se tourmente et qui la désespère; mais celui qui, naturellement jaloux, a par-dessus ce malheur celui d'aimer sa femme, et de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené que les tourments de l'enfer ont accueilli dès ce monde sans que personne en ait pitié. Tous les raisonnements que l'on fait sur ces malheureux états du mariage vont à conclure que les précautions sont inutiles avant le mal, et la vengeance odieuse après.

Les Espagnols, tyrans de leurs femmes plutôt par tradition que par jalousie, se contentent de pourvoir à la délicatesse de leur honneur par les duègnes, les grilles et les verroux. Les Italiens, dont les soupçons sont circonspects et les ressentiments vindicatifs, ont différentes méthodes de conduite entre eux. Les uns se mettent l'esprit en repos, tenant leurs femmes sous des serrures qu'ils croient impénétrables; d'autres renchérissent, par diverses précautions, sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau sexe[1]. Mais la plupart tiennent

1. Hamilton veut parler ici des ceintures de chasteté. Ce fut un usage que mentionne Brantôme (*Dames galantes*, 1er discours). Mis-

que dans un péril inévitable, ou dans une transgression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous, nations bénignes, qui, loin de recevoir ces

son, dans son *Voyage en Italie* (t. I, p. 217), dit avoir vu à Venise les ceintures dont faisait usage François de Carrare, gouverneur de Padoue. (Voir aussi les *Mémoires* [apocryphes] *du comte de Bonneval*, t. I, p. 74.) Saint-Amand s'exprime ainsi dans sa *Rome ridicule* :

D'un brayer que Martel-en-Tête
De ses propres mains a forgé,
Leurs femmes ont le bas chargé
De peur qu'il ne face la beste;
Au moins on sait qu'en la pluspart
Les maris usent de cet art,
Tant l'aspre soupçon les dévore.

On trouve en France peu d'exemples de ces rigueurs ultramontainés; toutefois, il paraît que le duc de Ventadour, très-laid et très-dégoûtant époux d'une des beautés les plus piquantes de la cour de Louis XIV, crut qu'il était prudent d'y avoir recours, et c'est ce qui explique le mot de madame Cornuel, cité dans les écrits du temps : « Il a mis un bon Suisse à la porte. »

On peut voir dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux (t. VII, p. 428, édit. de 1856) le récit d'une *malice* faite au premier président Le Jay, et ce que gagna le *bon homme* pour avoir trop écouté une solliciteuse qui prétendait que son mari lui avait mis un brayer de fer.

En 1750, un procès très-étrange surgit entre une jeune fille de Toulouse, nommée Marie Lajou et son séducteur, Pierre Berlhe, lequel l'avait conduite, déguisée en homme, dans diverses villes du Languedoc, et l'avait obligée à porter une ceinture de chasteté; cette affaire amena un *Plaidoyer* du sieur Freydier, avocat à Nîmes, *contre l'introduction des cadenas ou ceintures de chasteté*, et ce livret, imprimé à Montpellier, chez A.-F. Rochard, 1750, in-8, est recherché des curieux. Ce n'est guère qu'un amas de citations empruntées aux Pères de l'Église et aux écrivains de l'antiquité.

Il faut trouver à la fin du volume une gravure pliée en trois planches, représentant la ceinture en question, et qu'on avait fait exécuter à petit nombre pour l'instruction des juges. Ajoutons, à l'égard de l'iconographie de cet objet, qu'on le trouve représenté au frontispice d'un livret peu commun : l'*École des maris jaloux, ou*

habitudes féroces et ces coutumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passez sans chagrins et sans alarmes vos paisibles jours dans toutes les douceurs d'une indolence domestique.

Chesterfield avait bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patients compatriotes pour faire éplucher par un ridicule éclat les particularités d'une aventure qu'on aurait peut-être ignorée hors de la cour, et qu'on aurait oubliée partout au bout d'un mois! Mais dès qu'il eut le dos tourné, pour se mettre en marche avec sa prisonnière et l'attirail dont on se flattait qu'elle l'avait pourvu, Dieu sait comme on donna sur son arrière-garde! Les Rochester, les Middlesex[1], les

les Erreurs de l'amour conjugal, Neufchâtel, 1698, in-12. M. Niel, dans sa belle collection des *Portraits du seizième siècle*, cite (12e livraison) une estampe satirique très-rare, intitulée : *Du coqv qui porte la clef et sa femme la serrure;* il y avait là une allusion aux trahisons dont la marquise de Verneuil payait l'amour d'Henri IV.

Abandonné en Europe, nous le croyons du moins, l'usage du cadenas subsiste encore dans les îles de la Sonde, selon le lieutenant Boudyck Bartiaansen (*Voyage aux Moluques*, 1845, p. 124).

1. Ce titre appartenait alors au comte Lionel, mort en 1674. Le personnage, dont il s'agit ici, est Charles Sackville, lord Buckhurst, qui devint successivement comte de Middlesex et duc de Dorset. Né le 24 janvier 1637, il mourut le 19 janvier 1706.

Burnet le dépeint comme un homme bon et généreux : « Il était très-flegmatique et ne parlait guère à moins que le vin ne fût venu l'animer; alors il était fort aimable. Caustique dans ses écrits, il était si indulgent dans ses théories qu'il aurait voulu qu'on supprimât tous châtiments, même ceux infligés aux malfaiteurs. Il était charitable à l'excès, et sa générosité lui fit contracter des dettes; il donnait tout ce qu'il avait sur lui, lorsque sa compassion était émue. Le roi en aurait fait son favori, mais sa paresse l'empêcha de faire ce qu'il fallait pour obtenir les bonnes grâces du souverain. Il haïssait la cour et le roi qu'il regardait comme dur et sans générosité. »

Sydley[1], les Étheredge[2], et toute la troupe des beaux esprits mirent au jour force vaudevilles qui divertissaient le public à ses dépens.

1. Charles Sydley, né en 1639; il se fit remarquer à la cour de Charles II par ses extravagances.

Burnet le représente comme doué d'une verve inépuisable; Rochester le mentionne comme un irrésistible séducteur. Plus tard, il se lança dans la politique; irrité contre Jacques II, qui avait séduit sa fille et l'avait faite comtesse de Dorchester, il seconda de toutes ses forces la révolution de 1688. Ne pouvant renoncer toutefois à ses habitudes de plaisanter à tout propos, il disait : « Je ne puis souffrir l'idée d'être ingrat; puisque le roi a fait de ma fille une comtesse, je ferai de mon mieux pour faire de la sienne une reine. » (Marie, fille de Jacques, se trouva en effet reine, lorsque son mari parvint au trône d'Angleterre sous le nom de Guillaume III.) Il mourut en 1701, laissant diverses pièces de comédies, qui offrent un tableau curieux des mœurs du temps : les *Dames errantes* (*the Wandering ladies*); le *Jardin des Mûriers* (*the Mulberry Garden*), etc.

Pepys inscrit dans son *Journal*, le 23 octobre 1668 : « On m'a dit, entre autres nouvelles, les extravagances de sir Charles Sydley et de Buckhurst, qui ont couru les rues presque nus presque toute la nuit, et qui, après avoir fini par livrer bataille à la garde, ont été mis en prison. Le roi a pris leur parti, et le *chief-justice*, lord Keeling, a assigné à la session prochaine le constable qui a arrêté ces garnenements; c'est une honte horrible. » Il rend ailleurs justice à l'esprit de Sydley.

2. Georges Étheredge, né vers 1636, se livra, sous le règne de Charles, à la dissipation, en consacrant toutefois quelques instants à la culture des lettres.

Il fut, sous Jacques II, employé dans la diplomatie et devint envoyé à Hambourg, ensuite ministre à Ratisbonne. Un accident tragique mit fin à sa vie; à la suite d'un grand dîner qu'il avait donné à des membres de la Diète germanique, il voulut accompagner ses hôtes; mal solide sur ses jambes, et pour cause, il tomba à la renverse sur les escaliers et se brisa la tête. Il a laissé trois comédies : elles ont ce degré de mauvais ton qui appartenait alors à la meilleure compagnie. Rochester lui a fourni un de ses types les plus heureux, celui de *Dorimont*, l'homme élégant, le séducteur par excellence, le modèle de la jeune noblesse sous Charles II. (Voir la comédie *Sir Topling Flutter*, analysée par M. Forgues, *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1857, p. 840.)

Le chevalier de Grammont les trouva spirituels et récréatifs, comme on dit ; et dans tous les lieux où ce sujet était traité, voulant produire le supplément qu'il y avait fait : « C'est une chose singulière, disait-il, que la campagne, qu'on peut appeler la potence ou les galères d'une jeune personne, ne soit faite en ce pays-ci que pour les malheureuses, et non pour les coupables ! La pauvre petite Chesterfield , pour quelques lorgnades d'imprudence, se voit d'abord troussée par un mari fâcheux, qui vous la mène passer les fêtes de Noël dans un château de plaisance à cinquante lieues d'ici, tandis qu'il y en a mille qu'on laisse dans la liberté de tout faire, qui la prennent bien aussi, et dont la conduite enfin mériterait tous les jours vingt coups de bâton. Je ne nomme personne, Dieu m'en garde ! mais la Midleton, la Denham, les filles de la reine, celles de la duchesse, et cent autres, répandent leurs faveurs à droite et à gauche, sans qu'on en souffle. Pour madame de Shrewsbury, c'est une bénédiction. Je m'en vais parier qu'elle ferait tous les jours tuer son homme, qu'elle n'en irait que la tête plus levée. On dirait qu'elle a des indulgences plénières pour sa conduite. Ils sont trois ou quatre qui portent chacun une aune de ses cheveux en bracelets, sans qu'on y trouve à redire. Cependant il sera permis qu'un bourru comme Chesterfield exerce une tyrannie pareille, et toute nouvelle en ce pays-ci, sur la plus jolie femme d'Angleterre, pour un rien ! Mais s'il en croit être le bon marchand, je suis son valet. Les précautions n'y font, ma foi, rien ; et souvent une femme qui ne songerait point à mal si on la laissait en repos, s'y voit portée

par vengeance ou réduite par nécessité : c'est l'évangile. Écoutez ce qu'en dit la sarabande de Francisco :

« Jaloux, que sert tout votre effort?
L'Amour est trop fort;
Et quelque peine
Que l'on prenne,
Elle est vaine,
Quand deux cœurs une fois sont d'accord.
Il faut devant vous
Cacher ce qu'on fait de plus doux :
On contraint ses plus chers désirs;
On prend cent plaisirs;
Mais pour les soins
De cent témoins,
En secret on n'aime pas moins. »

Telles étaient les paroles dont le chevalier de Grammont passait pour auteur. La justesse ni le tour n'y brillaient point excessivement; mais comme elles contenaient quelques vérités qui flattaient le génie de la nation et de ceux qui prenaient les intérêts du beau sexe, toutes les dames les voulurent avoir pour les apprendre à leurs enfants.

Pendant tout ceci, le duc d'York, qui ne voyait plus madame de Chesterfield, ne se fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son absence avait pourtant des circonstances bien sensibles pour un homme qui causait son éloignement; mais il y a des tempéraments heureux qui se consolent de tout, parce qu'ils ne sentent rien vivement. Cependant, comme son cœur ne pouvait demeurer dans l'inutilité, dès qu'il eut oublié la Chesterfield, il se ressouvint de ce qu'il avait aimé devant; et peu s'en fallut que mademoi-

selle d'Hamilton ne lui causât une rechute de tendresse.

Il y avait à Londres un peintre assez renommé pour les portraits. Il s'appelait Lely[1]. La grande quantité de peintures du fameux Van-Dyck répandues en Angleterre l'avait beaucoup perfectionné. De tous les modernes, c'est celui qui, dans le goût de tous ses ouvrages, a le mieux imité sa manière et qui en a le plus approché. La duchesse d'York voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la cour; Lely les peignit. Il employa tout son art dans l'exécution : il ne pouvait travailler à de plus beaux sujets. Chaque portrait parut un chef-d'œuvre; et celui de mademoiselle d'Hamilton parut le plus achevé. Lely avoua qu'il y avait pris plaisir[2].

Le duc d'York en eut à le regarder, et se mit à

1. Pierre van der Faes, surnommé le chevalier Lely, né en 1618 en Westphalie, mort à Londres en 1680. On attribue son décès au chagrin que lui inspira le succès de Kneller, autre peintre qui fut son rival. Lely s'était consacré à la peinture du portrait, et il marcha de près sur les traces de Van-Dyck. Il avait, à l'âge de vingt-cinq ans, acquis en Hollande une grande réputation; le prince d'Orange le conduisit en Angleterre, lorsqu'il alla épouser la fille de Charles I[er]. L'artiste fut très-bien accueilli de ce monarque, et il peignit toute la famille royale. Sous la République, Cromwell le chargea de faire son portrait. Charles II le nomma baronnet, gentilhomme de la chambre, et le gratifia d'une forte pension, laquelle était sans doute fort inexactement payée, comme toutes celles qu'on obtenait de l'insouciante générosité de ce prince. Lely était en possession d'une fortune considérable dont il faisait un noble usage. Ami du faste, il donnait d'excellents dîners, et ses convives entendaient une excellente musique. Pepys en parle souvent; il allait avec empressement voir les portraits qui sortaient des mains de l'artiste.

2. Ce portrait a été gravé par Scriven; il se trouve dans les éditions données à Londres des *Mémoires* de Grammont.

lorgner tout de nouveau l'original. Il n'y avait rien à faire là pour ses espérances, et dans le même temps que sa tendresse, inutilement réveillée pour elle, alarmait celle du chevalier de Grammont, la Denham s'avisa de remettre sur pied le traité qu'on avait si mal à propos interrompu. Bientôt on en vit la conclusion. Quand les deux parties sont de bonne foi dans les négociations, on ne perd pas de temps à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté; cependant je ne sais quelle fatalité mit obstacle aux prétentions de l'autre. Le duc pressa fort la duchesse de mettre la Denham en possession de cette charge qui faisait l'objet de son ambition; mais comme elle n'était pas caution des articles secrets du traité, quoiqu'elle eût paru jusqu'alors commode pour les inconstances et soumise aux volontés du duc, il lui parut dur et déshonorant de recueillir chez elle une rivale qui l'exposerait à faire un assez triste personnage au milieu de sa cour. Cependant elle se vit sur le point d'y être forcée par autorité, lorsqu'un obstacle beaucoup plus funeste interdit pour jamais à la pauvre Denham l'espérance de cette charge fatale, qu'elle briguait avec empressement.

Le vieux Denham, naturellement jaloux, le devenait de plus en plus, et sentait qu'il avait raison. Sa femme était jeune et belle, lui vieux et dégoûtant. Quelle raison de se flatter que le ciel voulût le dispenser du sort des maris de son âge et de sa figure! Il se le disait continuellement; mais aux compliments qu'on lui fit de tous les côtés sur la charge que madame sa femme allait avoir auprès de la duchesse, il se dit tout ce qu'il fallait pour se pendre,

s'il en eût eu la fermeté. Le traître aima mieux éprouver son courage contre une autre. Il lui fallait des exemples pour exercer ses ressentiments dans un pays privilégié. Celui de mylord Chesterfield ne suffisait pas pour ce qu'il méditait ; outre qu'il n'avait pas de maison de campagne où mener l'infortunée Denham. Ainsi le vieux scélérat lui fit faire un voyage bien plus long sans sortir de Londres. La mort impitoyable l'enleva au milieu de ses plus chères espérances et de ses plus beaux jours.

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée[1], la populace de son quartier tint conseil pour le lapider dès qu'il sortirait ; mais il se tint renfermé pour pleurer la mort de sa femme jusqu'à ce que leur fureur fût apaisée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit distribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé qu'on n'en avait bu dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la ville craignait quelque grand désastre pour l'expiation de ces funestes effets de la jalousie, Hamilton n'était pas tout à fait si content qu'il s'était flatté de l'être, après le départ de madame de Chesterfield. Il n'avait consulté que les mouvements du dépit dans ce qu'il avait fait. Sa

1. Les bruits du temps assignèrent en effet sa mort à un crime. On prétendit qu'elle avait été empoisonnée dans une tasse de chocolat ; on parla de la jalousie de la duchesse d'York comme la cause de ce forfait. Pepys dit dans son *Journal*, 7 janvier 1666-1667 : « Lord Brouckher me dit que lady Denham est enfin morte. Quelques personnes soupçonnent qu'elle a été empoisonnée ; cela s'éclaircira lorsque son corps sera ouvert demain. Le duc d'York la regrette, mais il a déclaré qu'il n'aurait jamais plus de maîtresse déclarée ; j'en suis bien aise et je voudrais que le roi en fît autant. » Il paraît que le corps ne fut jamais ouvert.

vengeance était satisfaite, mais son amour ne l'était pas; et depuis l'absence de ce qu'il aimait encore malgré ses ressentiments, ayant eu le loisir de faire quelques réflexions qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter : « A quoi bon, disait-il, m'être si fort pressé de rendre malheureuse une personne qui, toute coupable qu'elle soit, peut seule faire mon bonheur? Maudite jalousie! poursuivit-il, plus cruelle encore pour ceux qui tourmentent que pour ceux qui sont tourmentés. Que m'importe d'avoir arraché la Chesterfield aux espérances et aux désirs d'un rival plus heureux, si je ne l'ai pu faire sans m'arracher à ce qu'il y avait de plus cher et de plus sensible aux penchants de mon cœur? »

Quantité d'autres raisonnements de cette force, et tous hors de saison, lui prouvant nettement que dans un engagement comme le sien il valait encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir, il se remplissait l'esprit de vains repentirs et d'inutiles remords, lorsqu'il reçut une lettre de celle qui les causait, mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il se regarda comme le plus grand scélérat de l'univers après l'avoir lue. La voici :

« Vous serez aussi surpris de cette lettre que je le « fus de l'air impitoyable dont vous vîtes mon départ. « Je veux croire que vous vous étiez imaginé des « raisons qui justifiaient dans votre esprit un procédé « si peu concevable. Si vous êtes encore dans la du- « reté de ces sentiments, ce sera vous faire plaisir « que de vous apprendre ce que je souffre dans la « plus affreuse des prisons. Tout ce qu'une campa- « gne a de plus triste dans cette saison s'offre par-

« tout à ma vue. Assiégée par d'impénétrables « boues, d'une fenêtre je vois des rochers, de l'au-« tre des précipices : mais, de quelque côté que je « tourne mes regards dans la maison, j'y rencontre « ceux d'un jaloux, moins supportables encore que « les tristes objets qui m'environnent. J'ajouterais « aux malheurs de ma vie celui de paraître crimi-« nelle aux yeux d'un homme qui devrait m'avoir « justifiée contre les apparences convaincantes, si « par une innocence avérée j'étais en droit de me « plaindre ou de faire des reproches. Mais comment « se justifier de si loin, et comment se flatter que la « description d'un séjour épouvantable ne vous em-« pêchera pas de m'écouter ? Mais êtes-vous digne « que je le souhaite ? Ciel ! que je vous haïrais si je « ne vous aimais à la fureur ! Venez donc me voir « une seule fois pour entendre ma justification ; et « je suis persuadée que si vous me trouvez coupable « après cette visite, ce ne sera pas envers vous. « Notre argus part demain pour un procès qui le « retiendra huit jours à Chester. Je ne sais s'il le ga-« gnera ; mais je sais bien qu'il ne tiendra qu'à vous « qu'il n'en perde un qui lui tient pour le moins au-« tant au cœur que celui qu'il va solliciter. »

Il y avait dans cette lettre de quoi faire donner tête baissée dans une aventure plus téméraire que celle qu'on lui proposait, quoiqu'elle fût assez gaillarde. Il ne voyait pas trop bien comment elle ferait pour se justifier ; mais elle l'assurait qu'il serait content du voyage, et c'était tout ce qu'il demandait pour lors.

Il avait une parente auprès de madame de Chester-

field. Cette parente, qui l'avait bien voulu suivre dans son exil, était entrée quelque peu dans leur confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre, avec toutes les instructions nécessaires sur son départ et sur son arrivée. Dans ces sortes d'expéditions le secret est nécessaire, du moins avant que d'avoir mis l'aventure à fin. Il prit la poste, et partit de nuit, animé d'espérances si tendres et si flatteuses, qu'en moins de rien, en comparaison du temps et des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieues. A la dernière poste il renvoya discrètement son postillon. Il n'était pas encore jour; et, de peur des rochers et des précipices dont elle avait fait mention, il marchait avec assez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais pas; et, suivant ses instructions, il mit pied à terre à certaine petite cabane qui joignait les murs du parc. Le lieu n'était pas magnifique; mais comme il avait besoin de repos, il y trouva ce qu'il fallait pour cela. Il ne se souciait point de voir le jour, et se souciait encore moins d'en être vu; c'est pourquoi, s'étant renfermé dans cette retraite obscure, il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentait une grande faim à son réveil, il mangea fort et ferme; comme c'était l'homme de la cour le plus propre, et que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendait, il passa le reste de la journée à se décrasser et à se faire toutes les préparations que le temps et le lieu permettaient, sans daigner ni mettre la tête un moment dehors ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin, les ordres qu'il attendait

avec impatience arrivèrent à l'entrée de la nuit, par une espèce de grison qui, lui servant de guide, après avoir erré pendant une demi-heure dans les boues d'un parc de vaste étendue, le fit entrer dans un jardin où donnait la porte d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de cette porte, par laquelle on devait bientôt l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bonsoir. La nuit se ferma, mais la porte ne s'ouvrit point.

On était à la fin de l'hiver; cependant il semblait qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il était crotté jusqu'aux genoux, et sentait que pour peu qu'il prît encore l'air dans ce jardin, la gelée mettrait toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre et fort obscure eût été rude pour un autre; mais ce n'était rien pour un homme qui se flattait d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'absence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffaient, le soutint quelque temps contre les cruautés de l'impatience et contre les rigueurs du froid; mais il la sentit petit à petit refroidir, et deux heures, qui lui parurent deux siècles, s'étant passées sans qu'on lui donnât le moindre signe de vie, ni de la porte ni des fenêtres, il se mit à faire quelques raisonnements en lui-même sur l'état présent de ses affaires, et sur le parti qu'il y avait à prendre dans cette conjoncture. « Si nous frappions à cette maudite porte, disait-il; car encore est-il plus honorable, si le malheur m'en veut, de périr dans la maison que de mourir de froid dans le jardin. Il est vrai, reprenait-il, que ce parti peut

exposer une personne que quelque accident imprévu met peut-être, à l'heure qu'il est, encore plus au désespoir que moi. »

Cette pensée le munit de tout ce qu'il pouvait avoir de patience et de fermeté contre les ennemis qui le combattaient. Il se mit à se promener à grands pas, résolu d'attendre le plus longtemps qu'il serait possible, sans en mourir, la fin d'une aventure qui commençait si tristement. Tout cela fut inutile; et quelque mouvement qu'il se donnât, enveloppé d'un gros manteau, l'engourdissement commençait à le saisir de tous côtés, et le froid dominait en dépit de tout ce que les empressements de l'amour ont de plus vif.

Le jour n'était pas loin; et dans l'état où la nuit l'avait mis, jugeant que ce serait désormais inutilement que cette ensorcelée porte s'ouvrirait, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il était parti pour cette merveilleuse expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maison pour le dégeler. Plus il songeait à son aventure, plus les circonstances lui en paraissaient bizarres et incompréhensibles. Mais, loin de s'en prendre à la charmante Chesterfield, il avait mille différentes inquiétudes pour elle. Tantôt il s'imaginait que son mari pouvait être inopinément revenu; tantôt que quelque mal subit l'avait saisie; enfin que quelque obstacle s'était malheureusement mis à la traverse pour s'opposer à son bonheur, justement au fort des bonnes intentions qu'on avait pour lui. « Mais, disait-il, pourquoi m'avoir oublié dans ce maudit jardin? Quoi ! ne pas trouver un petit moment pour me faire

au moins quelque signe, puisqu'on ne pouvait ni me parler ni me recevoir ! »

Il ne savait à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux questions qu'il s'était faites ; mais comme il se flatta que tout irait mieux la nuit suivante, après avoir fait vœu de ne plus remettre le pied dans ce malencontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertît d'abord qu'on demanderait à lui parler, se coucha dans le plus méchant lit du monde, et ne laissa pas de s'endormir comme il eût fait dans le meilleur.

Il avait compté de n'être réveillé que par quelque lettre ou quelque message de madame de Chesterfield ; mais il n'avait pas dormi deux heures qu'il le fut par un grand bruit de cors et de chiens. La chaumière qui lui servait de retraite touchait, comme nous avons dit, les murailles du parc. Il appela son hôte pour savoir un peu que diable c'était que cette chasse qui semblait être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentait en approchant. On lui dit que c'était monseigneur qui courait le lièvre dans son parc. « Quel monseigneur ? dit-il tout étonné. — Monseigneur le comte de Chesterfield ; » répondit le paysan. Il fut si frappé de cette nouvelle, que, dans sa première surprise, il mit la tête sous les couvertures, croyant déjà le voir entrer avec tous ses chiens. Mais dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopiné d'un jaloux importun n'eût causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir après une

telle alarme. Il se leva pour repasser dans son esprit tous les stratagèmes qu'on a coutume d'employer pour tromper ou pour éloigner un vilain mari qui s'avisait de négliger son procès pour obséder sa femme. Il achevait de s'habiller, et commençait à questionner son hôte, lorsque le même grison qui l'avait conduit au jardin, lui rendit une lettre et disparut sans attendre de réponse. Cette lettre était de sa parente, et voici ce qu'elle contenait.

« Je suis au désespoir d'avoir innocemment con-
« tribué à vous attirer dans un lieu où l'on ne vous
« fait venir que pour se moquer de vous. Je m'étais
« opposée au projet de ce voyage, quoique je fusse
« persuadée que sa tendresse seule y eût part, mais
« elle vient de m'en désabuser. Elle triomphe dans le
« tour qu'elle vous a joué. Non-seulement son mari
« n'a bougé d'ici, mais il y reste par complaisance.
« Il la traite le mieux du monde, et c'est dans leur
« raccommodement qu'elle a su que vous lui aviez
« conseillé de la mener à la campagne. Elle en a
« conçu tant de dépit et d'aversion pour vous que,
« de la manière dont elle m'en vient de parler, ses
« ressentiments ne sont pas encore satisfaits. Conso-
« lez-vous de la haine d'une créature dont le cœur ne
« méritait pas votre tendresse. Partez ; un plus long
« séjour ici ne ferait que vous attirer quelque nou-
« velle disgrâce. Je n'y resterai pas longtemps ; je la
« connais, Dieu merci. Je ne me repens pas de la
« compassion que j'en ai d'abord eue ; mais je suis
« dégoûtée d'un commerce qui ne convient guère à
« mon humeur. »

L'étonnement, la honte, le dépit et la fureur s'em-

parèrent de son cœur après cette lecture. Les menaces ensuite, les invectives et les désirs de vengeance excitèrent tour à tour son aigreur et ses ressentiments; mais, après y avoir bien pensé, tout cela se réduisit à prendre doucement son petit cheval de poste pour remporter à Londres un bon rhume pardessus les désirs et les tendres empressements qu'il en avait apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux avec un peu plus de vitesse qu'il n'y était arrivé, quoiqu'il n'eût pas, à beaucoup près, la tête remplie d'aussi agréables pensées.

Cependant, quand il se crut hors de portée de rencontrer mylord Chesterfield et sa chasse, il voulut un peu se retourner, pour avoir au moins le plaisir de voir la prison où cette méchante bête était renfermée; mais il fut bien plus surpris de voir une très-belle maison, située sur le bord d'une rivière, au milieu d'une campagne la plus agréable et la plus riante qu'on pût voir. Au diable le précipice ou le rocher qu'il y vit! ils n'étaient que dans la lettre de la perfide. Nouveau sujet de ressentiment et de confusion, pour un homme qui s'était cru savant dans les ruses aussi bien que dans les faiblesses du beau sexe, et qui se voyait la dupe d'une coquette qui se raccommodait avec un époux pour se venger d'un amant.

Il regagna la bonne ville, prêt à soutenir contre tous qu'il faut être de bon naturel pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déjà trompé, mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette aventure n'avait pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voyage et ses circons-

tances furent supprimés, autant qu'il lui fut possible; mais comme on peut croire que la Chesterfield n'en garda pas le secret, le roi l'apprit, et, lui ayant fait son compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le chevalier de Grammont était présent à ce récit, et n'ayant que fort peu déclamé contre la trahison qu'on lui avait faite : « Si elle a eu tort, dit-il, de pousser la chose si loin, vous avez eu tort aussi de revenir sur vos pas comme un étourdi. Je m'en vais vous parier cent pistoles qu'elle s'est repentie plus d'une fois d'un ressentiment que vous méritiez assez pour le tour que vous lui aviez joué. Les femmes aiment assez la vengeance, mais elles ne tiennent pas toujours leur colère, et si vous eussiez resté dans le voisinage jusqu'au lendemain, je veux avoir les bras cassés si on ne vous eût fait amende honorable pour l'affront de la première nuit. »

Hamilton n'en tomba pas d'accord. Le chevalier de Grammont voulut soutenir sa thèse par un exemple; et, s'adressant au roi : « Sire, dit-il, Votre Majesté peut avoir connu Marion de l'Orme[1]. La créature de France qui avait le plus de charmes était celle-là. Quoiqu'elle eût de l'esprit comme les anges, elle était capricieuse comme un diable. Cette princesse m'ayant donné un rendez-vous, s'était avisée

1. Nous pouvons nous dispenser de parler de cette fameuse Phryné du dix-septième siècle, il a déjà été beaucoup trop question d'elle. On s'est plu à la faire figurer dans une foule de récits dénués de toute vraisemblance et de toute vérité. Ce que Tallemant des Réaux a dit d'elle (t. V, p. 99, édition Delloye; t. IV, p. 62, édition de M. P. Paris, dont il faut lire les notes), est sans doute ce qu'il y a de plus exact, mais encore doit-il s'y trouver bien des rumeurs sans fondement.

de me l'ôter pour le donner à un autre. Elle m'écrivit le plus joli billet du monde, tout rempli du désespoir où elle était d'un mal de tête qui l'obligeait à garder le lit, et qui la privait du plaisir de me voir jusqu'au lendemain. Ce mal de tête soudainement arrivé me parut suspect ; et, ne doutant point que ce ne fût une défaite : « Oh, parbleu, madame la coquette! dis-je en moi-même, si vous ne jouissez pas du plaisir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre. »

« Voilà tous mes grisons en campagne, dont les uns battaient l'estrade autour de sa maison, tandis que les autres assiégeaient sa porte. Un de ces derniers me vint dire que personne n'était entré chez elle de tout l'après-midi, mais qu'un petit laquais en était sorti sur la brune, et qu'il l'avait suivi jusque dans la rue Saint-Antoine, où ce laquais en avait rencontré un autre, auquel il avait dit seulement un mot ou deux. Il ne m'en fallut pas davantage pour me confirmer dans mes soupçons, et pour former le dessein d'être de la partie ou bien de la rompre.

« Comme il y avait fort loin du baigneur où je logeois jusqu'au fond du Marais, dès que la nuit fut venue je montai à cheval, sans vouloir qu'on me suivît.

« Dès que j'eus gagné la Place-Royale, le grison en sentinelle m'assura qu'il n'était encore entré personne chez mademoiselle de l'Orme. Je poussai vers la rue Saint-Antoine ; et justement comme je sortais de la Place-Royale, j'y vis entrer un homme à pied qui se cachait de moi tant qu'il pouvait, mais

il eut beau faire, je le reconnus. C'était le duc de Brissac[1].

« Je ne doutai point que ce ne fût le rival de cette nuit. Je m'approchai donc de lui, faisant semblant de douter si je ne me trompais point ; et mettant pied à terre d'un air fort empressé : « Brissac, mon ami, lui dis-je, il faut que tu me fasses un plaisir de la dernière importance : j'ai un rendez-vous pour la première fois chez une personne à quatre pas d'ici ; comme ce n'est que pour prendre des mesures, je n'y serai pas longtemps. Prête-moi ton manteau si tu m'aimes, et promène un peu mon cheval en attendant mon retour ; surtout ne t'éloigne pas d'ici. Tu vois que j'en use librement ; mais c'est, comme tu sais, à la charge d'autant. » Je pris son manteau sans attendre sa réponse. Il prit la bride de mon cheval et me conduisit de l'œil.

« Cela ne lui servit de rien ; car, après avoir fait

1. Louis de Cossé-Brissac ; il ne portait pas alors le titre de duc, lequel appartenait à son père le duc François de Cossé, né vers 1580, mort en 1651 (c'est-à-dire un an après le décès de la pauvre Marion), et qui figure dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux. On lit, dans ces mêmes *Historiettes*, que la célèbre courtisane convenait avoir eu du goût pour sept ou huit hommes et pas davantage. Brissac était du nombre. Victor Hugo, dans son drame de *Marion de l'Orme*, a tiré parti de l'aventure racontée par Hamilton, mais qui n'est peut-être pas vraie; car, ainsi que le remarque fort bien M. Paulin Paris dans une de ses notes sur Tallemant, il ne faut croire à l'exactitude des *Mémoires de Grammont* que sous bénéfice d'inventaire. Plus tard, le rival de notre chevalier se maria, et sa femme, née Saint-Simon, se livra fort à la galanterie, au dire des écrits du temps ; les chansons, dont il existe des recueils manuscrits, lui attribuent, entre autres amants, le comte de Guiche, le duc de Longueville, tué au passage du Rhin, l'archevêque de Paris, Harlay de Champvallon, etc., etc., mais ce n'est pas d'elle qu'il doit être question ici.

semblant d'entrer dans une porte vis-à-vis de lui, je me coulai par-dessous les arcades jusqu'à la porte de la nymphe de l'Orme. On l'ouvrit d'abord que j'eus frappé. J'étais si bien enveloppé du manteau de Brissac, qu'on me prit pour lui. La porte se referma sans qu'on m'eût fait la moindre question ; et comme je n'en avais point à faire, je fus droit à la chambre de la demoiselle. Je la trouvai sur un lit de repos, dans le déshabillé le plus galant et le plus agréable du monde.

« Jamais elle n'avait été si belle ni si surprise ; et la voyant tout interdite : « Qu'est-ce, ma belle ? lui dis-je. Il me paraît que voilà une petite migraine bien parée. Le mal de tête est apparemment passé ? — Point du tout, me dit-elle ; je n'en puis plus, et vous me ferez plaisir de vous en aller et de me laisser mettre au lit. —Pour vous laisser mettre au lit, oui, lui dis-je ; mais pour m'en aller, non, ma petite infante. Le chevalier de Grammont n'est pas un sot : on ne se pare pas avec tant de soin pour rien. — Vous verrez pourtant que c'est pour rien, me dit-elle ; car assurément il n'en sera pas autre chose pour vous. —Quoi ! dis-je, après m'avoir promis un rendez-vous ?... —Eh bien ! me dit-elle brusquement, quand je vous en aurais promis cinquante, c'est à moi de les tenir si je veux, et à vous de vous en passer si je ne le veux pas. — Cela serait bon, lui dis-je, si ce n'était pour le donner à un autre. » Elle, aussi fière que celles qui ont le plus d'innocence, et aussi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta sur un soupçon qui lui donnait plus de chagrin que de confusion ; et voyant qu'elle montait

sur ses grands chevaux : « Mademoiselle, lui dis-je, ne le prenons pas, s'il vous plaît, sur ce ton. Je sais ce qui vous inquiète. Vous avez peur que Brissac ne me trouve avec vous; mais ayez sur cela l'esprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous ; et Dieu merci, j'ai mis bon ordre à ce qu'il ne vous rende pas si tôt visite. » Je lui dis cela d'un air un peu tragique.

« Elle en parut troublée d'abord ; et me regardant avec surprise : « Que voulez-vous donc dire du duc de Brissac?... me dit-elle. — Je veux dire, répondis-je, qu'il est au bout de la rue qui promène mon cheval ; et si vous ne voulez pas m'en croire, vous n'avez qu'à y envoyer un de vos gens, ou voir son manteau que je viens de laisser dans votre antichambre. » Voilà l'éclat de rire qui la prend au fort de son étonnement ; et, me jetant les bras au cou : « Mon chevalier, me dit-elle, je n'y saurais plus tenir ; tu es trop aimable et trop extraordinaire pour ne te pas tout pardonner. » Je lui racontai comme la chose s'était passée. Elle en pensa mourir de rire ; et, nous étant séparés fort bons amis, elle m'assura que mon rival n'avait qu'à promener des chevaux tant qu'il lui plairait, qu'il ne mettrait de la nuit le pied chez elle.

« Je le trouvai fidèlement dans l'endroit où je l'avais laissé. Je lui fis mille excuses de l'avoir fait attendre si longtemps, et mille remercîments de sa complaisance. Il me dit que je me moquais ; que ces compliments ne se faisaient point entre amis ; et pour me convaincre qu'il m'avait rendu ce petit service de bon cœur, il voulut à toute force tenir la tête

de mon cheval tandis que j'y remontais. Je lui donnai bien le bonsoir en lui rendant son manteau, et je me rendis chez mon baigneur, également content de la maîtresse et du rival.

« Voilà, poursuivit-il, comme il ne faut qu'un peu de patience et d'adresse pour désarmer la colère des belles, et pour mettre jusqu'à leurs supercheries à profit. »

Le chevalier de Grammont avait beau divertir par ses récits, instruire par ses exemples, et ne paraître à la cour que pour y répandre une joie universelle, il y avait trop longtemps qu'il était le seul étranger à la mode. La Fortune, jalouse de la justice qu'on rend au mérite, et qui veut que les félicités dépendent de ses caprices, lui suscita deux compétiteurs dans la possession où il était de charmer toute l'Angleterre; et ces compétiteurs étaient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différents mérites était arrivé devant eux pour disposer les suffrages de la cour en leur faveur.

Ils venaient faire voir en leur personne ce qu'il y avait de plus accompli dans la robe et dans l'épée. L'un était le marquis de Flamarens, triste objet des tristes élégies de la comtesse de la Suze [1]; l'autre

1. Henriette de Coligny, comtesse de La Suze, née en 1618, morte à Paris le 10 mars 1673, célèbre par sa beauté, ses aventures et son talent pour la poésie. L'amiral de Coligny était son aïeul En 1643, elle épousa un Écossais, Thomas Hamilton, comte de Hudington, mais elle devint veuve au bout d'un an, « car il était pulmonique, et je crois qu'elle ne l'épargna guère. » (Tallemant des Réaux.) Elle se remaria au comte de La Suze, calviniste, « borgne, ivrogne, endetté, » et jaloux, qui voulut l'éloigner de la cour et la confiner à la campagne. Elle embrassa le catholicisme en 1653, *afin de ne voir son mari ni dans ce*

était le président Tambonneau[1], très-humble et très-

monde ni dans l'autre. Ce mot a été prêté à la reine Christine, et répété en maint recueil; mais M. Villeneuve, qui a inséré dans la *Biographie universelle* (t. XLIV) une notice intéressante sur madame de La Suze, prouve qu'il est permis de donner des motifs plus sérieux à cette conversion; ce fut un événement à cette époque. Le mariage fut ensuite cassé; vingt-cinq mille écus donnés au comte le décidèrent à ne pas mettre d'obstacles à la rupture de ces chaînes, qui lui déplaisaient peut-être autant qu'à la comtesse. Celle-ci passa le reste de sa vie dans la société des beaux esprits du temps qui la comblaient d'éloges, tout occupée à faire des vers et à célébrer la galanterie plus ou moins platonique, alors fort à la mode. Quoique le sévère Boileau ait dit que ses *élégies étaient d'un agrément infini*, la postérité a trouvé les vers de madame de La Suze assez médiocres, un peu fades dans leur douceur et apprêtés dans leur naturel. Ses écrits ont été publiés sous le titre de *Recueil de pièces galantes en prose et en vers*, 1678, volume rare, et que les bibliophiles recherchent, parce qu'on le joint à la collection des Elsevier, bien qu'il ait été très-probablement imprimé à Rouen. Il existe d'autres éditions de ce recueil: Paris, 1684 et 1695; Lyon, 1695; Paris, 1698, 4 vol. in-12; Trévoux, 1725 et 1741, 5 vol. in-12; il faut observer d'ailleurs que cette collection renferme des morceaux sortis de la plume de divers auteurs du temps (Quinault, Bussy, Bachaumont, mademoiselle de Scudéry, etc.), et que la part de chacun est parfois difficile à faire. Un choix des poésies de madame de La Suze a été inséré dans le tome XXIII des *Annales poétiques*, publiées par Sautreau de Marsy et Imbert, Paris, 1778-1787, 40 vol. in-12. Nous aimons à croire qu'il y a énormément d'exagération dans ce que l'indiscret Tallemant raconte des galanteries de cette comtesse. (Voir l'édition des *Historiettes*, due à M. P. Paris, t. IV, p. 228.) En parlant de Ninon, Tallemant se ressouvient de madame de La Suze, et il dit que dans les derniers jours de sa vie elle devint amoureuse de Jésus-Christ, qu'elle se figurait comme un grand garçon, brun, de fort bonne mine (t. VI, p. 12).

1. Tambonneau, président de la chambre des comptes. Tallemant parle avec trop de détail des tours que lui jouait sa femme, laquelle, très-jolie, n'avait que quatorze ans lorsqu'elle se maria Si la présidente trompait le président, celui-ci le lui rendait bien. Tallemant le signale comme un des amants de passage de madame Lévêque, femme très-galante d'un avocat au parlement.

obéissant serviteur et berger de la belle Luynes[1]. Comme ils arrivèrent ensemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talents étaient aussi différents que leurs figures. Tambonneau, passablement laid, fondait ses espérances sur beaucoup d'esprit, qu'on ne lui trouva pas; et Flamarens, par son air et par sa taille, briguait une admiration, qu'on lui refusait tout net.

Ils étaient convenus de se prêter mutuellement du secours pour réussir. C'est pourquoi dans leurs premières visites, l'un représentait et l'autre portait la parole, mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvassent les dames en Angleterre du goût de celles qui rendaient leurs noms fameux en France. La rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau sexe; et la bonne mine de l'autre ne le distingua que pour le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre et qu'il dansait avec assez de succès. On était trop accoutumé dans cette cour à l'esprit de

Les chansonniers du temps se moquèrent maintes fois de ce ménage, et, au sujet de la présidente et d'un fils qu'elle eut on ne sait comment, Louis XIV daigna faire un couplet trop plat pour que nous le reproduisions ici. Il a d'ailleurs été inséré dans les *OEuvres* de Louis XIV, 1806, t. VI, p. 264, et dans une note des *Historiettes* de Tallemant, 1840, t. IX, p. 160. (Voir aussi l'édition que M. P. Paris a donnée des *Historiettes*, t. VII, p. 90.)

1. Jeanne-Marie Colbert, fille aînée du célèbre ministre et mariée à Charles-Honoré d'Albert, duc de Luynes. D'après un écrit du temps (le *Palais-Royal* ou les *Amours de madame de La Vallière*), la duchesse de Chevreuse, si connue dans l'histoire anecdotique de l'époque, devenue vieille, « et ne pouvant plus rien pour elle, » voulut faire un métier auquel on donne un vilain nom, et procurer à Louis XIV pour maîtresse, au détriment de La Vallière, madame de Luynes, « une des plus belles femmes de France, mais peu ou point d'esprit. » Cette intrigue ne réussit pas.

Saint-Évremond et aux agréments naturels et singuliers de son héros, pour être séduit par les apparences. Cependant, comme les Anglais, en général, ont une espèce de penchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grâce à Flamarens en faveur d'un duel qui, le chassant de son pays, lui servait de recommandation chez eux[1].

Mademoiselle d'Hamilton eut d'abord l'honneur d'être distinguée par Tambonneau. Il crut qu'elle avait tout l'esprit qu'il fallait pour démêler la délicatesse du sien ; et, charmé de voir qu'il n'y avait rien de perdu dans sa conversation, ni pour le tour, ni pour l'expression, ni pour la finesse des pensées, il lui faisait souvent la grâce de causer avec elle ; et peut-être ne se fût-il jamais aperçu qu'il l'ennuyait, si, s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne se fût mis en tête d'assaillir son cœur. C'était un peu trop pour la complaisance de mademoiselle d'Hamilton, qui croyait n'en avoir déjà que trop eu pour les figures de son discours. On le pria de faire ailleurs l'essai de ses fleurettes séduisantes, et de ne pas perdre le mérite de sa première constance par une infidélité qui serait très-inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage et docile ; et quelque temps après, retournant aux pieds de ses

1. Les *Mémoires du comte de Rochefort* (Cologne, 1688, réimprimés en 1694, 1703 et 1710), composés par Gatien de Courtilz (mémoires supposés, mais où il y a bien des récits dont le fond est vrai), donnent des détails sur ce duel. Il fut la suite d'une querelle entre le chevalier de la Frette et le prince de Chalais. On se battit quatre contre quatre ; le marquis d'Antin, frère de madame de Montespan, fut tué. Le roi fut très-courroucé, et les duellistes s'enfuirent hors de France.

premières habitudes en France, il se mit à faire provision de politique pour ces négociations importantes auxquelles il s'est vu depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ que le chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avait faite; la confidence n'en valait pas la peine. Cependant cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu du ridicule avant son départ. Son collègue Flamarens, dénué de ce support, s'aperçut qu'il ne ferait plus en Angleterre les progrès qu'il avait espérés de l'amour et de la fortune. Mais mylord Falmouth, toujours attentif à la gloire de son maître pour le secours des illustres affligés, pourvut à sa subsistance, et madame de Southesk à ses plaisirs. Il eut une pension du roi, et d'elle tout ce qu'il voulut : trop heureux qu'elle n'eût plus de présents à lui faire que celui de son cœur.

Ce fut en ce temps-là que Talbot, dont on a fait mention, et qu'on a vu depuis duc de Tyrconnel, devint amoureux de mademoiselle d'Hamilton. Il n'y avait point à la cour d'homme de meilleur air. Il n'était que cadet d'une maison, à la vérité fort ancienne, mais peu considérable par l'éclat et les biens. Cependant quelque distrait qu'il fût d'ailleurs, comme il était bien appliqué à sa fortune, qu'il était bien avant dans la faveur du duc d'York, qu'il avait mis cette faveur à profit, et que la fortune lui avait été favorable au jeu, il avait si bien fait, qu'il se voyait en possession de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à mademoiselle d'Hamilton avec cet établissement et des espérances presque certaines d'être pair du royaume, par le

crédit de son maître ; et par-dessus tout cela, tant de sacrifices qu'il lui plairait des lettres, des portraits et des cheveux de la Shrewsbury, curiosités qui véritablement ne sont comptées pour rien en ménage, mais qui faisaient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'était pas à mépriser ; et le chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur, qu'il voyait Talbot passionnément amoureux, qu'il n'était pas homme à se rebuter pour un refus, qu'il n'était pas fait de manière à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ses empressements, et qu'outre cela ses frères commençaient à fréquenter la maison. De ces frères, l'un était aumônier de la reine, jésuite intrigant, et grand faiseur de mariages ; l'autre était ce qu'on appelle moine séculier, qui n'avait de son ordre que le libertinage et la réputation qu'on leur attribue ; du reste, libre partout, divertissant par rencontre, mais en possession de dire des vérités offensantes et de rendre de bons offices [1].

Dans les réflexions du chevalier de Grammont sur toutes ces choses, il y avait de quoi donner de l'inquiétude. Le peu de disposition que témoignait mademoiselle d'Hamilton pour les prétentions de ce rival n'était pas capable de le rassurer : elle ne pouvait répondre que de ses intentions, et

1. Clarendon parle de ces deux frères en termes qui confirment ce que dit Hamilton. Il représente Thomas Talbot, le cordelier, comme ayant assez d'esprit, mais comme étant d'une inconduite notoire. Le jésuite se nommait Pierre Talbot, et Pepys inscrit dans son *Journal* (4 juillet 1668) qu'on lui raconta des moqueries que cet aumônier de la reine faisait du chancelier.

dépendait absolument de celles de ses parents; mais la fortune, qui semblait l'avoir mis sous sa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'était dès longtemps porté pour patron des Irlandais opprimés. Ce zèle pour sa nation était fort louable; mais il n'était pas tout à fait désintéressé. De tous ceux que son crédit avait rétablis dans une partie de leurs biens, il avait écorné quelque petite chose; mais comme chacun y trouvait son compte, personne n'y trouvait à redire.

Cependant, comme il est difficile de se contenir quand la fortune ou la faveur se mêle de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procédé, qui choquèrent l'autorité du duc d'Ormond, pour lors vice-roi d'Irlande. Il lui fit connaître avec assez de hauteur qu'il n'en était pas content. Il y avait assurément quelque différence entre le crédit et le rang de l'un et de l'autre. Le parti le plus prudent pour Talbot était la soumission et les déférences; mais comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier et ne s'en trouva pas bien, car, s'étant emporté mal à propos à quelques discours, qu'il ne lui convenait pas de tenir, ni au duc d'Ormond de pardonner, on le mit à la Tour; d'où voyant bien qu'il ne sortirait pas qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il fallait au duc d'Ormond, il y employa ses amis, et fit beaucoup plus pour sortir de ce pas qu'il n'eût fallu pour s'en garantir[1]. Il perdit par ce démêlé

1. On trouve dans Clarendon un long récit de cette affaire. Talbot fut enfermé à la Tour pour avoir menacé le duc d'Ormond de le tuer.

tout espoir d'entrer dans une famille qui n'avait garde après cela d'écouter aucune proposition de sa part

Il fallut un peu prendre sur lui pour se défaire d'une passion qui avait fait dans son cœur beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avait fait de bien à ses affaires. Il crut qu'elles avaient besoin de sa présence en Irlande, et qu'il n'avait plus que faire de celle de mademoiselle d'Hamilton, pour oublier une tendresse qui troublait encore son repos. Son départ suivit de près cette résolution.

Il était gros joueur et raisonnablement distrait. Le chevalier de Grammont lui avait gagné trois ou quatre cents guinées la veille de son emprisonnement. Cette aventure lui avait ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain, selon sa coutume, et cela lui était tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liberté. Le chevalier de Grammont, voyant qu'il partait sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il fallait lui souhaiter un bon voyage ; et, l'ayant rencontré chez le roi, comme il venait d'en prendre congé : « Talbot, lui dit-il, si vous aviez besoin de mes services ici pendant votre absence, vous n'avez qu'à dire. Vous savez que le vieux Russel a laissé son neveu pour solliciter ses intérêts auprès de mademoiselle d'Hamilton ; si vous voulez, je prendrai soin des vôtres. Adieu ; bon voyage. N'allez pas tomber malade par les chemins ; mais si cela vous arrivait, souvenez-vous de moi dans votre testament. » Talbot, que ce compliment fit d'abord sou-

venir de la dette, en fit un grand éclat de rire, et lui dit en l'embrassant : « Mon cher chevalier, je vous sais si bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laisse ma maîtresse et vais vous envoyer votre argent. »

Le chevalier de Grammont était tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avaient un peu tardive sur le payement. Voici comme il s'y prit, longtemps après, au sujet de mylord Cornwallis. Ce mylord Cornwallis[1] avait épousé la fille de Fox[2], trésorier de la maison du roi, l'homme d'Angleterre le plus riche et le plus réglé. Son beau-fils, au contraire, était un petit hanneton, grand dissipateur, qui jouait volontiers, qui perdait tant qu'on voulait, mais qui ne payait pas de même. Son beau-père, qui n'avait garde d'approuver sa conduite, ne laissait pas de payer en la redressant. Le chevalier de Grammont lui avait gagné mille ou douze cents guinées qui n'arrivaient

1. Charles, troisième lord Cornwallis, né en 1655. Il épousa, en 1673, Élisabeth, fille aînée de sir Stephen Fox, dont il va être question, et, devenu veuf, il se maria, en secondes noces, à la veuve du duc de Monmouth. Il mourut le 29 avril 1698.

2. Sir Stephen Fox entra, en 1652, à Paris au service de Charles, alors exilé. A la Restauration, il passa dans l'administration des finances ; après avoir été payeur général de l'armée, il devint, en 1680, un des lords de la Trésorerie. Quoiqu'il eût été l'objet des faveurs de Jacques II, il vota, en 1688, pour la vacance du trône, et il fut placé à la tête de la Trésorerie, place qu'il conserva jusqu'en 1701 ; son âge avancé (soixante-quatorze ans) le fit alors renoncer aux affaires publiques. Il se remaria toutefois deux ans après. Sa première femme lui avait donné dix enfants (sept fils et trois filles); la seconde lui donna deux fils et deux filles; les deux fils furent l'un et l'autre élevés à la pairie, sous les noms de comte d'Ilchester et de lord Holland. Il mourut, en 1716, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

point, quoiqu'il fût sur son départ et qu'il eût pris congé de Cornwallis préférablement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un billet que l'on trouvera laconique. Le voici :

« Mylord, souvenez-vous du comte de Grammont, « et n'oubliez pas le chevalier Fox. »

Pour en revenir à Talbot, il partit plus touché que ne le paraît un homme qui fait présent de sa maîtresse. Son séjour en Irlande ni le soin de ses affaires ne le guérirent pas tout à fait ; et s'il se trouva dégagé des fers de mademoiselle d'Hamilton à son retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une et dans l'autre cour causa le sien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des filles de la reine jusqu'à présent que pour faire mention de mademoiselle Stewart et de mademoiselle de Warmestré. Les autres étaient mademoiselle Bellenden, mademoiselle de La Garde [1] et mademoiselle Bardou, toutes filles d'honneur, comme il plaisait à Dieu.

La Bellenden n'avait point de beauté. C'était une bonne créature, à qui l'embonpoint et quelque fraîcheur tenait lieu de mérite, et qui, n'ayant pas l'esprit d'être coquette dans les formes, faisait tout de son mieux pour contenter le monde par sa complaisance. Mademoiselle de La Garde et mademoiselle

1. Fille de Charles Peliot de La Garde ; sa sœur aînée avait épousé sir Thomas Bond, contrôleur de la maison de la reine-mère ; un des fils de Bond épousa la nièce de Jermyn, un des héros de ces *Mémoires*. Mademoiselle de La Garde devint la femme de Gabriel Sylvius, qui fut plus tard chevalier et qui alla, comme ambassadeur, auprès du roi de Danemark et du duc de Brunswick. Elle mourut, dans un âge fort avancé, en 1730.

Bardou, toutes deux Françaises, avaient été placées par la reine-mère. La première était une petite moricaude qui s'entremettait des affaires de ses compagnes, et l'autre voulait à toute force être admise au rang des filles d'honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres et qu'on lui en contestât à tout moment les titres et les fonctions.

On ne pouvait guère être plus laide avec une aussi jolie taille; mais, en récompense, sa laideur était rehaussée par tout ce qui pouvait y donner de l'éclat. On se servait d'elle pour danser avec Flamarens; et quelquefois, sur la fin d'un bal, armée de castagnettes et d'effronterie, elle se mettait à danser une sarabande figurée qui faisait rire la cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme mademoiselle Stewart ne servait que rarement auprès de la reine, on ne comptait plus sur elle. Les autres défilèrent presque en même temps par différentes aventures. Voici celle de mademoiselle Warmestré, dont on a dit quelque chose au sujet du chevalier de Grammont.

Mylord Taaffe[1], fils aîné du comte de Carlingford, s'était imaginé qu'il était amoureux d'elle: et la Warmestré, non-seulement s'imagina qu'il était vrai, mais elle compta qu'il ne manquerait pas de l'épouser à la première occasion, et, en attendant, elle crut qu'il fallait le recevoir tout de son mieux.

1. Nicolas, vicomte Taaffe, et comte de Carlingford après la mort de son père. Jacques II le fit membre de son conseil privé, et le chargea, en 1689, d'une mission auprès de l'empereur Léopold. Il fut tué, en 1690, à la bataille de la Boyne.

Il avait fait confidence de ses affaires au duc de Richmond. Ils s'aimaient beaucoup, mais ils aimaient encore plus le vin. Le duc de Richmond, malgré sa naissance, ne brillait que médiocrement à la cour; et le roi le considérait encore moins que ne faisaient les courtisans. Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit qu'il s'avisa de devenir amoureux de mademoiselle Stewart. La confidence fut mutuelle entre Taaffe et lui sur leurs engagements. Voici les mesures qu'ils prirent pour leur conduite.

La petite La Garde fut chargée de dire à mademoiselle Stewart que le duc de Richmond mourait d'amour pour elle, et que toutes les fois qu'il la lorgnait en public, cela voulait dire qu'il était tout prêt à l'épouser dès qu'elle en aurait le loisir. Taaffe n'eut point de commission à donner pour mademoiselle Warmestré à la petite ambassadrice. Tout était réglé de ce côté-là; mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquaient encore à la liberté de leur commerce, comme par exemple, de la voir à toute heure du jour et de la nuit chez elle. Cela paraissait difficile, mais on en vint à bout.

La gouvernante des filles, qui pour toutes choses au monde n'aurait voulu faire la commode qu'en tout bien et tout honneur, consentit qu'on souperait tant qu'on voudrait chez mademoiselle Warmestré, pourvu que ce fût à bonne intention et qu'elle fût de la partie. La bonne dame aimait les huîtres vertes et ne haïssait pas le vin d'Espagne : elle trouvait donc à coup sûr, dans chacun de ses repas, deux

barils d'huîtres, l'un pour manger avec la compagnie, et l'autre pour emporter; et dès qu'elle avait pris sa dose de vin, elle prenait congé de l'assemblée.

C'était à peu près du temps que M. le chevalier de Grammont avait jeté les yeux sur la Warmestré, qu'on menait ce petit train de vie dans sa chambre. Dieu sait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin, et les autres provisions de sa libéralité qui s'y consommaient.

Au milieu de ces bombances nocturnes et de cet innocent commerce, un parent de Killegrew vint solliciter un procès à Londres. Il le gagna, mais il y pensa perdre l'esprit.

C'était un gentilhomme de campagne, veuf depuis six mois et possesseur de quinze à seize mille livres de rente. Le pauvre homme, qui n'avait que faire à la cour, y fut voir son cousin Killegrew, qui n'avait que faire de sa visite. Il y vit mademoiselle Warmestré, et, dès cette première vue, en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter; si bien que, n'ayant plus de repos ni le jour ni la nuit, il fallait avoir recours aux remèdes extrêmes, c'est-à-dire qu'un beau matin il fut trouver son cousin Killegrew, lui conta sa chance, et le pria bien instamment de demander mademoiselle Warmestré en mariage, de sa part.

Killegrew pensa tomber de son haut en apprenant son dessein. Il ne pouvait cesser d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'était fourrée dans la tête pour en faire sa femme. Il fut quelque temps sans le vouloir croire; mais

quand il vit que c'était tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement des dangers et des inconvénients qu'il y avait dans une entreprise si téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la cour était un terrible meuble pour la campagne; que ce serait en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eût; que s'il consentait à ne l'y pas mener, il n'avait qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudrait en équipage, en table, en habits et en frais de jeu pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices; qu'il n'avait qu'à supputer ensuite combien lui dureraient ses quinze mille livres de rente.

L'autre avait déjà supputé tout cela; mais, trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution, et Killegrew, cédant à ses importunités, fut offrir son cousin pieds et poings liés à la victorieuse Warmestré. Comme il n'avait rien tant appréhendé qu'une complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut sa proposition. La hauteur avec laquelle elle le refusa lui fit croire qu'elle était bien sûre de son fait avec mylord Taaffe, et lui fit admirer tout de nouveau comment cette princesse avait pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce refus avec toutes ses circonstances les plus offensantes, comme la nouvelle la plus salutaire qu'il pût apprendre à son tendre et malheureux cousin.

Mais son cousin ne se le tint pas pour dit. Il s'imagina que Killegrew lui déguisait la vérité par les raisons qu'il lui avait déjà exposées; et, n'osant plus

lui en parler, il prit la résolution de la voir lui-même. Il réveilla tout son courage pour cette entreprise, et médita son compliment; mais dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il aurait pu s'épargner la peine de venir dans sa chambre pour lui parler d'une sotte affaire dont elle avait donné la réponse à Killegrew; qu'elle n'en avait ni n'en aurait de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, et lui-même plus que tout le reste. Il en partit sans voir son cousin, regagna sa maison de campagne; et, croyant qu'il lui serait impossible de vivre sans l'inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais tandis que, pour vaquer à sa douleur, il s'était soustrait au commerce des chiens et des chevaux, c'est-à-dire qu'il renonçait aux plus chères délices d'un gentilhomme de campagne, la dédaigneuse Warmestré, surprise apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la cour.

Une aventure si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la cour en fut déchaînée; celles principalement qui n'étaient plus d'âge ou de figure à donner ces scandales, en demandaient justice. Mais la gouvernante des filles, à qui l'on aurait pu s'en prendre, assura que ce n'était rien, et qu'elle avait de quoi fermer la bouche aux médisants. Elle eut une audience de la reine pour en développer le mystère; et elle exposa comme quoi

la chose s'était passée de son aveu, c'est-à-dire en tout bien et tout honneur.

La reine envoya demander à mylord Taaffe s'il reconnaissait mademoiselle Warmestré pour sa femme. Il assura très-respectueusement qu'il ne reconnaissait ni mademoiselle Warmestré ni son enfant; qu'il s'étonnait comment on voulait plutôt lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuse Warmestré, plus indignée de cette réponse qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la cour dès qu'elle le put, résolue de quitter le monde à la première occasion.

Killegrew, sur le point de faire un voyage quand cette aventure arriva, crut qu'il ne ferait point mal de prendre son chemin par la maison de son déplorable cousin, pour lui en faire part; et dès qu'il le vit, sans ménager la délicatesse de son amour ou de ses sentiments, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation y furent employées pour le faire crever de honte et de ressentiment.

Nous lisons que l'officieux Tiridate se laissa doucement mourir au récit de la mort de Mariamne; mais le tendre cousin de Killegrew, s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au ciel, et fit cette oraison :

« Loué soit le Seigneur d'une petite disgrâce qui fera peut-être le bonheur de ma vie! Que sait-on si la belle Warmestré ne voudra point de moi à présent, et si je n'aurai point le bonheur de passer mes jours avec une femme que j'adore et dont je puis espérer des héritiers? — Oui-dà? dit Killegrew, plus confondu que l'autre n'aurait dû l'être : vous pouvez

compter sur l'un et sur l'autre. Je ne doute pas qu'elle ne vous donne la main dès qu'elle sera relevée; et ce serait une grande malice à elle, qui en sait faire, de vous laisser manquer d'enfants. Je vous conseille de prendre toujours celui qu'elle vient d'avoir, en attendant les autres. »

Ce qui fut dit fut fait, nonobstant la raillerie. Cet amant fidèle la rechercha comme il eût pu faire la chaste Lucrèce ou la belle Hélène. Sa passion ne fit qu'augmenter après l'avoir épousée; et la généreuse Warmestré, touchée d'abord de reconnaissance, le fut enfin d'inclination, ne lui donna pas un enfant dont il ne fût le père; et depuis qu'il y a des ménages heureux et tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de si fortuné.

Quelque temps après, mademoiselle Bellenden, que cet exemple n'avait point effrayée, eut la prudence de quitter la cour avant que d'en être chassée. La désagréable Bardou la suivit de près; mais ce ne fut que pour d'autres raisons. On s'ennuya de sa sarabande comme de son visage. Le roi, pour ne plus les revoir ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite pension. Il ne restait donc plus que la petite mademoiselle de La Garde à pourvoir. Elle n'avait ni assez de vices ni assez de vertus pour être chassée de la cour ou pour y rester. Dieu sait ce qu'elle serait devenue, si le seigneur Sylvius, personnage qui n'avait rien de ce que promettait le nom romain qu'il avait pris, n'eût aussi pris pour femme l'infante de La Garde.

On a fait voir que toutes ces princesses méritaient qu'on les chassât, ou pour leurs dérèglements, ou

pour leur laideur : cependant celles qui les remplacèrent trouvèrent le moyen de les faire regretter, si l'on en excepte mademoiselle Wells[1].

C'était une grande fille faite à peindre, qui se mettait bien, qui marchait comme une déesse, et dont le visage, fait comme ceux qui plaisent le plus, était un de ceux qui plaisent le moins. Le ciel y avait répandu certain air d'incertitude qui lui donnait la physionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnait mauvaise opinion de son esprit ; et, par malheur, son esprit faisait bon sur tout ce qu'on en croyait. Cependant, comme elle était fraîche et qu'elle paraissait neuve, le roi, que la belle Stewart ne gâtait pas sur la finesse des pensées, voulût voir si les sens ne trouveraient pas mieux leur compte avec mademoiselle Wells que les sentiments avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile : elle était d'une famille royaliste ; et comme son père avait fidèlement servi Charles Ier, elle crut qu'il ne fallait pas se révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas des suites fort avantageuses pour elle. On prétendait qu'elle avait fait un peu moins de défense qu'il ne fallait ; qu'elle s'était rendue à discrétion sans être vivement pressée ; et d'autres disaient que Sa Majesté se plaignait de quelques autres facilités encore moins

1. Le *Journal* de Pepys (12 février 1663) parle de miss Wells comme étant fortement soupçonnée d'avoir eu un enfant ; le 23 février, elle reparaît à la cour et elle a bonne mine ; ainsi ce qu'on a dit sur son compte est peut-être faux. En juin 1666, elle se montre en costume de cheval, avec une perruque, un chapeau et un habit boutonné jusqu'au menton ; costume bizarre et que Pepys trouve fort laid. Le 30 mai 1669, il la rencontre et vante sa beauté.

engageantes. Le duc de Buckingham fit un couplet de chanson sur ce sujet, dans lequel le roi parle à Progers[1], confident de ses menus plaisirs. L'allusion de *Wells*, qui signifie *puits*, fait toute la pensée du couplet. En voici le sens :

Quand le roi de ce puits sentit l'horreur profonde,
Progers, s'écria-t-il, que suis-je devenu ?
Ah ! depuis que j'y sonde,
Si je n'avais cherché que le centre du monde,
J'y serais parvenu.

Mademoiselle Wells, avec cette espèce d'anagramme sur son nom, et ces remarques sur sa personne, ne laissait pas de briller entre toutes ses nouvelles compagnes. C'étaient mesdemoiselles Le-

1. Édouard Progers était fils d'un colonel qui avait été écuyer de Jacques Ier. Il fut lui-même page de Charles Ier et valet de chambre de Charles II, alors prince de Galles. Il servit avec zèle les intérêts du prince pendant la République, et il est signalé dans des chansons du temps comme étant un des ministres de ses plaisirs.

Les États d'Écosse le bannirent, en 1650, de la présence du roi, « comme étant un mauvais instrument et un conseiller pernicieux. » Il paraît que le prince lui avait fait des dons qui devaient se réaliser à l'époque de la Restauration, mais qui restèrent dans le néant.

En 1660, il fut nommé un des chevaliers du Chêne royal, ordre que Charles avait l'idée d'instituer. Il siégea dix-sept ans au parlement, et, à la mort de son maître, il se retira des affaires publiques. Il mourut, à l'âge de quatre-vingt-seize ans, de la douleur que lui causa l'inflammation survenue par le percement de quatre dents nouvelles.

A l'époque de sa mort, il était tombé dans la misère ; sa femme, Élisabeth Wells, lui donna plusieurs enfants, et les amateurs de scandale du temps faisaient observer que Philippa, sa fille aînée, reproduisait, d'une façon remarquable, les traits de Charles II. Pepys qui la connaissait, la nomme parfois dans son *Journal*, mais sans rien dire de particulier à son égard.

vingston, Fielding, et Boynton[1] peu dignes qu'on en fasse mention dans ces Mémoires; et nous les laisserons dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

Telle était, en filles d'honneur, la nouvelle cour de la reine. Celle de la duchesse d'York fut presque renouvelée dans le même temps; mais, quant au choix qu'elle en fit, cette princesse montra bien, par une recrue brillante, que l'Angleterre avait de grandes ressources en beautés. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'était que les premières filles d'honneur, et par quel hasard elles sortirent de chez Son Altesse.

Outre mademoiselle Blague et mademoiselle Price, dont on a déjà parlé, la chambre avait été composée de mademoiselle Bagot et de mademoiselle Hobart, doyenne de la communauté.

La Blague, qui n'avait jamais véritablement su ce qui l'avait brouillée avec le marquis de Brisacier, s'en était prise à cette lettre fatale qu'elle avait reçue de sa part, dans laquelle, sans l'avertir que la Price devait porter des gants et du ruban jaunes comme elle, il ne lui parlait que de sa blonderie et de ses yeux marcassins. Elle s'imagina que c'était quelque chose de bien merveilleux, puisqu'on y comparait ses regards; et voulant, à quelque temps de là, savoir toute la vertu de l'expression, elle demanda ce que voulait dire marcassin. Il n'y a pas de sangliers en Angleterre, et ceux à qui elle s'adressa lui dirent que

1. Fille de Matthieu, second fils de Matthieu Boynton, de Barnston, dans la province d'York. La sœur de mademoiselle Boynton épousa le fameux comte de Roscommon.

c'était un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avait soupçonné de sa perfidie. Brisacier, plus étonné de son changement qu'elle n'était indignée de sa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieuse qu'elle n'était fade, et la planta là. Mais le chevalier Yarborough, aussi blond qu'elle, s'offrit au fort de son dépit, en fut écouté favorablement, et le sort fit ce mariage pour voir ce que produirait une union si blafarde.

Mademoiselle Price avait de l'esprit; et comme elle n'était pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, et qu'elle voulait pourtant en avoir, loin de faire la renchérie quand l'occasion s'en présentait, elle ne marchandait seulement pas. Elle avait de l'emportement dans sa colère aussi bien que dans sa tendresse. Cela l'avait exposée à quelques inconvénients. Elle avait très-mal à propos pris querelle avec une jeune créature que mylord Rochester aimait. Ce commerce avait été jusque alors assez secret : elle eut l'imprudence de faire tout de son mieux pour le rendre public, et s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicatesse et de facilité; mais la plus implacable des plumes, en fait de satire, était la sienne.

La pauvre Price, qui l'avait bien voulu mériter, y paraissait chaque jour sous une figure nouvelle. Tout était plein de vaudevilles dont son nom était le refrain et sa conduite le sujet. Quel moyen d'y tenir, dans une cour où l'on était avide des moindres choses qui venaient de mylord Rochester! Il ne lui fallut

plus que la perte d'un amant, et la découverte qui s'ensuivit, pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisait.

Dongan[1] mourut en ce temps-là. C'était un garçon de mérite, auquel Durfort, depuis comte de Feversham[2], succéda dans la charge de lieutenant des gardes du corps de Son Altesse. Mademoiselle Price l'avait tendrement aimé. Sa mort la mit au désespoir; mais son inventaire pensa la faire devenir folle. Certaine cassette, cachetée de tous côtés, en était. Elle était adressée de la main du défunt à mademoiselle Price; mais, loin de la recevoir, elle n'eut pas seulement le courage de la regarder. La gouvernante crut qu'il était de sa prudence de la recevoir, au refus de la Price, et de son devoir de la remettre entre les mains de la duchesse, comptant bien qu'elle était remplie de choses curieuses et utiles dont il pourrait lui revenir quelque petit profit. Quoique la duchesse ne crût pas tout à fait cela, la curiosité la prit de voir ce que pouvait contenir une cassette si merveilleuse et si soigneusement cachetée; et l'ouverture s'en fit

1. Ce personnage est peu connu. Une lettre de sir Richard Fanshaw, du 4 juin 1664, le montre comme se trouvant alors à Cadix et prêt à se rendre bravement à Tanger.

2. Louis de Duras, comte de Feversham, fils du duc de ce nom, et frère du duc de Lorgue. Sa mère était sœur de Turenne. Il se rendit en Angleterre après la Restauration, se fit naturaliser et servit avec distinction. Il épousa Marie, fille aînée de sir George Sondes, et fut l'objet de faveurs multipliées de la part de Charles II, qui le créa commandant des gardes à cheval, grand écuyer de la reine Catherine, et premier chambellan. Jacques II l'admit au conseil privé, il commanda les troupes envoyées contre Monmouth. Après la Révolution, il resta chambellan de la reine douairière; il mourut, en 1709, âgé de soixante-huit ans.

en présence de quelques dames qui se trouvèrent alors dans son cabinet.

Tous les brimborions d'amour, que l'on peut imaginer, y étaient ; et toutes ces faveurs étaient de la tendre Price. On ne pouvait comprendre comment une seule personne y avait pu fournir ; car, sans compter les portraits, il y avait des cheveux de toutes sortes, et mis en bracelets de tant de manières, que c'était une merveille. Après cela venaient trois ou quatre paquets de lettres d'une tendresse si vive, qu'on n'osa jamais lire que les deux premières, tant les transports et les langueurs y étaient naturellement représentés.

La duchesse se repentit d'avoir fait ouvrir cette cassette en si bonne compagnie ; car avec de pareils témoins elle jugea bien qu'il n'y avait pas d'apparence que l'aventure fût supprimée ; mais comme il n'y en avait pas aussi de retenir une telle fille d'honneur, on rendit à mademoiselle Price ce qui lui appartenait, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de son amant ou de s'en consoler.

Mademoiselle Hobart était d'un caractère aussi nouveau pour lors en Angleterre que sa figure paraissait singulière dans un pays où d'être jeune et de n'être pas plus ou moins belle est un reproche. Elle avait de la taille, quelque chose de fort délibéré dans l'air, beaucoup d'esprit, et cet esprit était fort orné sans être fort discret. Elle avait beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée, et beaucoup de feu dans des yeux peu touchants. Son cœur était tendre, mais on prétendait que ce n'était qu'en faveur du beau sexe.

Mademoiselle Bagot[1], qui mérita la première ses soins et ses empressements, y répondit d'abord de bon cœur et de bonne foi; mais, s'étant aperçue que c'était trop peu de toute son amitié pour toute celle de la Hobart, elle laissa cette conquête à la nièce de la gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme madame sa tante fort obligée du soin qu'elle avait de la petite fille.

Bientôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la cour[2]. On y était assez gros-

1. Élisabeth, fille d'Hervey Bagot; elle épousa d'abord le comte de Falmouth, et, devenue veuve, elle se remaria à Charles Sackville, qui porta le premier le titre de duc de Dorset.

Dryden et Mulgrave en parlent d'une façon fort peu respectueuse dans leur *Essai sur la satire* :

« Dorset la prit veuve féconde mais épouse stérile; enflé au contact de ce dégoûtant crapaud, il traîna péniblement le boulet conjugal, jusqu'à ce que la fortune, aveugle dans sa générosité, lui rendît une liberté dont il fit usage comme jadis, sommeillant tout le jour, buvant toute la nuit. »

« A teeming widow, but a barren wife;
Swell'd by contact of such a fulsome toad,
He lugg'd about the matrimonial load;
Till fortune, blindly kind as well as he,
Has ill restored him to his liberty;
Which he would use in his old sneaking way,
Drinking all night, and dosing all the day. »

2. On comprend que nous ne voulons pas nous arrêter sur une pareille singularité; nous dirons seulement que relativement à la cour de Louis XIV, il y a d'étonnantes indiscrétions (sans doute dénuées de vérité) dans la correspondance parfois si étrange de la princesse Palatine, duchesse d'Orléans. La mère du Régent dans un mauvais allemand qui brave l'honnêteté tout comme le latin, nomme madame de Monaco et Henriette d'Angleterre, la charmante belle-sœur de Louis XIV, celle dont le mari renouvelait sans scrupule les scandales de l'antiquité (Saint-Simon est à ce propos, brutal en son langage); elle parle aussi de la reine Christine et de madame de Maintenon. Au sujet de cette dernière, lire une anec-

sier pour n'avoir jamais entendu parler de ce raffinement de l'ancienne Grèce sur les goûts de la tendresse, et l'on se mit en tête que l'illustre Hobart, qui paraissait si tendre pour les belles, était quelque chose de plus que ce qu'elle paraissait.

Les chansons commencèrent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs ; et ses compagnes commencèrent à la craindre sur la foi de ces chansons. La gouvernante, tout alarmée de ces bruits, consulta mylord Rochester sur le péril où sa nièce paraissait exposée. Elle ne pouvait mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de mademoiselle Hobart, et fit si bien qu'elle tomba dans les siennes. La duchesse, trop généreuse pour ne pas traiter de vision ce que l'on imputait à cette fille, et trop équitable pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre pour la faire servir auprès de sa personne.

Mademoiselle Bagot était la seule qui véritablement eût quelque air de sagesse et de beauté dans cette première chambre. Elle avait les traits beaux et réguliers. Elle avait ce teint rembruni qui plaît tant quand il plaît. Il plaisait beaucoup en Angleterre, parce qu'il y était rare. Elle rougissait de tout, sans rien faire dont elle eût à rougir. Mylord Falmouth jeta les yeux sur elle. Ses vœux furent mieux reçus que n'avaient été ceux de mademoiselle Hobart ; et quelque temps après l'amour l'éleva, du poste de fille

dote curieuse dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, édit. de M. P. Paris, t. VII, p. 40. Deux des filles du Régent, celle qui fut abbesse de Chelles et celle qui devint princesse des Asturies, furent aussi exposées à de vilains propos.

d'honneur de la duchesse, à un rang que toutes les filles d'Angleterre auraient pu envier.

CHAPITRE XI.

Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

La duchesse d'York, pour former sa nouvelle cour, voulut voir toutes les jeunes personnes qui s'offrirent; et, sans égard aux recommandations, ne choisit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiselle Jennings[1] et mademoiselle Tem-

1. Françoise Jennings, une des filles de Richard Jennings, propriétaire dans le comté d'Hertford, et sœur aînée de la célèbre duchesse de Marlborough. Elle épousa George Hamilton, comme on le voit à la dernière page de ces *Mémoires*, et, après sa mort, elle se maria à Richard Talbot, créé comte de Tyrconnel par Jacques II, qu'il accompagna en son exil. Le portrait de cette dame, peint par Lely, est à Windsor, et il confirme l'exactitude des détails que donne Hamilton.

Lord Melfort, secrétaire de Jacques II, ne paraît pas avoir conçu une opinion très-favorable au sujet de lady Talbot; car, dans une lettre, écrite en septembre 1689 au monarque détrôné, et publiée dans les *Papiers d'État* de Macpherson, il dit :

« Il y a une autre chose qui serait extrêmement utile, si elle pouvait s'effectuer, ce serait d'engager la duchesse de Tyrconnel à venir en France pour sa santé. Je ne savais pas qu'elle fût connue ici aussi bien qu'elle l'est, mais ce que l'on dit d'elle, et je puis vous le répéter, c'est qu'elle a l'âme la plus noire qui se puisse imaginer. Je crois que son éloignement servirait à maintenir la paix qui vous est si nécessaire, et qu'il arrêterait cette humeur tracassière qui a déjà fait tant de mal. »

Une lettre du comte de Manchester, datée de 1699, mentionne la duchesse de Tyrconnel comme une de ces personnes dans le besoin, qui faisaient partie de la petite cour de Jacques II, et parmi lesquelles on avait distribué 3,000 écus, portion de la pension faite par Louis XIV, au monarque déchu.

En 1705, la duchesse était en Angleterre, et elle eut une entre-

ple[1] étaient à la tête. Elles effaçaient tellement les deux autres qu'on choisit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiselle Jennings, parée des premiers trésors de la jeunesse, était de la plus éclatante blancheur qui fut jamais. Ses cheveux était d'un blond parfait. Quelque chose de vif et d'animé défendait son teint du fade qui d'ordinaire se mêle dans une blancheur extrême. Sa bouche n'était pas la plus petite; mais c'était la plus belle bouche du monde. La nature l'avait embellie de ces charmes qu'on ne peut exprimer : les grâces y avait mis la dernière main. Le tour de son visage était gracieux; et sa gorge naissante était de même éclat que son teint. Pour achever en un mot, sa figure donnait une idée de l'Aurore ou de la Déesse du printemps, telles que messieurs les

vue avec son beau-frère, le duc de Marlborough; mais elle était assez mal avec sa famille. Horace Walpole dit que, tombée dans l'indigence, elle loua une des petites boutiques qui étaient alors dans la Bourse, et qu'elle se mit à vendre de menus articles de mercerie.

Elle portait un vêtement blanc qui la couvrait entièrement, et elle avait sur le visage un masque blanc qu'elle n'ôta jamais; elle fut très-remarquée. Plus tard, elle obtint de rentrer en possession d'une faible partie des biens de son mari, et elle se retira à Dublin, où elle fonda un couvent de religieuses de l'ordre de Sainte-Claire. Le reste de sa vie s'écoula dans les pratiques de la pénitence la plus sévère. Sa mort, survenue le 29 février 1730, fut le résultat d'un triste accident : elle tomba de son lit durant une nuit très-froide, se trouva trop faible pour se relever ou appeler au secours, et le matin, lorsqu'on la vit privée de sentiment, on ne put la ranimer; quelques heures après, elle n'était plus.

1. Anne, fille de Thomas Temple, propriétaire dans le comté de Warwick. Elle devint la seconde femme de sir Charles Lyttleton, dont elle eut cinq fils et huit filles. On voit qu'il eût été dommage de la condamner au célibat. Elle mourut le 27 août 1718. Son portrait, peint par Lely, figure dans la galerie de Windsor.

poëtes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais comme il n'était pas juste qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté sans aucun défaut, il y aurait eu quelque chose à refaire à ses bras et à ses mains pour les rendre dignes du reste. Son nez n'était pas de la dernière délicatesse, et ses yeux faisaient un peu grâce, tandis que sa bouche et le reste de ses appas portaient mille coups jusqu'au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle était toute petillante d'esprit et de vivacité. Ses gestes et tous ses mouvements étaient autant d'impromptus. Sa conversation était séduisante quand elle voulait plaire, fine et délicate quand elle voulait donner du ridicule ; mais comme son imagination l'emportait souvent, et qu'elle commençait à parler avant que d'achever de penser, ses expressions ne signifiaient pas toujours ce qu'elle voulait, et ses paroles rendaient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choses qu'elle pensait.

Mademoiselle Temple, à peu près du même âge, était brune en comparaison d'elle. Sa taille était jolie. Elle avait les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le sourire agréable, et l'air spirituel. Voilà ce que c'était que son extérieur. Il serait difficile de dire ce que c'était que le reste ; car elle était simple, glorieuse, crédule, soupçonneuse, coquette, sage, fort suffisante et fort sotte.

Dès que ces nouveaux astres parurent à la cour de la duchesse, chacun eut les yeux dessus, et l'on forma des desseins sur l'une et sur l'autre, soit en bien, soit en mal.

Mademoiselle Jennings ne fut pas longtemps à se distinguer, et à ne laisser d'adorateurs à ses compagnes que ceux que l'espoir du succès y attachait. Son éclat éblouissant attirait, et les charmes de son esprit engageaient.

Le duc d'York, s'étant persuadé qu'elle était de son apanage, se mit en tête de faire valoir ses prétentions, par le même droit que le roi, son frère, s'était approprié les faveurs de mademoiselle Wells; mais il ne la trouva pas d'humeur à se mettre à son service, quoiqu'elle fût à celui de la duchesse. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades dont il l'attaqua d'abord. Ses regards se promenaient toujours ailleurs quand ceux de Son Altesse les cherchaient; et si par hasard il en surprenait quelqu'un, elle n'en rougissait seulement pas. Il fallut donc changer de batterie. Les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occasion de parler, et ce fut tant pis. Je ne sais de quelle manière il conta sa chance, mais les discours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avait de la sagesse et de la fierté. Ce qu'il avait à proposer ne convenait pas trop à l'une ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât, à ses vivacités, qu'elle n'était pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'était munie de quelques maximes très-salutaires pour la conduite d'une personne de son âge. La première était qu'il fallait être jeune pour entrer agréablement à la cour, et ne pas être vieille pour en sortir de bonne grâce; qu'on ne s'y pouvait maintenir que par une glorieuse résistance, ou par d'illustres faiblesses; que dans un séjour si dangereux

il fallait faire son possible pour ne disposer de son cœur qu'en donnant sa main.

Avec de tels sentiments elle eut moins de peine à résister aux tentations du duc qu'à se débarrasser de sa persévérance. Elle fut sourde aux traités d'établissement dont on voulut sonder son ambition; et toutes les offres de présents réussirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiser une impertinente vertu qui ne voulait point entendre raison? Il y avait de la honte à laisser échapper une petite étourdie dont les penchants devaient au moins tenir quelque chose de la vivacité qui brillait dans toutes ses manières, et qui cependant se mêlait d'avoir du solide quand on ne lui en demandait pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourrait faire ce que n'avaient pu les regards, ni les discours, ni les ambassades. Le papier souffre tout; mais par malheur elle ne souffrait point le papier. Chaque jour quelques billets tendres en expressions, ou magnifiques en promesses, se fourraient ou dans ses poches ou dans son manchon. Cela ne se faisait pas trop imperceptiblement, et la malicieuse petite bête avait soin que ceux qui les y avaient vus entrer les en vissent sortir sans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faisait que secouer son manchon, ou tirer son mouchoir. Dès qu'il avait le dos tourné, billets pleuvaient autour d'elle, et les ramassait qui voulait. La duchesse fut souvent témoin de cette conduite, et n'eut pas le courage de la gronder de son manque de respect. Il n'était donc bruit dans les deux cours que des charmes et de la sagesse de mademoiselle Jennings. On ne pouvait com-

prendre qu'une jeune créature débarquant de la campagne droit à la cour en devînt si tôt l'ornement par ses attraits et l'exemple par sa conduite.

Le roi crut que ceux qui l'avaient attaquée s'y étaient mal pris, ne lui paraissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouir ni les empressements la séduire, elle qui vraisemblablement ne tenait pas cette discrète morale de la prudence de sa mère, qui n'avait rien éprouvé de plus délicieux que les prunes et les abricots de Saint-Albans. Il voulut voir ce que c'était que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de son esprit et dans les charmes de sa personne; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curiosité de l'éprouver se changea bientôt en désir de réussir dans l'épreuve. Dieu sait ce qu'il en fût arrivé; car il avait tout l'esprit du monde, et il était roi. Ces qualités ne sont pas indifférentes. Les résolutions de la belle Jennings étaient louables et bien raisonnées; mais l'esprit avait de grands charmes pour elle, et la majesté du prince humiliée devant une jeune personne qui l'écoute est bien persuasive; mais mademoiselle Stewart n'eut garde de consentir au projet du roi.

L'alarme la prit de bonne heure; elle pria Sa Majesté de vouloir bien laisser au duc son frère le soin d'instruire les filles de la duchesse sa belle-sœur, et de ne se mêler que de la conduite de son troupeau, s'il n'aimait mieux à son tour lui permettre d'écouter certaines propositions d'établissement qui ne lui paraissaient pas désavantageuses. La menace n'était pas à négliger. Il obéit, et mademoiselle Jennings eut encore tout l'honneur des bruits qui se répan-

dirent sur ce sujet. Nouvelle cstime et nouveaux vœux de tous côtés. Elle allait triomphante de je ne sais combien de libertés, sans intéresser la sienne. Son heure n'était pas encore venue; mais elle n'était pas si loin. C'est ce que nous dirons quand nous aurons fait voir comment sa compagne débuta.

Quoique la figure de mademoiselle Temple fût toute des plus jolies, elle était effacée par celle de mademoiselle Jennings. Elle brillait encore moins auprès d'elle par son esprit. Deux personnes très-capables de lui en donner, si ce don était communicable, entreprirent en même temps de lui faire perdre le peu qu'elle en avait. C'était mylord Rochester et mademoiselle Hobart. Le premier commença par la gâter, en lui faisant part de ses productions comme à la personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les charmes de sa personne. Il lui disait bien que si le ciel l'avait fait d'humeur à se prendre par la beauté, il ne lui aurait pas été possible de se sauver auprès d'elle; mais que n'étant, Dieu merci, touché que de l'esprit, il avait le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, sans que cela pût tirer à la moindre conséquence. C'était après un aveu si sincère qu'il lui présentait des vers, ou quelque chanson nouvelle, et c'était là que tout ce qui pouvait disputer quelque chose à mademoiselle Temple était mis à deux genoux devant ses appas, pour en faire amende honorable. De telles insinuations tournaient sa petite tête, que c'était une pitié.

La duchesse s'en aperçut; et, connaissant la portée du génie de l'un et de l'autre, elle connut le danger

où la pauvre Temple se précipitait sans le savoir. Mais comme il n'est pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avait pas songé qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, mademoiselle Hobart fut chargée de mettre ordre, le plus discrètement qu'elle pourrait, à ce que ces fréquentes et longues conversations n'eussent point de suite. Elle accepta volontiers cette commission, et se flatta d'y réussir.

Elle avait déjà fait toutes les avances pour s'emparer de sa confiance et de sa bonne volonté. La Temple, moins en garde contre elle que contre Rochester, y répondait de son mieux. Elle était avide de louanges, et friande de toutes sortes de sucreries autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf ou dix ans. On pourvut à l'un et à l'autre de ses goûts. Mademoiselle Hobart avait l'intendance du cabinet des bains de la duchesse. Son appartement était tout contre; et dans cet appartement elle avait un cabinet garni de confitures et de toutes sortes de liqueurs. Ce cabinet convenait au goût de mademoiselle Temple, et il convenait au goût de mademoiselle Hobart qu'elle y prît plaisir.

La belle saison étant de retour, les plaisirs qui l'accompagnent revinrent avec elle. Un jour que les dames avaient été à cheval, la Temple, au retour d'une de ces galantes promenades, débarqua chez mademoiselle Hobart, pour se remettre de la fatigue aux dépens des confitures qui l'y attendaient; mais, avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permission de se mettre en chemise, c'est-à-dire de se déshabiller, chez elle pour changer de linge en sa pré-

sence. Cette permission n'avait garde d'être refusée. « Je vous l'allais proposer, dit la Hobart. Ce n'est pas que vous ne soyez jolie comme un ange dans cet habillement; mais il n'est rien tel que d'être fraîchement et à son aise. Vous ne sauriez croire, ma chère Temple, poursuivit-elle en l'embrassant, combien vous m'obligerez d'en user ainsi; mais surtout ce goût pour la propreté me charme. Vous êtes bien différente, en cela comme en bien d'autres choses, de cette petite folle de Jennings, Avez-vous pris garde comme tous nos benêts de la cour l'admirent pour quelque éclat, qui n'est peut-être pas tout à elle, et pour des étourderies qui ne sont d'aucune autre, et qu'ils prennent pour des traits d'esprit? Je ne lui ai pas assez parlé pour en démêler la gentillesse; mais s'il n'est pas mieux tourné que ses pieds, ce n'est pas grand'chose. On m'en a compté de belles de son peu de propreté. Il n'y a point de chat qui craigne tant l'eau. Comment! jamais ne se laver pour soi-même, et ne décrasser que ce qu'il faut nécessairement que l'on montre, c'est-à-dire la gorge et les mains. »

La Temple avalait cela plus doux que les confitures; et l'officieuse Hobart, pour ne pas perdre de temps, la déshabillait en attendant sa femme de chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une jeune personne constituée depuis quelque temps en dignité comme mademoiselle Hobart; mais elle eut beau s'en défendre, l'autre lui fit voir que c'était avec plaisir qu'elle lui rendait ce petit office. La collation finie, et mademoiselle Temple déshabillée : « Pas-

sons, lui dit la Hobart, dans le cabinet des bains; nous pourrons y causer un moment sans craindre que quelque sotte visite ne nous vienne lanterner. » Elle y consentit : et s'étant toutes deux mises sur un lit de repos : « Vous êtes trop jeune, ma chère Temple, lui dit-elle, pour connaître la malignité du caractère des hommes en général, et trop neuve encore en ce pays-ci pour avoir pu démêler celui de ses habitants. Je vais vous donner une idée de ces messieurs, du mieux qu'il me sera possible, sans offenser personne; car je n'aime point la médisance.

« Premièrement, il faut que vous comptiez que tous les hommes de la cour manquent de probité, de bon sens, de jugement, d'esprit ou de sincérité; c'est-à-dire que celui qui par hasard aura quelques-unes de ces qualités, à coup sûr n'aura pas les autres. Le faste dans les équipages, la fureur du jeu, la bonne opinion de leur mérite, et le mépris pour celui des autres, sont leurs entêtements.

« L'intérêt ou les plaisirs sont les motifs de toutes leurs actions. Ceux qui suivent le premier vendraient Dieu le père comme Judas vendit son maître, et pour moins d'argent. Je vous citerais de beaux exemples, si j'en avais le temps. Pour les sectateurs des voluptés, ou soi-disant tels, car ils ne sont pas tous si méchants qu'ils affectent de le paraître, ces messieurs ne respectent ni promesses, ni serments, ni foi, ni loi, c'est-à-dire ni le ciel, ni la terre, pour parvenir à leurs fins. Ils ne regardent les filles d'honneur que comme des amusements, qu'on place exprès à la cour pour les empêcher de s'y ennuyer; et plus on a de mérite, plus on est exposé à leurs impertinences

dès qu'on les écoute, et à leurs calomnies dès qu'on ne les écoute pas.

« Pour les épouseurs, ce n'est pas ici qu'il en faut chercher. Si l'argent ou le caprice ne s'en mêle, on aurait beau se flatter d'être pourvue, la sagesse et les appas y sont également inutiles. Madame de Falmouth est l'unique exemple d'une fille d'honneur bien mariée sans dot : et demandez au pauvre imbécile d'époux pour quelle raison il l'a prise; je suis persuadée qu'il n'en sait aucune, si ce n'est qu'elle a les oreilles grandes et rouges et le pied plat. Pour la blonde Yarborough[1], qui paraissait si fière de son établissement, elle est femme, pour tout compter, d'un grand flandrin, qui, la semaine d'après son mariage, lui fit prendre congé de la ville pour jamais, en vertu de cinq ou six mille livres de rente qu'il possède sur les confins de Cornouailles. Hélas! la pauvre Blague, je la vis partir, il y a bien un an, tirée à quatre chevaux si maigres, que je ne crois pas qu'elle soit encore à moitié chemin de son petit château. Que voulez-vous? toutes les filles ont la folie de se vouloir marier; et dès qu'elles ont quelque peu de charmes, elles croient qu'il n'y a qu'à se montrer à la cour pour choisir leur époux. Mais quand cela serait, c'est la plus sotte condition du monde pour une personne qui a des sentiments.

« Croyez-moi, ma chère Temple, c'est si peu de chose que les plaisirs du mariage au prix de ses inconvénients, que je ne sais comment on peut s'y résoudre. Fuyez donc un si fâcheux engagement, au

1. Miss Blague; il en a déjà été question.

lieu de le souhaiter. La jalousie, jadis inconnue dans ces innocents climats-ci, devient à la mode. Vous en savez des exemples. De quelque brillante apparence qu'on veuille vous éblouir, n'allez pas de votre esclave faire votre tyran. Maîtresse de votre liberté, vous le serez toujours des autres. Je vais vous donner des preuves assez récentes de la perfidie des hommes pour notre sexe, et de l'impunité qu'ils trouvent dans tous leurs attentats contre notre innocence.

« Le comte d'Oxford devint amoureux d'une comédienne de la troupe du duc, belle, gracieuse, et qui jouait dans la perfection[1]. Le rôle de Roxane, dans une pièce nouvelle, l'avait mise en vogue, et le nom lui en était resté. Cette créature, pleine de

1. Aubery de Vere, dernier comte d'Oxford; il était grand-maître des eaux et forêts, et, sous Charles II, il obtint des faveurs multipliées; il devint gentilhomme de la chambre, membre du conseil privé, commandant du régiment des gardes à cheval, lord-lieutenant du comté d'Essex; sous Guillaume III, auquel il se rallia, lorsqu'il le vit le plus fort, il fut nommé lieutenant général des forces du royaume et chevalier de la Jarretière. Il mourut le 12 mars 1702, âgé de plus de quatre-vingts ans. L'auteur d'une *Histoire du théâtre anglais*, publiée en 1741, dit que madame Marshalls, actrice célèbre, plus connue sous le nom de Roxane, dont elle jouait le rôle (dans la tragédie des *Reines rivales* de Lee), fut trompée par le comte d'Oxford, d'une manière qui ne diffère pas du récit de nos *Mémoires*. Madame Dunois, dans ses *Mémoires de la cour d'Angleterre*, parle aussi de toute cette intrigue. Nous lisons dans le *Journal* d'Evelyn : « Je vis la belle et fameuse Roxelane jouer dans le *Siége de Rhodes*, et je crois que ce fut la dernière fois qu'elle joua, car elle quitta le théâtre pour être la maîtresse du comte d'Oxford. » Pepys dit de son côté, dans son *Journal* (27 décembre 1662) : « Je fus avec ma femme au théâtre du duc, et j'y vis la seconde partie du *Siége de Rhodes* (tragi-comédie de Davenant), où jouait la nouvelle Roxelane; sous le rapport de la voix, du jugement et de la personne, elle est, selon moi, bien supérieure à la première Roxelane. »

vertu, de sagesse, ou, si vous voulez, d'obstination, refusa fièrement les offre de services et les présents du comte d'Oxford. Cette résistance irrita sa passion. Il eut recours aux invectives, et même aux charmes, le tout en vain. Il en perdit le boire et le manger. Ce n'était pas grand'chose pour lui; mais sa passion devint si violente, qu'il ne jouait ni ne fumait plus. Dans cette extrémité, l'amour eut recours à l'hymen. Le comte d'Oxford, premier pair du royaume, a bonne mine, comme vous voyez; il est de l'ordre de la Jarretière, qui relève un air assez noble qu'il a naturellement; enfin, à le voir, on dirait que c'est quelque chose, mais à l'entendre on voit bien que ce n'est rien. Cet amant passionné lui fit présenter une belle promesse de mariage authentiquement signée de sa main. Elle ne voulut point tâter de cet expédient; mais elle crut qu'elle ne risquait rien lorsqu'il vint le lendemain accompagné d'un ministre et d'un témoin. Une autre comédienne de ses amies signa le contrat, comme témoin pour elle. Le mariage fut fait et parfait de cette sorte. Vous croyez peut-être que la nouvelle comtesse n'avait plus qu'à se faire présenter à la cour, y prendre son rang, et arborer les armes d'Oxford? Point du tout. Quand il en fut question, on trouva qu'elle n'était point mariée; c'est-à-dire, on trouva que le prétendu ministre était un trompette du mylord, et le témoin son timbalier. Cet ecclésiastique et ce témoin ne parurent plus après la cérémonie, et l'on soutint à l'autre témoin que la sultane Roxane avait apparemment cru se marier réellement dans quelque rôle de comédie. La pauvre créature eut beau prendre à partie les lois

et la religion violées, aussi bien qu'elle, par cette supercherie; elle eut beau se jeter aux pieds du roi pour en demander justice : elle n'eut qu'à se relever, trop heureuse d'avoir une pension de mille écus pour douaire, et de reprendre le nom de Roxane au lieu de celui d'Oxford[1]. Vous me direz que ce n'était qu'une comédienne, que tous les hommes n'ont pas les mêmes sentiments, et qu'on peut au moins les ecouter quand ils ne font que rendre justice au mérite d'une personne faite comme vous : mais ne vous y fiez pas, quoique vous soyez à même; car je sais que tout le monde ne donne pas dans la prévention nouvelle où l'on est pour la Jennings. Le beau Sydney vous lorgne; mylord Rochester se plaît à vous entretenir; et le très-sérieux chevalier Lyttleton sent dégourdir sa gravité naturelle en faveur de vos attraits.

« Pour le premier, j'avoue qu'il est d'une figure toute propre à séduire les penchants d'une personne de votre âge; mais quand cette figure serait accompagnée de quelque chose, comme elle ne l'est pas, et qu'il songerait aussi sérieusement à vous qu'il veut vous le persuader et que vous le méritez, je ne vous conseillerais pas de songer à lui, pour des raisons qu'il ne m'est pas permis de vous dire à présent.

« Le chevalier Lyttleton y va sans doute de bonne foi, puisqu'il paraît honteux de l'état où vous l'avez mis; et je crois que s'il pouvait tant faire que d'oublier les chimères dont il a l'imagination remplie

1. D'après les *Mémoires de la cour d'Angleterre* que nous avons déjà cités, le parlement condamna le comte à ne point se marier sans le consentement de l'actrice, et à lui donner une pension considérable; elle eut un fils qu'il fut obligé de reconnaître.

sur ce qu'on appelle vulgairement être cocu, le bon homme vous épouserait, et vous iriez représenter dans son petit gouvernement, où vous passeriez gaiement vos jours à tenir les comptes du ménage et à raccommoder ses serviettes. Quelle gloire d'avoir pour époux un Caton, dont les discours sont pleins de censures et les censures remplies de travers [1]?

« Mylord Rochester est sans contredit l'homme d'Angleterre qui a le plus d'esprit et le moins d'honneur. Il n'est dangereux que pour notre sexe; mais il l'est au point qu'il n'y a pas de femme qui l'écoute trois fois qui n'en soit pour sa réputation. C'est une bonne fortune qui ne peut lui échapper de façon ou d'autre, puisqu'il la possède dans ses écrits, s'il n'en peut avoir autre chose; et dans le siècle où nous vivons, l'un vaut l'autre à l'égard du public. Cependant rien n'est si dangereux que les insinuations avec lesquelles il s'empare de l'esprit. Il entre dans vos goûts, dans tous vos sentiments; et tandis qu'il ne dit pas un seul mot de ce qu'il pense, il vous fait croire tout ce qu'il dit. Je m'en vais parier que, de la manière dont il vous a parlé, vous l'avez cru le plus honnête homme du monde et le plus sincère. Je ne saurais comprendre ce qu'il vous veut dans les soins qu'il affecte de vous rendre. Ce n'est pas que vous ne soyez faite de manière à mériter tous les empressements du monde; mais quand il vous aurait tourné la tête, il ne saurait que faire de la plus jolie créature de la cour, car il y a longtemps que ses

1. Nous avons déjà fait observer qu'en fin de compte miss Temple devint l'épouse de ce Caton. Nous ignorons s'ils vécurent heureux, mais nous savons du moins qu'ils eurent treize enfants.

débauches y ont mis ordre, avec le secours et les faveurs de toutes les coureuses de la ville. Voyez donc, ma chère Temple, ce que c'est que cette habitude effroyable de malignité qui le possède, à la ruine et à la confusion de l'innocence. Un scélérat qui n'a des soins et des empressements pour mademoiselle Temple que pour donner plus de vraisemblance aux calomnies dont il l'a déchirée. Vous me regardez avec étonnement, et semblez douter de la vérité de ce que j'avance ; mais je ne veux pas que vous m'en croyiez. Tenez, dit-elle, tirant un papier de sa poche ; voyez les vers qu'il a faits à votre louange, tandis qu'il endort votre crédulité par des discours flatteurs et de feints respects. »

En disant cela, la perfide Hobart lui fit voir une demi-douzaine de couplets outrés que Rochester avait faits contre les filles d'honneur précédentes. C'était la Price qu'il attaquait principalement par des traits sanglants et par la plus hideuse anatomie de sa personne qu'on pût imaginer. Hobart n'avait fait que substituer le nom de Temple à celui de Price. Cela s'accordait avec le chant et la mesure.

Il n'en fallut pas davantage. La crédule Temple n'eut pas plutôt entendu chanter ce couplet qu'elle ne douta plus qu'il ne fût fait pour elle ; et dans le premier mouvement de sa colère, n'ayant rien plus à cœur que d'en donner le démenti sur-le-champ aux impostures du poëte : « Ah ! pour celui-là, ma chère Hobart, je n'y puis plus tenir. Je ne me pique point d'être aussi belle qu'une autre ; mais pour les défauts dont parle ce coquin-là, ma chère Hobart, j'ose dire que personne n'en est plus éloigné. Nous sommes

seules, et j'aurais presque envie de vous en convaincre. »

La complaisante Hobart le voulut bien; mais, quoiqu'elle lui mît l'esprit en repos, en se récriant avec éloge sur tout ce qui réfutait la chanson de Rochester, la Temple pensa se désespérer de rage et d'étonnement de ce que le premier homme qu'elle eût écouté, non-seulement ne lui eût pas dit un mot de vrai, mais eût la cruauté de l'accuser à faux; et, ne trouvant point d'expressions capables de remplir son dépit et la violence de ses ressentiments, elle se mit à pleurer comme une folle.

La Hobart la consola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenait si fort à cœur les noirceurs d'un homme dont on connaissait trop l'infamie pour que de telles impostures eussent lieu : mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler; que c'était l'unique moyen de rendre ses projets inutiles, et lui fit voir que le mépris et le sérieux étaient beaucoup plus utiles dans ces occasions qu'un éclaircissement; que s'il obtenait une fois qu'elle l'écoutât, il serait justifié, mais qu'elle était perdue.

Mademoiselle Hobart n'avait pas tort de donner ces conseils. Elle savait qu'un éclaircissement la livrait, et qu'il n'y avait plus de quartier pour elle si Rochester avait un sujet si juste de renouveler ses premiers panégyriques pour elle; mais la précaution fut vaine. Cette conversation avait été entendue d'un bout à l'autre par la nièce de la gouvernante. Cette nièce avait la mémoire du monde la plus fidèle; et comme elle devait voir Rochester ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette conversa-

tion, pour n'en perdre pas un seul mot lorsqu'elle se donnerait l'honneur d'en faire le récit à son amant. Nous verrons dans l'autre chapitre comme la chose tourna.

CHAPITRE XII.

Suite des intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

La conversation dont on vient de parler n'avait eu de charmes que pour mademoiselle Hobart; et si la jeune Temple en avait trouvé le commencement divertissant, la fin l'avait outrée de colère. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison, s'il était bien vrai que Sydney songeât à elle, il ne lui serait pas permis de l'écouter un peu. La tendre Hobart, qui ne lui pouvait rien refuser, lui promit cette confidence dès qu'elle pourrait s'assurer sur sa conduite avec mylord Rochester. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après lesquels Hobart jura qu'elle lui dirait ce qu'elle souhaitait savoir. Temple assura qu'elle ne regarderait plus Rochester que comme un monstre de perfidie, et jura ses grands dieux qu'elle ne l'écouterait de sa vie, et qu'elle lui parlerait encore moins.

Dès qu'elles furent sorties du cabinet, miss Sara sortit du bain, où durant toute cette conversation elle avait pensé transir de froid sans oser s'en plaindre. Cette petite créature avait obtenu, de la femme de chambre de mademoiselle Hobart, de se pouvoir un peu décrasser à l'insu de sa maîtresse; et l'autre

y ayant consenti, je ne sais comme elles avaient fait pour remplir d'eau froide une des cuves; et la pauvre Sara ne faisait que de s'y mettre lorsqu'elles furent alarmées de l'arrivée des deux autres. Une séparation de vitrage renfermait l'endroit du cabinet où les cuves étaient placées. Des rideaux de taffetas de la Chine, qui se tiraient par dedans, ôtaient la vue de ceux qui se baignaient. La femme de chambre de mademoiselle Hobart n'avait eu que le temps de tirer ces rideaux sur la petite fille, de fermer la porte de la séparation, et d'en ôter la clef avant l'arrivée de sa maîtresse et de mademoiselle Temple.

Elles s'étaient mises sur un canapé placé le long de cette séparation, et mademoiselle Sara, malgré ses alarmes, avait entendu toute la conversation, et l'avait parfaitement retenue. Comme la belle ne s'était donné tant de peine que pour recevoir plus proprement mylord Rochester, dès qu'elle put se sauver, elle regagna son entresol; et Rochester n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement instruit de tout ce qui s'était passé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire Hobart d'oser lui faire une tracasserie de cette nature; mais quoiqu'il comprît bien que l'amour et la jalousie en étaient cause, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite Sara voulut savoir s'il était vrai qu'il en voulût à mademoiselle Temple; comme la Hobart avait dit qu'elle en mourait de peur : « En pouvez-vous douter, répondit-il, puisque cette sincère personne l'a dit? mais vous voyez aussi que je n'en pourrais profiter, quand la Temple le voudrait bien,

puisque mes débauches et les coureuses de la ville y ont mis bon ordre. »

La nièce de la gouvernante se mit l'esprit en repos sur cette réponse, jugeant que le reste était faux, puisqu'elle pouvait répondre que cet article n'était pas vrai. Mylord Rochester voulut aller dès ce même soir chez la duchesse, pour voir quelle contenance on tiendrait en le voyant, après le beau portrait que mademoiselle Hobart avait eu la bonté d'en faire.

La Temple ne manqua pas de s'y trouver aussi, dans le dessein de lui faire une mine du plus effroyable dédain qu'elle pût imaginer. Quoiqu'elle se fût mise de tout son mieux, comme elle s'imaginait que les couplets qu'on lui venait de chanter se trouvaient dans la poche de tout le monde, elle fut embarrassée de ce que tous ceux qui la rencontraient la croyaient peut-être faite comme Rochester l'avait dépeinte. Cependant Hobart, qui ne se fiait pas trop aux promesses qu'elle avait faites de ne lui parler ni de près ni de loin, ne la quittait point. Jamais elle n'avait été si jolie. Chacun lui en disait quelque chose ; mais à l'air dont elle recevait toutes ces honnêtetés on la crut folle. Car lorsqu'on lui parlait de sa taille, de sa fraîcheur ou de ses regards : « Bon ! disait-elle, on sait bien que je ne suis qu'une vilaine bête, tout autrement faite que les autres : que ce qui reluit n'est pas or ; et que si j'ai quelque peu de louange à recevoir dans les compagnies, le reste est une misère. »

La Hobart avait beau la pousser, elle allait toujours son train ; et, ne cessant de se dénigrer par

ironie, on ne pouvait comprendre à qui diable elle en voulait.

Lorsque mylord Rochester arriva, elle en rougit d'abord, pâlit ensuite, s'ébranla pour aller à lui, se retint, tira ses gants, l'un après l'autre jusqu'au coude; et, après avoir trois fois ouvert et refermé son éventail avec violence, elle attendit qu'il la saluât à son ordinaire; et, dès qu'il eut commencé, la belle fit demi-tour à droite, et lui tourna le dos. Rochester n'en fit que sourire; et, voulant que ses ressentiments fussent encore plus marqués, il fit le tour de sa personne, et s'étant planté vis-à-vis d'elle : « Mademoiselle, lui dit-il, rien n'est si glorieux que de briller comme vous faites après une fatigante journée. Soutenir une promenade à cheval trois bonnes heures durant, et mademoiselle Hobart au retour, sans en paraître abattue, voilà ce qui s'appelle un tempérament. »

Mademoiselle Temple avait naturellement le regard tendre; mais elle fut transportée d'une colère si violente, voyant qu'il avait encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil quand elle tourna les yeux sur lui. Hobart la pinça par le bras, sur le point que ce regard allait être soutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas; et, remettant pour une autre fois les remercîments qu'il devait à mademoiselle Hobart, il se retira tout doucement. Hobart, qui n'avait garde de s'imaginer qu'il sût rien de l'autre conversation, ne laissa pas d'être fort alarmée de ce qu'il venait de dire. Mais Temple, prête

à suffoquer de tout ce qu'elle savait pour le confondre sans avoir pu s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la première occasion, malgré la parole qu'elle avait donnée, quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rochester avait un espion fidèle auprès de ces belles. C'était la petite miss Sara, raccommodée, par son conseil et le consentement de sa tante, avec mademoiselle Hobart, pour mieux la trahir. Il sut par cet espion que la femme de chambre de la Hobart, soupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, était sortie de son service; qu'elle en avait pris une autre, qu'on croyait qu'elle ne garderait pas longtemps, parce qu'elle était laide et qu'elle mangeait les confitures de mademoiselle Temple. Quoique ces avis fussent de peu de conséquence, on ne laissa pas de louer la petite fille de son exactitude; et quelques jours après elle en vint donner un tel qu'on le souhaitait.

Rochester fut informé par elle que mademoiselle Hobart et sa nouvelle favorite devaient se promener à neuf heures du soir dans le mail du parc; qu'elles devaient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, et porter des loups[1]. Elle ajouta que mademoiselle Hobart s'était fort opposée à ce projet; mais qu'il avait fallu céder à la fin, la Temple ayant résolu d'en passer sa fantaisie.

Rochester prit sa résolution sur cet avis. Il fut chercher Killegrew, se plaignit à lui du tour que ma-

1 Petits masques dont l'usage se conservait encore. Voir sur cette mode une des notes très-curieuses que M. L. de La Borde a ajoutées à son travail sur le Palais Mazarin, notes qui forment un gros volume tiré à petit nombre.

demoiselle Hobart avait osé lui jouer, lui demanda son assistance pour s'en venger, et l'obtint ; et l'ayant informé de la manière dont il voulait s'y prendre, et du rôle qui le regardait dans cette aventure, ils se rendirent dans l'allée du mail.

Bientôt y parurent nos nymphes en mascarade. Leurs tailles étaient peu différentes, et leurs visages, qui l'étaient beaucoup, étaient couverts de leurs loups. Il n'y avait que peu de monde au parc ; et d'aussi loin que la Temple les vit, elle doubla le pas pour s'en approcher, dans le dessein de laver la tête au perfide Rochester sous la figure d'une autre, quand Hobart, l'arrêtant : « Où courez-vous donc ? lui dit-elle. N'auriez-vous point envie d'attaquer de conversation ces deux diables, pour vous exposer à toutes les impertinences qu'ils sont capables de vous dire ? » Ces remontrances furent inutiles. La Temple voulut tenter l'aventure ; et tout ce qu'on put obtenir fut de ne point répondre à tout ce que Rochester pourrait lui dire.

Elles furent abordées comme elles achevaient de parler. Rochester choisit la Hobart, feignant de la prendre pour l'autre : elle en fut ravie ; mais Temple fut fâchée de voir que Killegrew lui tombait en partage. Ce n'était pas à Killegrew qu'elle avait affaire. Il s'aperçut de sa répugnance, et, faisant semblant de se méprendre à ses habits : « Eh ! mademoiselle Hobart, lui dit-il, ne tournez pas tant la tête devers eux. Je ne sais par quel hasard vous êtes toutes deux ici ; mais je sais que c'est fort à propos pour vous, ayant quelques petits avis à vous donner, comme votre serviteur et votre ami. »

Ce début donna de la curiosité pour le reste, et mademoiselle Temple parut plus disposée à l'écouter. Killegrew, voyant que les autres s'étaient insensiblement éloignés : « Au nom de Dieu, dit-il, de quoi vous avisez-vous de vous déchaîner contre mylord Rochester, que vous connaissez pour le plus honnête homme de la cour, et que vous donnez cependant pour le plus grand scélérat à la personne qu'il estime et qu'il honore le plus ? Que deviendriez-vous, s'il vous plaît, s'il savait que vous avez fait accroire à mademoiselle Temple que c'est sur elle qu'il a fait certain couplet de chanson, fait, comme vous savez aussi bien que moi, contre la grosse Price, plus d'un an avant qu'il fût question de la belle Temple. Ne soyez point surprise que j'en sache tant; mais faites un peu d'attention à ce que je vais vous dire de bonne amitié : votre passion et vos désirs pour la jeune Temple ne sont plus ignorés que d'elle; car de quelque manière que vous ayez surpris son innocence, on lui rend assez de justice pour croire qu'elle vous traiterait comme a fait madame de Falmouth, si la pauvre fille savait ce que vous lui voulez. Je vous conseille donc de ne point pousser les choses plus loin auprès d'une personne trop sage pour vous le permettre; je vous conseille encore de reprendre votre femme de chambre, pour supprimer le scandale de ses discours. Elle dit partout qu'elle est grosse, vous impute le fait, et vous accuse de la dernière ingratitude sur de simples soupçons. Vous voyez bien que je n'invente point ces sortes de choses ; mais, afin que vous ne doutiez point que ce ne soit de sa propre bouche que je les tiens, elle m'a

parlé de votre conversation dans le cabinet des bains, des portraits que vous y avez faits de tous les hommes de la cour; de la malice artificieuse dont vous avez donné les couplets si peu convenables à la fille d'Angleterre la mieux faite; de quelle manière la pauvre Temple a donné dans le panneau que vous lui tendiez, pour justifier ses appas. Mais ce qu'il pourrait y avoir de plus dangereux pour vous, dans ce long entretien, c'est d'avoir révélé certains secrets que la duchesse ne vous a pas apparemment confiés pour en faire part à ses filles d'honneur. Songez-y bien, et ne négligez pas de faire quelque réparation au chevalier Lyttelton, pour le ridicule que vous avez pris la peine de lui donner. Je ne sais si c'est de votre femme de chambre qu'il le tient; mais je sais bien qu'il a juré de s'en venger, et qu'il est homme à tenir sa parole : car, afin que vous ne vous ne trompiez pas à cette mine de stoïcien et à cette gravité de jurisconsulte, je veux bien vous apprendre que c'est le plus emporté de tous les hommes. Comment! ce sont des choses horribles que ces invectives. Il dit que c'est bien affaire à une coquine comme vous de dénigrer les honnêtes gens par jalousie; qu'il s'en plaindra, si vous continuez; que si Son Altesse ne lui fait pas justice, il se la fera lui-même, et vous donnera de son épée dans le ventre, quand ce serait entre les bras de mademoiselle Temple; qu'il est bien scandaleux que toutes les filles d'honneur passent par vos mains avant que de pouvoir se reconnaître.

« Voilà, mademoiselle, ce que j'ai cru devoir vous apprendre. Vous savez mieux que moi si ce que je

viens de vous dire est véritable; et c'est à vous à voir quel usage il vous plaira faire de mes avis. Mais si j'étais à votre place, je ferais la paix de mylord Rochester auprès de mademoiselle Temple. Encore une fois, qu'il ne sache pas que vous ayez abusé de l'innocence du cette fille pour noircir la sienne. N'en éloignez plus un homme qui l'aime tendrement, et qui, de la probité dont il est, se serait bien gardé de jeter les yeux sur elle s'il n'avait eu dessein de l'épouser. »

Mademoiselle Temple avait exactement tenu sa parole pendant ce discours. Elle n'avait garde d'y manquer, tant l'étonnement et la confusion l'avaient saisie.

La Hobart et Rochester la joignirent encore tout interdite des merveilles qu'elle venait d'apprendre, choses incroyables à son avis, qu'on ne pouvait s'empêcher de croire en examinant leurs circonstances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont sa tête fut remplie à ce récit.

Rochester et Killegrew les avaient quittées, qu'elle n'était pas encore bien revenue; mais, dès qu'elle eut un peu repris ses esprits, elle regagna Saint-James à grands pas, sans répondre à ce que l'autre lui put dire; et, s'étant enfermée dans sa chambre, la première chose qu'elle fit ce fut d'ôter promptement les habits de mademoiselle Hobart, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venait d'apprendre, elle ne la considérait plus que comme un monstre funeste à l'innocence du beau sexe, de quelque sexe qu'elle pût être. Elle rougissait des privautés qu'avait eues auprès d'elle une créature dont

la femme de chambre était grosse sans avoir été dans un autre service que le sien. Elle lui renvoya donc toutes ses hardes, redemanda les siennes, et résolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle.

Mademoiselle Hobart, d'un autre côté, qui crut que Killegrew l'avait prise pour elle en lui parlant, ne pouvait comprendre ce qui lui faisait prendre, depuis cette conversation, des airs si surprenants; mais, voulant s'en éclaircir, elle fit rester la femme de chambre de Temple chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer ses habits; et, voulant la surprendre par quelque petite amitié avant que d'en venir aux éclaircissements, elle entra tout doucement dans sa chambre comme elle allait changer de linge, et l'embrassa. La Temple se trouvant entre ses bras avant que de l'avoir aperçue, tout ce que Killegrew venait de lui dire s'offrit à son imagination. Elle crut lui voir les regards d'un satyre, avec des empressements encore plus odieux; et, se démêlant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroyables, appelant le ciel et la terre à son secours.

Les premières qui vinrent à cette alarme furent la gouvernante et sa nièce. Il était près de minuit. La Temple était en chemise, tout effarée, repoussait avec horreur mademoiselle Hobart, qui ne s'en approchait que pour apprendre le sujet de ses transports. Dès que la gouvernante vit cette scène, elle se mit à chanter pouille à la Hobart avec toute l'éloquence d'une vraie gouvernante; lui demanda si c'était pour elle que Son Altesse entretenait des filles d'honneur; si elle n'avait point de honte de venir jusque dans leur

appartement, à l'heure indue qu'il était, pour s'y porter à de telles violences; et jura qu'elle s'en plaindrait dès le lendemain à la duchesse.

Tout cela confirmait Temple dans ses erreurs; et Hobart fut enfin obligée de s'en aller sans pouvoir faire entendre raison à des créatures qu'elle croyait toutes folles ou possédées. Le lendemain miss Sara ne manqua pas de conter cette aventure à son amant; lui dit comme les cris de Temple avaient alarmé l'appartement des filles, et comme elle et sa tante, accourant à son secours, avaient pensé surprendre Hobart en flagrant délit.

Deux jours après l'aventure fut publique, avec plusieurs circonstances qui n'en étaient pas. La gouvernante en faisait foi, contant partout comme la pudeur de mademoiselle Temple l'avait échappé belle, et que miss Sara, sa nièce, n'avait conservé son honneur que parce que les bons avis de mylord Rochester l'avaient dès longtemps obligée de lui défendre tout commerce avec une personne si dangereuse.

Temple sut dans la suite que les couplets qui l'avaient si fort aigrie n'avaient jamais été faits que pour la Price. Tout le monde l'en assurait, en concevant une nouvelle horreur pour Hobart sur cette supercherie. Tant de refroidissement après tant de familiarité fit croire à bien des gens que l'aventure n'était pas tout à fait inventée.

C'était assez pour disgracier la Hobart à la cour, et pour la décrier dans la ville; mais la duchesse la soutint, comme elle avait déjà fait; traita l'histoire d'un bout à l'autre de chimère ou de calomnie;

gronda Temple de son impertinente crédulité; chassa la gouvernante avec la nièce pour les impostures dont elles soutenaient cette fable, et fit quantité d'injustices pour rétablir l'honneur d'Hobart, sans pouvoir en venir à bout. Elle avait ses raisons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la suite.

Mademoiselle Temple, qui ne cessait de s'accuser d'injustice au sujet de mylord Rochester, et qui, sur la parole de Killegrew, le croyait l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchait que l'occasion de se justifier dans son esprit, en lui faisant quelque sorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avait tenues. Ces favorables dispositions entre les mains d'un homme comme lui l'auraient pu mener plus loin qu'elle ne croyait; mais il ne plut pas au ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il était à la cour, il n'avait guère manqué d'en être banni pour le moins une fois l'an; car dès qu'un mot se trouvait au bout de sa langue ou de sa plume, il le lâchait sur le papier ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. Les ministres, les maîtresses, et souvent le maître lui-même, en étaient. S'il n'avait eu affaire au prince le plus humain qui fut jamais, la première de ses disgrâces eût été la dernière.

Ce fut donc dans le temps que Temple le cherchait pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de mademoiselle Hobart leur avaient à tous deux coûté, que la cour lui fut interdite pour la troisième fois. Il partit sans avoir vu Temple, mena la gouvernante disgraciée à sa maison de campagne, fit son possible

pour cultiver quelques dispositions que sa nièce se trouvait pour le théâtre; mais, voyant qu'il n'y réussissait pas si bien que dans ses autres instructions, après l'avoir eue quelques mois avec madame sa tante à sa maison de campagne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans la troupe du roi l'hiver d'après, et le public lui fut obligé de la plus jolie mais de la plus mauvaise comédienne du royaume [1].

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passaient à la cour. Il n'y trouva pas mademoiselle d'Hamilton. Elle était à la campagne, chez une parente dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistait encore dans son cœur, malgré l'absence et ce qu'il avait promis au chevalier de Grammont en partant. Il cherchait à s'attacher quelque part pour s'en détacher pendant son absence, mais il ne crut rien voir dans la nouvelle cour de la reine qui méritât son attention. Mademoiselle Boynton s'avisa pourtant d'en avoir pour lui. C'était une figure mince et délicate, à laquelle un assez beau teint et de gros yeux immobiles donnaient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçait de près. Elle affectait d'être languissante, de parler gras et d'avoir deux

1 Hamilton ne nomme pas cette actrice, mais il paraît que c'est Madame Barry qui débuta en 1671 et qui, au dire de Dryden, d'Aston et de divers auteurs du temps, fut loin d'être aussi mauvaise comédienne que le prétendent nos *Mémoires*. On la représente comme médiocrement jolie, de taille moyenne, les cheveux noirs, vive et animée. Elle eut de Rochester une fille qui ne vécut que treize ans. Elle mourut en 1713 à l'âge de 55 ans, à ce que porte son épitaphe, mais cette assertion est erronée, ou bien Madame Barry n'est pas la *nièce* dont il s'agit ici, car elle serait née en 1658 et n'aurait pas eu dix ans à l'époque où se passaient toutes ces intrigues à la cour d'Angleterre.

ou trois faiblesses par jour. La première fois que Talbot jeta les yeux sur elle, une de ses faiblesses la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouissait à son intention. Il le crut, s'empressa pour la secourir; et depuis cet accident il se donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutôt pour lui sauver la vie, que pour lui marquer de la tendresse. Ces airs furent bien reçus; car elle en avait véritablement été frappée d'abord. C'était un des plus grands hommes d'Angleterre, et, selon les apparences, un des plus robustes. Cependant elle laissait assez voir qu'elle était prête à commettre la délicatesse d'une complexion comme la sienne à tout ce qui pourrait en arriver pour devenir sa femme; et peut-être l'eût-elle été dès lors, comme elle le fut après, si les charmes de la belle Jennings ne s'y fussent opposés.

Je ne sais par quel hasard elle ne s'était point encore offerte à ses yeux : on lui en avait pourtant beaucoup parlé; sa conduite, son esprit et sa vivacité lui furent également vantés. Il le crut sur la foi publique. Il trouva quelque chose d'assez rare de voir la discrétion et la vivacité, si bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une cour toute galante; mais il trouva tout ce qu'on avait dit des agréments de sa personne beaucoup au-dessous de la vérité.

S'il ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il l'aimait, il ne tarda guère à le dire. Il n'y avait rien à tout cela qui ne fût dans la vraisemblance, et mademoiselle Jennings crut y pouvoir ajouter foi sans trop se flatter. Talbot avait du brillant, un bel extérieur, beaucoup de noblesse, pour ne pas dire de faste, dans ses manières. La faveur du duc, oui le distinguait

assez, relevait tout cela; mais le plus essentiel de son mérite pour elle était quarante mille livres de rentes, indépendamment des bienfaits de son maître. Toutes ces qualités étaient du ressort des maximes et règles qu'elle s'était proposé de suivre en fait d'amants. Ainsi, quoiqu'il ne vît pas ses penchants entièrement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étaient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur; et mademoiselle Jennings, voyant que la duchesse approuvait les desseins de Talbot, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance, c'était tout ce qu'elle pouvait faire pour son service, et que sa raison lui était plus favorable que son cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avait eue, n'approfondit point si c'était à son cœur ou bien à sa raison qu'il en était redevable, et ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur. On eût juré qu'il y touchait; mais l'amour ne serait plus amour s'il ne se plaisait à reculer les félicités, ou bien à renverser les fortunes de son empire.

Talbot, qui ne trouvait rien à redire à la personne, à la conversation, ni à la sagesse de mademoiselle Jennings, fut un peu touché d'une nouvelle connaissance qu'elle venait de faire; et, s'étant mêlé de lui donner quelques petits avis sur ce sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, fille d'honneur réformée, comme nous avons dit, s'était mise, au sortir de chez la duchesse, sous

la protection de madame de Castelmaine. Elle avait l'esprit fort amusant. Sa complaisance convenait à toutes sortes d'humeurs, et la sienne avait un fonds de gaieté qui réjouissait partout. Elle avait fait connaissance avec Jennings avant Talbot. Comme elle savait toutes les intrigues de la cour, elle les contait naturellement à mademoiselle Jennings, et les siennes tout aussi naïvement que les autres. Elle en était charmée; car, quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes, elle n'était pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela se passait. Ainsi, ne se lassant point de l'entendre, elle était ravie quand elle pouvait la voir.

Talbot, qui s'aperçut du goût extrême qu'elle avait pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avait dans le monde fût avantageuse à celle de sa maîtresse, principalement dans un commerce intime. C'est pourquoi, le prenant sur un ton de tuteur plutôt que sur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder sur la mauvaise compagnie qu'elle hantait.

Jennings était fière à toute outrance quand elle se le mettait en tête; et comme elle aimait beaucoup mieux la conversation de Price que celle de Talbot, elle prit la liberté de lui dire qu'il se mêlât de ses affaires, et que s'il n'était venu d'Irlande que pour lui donner des leçons sur sa conduite, il n'avait qu'à prendre la peine d'y retourner.

Il s'offensa d'une sortie qu'on lui faisait si mal à propos dans les termes où ils en étaient; et, la quittant plus brusquement qu'il ne convenait aux respects d'un homme bien amoureux, il fit quelque temps le fier, mais il n'en fut pas bon marchand. Il

se lassa de ce personnage, quand il vit qu'il ne servait de rien, et il prit celui d'amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir ni ses soumissions ne la ramenèrent pas, et la petite mutine boudait encore lorsque Jermyn revint à la cour.

Il y avait plus d'un an qu'il triomphait des faiblesses de la Castelmaine, et plus de deux que le roi s'ennuyait de ses triomphes. Son oncle s'en était aperçu des premiers, et l'avait obligé de s'absenter de la cour pour quelque temps, sur le point qu'on allait lui en envoyer les ordres ; car, quoique Sa Majesté n'eût plus que de certains égards pour madame de Castelmaine, il ne trouva pas bon qu'une princesse qu'il avait honorée d'une distinction publique, et qui se trouvait encore couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assez gros articles, parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fut jamais. Il avait eu plusieurs démêlés avec la belle sur ce sujet, mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés qu'il lui conseilla de faire plutôt des grâces à Jacob Hall pour quelque chose que de mettre son argent à Jermyn pour rien, puisqu'il lui serait encore plus glorieux de passer pour la maîtresse du premier que pour la très-humble servante de l'autre. La Castelmaine ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit que c'était bien à lui qu'il appartenait de faire de tels reproches à la femme d'Angleterre qui les méritait le moins ; qu'il ne cessait de lui faire de ces querelles injustes depuis que la bassesse de ses penchants s'était déclarée ; qu'il ne fallait pour un goût comme le sien que des oisons

bridés, tels que la Stewart, la Wells, et cette petite gueuse de comédienne qu'il leur avait depuis quelque temps associée [1]. Des larmes de fureur se mêlaient ordinairement à ces orages ; ensuite, reprenant le rôle de Médée, la scène se fermait en le menaçant de mettre ses enfants en capilotade et son palais en feu. Comment faire avec une furie déchaînée, qui, toute belle qu'elle fût, ressemblait bien moins à Médée qu'à ses dragons, quand elle était dans ses transports ?

Le bon prince aimait la paix ; et comme il ne se commettait guère à ces occasions qu'il ne lui en coûtât quelque chose pour l'avoir, il fallut faire de grands frais pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvaient convenir, et que chacun se plaignait de son côté, le chevalier de Grammont, du consentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs et les prétentions lui furent représentés de part et d'autre ; et, ce qu'il y a de rare, il trouva le moyen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement qu'ils acceptèrent ; savoir :

Que madame de Castelmaine abandonnerait Jermyn ; que, pour preuve de sa disgrâce, elle consentirait qu'on l'envoyât faire un tour à la campagne ; qu'elle ne ferait plus de railleries au sujet de la Wells ni de vacarmes sur celui de la Stewart, sans que le roi fût tenu de rien changer en sa conduite pour elle ; que moyennant ces condescendances il lui donnerait incessamment le titre de duchesse,

[1] Il s'agit probablement de Nell Cwynn.

avec tous ses honneurs, tous ses priviléges, et une augmentation d'appointements pour en soutenir la dignité[1].

Dès que cette paix fut publiée, les censeurs (car il y en a toujours sur les conventions de l'État) prétendirent que le médiateur du traité, jouant tous les jours avec madame de Castelmaine, et n'y perdant jamais[2], avait un peu trop appuyé ce dernier article en sa faveur.

Quelques jours après, la Castelmaine ayant pris le titre de duchesse de Cléveland, le petit Jermyn avait pris le chemin d'une maison de campagne. Il n'avait tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours, et le chevalier de Grammont, en ayant obtenu la permission du roi, l'avait portée au bon homme Saint-Albans. C'était lui porter la vie; mais il eut beau l'envoyer à son neveu, ce fut inutilement. Car, soit qu'il voulût faire déplorer son absence aux beautés de Londres, et les faire crier contre l'injustice du siècle et la tyrannie du prince, il resta plus de six mois à la campagne, faisant du petit philosophe aux yeux des chasseurs du voisinage, qui le regardaient comme un exemple fameux des revers de la fortune.

Cela lui parut si beau, qu'il y serait resté bien plus longtemps, s'il n'eût entendu parler de mademoiselle Jennings. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandait de ses charmes, persuadé qu'il en avait

[1] Ce fut par décret daté du 3 août 1670 que le titre de duchesse de Cléveland fut accordé à madame de Castelmaine.

[2] Voilà une insinuation peu honorable pour notre chevalier.

bien vu d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publiait de sa résistance et de sa fierté. Ce fut cette fierté qui lui parut digne de sa colère ; et, quittant son exil pour la subjuguer, il arriva dans le temps que Talbot, raisonnablement amoureux, était brouillé, selon lui, si peu raisonnablement, avec mademoiselle Jennings.

Elle avait entendu parler de Jermyn comme d'un héros en amour. La Price, en lui contant les aventures de madame de Cléveland, en avait souvent fait mention, sans rien diminuer de la faiblesse dont la renommée voulait que ce héros se portât dans les rencontres. Cela n'avait pas empêché qu'elle n'eût la dernière curiosité de voir un homme dont la personne entière ne devait être qu'un trophée mouvant des faveurs et des libertés du beau sexe.

Jermyn était donc venu satisfaire cette curiosité par sa présence; et quoiqu'on trouvât son brillant un peu rouillé du séjour de la campagne, que sa tête parût plus grosse et ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de Jennings crut n'avoir jamais rien vu de si parfait ; et, cédant à sa destinée, la belle s'en laissa coiffer encore moins raisonnablement que les autres. On s'en aperçut avec quelque étonnement; car on attendait quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusque alors assez difficile.

Jermyn ne fut point surpris de cette conquête, quoiqu'il y fût assez sensible; car son cœur y prit bientôt autant de part que sa vanité. Talbot, qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête et la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit et de jalousie; mais il crut qu'il était plus honorable d'en

crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre; et, s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart pour voir quelle fin aurait un entêtement qui commençait de cet air.

Cependant Jermyn jouissait tranquillement du plaisir de voir les penchants de la plus jolie et de la plus extraordinaire créature d'Angleterre déclarés pour lui. La duchesse, qui l'avait prise sous sa protection depuis qu'elle avait refusé de se mettre sous celle du duc, sonda les intentions de Jermyn pour elle, et fut contente des assurances que lui donnait un homme dont la probité surpassait de beaucoup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la cour qu'il voulait bien l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la conclusion. Tout le monde faisait compliment à la belle Jennings d'avoir réduit à cet état la terreur des maris et le fléau des amants. La cour était dans l'attente de ce miracle, et la petite Jennings dans celle d'un établissement heureux et prochain; mais il faut toujours compter avec la fortune avant que de compter sur la certitude des félicités.

Le roi n'avait pas coutume de laisser si longtemps mylord Rochester en exil. Celui-ci s'en ennuya; et, trouvant mauvais qu'il l'oubliât, il fut droit à Londres, attendre qu'il plût à Sa Majesté de l'y rappeler. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité, quartier des gros bourgeois et des riches marchands, où la politesse, à la vérité, ne règne pas tant qu'à la cour, mais où les plaisirs, le luxe et l'abondance règnent avec moins d'agitation et plus de bonne foi. Son dessein, au commencement, n'était que de

se faire initier aux mystères de ces habitants fortunés; c'est-à-dire, en changeant de nom et d'habits, d'être admis à leurs festins, à leurs commerces de plaisirs, et, suivant les occasions, à ceux de mesdames leurs épouses.

Comme son esprit était à la portée de tous les esprits qu'il voulait, il faut voir comme il s'insinua dans l'épaisseur de celui des opulents échevins, et dans la délicatesse de celui de leurs tendres et très-magnifiques moitiés. Il était de toutes les parties et de toutes les assemblées; et tandis qu'il déclamait avec les maris contre les fautes et les faiblesses du gouvernement, il aidait à leurs femmes à chanter pouille aux vices des dames de la cour et à se révolter contre les maîtresses du roi. Il disait avec elles que c'était pour la charge du pauvre peuple que ce maudit usage était introduit; que les beautés de la Cité valaient bien celles de l'autre bout de la ville; et que cependant un honnête mari trouvait dans leur quartier que c'était bien assez d'une femme; ensuite de quoi, renchérissant sur tous leurs murmures, il disait qu'il ne comprenait pas que le feu du ciel ne fût point déjà tombé sur White-Hall, vu qu'on y souffrait des garnements comme Rochester, Killegrew et Sydney, qui soutenaient que tous les maris de Londres étaient cocus et leurs femmes fardées. Cela l'avait rendu si cher et si désiré dans toutes leurs coteries, qu'il se lassa de l'empiffrerie des festins et de l'empressement des marchands.

Mais, bien loin de s'approcher du quartier de la cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la Cité; et ce fut là que, changeant encore d'habit

et de nom pour un nouveau personnage, il fit sous main courir des billets portant qu'il était arrivé, depuis quelques jours, un médecin allemand, farci de secrets merveilleux et de remèdes infaillibles[1]. Les secrets étaient de lire dans le passé, comme de prédire l'avenir, par le secours de l'astrologie. La vertu des remèdes consistait principalement à soulager en peu de temps les pauvres filles de tous les maux et de tous les accidents où elles pouvaient être tombées, soit par trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Ses premières pratiques, ne s'étendant que sur le voisinage, ne furent pas fort considérables; mais sa réputation s'étant bientôt répandue jusqu'à l'autre bout de la ville, bientôt arrivèrent les soubrettes de la cour et les femmes de chambre de qualité, qui, sur les merveilles qu'elles publiaient du médecin allemand, furent suivies de quelques-unes de leurs maîtresses.

Parmi les ouvrages d'esprit peu sérieux, jamais il n'y en eut de si agréables et de si remplis de feu que ceux de mylord Rochester; et de tous ses ouvages le plus ingénieux et le plus divertissant est un détail de toutes les fortunes et des différentes aventures qui lui passèrent par les mains pendant qu'il professait la médecine et l'astrologie dans les faubourgs de Londres.

La belle Jennings pensa bien être placée dans ce recueil; mais l'aventure qui la sauva n'empêcha pas

1. Nous avons donné dans notre introduction quelques extraits de cette annonce originale.

qu'on n'apprit dans la suite le dessein qu'elle avait eu de rendre visite au diseur de bonne aventure.

Les premières femmes de chambre qui l'avaient consulté n'étaient autres que celles des filles d'honneur. Elles avaient grand nombre de questions a faire, et quelques doutes à proposer, tant sur leur compte que sur celui de leurs maîtresses. Elles eurent beau se déguiser, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la Temple, de la Price, et celle que la Hobart avait depuis peu chassée. Ces créatures en étaient revenues, les unes émerveillées, les autres remplies de frayeur. Celle de mademoiselle Temple jura qu'il l'avait assurée qu'elle aurait la petite vérole, et sa maîtresse l'autre, dans deux mois au plus tard, si sa dite maîtresse ne se donnait de garde d'un homme habillé en femme. La soubrette de la Price assura que sans la connaître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avait d'abord dit que, selon le cours des étoiles, il fallait qu'elle fût au service de quelque bonne personne, qui n'avait point d'autre défaut que celui d'aimer le vin et les hommes. Chacune enfin, frappée de quelque chose de particulier touchant ses affaires, en avait alarmé ou diverti sa maîtresse, n'ayant pas manqué, selon la coutume, d'ajouter à la vérité, pour rendre la chose plus merveilleuse.

Price en entretenait un jour sa nouvelle amie, et le diable tenta sur-le-champ sa nouvelle amie d'aller en personne voir ce que c'était que ce nouveau magicien.

L'entreprise était des plus étourdies; mais elle l'était moins que la petite Jennings, qui croyait qu'on

pouvait se moquer des apparences, pourvu qu'on fût innocente dans le fond. Price était la complaisance même; et cette belle résolution prise, on ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings était très-difficile à déguiser, à cause de son éclat extrême, et de quelque chose de singulier dans son air et dans ses manières. Cependant, après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginèrent de mieux fut de s'habiller comme les filles qui vendent des oranges aux comédies et dans les promenades publiques. Cela fut bientôt fait. La Price se travestit à peu près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges; et s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnèrent à la fortune, sans autre escorte que celle du caprice et de l'indiscrétion.

La duchesse était à la comédie avec sa sœur, mademoiselle Jennings s'en était dispensée sur une feinte indisposition. Elle nageait dans la joie, voyant cet heureux commencement de leurs aventures; car elles s'étaient déguisées, avaient traversé le parc, et pris leur fiacre à la porte de White-Hall sans aucun obstacle. Elles s'en félicitaient réciproquement; et la Price, ayant bien auguré de l'issue de leur entreprise par un début si fortuné, s'avisa de demander à sa compagne ce qu'elles allaient faire chez le sorcier, et ce qu'elles avaient à lui proposer.

Mademoiselle Jennings lui dit que, pour elle, c'était la curiosité plutôt qu'autre chose qui l'y menait; et qu'elle était pourtant résolue de lui demander, sans nommer personne, par quel hasard un homme amoureux d'une jeune personne assez jolie ne se pressait pas de l'épouser, puisque cela devait être assez

divertissant, et qu'il ne tenait qu'à lui. La Price lui dit en riant que, sans aller au devin, rien n'était plus aisé que d'expliquer cette énigme, lui en ayant déjà dit quelque chose dans le journal des actions de madame de Cléveland.

A cet endroit de la conversation elles se trouvèrent assez près de la comédie. La Price, après un moment de réflexion, lui dit, que puisque la fortune les favorisait, il s'offrait une belle action à leur courage, qui était d'aller vendre leurs oranges jusque dans la salle de la comédie, à la barbe de la duchesse et de toute sa cour.

La proposition se trouvant digne des sentiments de l'une et de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payèrent leur fiacre, et, se coulant le long d'une infinité de carrosses, elles gagnèrent à grand'-peine la porte de la comédie. Sydney, plus beau que le bel Adonis, et plus paré qu'à son ordinaire, y descendait. La Price l'aborda témérairement comme il se donnait un coup de peigne; mais il était trop occupé de lui-même pour songer à elle, et passa sans daigner lui répondre.

Killegrew fut le second qui débarqua. La belle Jennings, un peu rassurée de ce qu'elle avait vu faire à l'autre, s'avança vers lui, lui présentant son panier, tandis que la Price, plus faite au langage, lui disait d'acheter ses belles oranges. « Pas pour le présent, » dit-il en les regardant avec attention; « mais si tu veux demain au matin m'amener cette petite fille, cela te vaudra toutes les oranges des boutiques. » Et tandis qu'il tenait ce discours à l'une, il tenait la main sous le menton à l'autre, en visitant quelque peu sa gorge.

Ces familiarités faisant oublier à la petite Jennings le personnage qu'elle représentait, après l'avoir repoussé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation qu'il était insolent d'oser.... « Ha! Ha! dit-il, voici, ma foi, qui est nouveau! une petite p.... qui, pour faire valoir sa marchandise, fait la précieuse et prétend avoir des sentiments! »

Price vit bien qu'elle ne ferait rien qui vaille dans un lieu si dangereux; et l'ayant prise sous le bras, elle l'emmena tout émue encore de l'insulte qu'on venait de faire à sa fierté.

Mademoiselle Jennings, ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner sans mettre fin à l'autre aventure; mais Price lui mettant devant les yeux la honte de tant de faiblesse après tant de valeur, elle consentit à voir promptement l'astrologue, afin d'être de retour avant la fin de la comédie.

Elles avaient un billet d'adresse, mais il n'en fut pas besoin : le cocher qu'elles venaient de prendre leur dit qu'il savait bien ce qu'elles cherchaient, et qu'il en avait déjà mené plus de cent chez le médecin d'Allemagne. Elles n'en étaient plus qu'à la moitié d'une rue, lorsque la fortune s'avisa de leur tourner le dos.

Brounker[1] avait dîné par hasard chez un marchand

[1] Chambellan du duc d'York. On l'accusa d'avoir, par de faux ordres donné au nom du duc, empêché de tirer parti des avantages obtenus dans le combat naval de 1665. Clarendon le représente comme n'ayant de remarquable qu'un rare degré d'impudence, comme acceptant les emplois les plus vils; mais possédant une grande habileté au jeu des échecs, ce qui servit à son

de ces quartiers ; et justement, comme il en sortait, elles firent arrêter leur fiacre ; c'était vis-à-vis de lui. Deux vendeuses d'oranges en carrosse, dont l'une paraissait avoir un fort joli visage, lui donnèrent de l'attention. Il était volontiers curieux de ces sortes d'objets.

C'était l'homme de la cour qui avait le moins d'estime pour le beau sexe et le moins de miséricorde pour sa réputation. Il n'était point jeune, sa figure était désagréable ; cependant, avec beaucoup d'esprit, il avait un penchant infini pour les femmes. Il se rendait justice sur son mérite ; et persuadé qu'il ne pouvait réussir qu'auprès de celles qui voudraient de son argent, il était en guerre avec toutes les autres. Il avait à quatre ou cinq milles de Londres une petite maison de campagne, toujours meublée de quelques grisettes : du reste, fort homme de bien, et le premier joueur d'échecs du royaume.

Price, alarmée de l'attention dont les examinait l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer, détourna la tête, dit à sa compagne d'en faire autant, et au fiacre d'avancer.

Brounker les suivit à pied sans qu'elles s'en fussent aperçues, et le carrosse étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en sortirent. Il venait derrière, et fit d'elles le jugement qu'aurait fait un homme moins téméraire dans ses préjugés. Il ne douta pas que ma-

avancement mieux que n'auraient fait les plus belles qualités. Pepys dit dans son journal (29 août 1667) : « Le duc d'York a chassé hier Broucker pour quelques impertinences qu'il a dites; chacun en est bien aise, car c'est un misérable et un athée qui vendrait son roi et son pays pour six pence » (douze sous).

demoiselle Jennings ne fût une jeune créature qui cherchait fortune, et que Price ne fût sa femme d'affaires. Il avait été surpris de les voir beaucoup mieux chaussées qu'il n'appartenait à leur état, et que la petite orangère, en sortant d'un carrosse fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir; mais, comme cela ne gâtait rien pour ses desseins, il résolut de l'acquérir à quelque prix que ce fût pour la mettre dans son sérail.

Il les aborda comme elles donnaient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre justement dans cet endroit. Brounker se mit d'abord entre elles; et dès qu'elles le virent, elles en furent tout éperdues; mais sans faire attention à leur surprise, tirant Price à l'écart d'une main, en tirant sa bourse de l'autre, il entrait en matière, quand il vit qu'elle tournait le visage de l'autre côté sans lui répondre ni le regarder. Comme cette occasion ne lui parut pas naturelle, il la regarda sous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre, et les ayant d'abord reconnues l'une et l'autre, il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux renard se possédait à merveille dans ces occasions, et, les ayant un peu tourmentées pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à Price qu'elle était bien sotte de refuser ses offres, et que la petite créature ne gagnerait peut-être pas d'un an ce qu'il ne tenait qu'à elle de gagner dans un jour; que les temps étaient bien changés depuis que les filles d'honneur de la reine et de la duchesse couraient sur le marché des pauvres aventurières de la ville. Il regagna son carrosse en disant cela, tandis qu'elles se

cachaient le nez en louant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avait fait la grâce de sortir de ce danger sans être découvertes.

Brounker, de son côté, qui n'eût pas pris mille belles guinées de cette rencontre, louait le Seigneur de ce qu'elles n'étaient pas assez alarmées pour rompre leur dessein; car il ne doutait pas que mademoiselle Price ne menât la petite Jennings en bonne fortune. Il avait d'abord compris qu'il n'aurait pas profité d'une découverte qui ne leur aurait d'abord donné que de la confusion. C'est pourquoi, bien que Jermyn fût le meilleur de ses amis, il sentait une joie secrète de n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le sauver de cette aventure fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avaient essuyé ces alarmes, leur cocher s'était pris de paroles avec certains galopins de la rue, assemblés autour du carrosse pour en escamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat, lorsque, après avoir abandonné le projet de voir le diseur de bonne aventure, elles étaient revenues pour se mettre en carrosse. Leur cocher avait de l'honneur, et ce fut avec grande peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à la populace pour se tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées après mille frayeurs, et, après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étaient distinctement prononcées pendant le combat, les belles regagnèrent le palais de Saint-James, faisant vœu de ne plus aller chez les devins, au travers

des frayeurs et des alarmes qu'elles venaient d'essuyer[1].

Brounker, qui, selon le peu d'estime qu'il avait pour la sagesse du beau sexe, aurait mis sa main au feu que la belle Jennings n'était pas revenue de cette expédition comme elle y était allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret, parce qu'il voulait absolument que le bienheureux Jermyn épousât une petite coureuse de bonne fortune, qui se donnait

1. On faisait parfois à la cour de Charles II la partie d'aller courir déguisé. Une lettre de M. Henshaw à sir Robert Paston, qui fut plus tard le comte d'Yarmouth, raconte : « La semaine dernière, comme il y avait une foire près d'Audley-end, la reine, la duchesse de Richmond et la duchesse de Buckingham eurent la fantaisie d'y aller déguisées en paysannes, avec des jupons rouges, etc. Sir Bernard Gascoigne menait la reine dans une carriole traînée par un mauvais cheval ; M. Riper était avec la duchesse de Richmond, et un autre avec lady Buckingham. Ils avaient si bien exagéré leur déguisement qu'ils avaient l'air de masques plutôt que de gens de la campagne ; aussi à leur arrivée, la foule s'attroupa autour d'eux ; la reine étant allée à une boutique afin d'acheter des bas jaunes pour son bon ami, et sir Bernard marchandant des gants, l'accent qu'ils affectaient les fit reconnaître pour des étrangers, et la foule devint encore plus grande. Un des assistants, qui avait vu la reine à dîner, la reconnut et se trouva fier de le proclamer. Tout le peuple accourut alors pour voir la reine. Ils voulurent se retirer aussitôt que possible, mais tous les gens qui étaient à la foire leur coururent après le plus qu'ils purent afin de les voir et les accompagnèrent ainsi jusqu'à la porte de la cour. »

Burnet dit de son côté : « En ce temps-là (1668), la cour se livra à de grandes extravagances en se masquant ; le roi, la reine et les courtisans couraient masqués, allaient sans être connus dans les maisons, et y dansaient en se livrant à toutes sortes de divertissements. On était si bien déguisé qu'on était méconnaissable. On allait ainsi en chaises à porteur ; un jour les porteurs de la reine, ne la connaissant pas, s'en allèrent ; elle resta seule et dans un grand embarras, et revint enfin à White-Hall, en fiacre selon les uns, dans une charrette selon les autres. »

pour le modèle de la sagesse, afin qu'il pût, dès le lendemain de son mariage, lui faire compliment sur la créature qu'il avait épousée. Mais il ne plut pas au ciel de lui donner ce plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mademoiselle d'Hamilton était à la campagne chez une de ses parentes, comme on a dit. Le chevalier de Grammont avait beaucoup souffert pendant cette petite absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite, sous quelque prétexte que ce pût être. Le jeu, toujours favorable pour lui, n'était pas d'un petit secours dans l'extrémité de son impatience.

Mademoiselle d'Hamilton revint enfin. Madame Wetenhall[1] voulut la ramener par politesse, en apparence. La cérémonie, partout employée jusqu'à outrance, est le cheval de bataille de la noblesse campagnarde. Cette civilité n'était pourtant que le prétexte dont on se servait pour faire consentir un mari quelque peu bizarre au voyage de madame sa femme. Peut-être se fût-il donné lui-même l'honneur de conduire mademoiselle d'Hamilton jusqu'à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines remarques sur l'histoire ecclésiastique, auxquelles il travaillait depuis longtemps. On n'eut garde de le détourner de ce travail : madame Wetenhall n'y aurait pas trouvé son compte.

Cette dame était ce qu'on appelle proprement une beauté tout anglaise; pétrie de lis et de roses, de neige et de lait quant aux couleurs; faite de cire, à

1. Élisabeth, fille du chevalier Henri Bedingfield, et femme de Thomas Wetenhall d'Hextall-Court, auprès d'East Peckham, dans le comté de Kent.

l'égard des bras et des mains, de la gorge et des pieds; mais tout cela sans âme et sans air. Son visage était des plus mignons; mais c'était toujours le même visage : on eût dit qu'elle le tirait le matin d'un étui pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servie durant la journée. Que voulez-vous? La nature en avait fait une poupée dès son enfance; et poupée jusqu'à la mort resta la blanche Wetenhall. Son mari, M. de Wetenhall, avait étudié pour être d'église, mais son frère aîné s'étant laissé mourir dans le temps que celui-ci finissait ses études, au lieu de prendre les ordres, il prit le chemin d'Angleterre, et mademoiselle Bedingfield, dont nous parlons, pour femme.

Il n'était pas mal fait, mais il avait un air spéculatif et sérieux fort propre à donner des vapeurs. Du reste, elle pouvait se vanter d'avoir un des grands théologiens du royaume pour époux. Il était tous les jours collé sur les livres, se couchait de bonne heure pour se lever matin. Sa femme le trouvait ronflant quand elle se mettait au lit; et quand il le quittait, il la laissait profondément endormie. Sa conversation eût été vive pendant le repas si madame Wetenhall eût possédé comme lui le Docteur angélique[1], ou qu'elle eût aimé la dispute : mais n'étant curieuse ni de l'un ni de l'autre, le silence régnait à leur table comme à celle d'un réfectoire.

Elle avait souvent témoigné un extrême désir de voir la ville de Londres; mais, quoiqu'ils en fussent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avait pu satisfaire cette envie; et ce n'était donc pas sans

1. Saint Thomas d'Aquin.

raison qu'elle s'ennuyait de la vie qu'on lui faisait mener à Peckham. L'oisiveté d'un lieu si triste par sa situation lui parut insupportable; et comme elle avait la folie de croire, ainsi que beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espèce de reproche, elle était assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvait soupçonner : car elle était persuadée que quoique le ciel lui refusât des enfants, elle avait tout ce qu'il fallait pour en avoir, si c'était la volonté du Seigneur. Cela l'avait portée à faire quelques réflexions, et quelques raisonnements sur ces réflexions; comme, par exemple, que puisque son époux aimait mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du ménage, feuilleter de vieux livres que de jeunes appas, et songer à ses amusements plutôt qu'à ceux de sa femme, il lui serait permis d'écouter quelque amant nécessiteux par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison, et diriger ses intentions de manière que le malin esprit n'eût que voir dans cette affaire. M. Wetenhall, partisan zélé de la doctrine des casuistes, n'eût peut-être pas approuvé ces décisions; mais il ne fut pas consulté.

Le malheur était que dans le solitaire Peckham, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offrait pour les desseins ni pour les secours de la pauvre Wetenhall. Elle y séchait sur pied, et ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition qu'elle eut recours à la pitié de mademoiselle d'Hamilton.

Elles avaient fait connaissance à Paris, où Wetenhall l'avait menée six mois après son mariage pour acheter des livres. Mademoiselle d'Hamilton,

qui l'avait fort plainte dès lors, voulut bien passer quelque temps à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite, et le projet avait réussi.

Le chevalier de Grammont, averti du jour qu'elles devaient arriver, porté sur les ailes de l'amour et de l'impatience, avait obtenu de George Hamilton d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie était digne de sa magnificence. On peut croire aussi que dans une telle occasion sa personne n'était pas négligée. Cependant, malgré son impatience, il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident, la prudence lui paraissant préférable aux empressements sur la route. Les dames parurent enfin; et mademoiselle d'Hamilton lui paraissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'était au partir de Londres, il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son frère.

Madame Wetenhall en fut pour sa part dans les louanges qui, à cette entrevue, se prodiguèrent à la beauté, dont la beauté sut bon gré à ceux qui lui faisaient cet honneur; et comme Hamilton la regardait avec une attention qui paraissait assez tendre, elle regardait Hamilton comme un homme assez propre aux petits projets dont elle était convenue avec sa conscience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête pensa lui tourner de contentement et de félicité. Tout lui paraissait enchantement dans cette superbe ville, elle, qui de celle de Paris, n'avait jamais vu que la rue Saint-Jacques et quelques boutiques de libraires. Elle lo-

geait chez mademoiselle d'Hamilton. Elle fut présentée, vue et approuvée dans toutes les cours.

Le chevalier de Grammont, inépuisable en fêtes et galanteries, se servant du prétexte de cette belle étrangère pour étaler sa magnificence, ce n'étaient que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations superbes partout. La Wetenhall était d'une merveilleuse sensibilité pour des plaisirs dont la plupart étaient nouveaux pour elle. Il n'y avait que la comédie qui l'ennuyait un peu, quand c'était des pièces sérieuses. Elle convenait pourtant que le spectacle était bien touchant quand on tuait bien du monde sur le théâtre, et trouvait que les comédiens étaient de grands drôles bien faits, qu'il valait mieux voir en vie.

Hamilton en était raisonnablement bien traité, s'il y avait de la raison à un homme amoureux qui demande toujours quelque chose. Il faisait son possible pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des projets qu'elle avait faits à Peckham. Madame de Wetenhall le trouvait fort à son gré. C'est celui qu'on a vu servir en France avec quelque distinction[1]. Il était agréable et bien fait. Toutes les commodités imaginables conspiraient à l'établissement d'un commerce dont les commencements avaient été trop vifs pour le voir languir avant la fin; mais à mesure qu'on la

1. Lord Orford suppose qu'il s'agit ici de l'auteur de ces *Mémoires*, mais nous croyons plutôt avec d'autres éditeurs anglais qu'il est question de George Hamilton, celui qui épousa mademoiselle Jennings. Il en a déjà été parlé. Il passa au service de la France lorsque le parlement eut forcé Charles II à licencier ses gardes à cheval.

pressait sur la conclusion, le courage lui manquait, et des restes importuns de quelques scrupules qu'elle n'avait pas bien examinés la tenaient en suspens. Il est à croire qu'un peu de persévérance les aurait vaincus. Cependant les choses en demeurèrent là pour cette fois. Hamilton, ne pouvant comprendre ce qui la retenait, puisque les premiers et les plus grands frais de l'engagement lui paraissaient faits à l'égard du public, s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressements. Il n'était pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles; mais il s'était déjà laissé coiffer de chimères et de visions qui le refroidirent mal à propos, pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne sais si la petite Wetenhall s'en donna le tort, mais elle en fut extrêmement mortifiée. Bientôt après il fallut retourner à ses choux et à ses dindons de Peckham. Elle s'en pensa désespérer, ce séjour lui paraissait mille fois plus effroyable depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant, comme la reine devait partir dans un mois pour les eaux de Tunbridge, il fallut céder à la nécessité de revoir le philosophe Wetenhall; mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à mademoiselle d'Hamilton qu'elle ne prendrait pas d'autre maison que la sienne, qui était à trois ou quatre lieues de Tunbridge, tant que la cour y serait.

On lui promit qu'on ne l'abandonnerait pas dans sa solitude, et surtout qu'on y mènerait cette fois le chevalier de Grammont, dont l'humeur et la conversation la charmaient, et le chevalier de Grammont,

sujet en tout temps à rompre en visière sur les affaires du cœur, lui promit d'y mener George, et la fit rougir jusqu'aux yeux.

La cour partit un mois après[1] pour en passer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus simple et le plus rustique, mais le plus agréable et le plus divertissant.

Tunbridge est à la même distance de Londres que Fontainebleau l'est de Paris [2]. Ce qu'il y a de beau et de galant dans l'un et dans l'autre sexe s'y rassemble au temps des eaux. La compagnie, toujours nombreuse, y est toujours choisie. Comme ceux qui ne cherchent qu'à se divertir l'emportent toujours sur le nombre de ceux qui n'y vont que par nécessité, tout y respire les plaisirs et la joie. La contrainte en est bannie, la familiarité établie dès la première connaissance, et la vie qu'on y mène est délicieuse.

On a pour logement de petites habitations propres et commodes, séparées les unes des autres, et répandues partout à une demi-lieue des eaux. On s'assemble le matin à l'endroit où sont les fontaines. C'est une grande allée d'arbres touffus, sous lesquels on se promène en prenant les eaux. D'un côté de cette allée règne une longue suite de boutiques, garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de bas et de gants, où l'on va jouer comme on fait à la foire. De l'autre côté de l'allée se tient le marché; et comme chacun y va choisir et marchander ses

1. Ce voyage eut lieu en 1664.

2. Les poëtes de l'époque ont vanté les amusements qu'on goûtait à Tunbridge. Quelques comédies du temps ont pris ces eaux pour scène des intrigues qu'elles exposent. Il existe une *History of Tunbridge Wells*, par A. Barr, 1776, in-8°.

provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoûtant. Ce sont de petites villageoises blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, et proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs et du fruit. On y fait aussi bonne chère qu'on veut. On y joue gros jeu, et les tendres commerces y vont leur train. Dès que le soir arrive, chacun quitte son petit palais pour s'assembler au boulingrin. C'est là qu'en plein air on danse, si l'on veut, sur un gazon plus doux et plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Milord Muskerry avait à deux ou trois petits milles de Tunbridge une belle maison appelée Summerhill. Mademoiselle d'Hamilton, après avoir passé huit ou dix jours à Peckham, ne put se dispenser d'y venir demeurer pendant le reste du voyage. Elle obtint du seigneur Wetenhall que madame sa femme y vînt aussi; et, quittant le triste Peckham et son ennuyeux seigneur, cette petite cour fut s'établir à Summerhill.

Elles étaient tous les jours à la cour, ou la cour chez elles. La reine se surpassait dans le soin de faire naître ou de soutenir les divertissements. Elle affecta de redoubler l'aisance naturelle de Tunbridge, au lieu d'en altérer la liberté par les égards et les respects qu'exigeait sa présence. Elle défendit absolument l'un et l'autre; et, renfermant au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvait vaincre, la Stewart menait en triomphe la tendresse du roi, sans qu'elle lui en fît mauvaise mine.

Jamais l'amour n'avait vu son empire si florissant que dans ce séjour. Ceux qui s'étaient trouvés atteints

avant que d'y venir y sentaient augmenter leurs feux; et ceux qui semblaient le moins faits pour aimer y perdaient leur férocité pour faire un nouveau personnage. Nous n'en citerons d'exemple que celui du prince Robert.

Il était brave et vaillant jusqu'à la témérité. Son esprit était sujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de se corriger. Il avait le génie fécond en expériences de mathématiques, et quelques talents pour la chimie. Poli jusqu'à l'excès quand l'occasion ne le demandait pas; fier, et même brutal, quand il était question de s'humaniser; il était grand, et n'avait que trop mauvais air. Son visage était sec et dur, lors même qu'il voulait le radoucir; mais dans ses mauvaises humeurs, c'était une vraie physionomie de réprouvé.

La reine ayant fait venir les comédiens pour ne laisser aucun vide dans les plaisirs, ou peut-être pour rendre à mademoiselle Stewart, par la présence de mademoiselle Gwyn, une partie des inquiétudes que lui causait la sienne, le prince Robert trouva des charmes dans la figure d'une autre petite comédienne appelée Hughes[1], qui mirent à la raison tout ce que

1. Elle faisait partie de la troupe du théâtre du roi, et elle fut une des premières femmes qui parurent en Angleterre sur la scène. Ce fut elle qui créa le rôle de Desdemona. Elle eut du prince une fille nommée Ruperta qui épousa le général Howe, et qui mourut dans un âge avancé en 1740. Ce fut pour mademoiselle Hughes que son amant acheta une somptueuse villa à Hammersmith, près de Londres, et cette demeure servit de résidence à la reine Caroline, la célèbre épouse de George IV. Le portrait de cette actrice peint par Lelly la représente comme douée d'une beauté très-réelle que rehausse une superbe chevelure noire. Soit dit sans flatterie, le prince Robert était connaisseur.

ses penchants naturels avaient de plus sauvage. Adieu les alambics, les creusets, les fourneaux et le noir attirail de la soufflerie. Adieu tous les instruments de mathématiques et ses spéculations. Il ne fut plus question chez lui que de poudre et d'essence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes; et, résistant fièrement à l'argent pour vendre ses faveurs plus chèrement dans la suite, elle faisait faire un personnage si neuf à ce pauvre prince, qu'il ne paraissait pas seulement vraisemblable. Le roi fut charmé de cet événement. On en fit de grandes réjouissances à Tunbridge; mais personne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries. On ne se contraignait pas de même sur le ridicule des autres.

On dansait tous les jours chez la reine, parce que les médecins le trouvaient bon, et que personne ne le trouvait mauvais. Ceux qui s'en souciaient le moins aimaient encore mieux cet exercice, pour digérer les eaux, que de se promener. Milord Muskerry se croyait en sûreté sur toutes les démangeaisons de sa femme pour la danse; car, quoiqu'il en fût assez honteux, la princesse de Babylone était, par la grâce de Dieu, grosse de six ou sept mois; et, pour comble de malheur pour elle, son enfant s'était mis tout d'un côté, si bien qu'on ne savait plus ce que c'était que sa figure. La désolée Muskerry voyait donc partir tous les matins mademoiselle d'Hamilton et madame Wetenhall, tantôt à cheval, tantôt en carrosse, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire et pour les ramener. Elle se figurait mille fois plus de délices encore qu'il n'y

en avait aux lieux où elles allaient; et son imagination ne cessait de danser à Summer-hill toutes les contredanses qu'elle s'imaginait qu'on avait dansées à Tunbridge. Elle ne pouvait plus résister à ces tourments d'esprit, lorsque le ciel ayant pitié de son impatience et de ses désirs, fit partir milord Muskerry pour Londres, et l'y retint pendant deux jours; et dès qu'il eut le dos tourné, la Babylonienne déclara qu'elle voulait faire un petit voyage à la cour.

Elle avait un confesseur, aumônier de la maison, qui ne manquait pas de bon sens. Milord Muskerry, de peur d'accident, l'avait recommandée aux conseils et aux bonnes prières de ce prudent ecclésiastique; mais il eut beau la prêcher et l'exhorter à la résidence: il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de son époux, et les dangers où elle s'exposait dans cet état, et lui dire que, sa grossesse étant une bénédiction particulière du ciel, il fallait tâcher de la conserver, d'autant qu'il en coûtait peut-être plus qu'elle ne s'imaginait pour l'obtenir : ses remontrances furent inutiles; mademoiselle d'Hamilton et sa cousine Wetenhall ayant eu la bonté de la confirmer dans sa résolution, elles aidèrent à l'habiller le lendemain matin, et partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adresse pour mettre quelque sorte de symétrie dans sa taille; mais ayant, à la fin, fait tenir un petit oreiller sous son jupon, pour figurer à droite avec son maudit enfant qui s'était jeté sur la gauche, elles pensèrent mourir de rire en l'assurant qu'elle était le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'était mise en vertugadin pour faire sa cour à la reine; mais on fut

charmé de la voir. Ceux qui n'y entendaient point de finesse l'assuraient bonnement qu'elle était grosse de deux enfants; et la reine, qui ne laissait pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ses espérances, sachant le motif de son voyage.

Dès que l'heure des contredanses fut arrivée, son cousin Hamilton eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons sur son incommodité; mais se laissant vaincre, pour obéir, disait-elle, à la reine, jamais on n'a vu de satisfaction si complète que la sienne.

Nous avons déjà remarqué que les plus grands honneurs sont sujets aux plus grands revers. La Muskerry, fagotée comme elle était, ne paraissait pas sentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on se donne dans ces sortes de contredanses; au contraire, comme elle ne craignait que la présence de son mari dans le bonheur dont elle jouissait, elle se dépêchait de danser tant qu'elle pouvait, de peur que son mauvais destin ne le ramenât avant qu'elle en eût pris sa suffisance. Ce fut donc en se démenant d'une manière si peu discrète, que son oreiller se défit sans qu'elle s'en aperçût, et qu'il tomba dans le beau milieu de la première danse. Le duc de Buckingham, qui la suivait, le ramassa diligemment, l'enveloppa dans son justaucorps, et, contrefaisant les cris d'un enfant nouveau-né, il allait demandant une nourrice parmi les filles d'honneur pour le pauvre petit Muskerry.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouir mademoiselle

Stewart; car la princesse de Babylone, après son accident, était efflanquée du côté droit, et toute biscornue de l'autre. Tous ceux qui s'étaient contenus auparavant s'abandonnèrent à l'envie de rire, voyant les éclats que faisait mademoiselle Stewart. Elle était horriblement déconcertée; tout le monde lui faisait des excuses; et la reine, qui riait intérieurement plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que mademoiselle d'Hamilton et madame Wetenhall tâchaient de radouber la Muskerry dans une autre chambre, le duc de Buckingham dit au roi que, s'il était permis de faire un peu d'exercice aussitôt après les couches, le seul moyen de rétablir madame de Muskerry serait de lui donner sa revanche dès qu'on lui aurait remis son enfant. Ce conseil ne parut pas mauvais, et fut suivi. La reine proposa, dès qu'elle parut, une seconde reprise de contredanse; et, madame de Muskerry l'ayant acceptée, le remède fit son effet, et ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrâce.

Tandis que ces choses se passaient à la cour du roi, celle du duc d'York s'était mise en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voyage était de visiter la province dont il portait le titre; mais l'amour en était le véritable motif. La duchesse s'était gouvernée d'une prudence et d'une sagesse, depuis son élévation, qu'on ne pouvait pas assez admirer. Ses manières avaient été telles, qu'elle avait trouvé le secret de contenter tout le monde; ce qui semblait encore plus rare que la grandeur de son établissement. Mais, après s'être tant fait estimer, elle s'avisa

de vouloir être aimée; ou le maudit amour, pour mieux dire, fut assaillir son cœur au travers de la discrétion, de la prudence et de tous les raisonnements dont elle l'avait environné.

En vain s'était-elle cent fois dit que si le duc avait eu la bonté de lui rendre justice en l'aimant, il lui avait trop fait d'honneur en l'épousant; que dans les inconstances qui l'entraînaient, c'était à elle à prendre patience, en attendant qu'il plût au ciel qu'il s'en corrigeât; que nul exemple n'était à suivre pour elle à l'égard des faiblesses qui semblaient l'outrager; mais que, les ressentiments étant encore moins permis, il fallait le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avait; en vain, dis-je, s'était elle soutenue si longtemps par le secours de ces maximes; quelque solide que soit la raison, et quelque opiniâtre que soit la sagesse, il est de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, et dont la sagesse et la raison s'ennuient à la fin.

La duchesse d'York était la femme d'Angleterre du plus grand appétit. Comme c'était un plaisir permis, elle se dédommageait, en mangeant, de ce qu'elle se retranchait d'ailleurs. C'était aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à table. Le duc, au contraire, se livrant sans cesse à de nouvelles fantaisies, se dissipait par ses inconstances, et ne faisait que dépérir, tandis que la pauvre princesse, se nourrissant tout de son mieux, engraissait que c'était une bénédiction. On ne sait combien les choses auraient resté dans cet état, si l'amour, qui voulait avoir raison d'une conduite si différente de la pre-

mière, n'eût employé l'artifice aussi bien que la force pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment et la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature, pâle et décharnée, qu'elle avait prise pour fille d'honneur, devint l'objet de sa jalousie, parce qu'elle était alors celui des empressements du duc. Elle s'appelait Churchill[1]. L'on ne pouvait comprendre qu'après avoir eu du goût pour madame de Chesterfield, mademoiselle d'Hamilton et la petite Jennings, il en eût pour un visage comme celui-là; mais bientôt on s'aperçut que quelque chose de plus que cette variété bizarre avait achevé de l'engager à son service.

La duchesse fut indignée d'un choix qui semblait ravaler son mérite beaucoup plus que les autres; et

1. Miss Arabella Churchill, fille de sir Winston Churchill, et sœur du célèbre duc de Marlborough. Elle était née en 1648. Elle eut du duc d'York trois enfants : James, duc de Berwick, qui servit avec gloire sous les drapeaux de la France; Henry Fitz James, appelé habituellement le grand prieur, créé par son père duc d'Albemarle, après la révolution et mort en 1702; Henriette, née en 1670, mariée à lord Waldegrave, et morte en 1730. Miss Churchill épousa Charles Godfrey qui avait des emplois dans l'administration des finances, et elle en eut deux filles, dont l'une épousa lord Falmouth, et l'autre M. Dunch. Elle mourut en mai 1730, à l'âge de 82 ans. A l'époque de la guerre de la succession, elle se trouvait dans une situation étrange; son amant était mort après avoir été détrôné; son frère combattait avec éclat contre Louis XIV; son fils défendait avec gloire les intérêts de la France en Espagne, et son mari servait, dans sa carrière administrative, la dynastie qui avait renversé Jacques II. Pepys dit dans son *Journal* (12 janvier 1668) : « Je rencontrai M. Pierce, et lui demandant où il allait, il me dit qu'il allait chez la maîtresse du duc d'York, madame Churchill, porter quelques remèdes, ce qui me fait supposer qu'elle est enceinte. »

dans le temps que le dépit et la jalousie commençaient à lui donner de l'aigreur, le perfide amour offrait à son attention et à ses ressentiments l'aimable figure du beau Sydney; et tandis qu'il lui tenait les yeux ouverts sur sa personne, il les fermait sur son esprit. Elle en fut éprise avant que de s'en apercevoir; mais la bonne opinion que Sydney avait de son mérite ne lui laissa pas longtemps ignorer la gloire de cette conquête; et, pour la rendre plus certaine, ses regards répondaient témérairement à tout ce que ceux de Son Altesse avaient la bonté de lui dire, pendant que les charmes de sa personne étaient rehaussés de l'éclat que l'ajustement et la parure y pouvaient ajouter.

La duchesse, prévoyant les conséquences d'un tel engagement, combattit fort et ferme contre le penchant qui l'entraînait; mais mademoiselle Hobart, s'étant mise du côté de ce penchant, la combattit elle-même et la vainquit[1].

Cette fille s'était insinuée dans sa confiance par un journal de nouvelles dont elle était pourvue pour

1. Sir John Reresby parle de cette intrigue dans ses *Mémoires*: « Son Altesse royale le duc et la duchesse vinrent à York, et on remarqua que M. Sydney, le jeune homme le plus beau de son époque et chambellan du duc, était épris de la duchesse; c'était facile à expliquer, car la duchesse avait une grande beauté et un esprit très-fin. La duchesse, de son côté, se montrait bonne pour lui, mais en toute innocence; il eut le malheur d'être ensuite banni de la cour, pour un autre motif, à ce qu'on dit. » Burnet parle de cette affaire et insinue qu'elle fut le motif de la conversion de la duchesse au catholicisme. Pepys en fait également mention comme on verra dans les extraits que nous donnons de son journal; il note le 15 octobre 1660 que Colvil lui a dit qu'il y avait eu réellement une intrigue entre la duchesse et Sydney.

toute l'année. La cour et la ville en étaient; du reste, ce n'était pas son affaire qu'elles fussent toujours véritables; mais elle prenait soin qu'elles fussent toujours du goût de Son Altesse. Elle connaissait aussi celui qu'elle avait pour la table, et savait composer ou diversifier les mets qui lui plaisaient. Cela l'avait rendue nécessaire; mais, voulant l'être davantage, et s'étant aperçue des airs que Sydney se donnait, comme de ce qui se passait dans le cœur de sa maîtresse au sujet de Sydney, l'adroite Hobart avait pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvait plus d'amour pour elle; que c'était dommage qu'un homme fait de cette manière, qui ne perdait le respect que parce qu'il ne pouvait plus le garder, se brûlât comme un papillon à la face du public; qu'on s'en apercevrait bientôt, à moins qu'on n'y mît ordre; et qu'elle était d'avis que Son Altesse eût pitié de son état, de façon ou d'autre.

La duchesse lui demanda ce qu'elle voulait dire par en avoir pitié de façon ou d'autre. « Je veux dire, madame, répondit Hobart, que si sa figure vous déplaît ou que sa passion vous importune, vous lui donniez son congé; ou bien que le retenant à votre service, comme feraient toutes les princesses du monde à votre place, vous me permettiez de lui donner des ordres de votre part sur sa conduite, avec quelque peu d'espérance, pour l'empêcher de devenir fou, en attendant que les moyens se trouvent de l'informer vous-même de vos volontés.... — Quoi! dit la duchesse, vous me conseilleriez, Hobart, vous qui m'aimez, de m'embarquer dans un commerce de cette nature aux dépens de ma gloire et aux périls

de mille inconvénients ! Si ces faiblesses sont quelquefois excusables, ce n'est pas dans un rang comme celui que j'occupe ; et ce serait mal reconnaître les bontés de celui qui m'élève à ce rang, que de.... — Bon ! dit la Hobart, ne voit-on pas qu'il ne vous a épousée que parce qu'il en était pressé ! La chose faite, je m'en rapporte à vous s'il s'est contraint un moment à marquer le changement de son goût par mille inconstances outrageantes. Ne seriez-vous pas d'humeur à persévérer dans l'indolence et l'humilité, tandis que le duc, après avoir eu les faveurs ou mérité les refus de toutes les coquettes d'Angleterre, galope vos filles d'honneur l'une après l'autre, et met à présent son ambition et ses désirs à la conquête de cette haridelle de Churchill ? Quoi ! madame, vos beaux jours se passeront dans une espèce de veuvage, à déplorer vos malheurs, sans qu'il vous soit permis de vous aider dans les occasions ! Il faudrait être douée d'une patience bien coriace ou d'une résignation bien endurante pour cela. Je serais vraiment d'avis qu'un époux qui vous oublie nuit et jour prétendît que, pour boire et manger de grand appétit, comme fait, Dieu merci, Votre Altesse, elle n'eût plus besoin que de bien dormir ! Je suis, ma foi, sa servante. Je vous le répète encore, madame, il n'y a point de princesse dans l'univers qui refusât les hommages d'un homme fait comme Sydney, quand un époux porte les siens ailleurs. »

Ces raisons n'étaient pas moralement bonnes, si l'on veut ; mais quand elles auraient été plus mauvaises, la duchesse s'y serait rendue, tant son cœur

était d'intelligence avec Hobart pour venir à bout de sa prudence.

Ce commerce s'était établi dans le temps que Hobart conseillait à la jeune Temple de ne point songer aux agaceries du beau Sydney. Pour lui, dès qu'il apprit par la confidente Hobart que la duchesse acceptait ses hommages, il ne manqua pas de se munir de circonspection et d'égards pour dépayser le public : mais le public n'est pas si sot qu'on pense.

Comme il y avait trop de surveillants, trop de curieux, et trop de connaisseurs dans une grosse cour résidant au milieu d'une grosse ville, la duchesse, pour ne pas commettre les intérêts de son cœur à tant d'inspections, porta le duc d'York à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la reine et sa cour étaient à celui de Tunbridge.

Ce parti fut prudent ; elle s'en trouva bien, et sa cour ne s'en trouva pas mal, à la réserve de mademoiselle Jennings. Jermyn n'était pas du voyage ; et, selon elle, tout voyage était maudit dont Jermyn n'était pas. Il était engagé dans une entreprise au-dessus de sa vigueur, c'est-à-dire qu'il avait soutenu la gageure qu'on avait soutenue et gagnée contre le chevalier de Grammont. Il paria cinq cents guinées qu'il ferait vingt milles de grand chemin dans une heure sur le même cheval. Le jour qu'il avait choisi pour cette course était celui que mademoiselle Jennings avait pris pour aller chez le devin.

Jermyn avait été plus heureux qu'elle dans son entreprise. Il en était sorti victorieux; mais, comme son courage avait fait dans cette épreuve un effort que son tempérament ne put soutenir, en gagnant la

gageure il gagna la fièvre. Elle mit sa délicatesse fort bas. La Jennings s'informait de sa santé; mais c'était tout ce qu'elle osait. Dans les romans modernes, une princesse n'avait qu'à rendre visite à quelque héros abandonné des médecins pour le guérir dans trois jours; mais comme ce n'était pas mademoiselle Jennings qui avait donné la fièvre à Jermyn, elle n'était pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point censuré dans une cour maligne une visite de charité. Ce fut donc sans égard aux inquiétudes qu'elle en pourrait avoir que la cour partit sans lui; mais elle eut le plaisir de faire voir que tout lui déplaisait dans un voyage qui semblait faire le plaisir de tous les autres.

Talbot en était; et s'étant flatté que l'absence d'un rival dangereux pourrait produire quelque changement en sa faveur, il était attentif à toutes les actions, aux mouvements et aux moindres gestes de la petite Jennings. Il y avait assurément de quoi bien occuper son attention. Elle n'était pas faite pour un sérieux de longue durée : son tempérament l'emportait, du milieu de ses rêveries les plus distraites, par des saillies de vivacité qui lui faisaient espérer qu'elle oublierait bientôt Jermyn pour se souvenir que sa tendresse était la première qu'elle eût écoutée. Cependant il se tenait à l'écart avec son amour et ses espérances, estimant qu'il était indigne d'un amant outragé de laisser voir la moindre faiblesse ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avait planté là.

Mademoiselle Jennings, qui, bien loin de songer à ses ressentiments, ne se souvenait seulement pas

qu'il l'eût aimée, et n'avait l'esprit rempli que du pauvre malade, en usait avec Talbot comme si de rien n'eût été. C'était à lui qu'elle donnait le plus souvent la main en entrant ou sortant de carrosse. Elle causait plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, et faisait sans dessein tout ce qu'il fallait faire pour persuader à la cour qu'elle était revenue de son penchant pour Jermyn en faveur de son premier amant.

Il en fut persuadé comme les autres; et jugeant qu'il était à propos de changer de personnage pour lui faire connaître qu'il n'avait jamais changé de sentiments, il allait lui dire quelque chose de touchant et de bien passionné sur ce sujet. La fortune semblait lui rendre toutes choses favorables pour cette harangue. Il était seul avec elle dans sa chambre; et pour lui donner plus beau, elle ne cessait de le railler au sujet de mademoiselle Boynton. Elle disait qu'on lui était fort obligé d'être du voyage, tandis que la pauvre créature s'évanouissait d'amour pour lui deux fois le jour à Tunbridge. Ce fut à ce discours que Talbot se crut obligé de commencer celui de ses souffrances et de sa fidélité, lorsque la Temple, un papier à la main, entra dans la chambre de la Jennings. C'était une lettre en vers que milord Rochester avait écrite quelque temps auparavant sur les aventures de l'une et de l'autre cour. Il disait, au sujet de la petite Jennings, que Talbot avait jeté la terreur parmi le peuple de Dieu par sa taille; mais que Jermyn, comme le petit David, avait vaincu le grand Goliath. Jennings, charmée de cette allusion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plai-

sant que Talbot, en rit de tout son cœur dans le commencement; mais, prenant un air attendri : « Le pauvre petit David! » dit-elle avec un profond soupir; et, laissant aller sa tête d'un côté pendant cette petite rêverie, quelques larmes coulèrent de ses yeux, qui n'étaient assurément pas pour la défaite du géant. Cela piqua Talbot jusqu'au vif; et, se voyant si ridiculement déchu de ses espérances, il sortit brusquement, et fit vœu de ne plus occuper son cœur d'une petite évaporée, dont les manières n'avaient ni rime ni raison; mais il ne tint pas son courage.

Il n'en allait pas si mal pour les autres amants de cette cour; car tout en était plein, et le voyage était fait exprès. Ce n'étaient que bals et festins sur la route, chasses et promenades pendant les séjours. Les tendres amants songeaient à devenir heureux en chemin faisant, et les beautés qui réglaient leur sort ne leur défendaient pas d'espérer. Sydney faisait sa cour d'une merveilleuse assiduité. La duchesse fit remarquer à M. le duc d'York comme il s'attachait à lui depuis quelque temps. Son Altesse y fit attention, et convint qu'il fallait lui en tenir compte dès la première occasion. Cela arriva bientôt.

Montagu, dont nous avons fait mention, était écuyer de madame la duchesse. Il avait de l'esprit, était clairvoyant, et passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractère auprès de sa personne, dans le train que prenaient les affaires de son cœur? On en était embarrassé; mais le frère aîné de Mon-

tagu[1] s'étant fait tuer tout à propos où il n'avait que faire, le duc obtint pour son frère la charge d'écuyer de la Reine, qu'il avait eue, et le beau Sydney fut mis en sa place auprès de la duchesse. Tout cela se rencontrait le mieux du monde, et le duc se savait bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux messieurs à la fois sans qu'il lui en coûtât.

Mademoiselle Hobart applaudissait fort à ces promotions. Elle avait de fréquentes et longues conversations avec Sydney. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'était sur son compte. Elle en reçut fort volontiers les compliments. Le duc, qui le crut d'abord, ne cessait de faire remarquer à la duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, et comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'était coiffé d'un visage à faire peur.

La duchesse avoua que les goûts étaient bien différents, et lui dit qu'il en parlait fort à son aise, lui qui venait de choisir la belle Hélène pour sa maîtresse. Je ne sais si cette plaisanterie l'avait fait rentrer en lui-même; mais il est constant qu'il commençait à n'avoir plus les mêmes empressements pour la Churchill, et peut-être eût-il abandonné cette poursuite sans l'aventure qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

1. Edward Montagu tué devant Bergues en août 1665. Abel Boyer dit, dans sa vie de la reine Anne (Londres, 1722 ou 1735, in-folio) qu'il fut disgrâcié pour s'être permis de serrer la main de la Reine. Éloigné de la cour, il passa en pays étranger, se mit à guerroyer pour passer le temps et trouva une mort dont personne ne lui sut gré.

On était de séjour dans un pays ouvert et plain. Quand on tourne en Angleterre, ce sont des plaines de gazon le plus vert et le plus uni du monde. La duchesse y voulut voir courre des lévriers. Elle était en carrosse, et toutes les dames à cheval. Chacune de ces dames avait son écuyer à ses côtés. Il était bien raisonnable que leur maîtresse eût le sien. Il était à sa portière, qui payait merveilleusement de mine, s'il ne fournissait pas beaucoup à la conversation.

Le duc était auprès de mademoiselle Churchill, non pas à lui conter fleurette, mais à la gronder de ce qu'elle était mal à cheval. C'était la créature du monde la plus paresseuse; et, quoique les filles d'honneur soient d'ordinaire les princesses de la cour les plus mal montées, comme on la voulait distinguer à cause de sa faveur, on l'avait mise sur un cheval assez joli, mais un peu vif. Elle se serait bien passée de cette distinction.

L'embarras et la crainte avaient augmenté sa pâleur naturelle; et, dans cet état, sa contenance achevait d'en dégoûter le duc, lorsque son cheval, qui en voulait joindre d'autres, se mit au galop malgré qu'elle en eût; et, s'échauffant à mesure qu'elle faisait des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faisait courir contre le cheval de son altesse.

Mademoiselle Churchill chancela, fit quelques cris et tomba. La chute ne pouvait être que rude dans un mouvement si rapide; cependant elle lui fut favorable de toutes les manières, car, sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage

avait fait juger du reste. Le duc mit pied à terre pour la secourir. Elle était tellement étourdie, qu'elle n'avait garde de songer à la bienséance dans cette occasion; et ceux qui s'empressèrent autour d'elle la trouvèrent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvaient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose au visage de mademoiselle Churchill. Depuis cet accident, on s'aperçut que les soins et la tendresse du duc ne firent qu'augmenter; et l'on s'aperçut, sur la fin de l'hiver, qu'elle n'avait pas tyrannisé ses désirs ni fait languir son impatience.

Les deux cours revinrent à peu près dans le même temps, également satisfaites de leurs voyages; la reine attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avait espéré.

Ce fut à peu près dans ces temps que le chevalier de Grammont reçut une lettre de la marquise de Saint-Chaumont, sa sœur, par laquelle on l'avertissait qu'il ne tenait qu'à lui de revenir, le roi l'ayant trouvé bon. Il l'aurait trouvé fort bon aussi dans un autre temps, quelques charmes que la cour d'Angleterre eût pour lui; mais dans l'état où son cœur se trouvait alors, il ne pouvait s'y résoudre.

Il était revenu de Tunbridge mille fois plus amoureux que jamais. Il avait pendant cet agréable voyage vu tous les jours mademoiselle d'Hamilton, soit dans les marais du sombre Peckam, soit dans les promenades délicieuses du riant Summer-hill, ou bien dans les divertissements qui régnaient chaque jour chez la reine; et, soit qu'il l'eût vue à cheval qu'il l'eût entendue, ou qu'il l'eût vue danser, il lui

semblait bien que dans tous ces lieux ou dans tous ces États, le ciel n'avait rien formé de plus digne d'un homme d'esprit et de bon goût. Le moyen donc de songer à s'en éloigner! C'est ce qui lui paraissait absolument impraticable. Cependant, comme il voulut se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnait pour ne bouger d'auprès de ses charmes, il lui montra la lettre de madame sa sœur; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avait prétendu.

Mademoiselle d'Hamilton, en premier lieu, le félicita sur son rappel. Elle le remercia très-humblement du sacrifice qu'il voulait bien lui faire; mais comme ce témoignage de tendresse passait les bornes de la simple galanterie, quelque sensible qu'elle y pût être, elle n'avait garde d'en abuser. Il eut beau protester qu'il aimait mieux mourir que de s'éloigner de ses appas, ses appas protestèrent qu'ils ne le reverraient de leur vie s'il ne partait incessamment. Il fallut bien obéir. On lui permit de se flatter que ces ordres absolus ne partaient point de l'indifférence, quelque durs qu'ils parussent; qu'on serait toujours plus aise de son retour que d'un départ que l'on pressait tant; et mademoiselle d'Hamilton, ayant bien voulu lui donner les assurances qui dépendaient d'elle qu'il trouverait les choses en l'état qu'il les laissait à l'égard de ses sentiments, il fit son paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenait congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE XIII.

Retour du chevalier de Grammont à la cour de France. Il est renvoyé en Angleterre. Suite des intrigues amoureuses de cette cour. Mariage de la plupart des héros de ces *Mémoires*.

Plus le chevalier de Grammont approchait de la cour de France, plus il regrettait celle d'Angleterre. Ce n'est pas qu'il ne s'attendît à un accueil gracieux aux pieds d'un maître dont on ne méritait pas impunément la colère, mais aussi qui savait pardonner d'une manière à faire sentir tout le prix de la grâce où l'on rentrait.

Mille pensées différentes l'occupaient en courant la poste. Tantôt c'était la joie que ses parents et ses amis auraient de le revoir ; tantôt c'étaient les félicitations et les embrassades de ceux qui, n'étant ni l'un ni l'autre, ne laisseraient pas de l'accabler d'empressements importuns ; mais tout cela ne lui passait que légèrement par la tête, car un homme bien amoureux se fait un scrupule de s'arrêter à d'autres pensées qu'à celles de l'objet aimé. C'étaient donc les tendres souvenirs de ce qu'il laissait à Londres qui l'empêchaient de songer à Paris ; et c'étaient les tourments de l'absence qui l'empêchaient de sentir ceux des mauvais chemins et des mauvais chevaux. Son cœur protestait à mademoiselle d'Hamilton, entre Montreuil et Abbeville, qu'il ne s'en éloignait avec vitesse que pour la revoir plus tôt. Ensuite, par une courte réflexion, comparant le regret qu'il avait

eu sur cette même route, en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il sentait alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvait le dernier beaucoup moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que s'amuse un cœur tendre par les chemins, ou, pour mieux dire, c'est ainsi qu'un écrivain frivole abuse de la patience du lecteur, ou pour étaler ses propres sentiments, ou pour allonger quelque ennuyeux récit; mais à Dieu ne plaise que cela nous regarde, nous qui faisons profession de ne coucher dans ces *Mémoires* que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits et les dits!

Qui jamais, excepté l'écuyer Féraulas[1], a pu tenir compte des pensées, des soupirs et du nombre d'exclamations que son illustre maître faisait partout? Pour moi, je ne me serais jamais avisé de croire que l'attention du comte de Grammont, si vive aujourd'hui pour les inconvénients et les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raisonnements sur la route, s'il ne me dictait à présent ce que j'écris.

Mais suivons-le dans Abbeville. Le maître de la poste était son ancienne connaissance. Son hôtellerie était la mieux fournie qu'il y eût entre Calais et Paris; et le chevalier de Grammont, en mettant pied à terre, dit à Termes qu'il avait envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il était près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étaient débarqués, jusqu'à ce moment, ils n'avaient pas mangé. Termes, louant le Seigneur de ce que des sentiments humains l'emportaient cette fois sur

1. Personnage du roman d'Amadis.

l'inhumanité de son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentiments si raisonnables.

Ils furent surpris en entrant dans la cuisine, où le chevalier rendait volontiers sa première visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu et l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de Termes en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux pour n'être pas arraché de ce lieu sans y repaître.

Bientôt une foule de violons et de hautbois, suivie des galopins de la ville, entra dans la cour. L'hôte, à qui l'on demandait raison de tant de préparatifs, dit à M. le chevalier de Grammont que c'était pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la province; que le repas se faisait chez lui; qu'il ne tiendrait qu'à sa grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse, puisque la musique était déjà venue. Il en jugea bien; car à peine achevait-il de parler que trois grands corbillards, comblés de laquais grands comme des Suisses, et chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour, et débarquèrent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les passements ternis, le taffetas rayé, de petits yeux et de grosses gorges brillaient partout.

Si le premier coup d'œil du spectacle surprit le chevalier de Grammont, le second n'étonna pas moins le fidèle Termes. Le peu qui paraissait du visage de la mariée n'était pas sans éclat; mais on ne

pouvait porter aucun jugement sur le reste. Quatre douzaines de mouches, et dix serpentaux, de chaque coté, qu'on avait fait de ses cheveux, en dérobaient la vue ; mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du chevalier de Grammont.

Il était aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un justaucorps de la plus grande magnificence et du meilleur goût du monde. Le chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son justaucorps. Le marié tint cet examen à grand honneur, et lui dit qu'il avait acheté ce justaucorps cent cinquante louis, du temps qu'il faisait l'amour à madame sa femme. « Vous ne l'avez donc pas fait faire ici ? lui dit le chevalier de Grammont. — Bon ! lui répondit l'autre ; je l'ai d'un marchand de Londres, qui l'avait commandé pour un mylord d'Angleterre. » Le chevalier de Grammont, qui sentait le dénouement de l'aventure, lui demanda s'il reconnaîtrait bien le marchand. Si je le reconnaîtrais ! Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais pour en avoir bon marché ? » Termes s'était absenté dès que ce justaucorps avait paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son maître.

L'envie de rire et l'envie de faire pendre le seigneur Termes partagèrent quelque temps les sentiments du chevalier de Grammont; mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvait reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence; et, cédant aux importunités du

campagnard, pour confondre son fidèle écuyer, il se mit à table, lui trente-septième.

Quelques moments après, il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme nommé Termes. Il vint ; et dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, et, lui tendant la main : « Touchez là, notre ami, lui dit-il : vous voyez que j'ai bien conservé le justaucorps que vous aviez tant de peine à me vendre, et que je n'en ai pas fait un mauvais usage. »

Termes, s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connaître, et se mit à le repousser assez brutalement. « Oh, parbleu ! lui dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire avec vous pour conclure le marché, vous me ferez raison de la santé de madame la mariée. » Le chevalier de Grammont, qui le vit tout déconcerté malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement : « Allons, monsieur le marchand de Londres, mettez-vous là, puisqu'on vous en prie de si bonne grâce ; nous ne sommes pas tant à table qu'il n'y ait encore place pour un aussi honnête homme que vous. » A ces mots, trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le siége de l'épousée qui, par bienséance, demeura fixe ; et l'audacieux Termes, ayant bu la première honte de cet événement, s'y prenait d'une manière à boire tout le vin de la noce si son maître ne se fût levé de table, comme on ôtait vingt-quatre potages pour servir autant d'entrées.

Il n'y avait pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin d'un repas de noce un homme qui paraissait si

pressé ; mais tout fut debout quand il sortit de table, et tout ce qu'il put obtenir du marié fut que toute la noce ne le reconduirait pas jusqu'à la porte de l'hôtellerie. Termes eût voulu qu'ils ne l'eussent point quitté jusqu'à la fin du voyage, tant il craignait de se trouver tête à tête avec son maître.

Il y avait déjà quelque temps qu'ils étaient sortis d'Abbeville, et qu'ils couraient dans un profond silence. Termes, qui s'attendait bien à le voir rompre dans peu de temps, n'était en peine que de la manière : savoir si son maître l'attaquerait par un torrent d'injures mêlées de certaines épithètes qui pouvaient lui convenir ; ou si, se servant de quelque outrageante ironie, l'on emploierait toutes les louanges qui seraient le plus capables de le confondre. Mais, voyant, au lieu de tout cela, qu'on s'obstinait à ne lui rien dire, il crut qu'il valait mieux prévenir la harangue qu'on méditait que d'y laisser rêver plus longtemps ; et s'armant de toute son effronterie : « Vous voilà bien en colère, monsieur, lui dit-il, et vous croyez avoir raison. Mais je me donne au diable si vous n'avez pas tort dans le fond. »

« — Comment, traître, dans le fond ! dit le chevalier de Grammont ; c'est donc parce que je ne te fais pas rouer comme tu l'as depuis longtemps mérité ? »

— « Voilà-t-il pas ? dit Termes. Toujours de l'emportement, au lieu d'entendre raison ! Oui, monsieur, je vous soutiens que ce que j'en ai fait était pour votre bien. — Et le sable mouvant n'était-il pas pour mon service ? dit le chevalier de Grammont. — Patience, s'il vous plaît, poursuivit l'autre. Je ne sais comment diable ce nigaud de marié s'est rencontré

chez les gens de la douane quand on visita ma valise à Calais; mais ces cocus-là se fourrent partout. Dès qu'il vit votre justaucorps il en devint amoureux. Je vis bien dès là que c'était un sot, car il était à deux genoux devant moi pour l'acheter. Outre qu'il était tout froissé de la valise, la sueur du cheval l'avait tout taché par devant, et je ne sais comment diable il a fait pour raccommoder tout cela; mais tenez-moi pour un excommunié si vous l'eussiez jamais voulu mettre. Conclusion : il vous revenait à cent quarante louis; et voyant qu'on m'en offrait cent cinquante : mon maître, dis-je, n'a pas besoin de cet oriflamme pour se distinguer au bal; et quoiqu'il eût beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que sais-je s'il en aura quand je le reverrai? Cela dépend du jeu. Bref, monsieur, je vous en fais donner dix louis de plus qu'il ne vous coûte; c'est un profit tout clair. Je vous en tiendrai compte; et vous savez que je suis bon pour cette somme. Dites à présent : en auriez-vous eu la jambe mieux faite au bal, d'être paré de ce diable de justaucorps, qui vous aurait donné la même mine qu'à ce marié de village à qui nous l'avons vendu? Et cependant il faut voir comme vous tempêtiez à Londres quand vous l'avez cru perdu; les beaux contes que vous avez faits au roi du sable mouvant, et quelle chienne de mine vous avez faite quand vous vous êtes douté que ce pied-plat le portait à sa noce! »

Que répondre à tant d'impudence? S'il écoutait l'indignation, le rouer de coups ou le chasser était le traitement le plus favorable que son maître lui devait; mais il en avait besoin pour le reste de son

voyage, et dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

Le maréchal de Grammont ne sut pas plutôt son arrivée qu'il fut le trouver chez son baigneur ; et les premières embrassades s'étant passées de part et d'autre : « Chevalier, lui dit le maréchal, combien avez-vous mis à venir de Londres ici ? car Dieu sait comme vous allez en pareille rencontre. » Le chevalier de Grammont lui dit qu'il y avait trois jours qu'il était en chemin; et, pour s'excuser de cette médiocre diligence, il se mit à lui conter son aventure d'Abbeville. « Cela est fort plaisant, lui dit monsieur son frère; mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver encore votre justaucorps à table ; car on la tient longue dans une noce de province. » Et là-dessus, prenant un air tout sérieux, il lui dit qu'il ne savait pas qui lui conseillait un retour inopiné pour gâter ses affaires ; mais qu'il avait ordre du roi de lui dire qu'il n'avait qu'à s'en retourner sans se présenter à la cour. Il lui dit ensuite qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer son impatience, après avoir si bien fait jusque-là, lui qui connaissait assez le roi pour être instruit qu'il fallait, pour mériter sa grâce, attendre qu'elle vînt purement de sa bonté.

Le chevalier montra pour sa justification la lettre de madame de Saint-Chaumont, et lui dit qu'il se serait bien passé du soin qu'on avait pris de lui mander une fausse nouvelle pour le faire partir comme un Cravate de bois. « Autre imprudence, lui dit le maréchal; et depuis quand notre sœur est-elle secrétaire d'État ou des commandements, pour que le roi

se soit servi d'elle pour vous signifier ses volontés? Voulez-vous savoir le fait? Il y a quelque temps qu'il dit à Madame le refus que vous avez fait de la pension que vous offrait le roi d'Angleterre. Il parut content de la manière dont Comminges l'informa que la chose s'était faite, et témoigna qu'il vous en savait gré. Madame prit tout cela pour un ordre de rappel. La Saint-Chaumont, qui n'a pas à beaucoup près le jugement aussi merveilleux qu'elle se l'imagine, s'est pressée de vous expédier ce bel ordre de sa main. Pour achever, Madame dit hier au dîner du roi que vous seriez incessamment ici, et le roi m'ordonna l'après-dînée de vous renvoyer incessamment d'abord que vous seriez arrivé. Vous voilà, retournez-vous-en. »

Cet ordre aurait peut-être paru dur au chevalier de Grammont dans un autre temps; mais dans la disposition présente de son cœur il eut bientôt pris son parti. Rien ne lui faisait peine que l'officieux avis qui l'avait obligé de quitter la cour d'Angleterre; et tout consolé de ne point voir celle de France avant son départ, il pria le maréchal d'obtenir seulement un délai de quelques jours pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devait. Il obtint cette grâce à condition qu'il sortirait de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut là qu'arrivèrent certaines aventures dont il a fait le récit si souvent, et d'une manière si divertissante, que ce serait fatiguer le lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le pain bénit d'une manière si solennelle, que, ne restant pas assez de Suisses à

Versailles pour garder la chapelle, Vardes[1] fut obligé d'avouer au roi qu'on les avait envoyés au chevalier de Grammont, qui rendait le pain bénit à Vaugirard. Là se passa cette scène merveilleuse qui donna la première atteinte à la réputation du grand Saucourt[2],

1, René-François de Bec-Crespin, marquis de Vardes, si connu par le rôle qu'il joua à la cour à l'époque de la jeunesse de Louis XIV. — Daniel de Cosnac, dans ses *Mémoires*, l'appelle l'homme de France le mieux fait et le plus aimable. Il était joueur et galant; parmi ses maîtresses on cita madame de Roquelaure, madame de Lesdiguières et la fameuse Ninon. Favori de Louis XIV qui voulut lui faire épouser La Vallière, revêtu durant 23 ans (1656 à 1678) de la charge peu militaire mais très justement enviée de capitaine de la Compagnie des Cent-Suisses, il tomba en disgrâce à l'occasion d'une intrigue qui est étrangère à notre sujet, et où il avait pour complice la comtesse de Soissons; il fut mis à la Bastille (décembre 1664), et bientôt on l'exila au fond du Languedoc. Il chercha d'abord à se consoler en séduisant quelques filles, il voulut ensuite se distraire en s'occupant d'alchimie. En 1683, après 19 ans d'absence, le roi lui permit de reparaître à la cour, et lui fit bon accueil. Vardes mourut en 1688, et madame de Sévigné qui en parle souvent écrivit alors : « Il n'y a plus d'homme à la cour bâti sur ce modèle-là. » Dangeau en fait mention à diverses reprises ainsi que Saint-Simon.

2. Antoine-Maximilien de Belleforière, marquis de Soyecourt (on prononçait Saucourt) grand veneur et cordon bleu, célèbre dans les fastes de la galanterie au commencement du règne de Louis XIV. Il avait épousé la fille du président Longueil de Maisons.

On trouve dans les *œuvres* de Benserade (1697, t. II, 307) des vers relatifs à ce seigneur qui jouait le rôle d'un diable dans un ballet représenté à la cour :

Contre ce fier démon voyez-vous aujourd'hui
Femme qui tienne?
Et toutes cependant sont contentes de lui
Jusqu'à la sienne?....
Sous la forme d'un homme il prouve ce qu'il est :
Doux, sociable;
Sous la forme d'un homme aussi l'on reconnaît
Que c'est le diable;

lorsque, dans un tête-à-tête avec la fille du jardinier, on donna si souvent du cor (signal dont ils étaient convenus pour empêcher les surprises) que ces fréquentes alarmes désarmèrent les empressements du renommé Saucourt, et rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procurait avec la plus jolie grisette des environs. Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard qu'il fut voir mademoiselle de L'Hôpital à Issy, pour s'éclaircir si l'indiscret bruit de ville ne se trompait point sur un commerce de robe dont on l'accusait. Ce fut là qu'arrivant à l'improviste, le président de Maisons se réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de son manteau resta dehors, lorsqu'il s'enferma, tandis que le chevalier de Grammont, qui s'en aperçut, fit souffrir mort et passion à ces pauvres amants par une longueur de visite excessive pour le désordre qu'elle causait.

Le bruit de ses exploits confond les plus hardis
Et les plus mâles;
Les mères sont au guet, les amants interdits,
Les maris pâles.

Les recueils manuscrits de chansons renferment, sous le titre de *Saucourts*, des couplets où ce nom revient comme refrain :

Le pastoureau de Vardes
Et la nymphe Soissons
Souvent se regardent
D'une tendre façon,
En chantant sur leurs fifres,
La nuit et le jour,
Qu'en amour
On est bien piffre
Si l'on ne fait comme le grand Saucourt,

On peut voir aussi les *Historiettes* de Tallemant des Réaux et le *Récit des plaisirs de l'île enchantée* dans les œuvres de Molière.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidait. Termes redoubla de vigilance sur la route. Les chevaux se trouvaient prêts à chaque poste dans un moment. Les vents et les marées secondèrent son impatience dès qu'il en eut besoin, et il revit Londres avec transport. La cour fut surprise et charmée de son prompt retour. Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrâce qui le ramenait, tant il faisait voir qu'il en *était consolé*. Mademoiselle d'Hamilton ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéissait au roi son maître.

Les affaires de la cour n'avaient pas eu le temps de changer de face pendant une si courte absence, mais elles en changèrent bientôt après son retour; c'est-à-dire les affaires d'une cour qui jusque-là n'en avait point eu de plus sérieuses que celles de l'amour et des plaisirs.

Le duc de Monmouth[1], fils naturel de Charles II,

1. Jacques, fils de Charles II et de Lucy Waters, né à Rotterdam le 9 avril 1649; il porta jusqu'à la Restauration le nom de James Crofts. Son père, qui avait pour lui une faiblesse dans le genre de celle que Louis XIV témoignait au duc du Maine, le combla d'honneurs et de richesses, mais l'ambition de Monmouth prétendait à la couronne; il ne cessa d'intriguer contre le duc d'York, et quand celui-ci monta sur le trône, il leva l'étendard de la révolte. Promptement battu, il fut décapité le 15 juillet 1685. Il occupe une place considérable dans l'histoire d'Angleterre, mais à une époque qui est étrangère aux *Mémoires de Grammont;* nous n'avons donc pas à nous en occuper.

Sa mère, Lucy Waters ou Barlow, on ne sait pas bien au juste son nom, était une brune, belle, hardie mais insipide créature, selon Evelyn (*Journal*, t. II, p. 11). Après avoir été la maîtresse du colonel Robert Sydney, elle devint en 1648 celle de Charles II. Son portrait a été gravé par Scriven, et il nous met à même de juger qu'Hamilton a raison de constater combien la duchesse de Cleveland l'emportait sur sa devancière.

parut en ces temps-là dans la cour du roi son père. Ses commencements ont eu tant d'éclat, son ambition a causé des événements si considérables, et les particularités de sa fin tragique sont encore si récentes, qu'il serait inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractère. Il paraît partout tel qu'il était dans sa conduite, téméraire dans ses entreprises, incertain dans l'exécution, et pitoyable dans ses extrémités, où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure et les grâces extérieures de sa personne étaient telles, que la nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage était tout charmant[1]. C'était un visage d'homme; rien de fade, rien d'efféminé; cependant chaque trait avait son agrément et sa délicatesse particulière : une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parlaient pour lui; mais son esprit ne disait pas un petit mot en sa faveur. Il n'avait de sentiments que ce qu'on lui en inspirait; et ceux qui d'abord s'insinuèrent dans sa familiarité prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicieux.

Cet extérieur éblouissant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la cour en furent effacées, et toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus chères délices du roi; mais il fut la terreur universelle des époux et des amants. Cela ne dura pourtant pas; la nature ne lui avait pas donné

1. Le portrait de Monmouth, dû au pinceau de Lely, justifie en effet tout ce que disent nos *Mémoires*.

tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, et le beau sexe s'en aperçut.

Madame de Cléveland bouda contre le roi de ce que les enfants qu'elle avait de lui ne paraissaient que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en était d'autant plus choquée, qu'elle se vantait de pouvoir passer pour la mère des amours en comparaison de sa mère. On se moqua de ses reproches : il y avait quelque temps qu'elle n'était plus en droit d'en faire; et comme cette jalousie paraissait plus mal fondée que toutes celles qu'elle avait affectées, personne n'applaudit à ce ressentiment ridicule. Il fallut faire un autre personnage pour inquiéter le roi; c'est pourquoi, cessant de s'opposer à la tendresse extrême qui l'aveuglait pour ce fils, elle se mit à l'adopter dans la sienne par mille louanges, par mille sortes d'admirations, et par des caresses qui ne faisaient que croître et embellir. Comme elles étaient publiques, elle prétendait qu'elles dussent être sans conséquence; mais on la connaissait trop pour s'y méprendre. Le roi n'était plus jaloux d'elle; mais, comme le duc de Monmouth n'était pas dans un âge à être insensible aux vivacités d'une femme faite comme elle, il crut qu'il fallait le retirer d'auprès de cette prétendue belle-mère pour sauver son innocence du crime, ou du moins du scandale. Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de si bonne heure.

Une héritière de cent mille livres de rente en Écosse s'offrit tout à propos[1]. Elle était pleine d'a-

1. Anne Scott, fille et seule héritière de François, comte de

gréments, et son esprit avait tous ceux qui manquaient au beau Monmouth.

De nouvelles fêtes célébrèrent ce mariage. On ne pouvait mieux faire sa cour qu'en s'y distinguant; et tandis que ces réjouissances mettaient en mouvement la magnificence et la galanterie, les anciens engagements en étaient partout réveillés, et de nouveaux s'établissaient.

La belle Stewart, alors au suprême degré de son éclat, attirait tous les yeux ou tous les respects. La duchesse de Cléveland voulut du moins l'effacer par le secours des pierreries dont elle s'était couverte à cette fête; mais ce fut inutilement. Son visage était un peu défait par le commencement d'une troisième ou quatrième grossesse, que le roi voulut bien prendre encore sur son compte. Pour le reste de sa figure, il n'y avait pas de quoi soutenir l'air et la grâce de mademoiselle Stewart.

C'était bien pendant ce dernier effort de sa beauté qu'elle eût été reine d'Angleterre, si le roi n'eût été moins libre encore pour disposer de sa main qu'il ne l'était pour donner son cœur; mais ce fut alors que le duc de Richmond fit vœu de l'épouser ou de mourir.

Buccleugh. Ce mariage, célébré à Windsor avec beaucoup de solennité, ne paraît pas avoir été heureux, quoique Monmouth en ait eu plusieurs enfants. Il s'était ouvertement attaché à lady Henriette Wentworth, et déclara en mourant que devant Dieu il ne regardait qu'elle comme son épouse. La duchesse épousa en secondes noces, au mois de mai 1688, Charles, lord Cornwallis. Elle mourut le 6 février 1732, âgée de quatre-vingt-un ans.

La fortune de la fille du comte de Buccleugh était beaucoup plus considérable qu'Hamilton ne le dit. Son portrait, peint par Wissing, révèle des traits fort gracieux.

Quelques mois après la célébration de ces noces, Killegrew, n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de madame de Shrewsbury; et comme madame de Shrewsbury n'était point engagée, par un grand hasard, cette affaire fut bientôt réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un commerce qui n'intéressait personne; mais Killegrew s'avisa de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son bonheur ne lui parût tel qu'il se l'était imaginé. L'habitude ne le dégoûtait point d'une possession digne d'envie; mais il s'étonna qu'on ne lui en portât point, et trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avait beaucoup d'esprit et beaucoup plus d'éloquence. C'était en pointe de vin qu'elle était la plus vive, et c'était d'ordinaire pour peindre en détail les secrètes beautés et les charmes les moins visibles de la Shrewsbury, que cette éloquence se donnait carrière. Plus de la moitié de la cour en savait bien autant que lui sur ce sujet.

Le duc de Buckingham était un de ceux qui n'en pouvaient juger que par les apparences; et, selon lui, les apparences ne permettaient pas tout ce que les exagérations de Killegrew voulaient persuader. Comme cet amant indiscret était un de ceux qui dînaient d'ordinaire avec le duc de Buckingham, il avait tout le temps d'étaler sa rhétorique sur ce beau sujet; car on se mettait à table sur les quatre heures du matin, pour en sortir vers l'heure de la comédie.

Le duc de Buckingham, éternellement rebattu des descriptions du mérite de madame de Shrewsbury, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès

qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net; et, s'imaginant trouver qu'on n'en avait rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une manière à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vu la légèreté de l'un et de l'autre, et la vivacité dont il avait commencé : cependant nul engagement n'a duré si longtemps en Angleterre.

L'imprudent Killegrew, qui n'avait pu se passer de rivaux, fut obligé de se passer de maîtresse. Il le porta fort impatiemment; mais, loin d'écouter ses premières plaintes, la Shrewsbury fit semblant de ne le pas connaître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement; et, sans songer qu'il s'était attiré sa disgrâce, toute son éloquence se déchaîna contre madame de Shrewsbury. Ses invectives l'attaquèrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Il fit une peinture affreuse de sa conduite, et travestit en défauts les charmes qu'il venait de célébrer en sa personne. On l'avertit, sous main, des inconvénients que pouvaient lui attirer ses déclamations. Il se moqua de l'avis, poussa sa pointe, et ne s'en trouva pas bien.

Comme il sortait de Saint-James, après le coucher du duc, on poussa trois coups d'épée dans sa chaise, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où son intempérance de langue le jetait, après lui avoir ôté la Shrewsbury. Ses assassins s'étaient sauvés à travers le parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il serait inutile de se plaindre. Quelle justice espérer d'un attentat dont il n'avait aucune preuve que ses blessures? Que s'il faisait quelques poursuites fondées sur les apparences et

les conjectures, il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre, et qu'on ne le manquerait pas une seconde fois. Ainsi, voulant mériter sa grâce de ceux qui l'avaient fait assassiner, il mit fin à ses satires, et ne souffla pas le mot de son aventure. Le duc de Buckingham et la Shrewsbury furent longtemps heureux et tranquilles; jamais elle n'avait été si longtemps constante, et jamais il n'avait eu tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que mylord Shrewsbury, qui ne s'était jamais ému des déréglements de madame sa femme, se mit en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il était public, à la vérité; mais il paraissait moins déshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre Shrewsbury, trop honnête homme pour s'en plaindre à madame, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeler le duc de Buckingham; et le duc de Buckingham, pour réparation d'honneur, l'ayant tué[1], demeura paisible possesseur

1. Ce duel fit grand bruit; on prétendit que lady Shrewsbury avait poussé l'audace jusqu'à tenir, déguisée en page, le cheval de son amant, pendant le combat fatal à son mari; mais ni Evelyn, ni Pepys ne parlent de cette circonstance. Voici comment s'exprime ce dernier dans son *Journal* (15 janvier 1667-68). « On parle beaucoup du duel qui a eu lieu hier entre le duc de Buckingham (sir Robert) Holmes et (le capitaine) Jenkins d'un côté, et mylord de Shrewsbury, sir John Talbot et Bernard Howard de l'autre, et tout cela au sujet de mylady Shrewsbury qui est à présent et qui a été depuis longtemps maîtresse du duc de Buckingham. Son mari a envoyé un cartel au duc, et ils se sont rencontrés hier dans un enclos près de Barne-Elms et se sont battus; mylord Shrewsbury a reçu de part en part un coup d'épée depuis le côté droit de la poitrine jusqu'à l'épaule; sir John Talbot a eu le bras traversé, et Jenkins a été tué sur place; tous les autres blessés mais peu dangereusement. Cela donnera au public occasion de penser quels sages

de cette fameuse Hélène. Cela choqua d'abord le public; mais le public s'accoutume à tout, et le temps sait apprivoiser la bienséance et même la morale [1].

La reine était à la tête de ceux qui se récriaient contre un scandale si public et un si horrible désordre, et qui se révoltait contre l'impunité d'une action si criante. Comme la duchesse de Buckin-

conseillers le roi a autour de lui, lorsque le duc de Buckingham, le plus important des personnages qui l'entourent, a assez peu de gravité pour aller se battre au sujet d'une maîtresse. Cela pourrait être très-fâcheux pour le duc, mais mylady Castlemaine est tout aussi puissante qu'elle l'a jamais été et elle fera que les affaires du duc n'en iront pas plus mal. De son côté, le roi ne se souciera pas, je pense, de se mettre en avant en pareille circonstance. Il est curieux de savoir que le roi avait la nouvelle de ce cartel depuis huit ou quinze jours, il avait chargé le duc d'Albermarle de faire arrêter le duc ou de prendre des mesures pour que le duel n'eût pas lieu; le duc d'Albermarle pensa que le roi enverrait chercher mylord Buckingham et ferait ce qu'il fallait; le roi resta tranquille, dans l'idée que le duc agissait de son côté, et c'est ainsi que la chose allant de l'un à l'autre, rien ne se fit; c'est exactement ce qui arrive pour des affaires de plus d'importance. On ne parle pas d'autre chose, et mylord Shrewsbury est en un tel état qu'on craint qu'il ne meure bientôt; cela mettrait le duc de Buckingham dans une situation critique, et je n'en serais pas fâché, afin qu'il vînt à sa place quelque homme sérieux pour diriger le gouvernement. » 15 mai 1668 : « On m'a dit que le duc de Buckingham a mené chez lui la comtesse de Shrewsbury, et la duchesse ayant dit qu'elles ne pouvaient habiter toutes deux sous le même toit, son mari lui a répondu : « C'est précisément ce que je pensais, Madame, et c'est pourquoi j'ai donné ordre que votre voiture fût prête à vous ramener chez votre père. » Ce serait une chose infernale, mais on dit qu'elle est vraie, et il paraît que milady Shrewsbury est en effet chez le duc. »

1. Quatre ans après ce combat, André Marvel écrivait dans une lettre du 9 août 1671 : « Buckingham fait toutes sortes d'extravagances pour lady Shrewsbury; elle vient d'avoir un fils dont il se croit le père, et le roi en a été le parrain. » Charles ne se borna pas à donner ce scandale; il créa comte de Coventry cet enfant, qui mourut en bas âge.

gham[1], était une petite ragotte à peu près de sa figure, qui n'avait jamais eu d'enfants, et que son époux abandonnait pour une autre, cette espèce de parallèle entre leurs fortunes intéressait la reine pour elle; mais ce fut inutilement : personne n'y fit attention, et les mœurs du siècle allèrent leur train, tandis qu'elle s'efforçait de leur susciter pour ennemis la nation sérieuse des politiques et des dévots.

Le sort de cette princesse avait d'assez tristes vues par de certains côtés. Les égards du roi pour elle avaient de belles apparences; mais c'était tout. Elle sentait bien que la considération qu'on avait pour elle s'effaçait à mesure que le crédit de ses rivales augmentait. Elle voyait que le roi son époux ne se mettait guère en peine d'enfants légitimes tant que ses maîtresses, toutes charmantes, lui en donnaient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépen-

1. Marie, fille unique de Thomas Fairfax, commandant l'armée du parlement pendant la guerre civile. Elle se fit remarquer par sa vertu dans une cour fort vicieuse, et elle vécut en bonne harmonie avec le duc, sachant fermer les yeux sur ses torts nombreux. Elle lui survécut longtemps et mourut en 1705 à l'âge de soixante-six ans. Madame Dunois dit dans ses *Mémoires* de la cour d'Angleterre : « La duchesse avait beaucoup de vertu et de mérite, elle était brune et maigre, mais eût-elle été la plus belle et la plus aimable personne de son sexe, l'idée seule qu'elle était sa femme suffisait pour lui inspirer du dégoût pour elle. Quoiqu'elle sût que le duc était toujours en intrigue, elle ne lui en parlait jamais; elle eut la complaisance de recevoir ses maîtresses et même de les loger chez elle. Elle souffrait tout parce qu'elle l'aimait. » Des écrits de l'époque la représentent comme de petite taille, ainsi que le dit Hamilton, et aimant beaucoup la toilette. Son portrait, dû au pinceau de Lely, figure dans la *Galerie des beautés* à Windsor, et il donne de ses charmes une meilleure idée que nos *Mémoires* ne le feraient supposer; il est vrai que Lely poussait bien loin l'adulation de ses modèles.

dait uniquement de cette bénédiction, et qu'elle se flattait que le roi la regarderait de meilleur œil si le ciel daignait la regarder en pitié sur cet article, elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité. Les vœux, les neuvaines et les offrandes ayant été tournées de toutes les manières, et n'ayant rien fait, il fallut en revenir aux moyens humains.

Que n'aurait-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'archevêque Turpin mit à son doigt, et qui fit courir Charlemagne après lui, comme il avait fait après une de ses concubines, à qui Turpin l'avait ôté après sa mort[1] ? Mais il y a longtemps que les seuls talismans qui font aimer sont les charmes de la personne aimée, et que les enchantements étrangers ne font plus rien.

Les médecins de la reine, prudents et avisés comme ils le sont partout, ayant considéré que les eaux froides de Tunbridge n'avaient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il fallait l'envoyer aux chaudes, c'est-à-dire aux bains qui sont auprès de Bristol[2]. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine ; et, dans la confiance d'un heureux succès, ce voyage eût été le plus agréable du monde pour elle si la plus

1. Allusion à une vieille anecdote qui fait partie des anciennes légendes relatives à Charlemagne. La prétendue *Chronique* du révérend père en Dieu « Turpin, archevesque de Rheims, lung des pairs de France, » imprimée en 1527, et reproduite à Paris en 1835, est un roman de chevalerie assez curieux.

2. Il paraît qu'Hamilton se trompe, et qu'il s'agit d'un voyage à Bath. On ne trouve, dans les écrits du temps, de trace que d'un seul voyage de la reine à Bristol, en septembre 1663, avant le séjour à Tunbridge dont il a déjà été question.

dangereuse de ses rivales n'eût été nommée des premières pour en être. La Cléveland étant alors près d'accoucher, cette inquiétude ne la regardait pas. Une bienséance inutile l'obligeait à quelques égards. Le public, à la vérité, n'en croyait ni plus ni moins pour le soin qu'elle avait de s'en cacher; mais sa présence, dans cet état, était un objet trop insultant pour la reine. Mademoiselle Stewart, plus belle que jamais, nommée pour le voyage, s'y préparait hautement. La pauvre reine n'osait s'y opposer, mais elle n'en espéra plus rien. Que pouvaient les bains ou la faible vertu des eaux contre des charmes qui la détruisaient, ou par ses chagrins, ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles!

Le chevalier de Grammont, à qui tous les plaisirs de la vie n'étaient rien sans la présence de mademoiselle d'Hamilton, ne put se dispenser de suivre la cour. Il était trop nécessaire et trop agréable au roi dans un voyage comme celui-là pour n'en pas être : et, de quelque secours que pût être sa conversation dans la solitude que cause l'absence d'une cour, mademoiselle d'Hamilton n'avait pas cru devoir consentir qu'il restât à Londres, parce qu'elle n'en bougeait. Il obtint la permission de lui écrire pour lui mander des nouvelles de la cour. Il s'en servit de la manière qu'on peut croire; et ce qu'il y disait de ses propres affaires ne laissait guère de place dans ses lettres pour des narrations étrangères durant le séjour qu'on fit aux bains. Comme l'absence rendait ce séjour ennuyeux à son égard, il se prenait à tout ce qui pouvait engourdir son impatience, en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avait beaucoup d'estime pour l'aîné des Hamilton, autant d'estime et beaucoup plus d'amitié pour l'autre. C'était à lui qu'il s'ouvrait le plus confidemment de sa passion et de ses sentiments pour sa sœur. Il savait aussi ses premiers engagements avec sa cousine Wetenhall; mais il ignorait le refroidissement survenu dans un commerce dont les commencements avaient été si vifs. Il fut surpris de voir les empressements qu'il marquait dans toutes les occasions pour mademoiselle Stewart. Ils lui parurent au delà de ces devoirs et de ces respects qu'on rend pour faire sa cour à la maîtresse du prince. Il y fit attention, et ne fut pas longtemps à découvrir qu'il était déjà plus épris qu'il ne convenait à sa fortune ou à son repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par ses remarques, il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les manières; mais il voulût que l'occasion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant tout ce qui pouvait s'appeler divertissement amusait la cour dans des lieux où l'on se saisit de tout pour se désennuyer. Le jeu de boule, qui n'est en France que l'occupation des artisans et des valets, est tout autre chose en Angleterre; c'est l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art et de l'adresse; il n'est d'usage que dans les belles saisons, et les lieux où l'on joue sont des promenades délicieuses : on les appelle *boulingrins*. Ce sont de petits prés en carré dont le gazon n'est guère moins uni que le tapis d'un billard. Dès que la chaleur du jour est passée, tout s'y rassemble. L'on joue gros jeu, et les spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le chevalier de Grammont, dès longtemps initié

dans les spectacles et les divertissements anglais, avait fait une course de chevaux qui n'avait pas, à la vérité, réussi; mais il avait au moins le plaisir d'être convaincu par expérience qu'un bidet fait vingt milles sur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de coqs lui avaient été plus favorables; et, dans tous les paris qu'il avait faits aux boulingrins, le parti qu'il avait soutenu n'avait pas manqué de gagner.

A tous ces lieux d'assemblée se trouve d'ordinaire une espèce de cabaret portant le nom de pavillon de verdure, de salle à festin, ou de cabinet de rafraîchissements. Là se vendent toutes sortes de liqueurs à l'anglaise, comme vous diriez du cidre, de l'hydromel, de la bière moussante et du vin d'Espagne. Là les *rooks* se rassemblent les soirs pour fumer, pour boire, et pour s'éprouver les uns contre les autres, c'est-à-dire pour tâcher de s'entre-enlever les profits de la journée. Or ces *rooks* sont proprement ce qu'on appelle capons ou piqueurs en France; gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution, qui n'est rien pour les joueurs, et qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces messieurs sont d'une supputation si juste et d'une prudence si consommée dans toutes sortes de jeux, que personne n'oserait se mesurer avec eux, quand même ils joueraient fidèlement.

Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, et de s'en contenter, vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces *rooks* qu'Ha-

milton trouva le chevalier de Grammont, comme il venait y boire un verre de cidre. Ils jouaient à la chance à deux dés; et comme celui qui tient le dé à ce jeu en a tout l'avantage, les *rooks* avaient fait cet honneur au chevalier de Grammont par déférence. Il le tenait encore quand Hamilton arriva. Les *rooks*, appuyés de leur avantage, poussaient contre lui comme des furies. Il topait partout. Hamilton pensa tomber de son haut de voir un homme de son expérience et de ses lumières embarqué dans un combat si peu égal; mais il eut beau l'avertir du péril tout haut et tout bas, par signes et en français, il méprisa ses avertissements; et les dés, qui portaient César et sa fortune, firent un miracle en sa faveur. Les *rooks* furent vaincus pour la première fois; mais ce ne fut pas sans lui donner tous les éloges et toutes les louanges de beau joueur qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois; mais leurs louanges furent perdues et leurs espérances trompées : cette épreuve lui suffit.

Hamilton contant, au souper du roi, comme il l'avait trouvé témérairement aux mains avec les *rooks*, et la manière dont la Providence l'en avait sauvé : « Ma foi, Sire, dit le chevalier de Grammont, messieurs les *rooks* sont déconfits pour le coup; » et là-dessus il se mit à lui conter le détail de son aventure à sa façon ordinaire; c'est-à-dire, attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle, dont il faisait quelque chose.

Après le souper, mademoiselle Stewart, chez qui l'on jouait, fit venir Hamilton auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le chevalier de Grammont crut s'a-

percevoir qu'on l'écoutait d'une manière assez gracieuse. Cela ne fit que le confirmer dans ses premières conjectures; et l'ayant mené souper chez lui, la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisait presque toujours. « George, lui dit-il, n'auriez-vous pas besoin d'argent? Je sais que vous aimez le jeu. Peut-être ne vous est-il pas aussi favorable qu'à moi. Nous sommes loin de Londres. Voilà deux cents guinées; prenez-les : ce sera pour jouer chez mademoiselle Stewart. »

Hamilton, qui ne s'attendait à rien moins qu'à cette conclusion, en fut un peu déconcerté. « Comment! avec mademoiselle Stewart? — Oui, chez elle. George, mon ami, poursuivit le chevalier de Grammont, nous sommes un peu clairvoyant. Vous en êtes amoureux; et, si je ne me trompe, elle ne s'en offense pas. Mais, dites-moi comment vous avez pu vous résoudre à vous ôter la pauvre Peckham de l'esprit, pour vous coiffer d'une princesse qui ne la vaut peut-être pas, à tout prendre, et qui ne pourrait être qu'un traîne-potence pour vous, quelque bien qu'elle vous voulût? Par ma foi, vous et votre frère, vous êtes deux jolis garçons dans vos choix! Quoi! dans toute la cour, vous ne trouvez que les deux maîtresses du roi pour en faire les vôtres? Pour le frère aîné, encore passe; il n'avait pris la Castelmaine que quand son maître n'en voulait plus et que la Chesterfield ne voulait plus de lui; mais pour vous, que diable croyez-vous faire d'une créature dont le roi, dans ce moment, est plus fou que jamais? Est-ce parce que cet ivrogne de Richmond s'est nouvellement remis sur les rangs, et qu'il se porte pour

amant déclaré? Vous verrez comme il en sera bon marchand! je sais bien ce que le roi m'en a dit.

« Croyez-moi, mon petit ami, point de raillerie avec le maître, c'est-à-dire point de lorgnerie avec la maîtresse. J'ai voulu faire l'agréable en France auprès d'une petite coquette dont le roi ne se souciait pas, et vous savez comme il m'en a pris. Je conviens qu'on vous donne beau jeu; mais ne vous y fiez pas. Elles sont toutes ravies qu'un homme dont elles ne veulent rien faire devienne leur esclave de parade, seulement pour grossir l'équipage. Ne vaut-il pas mieux passer huit jours incognito dans le château de Peckham, avec la femme du philosophe Wetenhall, que de faire dire à la gazette de Hollande : « On nous mande de Bristol qu'un tel est chassé de la cour pour mademoiselle Stewart; qu'il va faire une campagne en Guinée, sur la flotte que l'on prépare pour cette expédition, sous les ordres du prince Robert[1]. »

Hamilton, que toutes les vérités de cette harangue frappaient à mesure qu'il y faisait attention, parut comme revenu de quelque songe, après y avoir rêvé quelques moments; et, s'adressant à lui d'un air reconnaissant : « Vous êtes, lui dit-il, l'homme du monde qui avez l'esprit le plus agréable, avec la raison la plus droite pour le bien de vos amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux. Je commençais à me laisser séduire le plus ridiculement du monde, entraîné plutôt par de frivoles apparences que par un véritable

1. Cette expédition avait été projetée dès 1664; elle n'eut jamais lieu.

penchant : je vous ai obligation de m'avoir arrêté sur le bord du précipice. Je vous en ai bien d'autres ; mais pour vous témoigner ma reconnaissance de celle-ci, je veux suivre vos conseils, et me mettre en retraite chez la cousine Wetenhall, pour m'ôter de la tête le reste de ces visions. Mais, bien loin d'y aller incognito, je veux vous y mener au retour du voyage. Mademoiselle d'Hamilton sera de la partie ; car il est bon de prendre ses précautions avec un homme qui a beaucoup de mérite, et qui dans ses rencontres n'a pas trop de bonne foi, du moins s'il en faut croire votre philosophe........ — Ne vous avisez pas d'en croire ce faquin-là, dit le chevalier de Grammont ; mais dites-moi comment vous vous êtes fourré dans la tête d'en vouloir à cette grande idole de Stewart ?

« — Que diable sais-je ? dit Hamilton. Vous connaissez toutes les enfances dont elle s'occupe. Le vieux Carlingford[1] était un soir chez elle, qui lui montrait à se mettre une bougie tout allumée dans la bouche, et le grand secret était de l'y tenir longtemps par le bout allumé, sans qu'elle s'éteignît. J'ai, Dieu merci, la bouche raisonnablement grande ; et, pour renchérir par-dessus son maître, j'y en tins deux tout à la fois, et je fis trois tours de chambre sans qu'elles s'éteignissent. Tout le monde m'adjugea le prix de cette illustre épreuve ; et Killegrew soutint qu'il n'y avait qu'une lanterne qui pût me le disputer. Elle en pensa mourir de rire. Me voilà donc

1, Sir Théobald Taaffe, créé comte de Carlingford en 1662 ; il mourut le 31 décembre 1677.

dans la familiarité de ses amusements. On ne peut disconvenir que ce ne soit une figure toute charmante que cette créature-là. Depuis que la cour est en campagne, j'ai eu cent occasions de la voir que je n'avais point eues devant. Vous savez que le déshabillé du bain est d'une grande commodité pour celles qui, sans offenser les bienséances, ne sont pas fâchées d'étaler leurs attraits. Mademoiselle Stewart est tellement persuadée des avantages qu'elle a par-dessus toutes les autres, qu'on ne peut si peu louer quelque femme de la cour pour de beaux bras et une belle jambe, qu'elle ne soit toute prête à le disputer par la démonstration; et je crois qu'il ne serait pas difficile, avec un peu d'adresse, de la mettre nue sans qu'elle y fît réflexion. Il faudrait, après tout, être bien insensible pour que ces bienheureuses occasions ne fussent d'aucune conséquence et ne fissent aucune impression, outre que la bonne opinion qu'on a toujours de soi-même fait qu'on s'imagine qu'une femme est prise dès qu'elle vous distingue par une habitude de familiarité, qui bien souvent ne veut rien dire. Voilà le fait à mon égard; ma présomption, sa beauté, le poste éclatant qui la relève, et mille gracieusetés m'avaient empêché de faire des réflexions; mais il faut dire aussi, pour excuser mon impertinence, que la facilité de lui faire les plus tendres déclarations en la louant, et les confidences qu'elle me faisait sur certaines choses qu'elle n'aurait pas trop dû me confier, auraient été capables d'en éblouir un autre.

« Je lui ai donné le plus joli cheval d'Angleterre. Vous savez la grâce infinie dont elle est à cheval. Le

roi, qui n'aime guère les chasses que celle de l'oiseau, parce qu'elle est commode pour les dames, y était, ces jours passés, entouré de toutes les beautés de sa cour. Il partit après un faucon, et toute la brillante escadre après lui. Les jupes de mademoiselle Stewart, qui courait à toute bride, effrayèrent son cheval, parce qu'il voulut bien attendre celui que je montais, qui était son compagnon. Je fus donc le seul témoin d'un dérangement dans ses habits, qui présenta mille beautés nouvelles à mes regards. J'eus le bonheur de faire des exclamations assez galantes et assez exagérées sur ce charmant désordre, pour empêcher qu'elle n'en fût interdite. Au contraire, ce sujet d'admiration a souvent été depuis un sujet de conversation qui ne paraissait pas lui déplaire.

« Le vieux Carlingford et ce fou de Crofts (car il faut bien vous faire une confession générale), ces méchants plaisants donc lui faisaient à tout bout de champ des contes assez éveillés, qui ne laissaient pas de passer, à la faveur de quelques vieilles turlupinades, ou de quelques singeries dans le récit, qui la faisaient rire de tout son cœur. Pour moi, qui ne sais point de contes, et qui n'ai pas le talent de les faire valoir quand j'en saurais, j'étais fort embarrassé quelquefois lorsqu'elle s'avisait de m'en demander. Je n'en sais point, mademoiselle, lui dis-je un jour qu'elle me tourmentait. — Inventez-en un, me dit-elle. — C'est ce que je sais encore moins, lui dis-je; mais je vous conterai, si vous voulez, un songe fort extraordinaire, parce qu'il est encore moins vraisemblable que tous les autres songes n'ont coutume d'être. Cela lui donna une curiosité qu'il fallait satis-

faire dans le moment. Je me mis donc à lui conter que la plus belle créature du monde, que j'aimais passionnément, était venue me voir la nuit. Je fis alors son portrait à elle-même, en peignant cette beauté merveilleuse; mais je lui dis que cette divinité m'étant venue trouver avec les plus favorables intentions du monde, ne s'était point démentie par des rigueurs inutiles. Ce ne fut pas assez pour satisfaire la curiosité de mademoiselle Stewart; il fallut presque lui faire le détail des bontés que ce tendre fantôme avait eues pour moi, sans qu'elle en parût surprise ou déconcertée, tant elle était attentive à cette fiction, tant elle me fit recommencer de fois la description d'une beauté que je peignais, autant qu'il m'était possible, d'après sa figure et d'après ce que j'imaginais des beautés qui ne m'étaient pas connues.

« Voilà ce qui véritablement m'a pensé tourner la tête. Elle voyait bien que c'était d'elle que je parlais. Nous étions seuls, comme vous pouvez croire, en lui faisant un tel récit; et mes yeux faisaient tout de leur mieux pour lui persuader que c'était elle que je peignais. Je ne la vis point offensée de cette connaissance, ni sa pudeur alarmée de la fin d'une aventure faite à plaisir, et qu'il n'eût tenu qu'à moi de finir d'une manière encore moins discrète. Cette audience tranquille me fit donner tête baissée dans tout ce que les conjectures avaient de flatteur pour moi. Je ne songeai ni au roi, ni à sa passion pour elle, ni aux périls d'un tel engagement; enfin, je ne sais à quoi diable je songeais; mais je vois bien que si vous n'y aviez songé pour moi, j'étais capable de me perdre au milieu de ces folles visions. »

Quelque temps après la cour revint à Londres ; et ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répandue sur tout ce qui regardait la tendresse, tout alla de travers dans l'empire amoureux. Le dépit, les soupçons ou la jalousie se mirent en campagne pour désunir les cœurs. Les faux rapports, ensuite la médisance et les tracasseries, achevèrent de tout bouleverser.

La duchesse de Cléveland était accouchée pendant le voyage des bains. Jamais elle n'était relevée si belle. Cela lui fit croire qu'elle était en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du roi, si elle pouvait paraître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses partisans étaient du même avis. On prépara son équipage pour cette expédition ; mais la veille du jour qu'elle devait partir, elle vit le jeune Churchill[1], et fut atteinte d'un mal qui s'était déjà plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avait formés, et dont elle ne s'était jamais défendue que faiblement.

Un homme qui d'enseigne aux gardes se voit élever à cette fortune a sans doute un grand fonds

1. Il devint plus tard le duc de Marlborough. Né en 1650, il mourut en 1722. Burnet parle de la découverte de cette intrigue : « La duchesse de Cléveland se voyant abandonnée du roi, vécut dans un grand déréglement. Le roi, lui-même, par l'adresse du duc de Buckingham, découvrit une de ses intrigues, et son amant fut obligé de sauter par la fenêtre. » Ce fut en 1668. Il est amplement question de tout ceci dans l'*Atalantis* de mistriss Manley, et cette dame qui avait vécu dans la compagnie de la duchesse, dit, dans son histoire écrite sous le nom de *Rivella*, que le duc Malborough qui avait reçu des milliers de guinées de la duchesse, eut le mauvais procédé de refuser de lui en prêter vingt pour jouer à la bassette.

de prudence quand il se possède assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur. Churchill se para donc partout de sa nouvelle faveur. La Cléveland, qui ne lui recommandait ni la modération ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi ce nouveau commerce faisait tout l'entretien de la ville à l'arrivée de la cour. Chacun en raisonnait à sa fantaisie; les uns disaient qu'elle lui avait déjà donné la pension de Jermyn avec les appointements de Jacob Hall, d'autant que les différents mérites se trouvaient réunis dans le sien. D'autres soutenaient qu'il avait l'air trop indolent et la taille trop effilée pour soutenir longtemps sa faveur. Mais tous convenaient qu'un homme qui était favori de la maîtresse du roi et frère de celle du duc se produisait par de beaux endroits, et ne pouvait manquer de faire fortune. En effet, le duc d'York lui donna bientôt après une charge dans sa maison : cela était dans l'ordre. Mais le roi, qui ne se crut pas obligé de lui faire du bien parce que madame de Cléveland lui en voulait beaucoup, lui fit défendre de paraître à la cour.

Ce bon prince commençait à être de mauvaise humeur. Ce n'était pas sans raison; il laissait tout le monde en repos dans leur commerce, et cependant on avait souvent l'insolence de troubler le sien. Milord Dorset, premier gentilhomme de la chambre, venait de lui débaucher la comédienne Nell Gwyn[1].

1. Nous avons déjà parlé de ce personnage qui porta d'abord le nom de lord Charles Buckhurst. Pepys parle à diverses reprises dans son *Journal* de la circonstance que mentionne Hamilton.

La Cléveland, dont il ne se souciait plus, ne laissait pas de le déshonorer par des inconstances réitérées, par des choix indignes, et le ruinait par des amants à gages. Mais le chagrin le plus sensible de tous était le nouveau refroidissement et les menaces de mademoiselle Stewart. Il y avait longtemps qu'il lui proposait tous les établissements et tous les titres qu'elle aurait agréables, en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'était contentée de les refuser, sous prétexte du scandale que donnerait une élévation dont l'*éclat* choquerait le public; mais depuis qu'on fut de retour elle prit d'autres airs. Tantôt elle voulait se retirer de la cour pour calmer les inquiétudes éternelles de la reine; tantôt c'était pour fuir des tentations par où elle voulait faire entendre que son innocence n'avait pas encore succombé. Enfin, c'était continuellement ou des alarmes ou quelque humeur chagrine qui désolait la tendresse du roi.

Comme il ne pouvait s'imaginer à qui diable elle

13 juillet 1666 : M. Pierce en a dit une chose qui me tracasse; lord Buckhurst a retiré Nell du théâtre du roi; il lui donne 100 liv. st. par an, elle a renvoyé ses rôles au théâtre et ne jouera plus.» 14 juillet : Je fus à Epsom et j'appris que mylord Buckhurst et Nell étaient logés dans la maison à côté de celle où j'étais, et que sir Charles Sedley était avec eux, et qu'ils se divertissaient fort. Pauvre fille! je la plains bien, mais je regrette encore plus la perte qu'elle va causer au théâtre. «Un mois plus tard, ce bon Pepys écrit (26 août:» Nell est déjà abandonnée par lord Buckhurst, qui se moque d'elle, et qui dit qu'elle a tiré de lui tout ce qu'elle pouvait en avoir; Hart qui était son grand admirateur, la déteste maintenant; elle a perdu aussi mylady Castlemaine qui était sa grande amie; elle est donc très-pauvre et elle est revenue au théâtre, mais chacun la néglige. » Malgré cette infidélité passagère, Nell Gwyn ne tarda pas à rentrer en faveur auprès du roi.

en voulait, il crut qu'il fallait mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'était point la jalousie qui l'inquiétait. Ce fut pour cela qu'après avoir solennellement déclaré qu'il n'aurait plus de commerce avec madame de Cléveland, depuis l'affaire de Churchill, il se mit à faire une Saint-Barthélemy de tous les autres menus amusements qu'il avait par-ci par-là dans la ville. Les Nell Gwyn, les miss Davis[1], et la troupe joyeuse des chanteuses et

1. C'était une actrice de la troupe du duc d'York; en 1664 elle parut sur le théâtre et créa divers rôles avec succès.

Pepys en parle à diverses reprises dans son *Journal* (7 mars 1666-67). « Je fus au théâtre du duc où la petite Davis, habillée en page, dansa après la pièce; elle réussit beaucoup mieux que Nelly, qui, l'autre jour, en avait fait autant au théâtre du roi. (11 janvier 1667-68.) Knipp me dit que miss Davis quitte positivement le théâtre du duc; le roi est amoureux d'elle; il lui a déjà donné une bague valant 600 liv. ster.; une maison a été arrêtée pour elle, et on s'occupe de la meubler. « 14 janvier. Miss Davis est aujourd'hui la drôlesse la plus impertinente qu'il y ait au monde, d'autant plus que le roi l'appuie et elle est regardée comme sa maîtresse: lady Castlemaine se montre très-triste et très-mélancolique. Il paraît qu'elle est une bâtarde du colonel Howard, mylord Berkshire, et qu'il l'a procurée au roi. »

Charles eut de cette actrice une fille, Mary Tudor, née en octobre 1673, et mariée au mois d'août 1687 à François Ratcliffe, comte de Derwentwater. Burnet dit qu'elle ne conserva pas longtemps son empire sur le cœur du roi, mais cette assertion paraît inexacte, puisque la naissance de sa fille n'eut lieu que quatre ans aprés que le roi eut jeté les yeux sur elle.

On raconte que lady Castlemaine administra, à souper, à miss Davis la première fois qu'elle devait se trouver en tête à tête avec le roi, une forte dose de jalap; les résultats de ce tour pendable n'ont pas besoin d'être spécifiés. Granger prétend que ce fut Nell Gwynn qui fut la victime, et il ajoute : « Gardons le silence sur la violence de l'opération et sur ses effets désastreux. »

Lely a peint miss Davis passablement décolletée, suivant l'usage du temps; une de ses mains joue avec une des tresses des ses che-

des danseuses des menus-plaisirs de Sa Majesté furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles. La Stewart continuait à désespérer le roi; mais il eut bientôt découvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse Cléveland prit ce soin. Elle s'était déchaînée sans réserve, depuis sa disgrâce, contre mademoiselle Stewart, qu'elle en accusait par son impertinence, et contre l'imbécillité du roi, qui pour une idiote revêtue, la traitait avec tant d'indignité. Comme elle avait encore des créatures dans la confidence du roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitements de mademoiselle Stewart l'avaient réduit; et dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchait, elle se rendit dans le cabinet du roi par l'appartement d'un de ses valets de chambre, nommé Chiffinch[1]. Cette route ne lui était pas inconnue.

veux; le nez est un peu fort, mais l'ensemble des traits est très-agréable; une nature puissante et sensuelle s'y révèle. Un autre portrait en pied, exécutée par Kneller, la représente comme d'une grande taille, ce qui ne s'accorde pas avec Pepys, puisqu'il la qualifie de petite. Le 15 février, Pepys voit la voiture de l'actrice arrêtée devant sa porte, et il observe combien cette voiture est jolie. Quelques autres passages se trouveront dans l'appendice.

1. Chiffinch, l'un des agents secrets des plaisirs du roi, qui avait en lui une telle confiance qu'il était le receveur des pensions secrètes payées par la cour de France au monarque d'Angleterre.

Walter Scott a retracé avec habileté le portrait de ce personnage dans son *Peveril du Pic.*

Une satire du temps le montre rapportant au roi le gibier féminin :

It happen'd in the twilight of the day,
As England's monarch in his closet lay,
And Chiffinch stepp'd to fetch the female prey...

Pepys enregistre dans son *Journal* (8 avril 1666) l'émotion que

Le roi venait de chez la Stewart, de fort mauvaise humeur. La présence de madame de Cléveland le surprit, et ne diminua pas. Elle s'en aperçut; et, l'abordant d'un ton ironique et d'un sourire d'indignation : « J'espère, dit-elle, qu'il m'est permis de venir vous rendre mes hommages, quoique la divine Stewart vous ait défendu de me voir chez moi. Je ne veux point vous en faire des reproches, qui seraient trop indignes de moi; je viens encore moins excuser des faiblesses que rien ne peut justifier, puisque votre constance pour moi ne me laisse rien à dire, et que je suis la seule que vous ayez honorée de votre tendresse et qui s'en soit rendue indigne par sa conduite. Je viens donc ici vous consoler dans l'abattement où vous ont mis les froideurs ou la nouvelle chasteté de l'inhumaine Stewart. » A ces mots, un éclat de rire, aussi peu naturel qu'il était insultant et démesuré, mit le comble à son impatience. Il s'était bien attendu que quelque mauvaise raillerie suivrait ce préambule; mais il ne crut pas qu'elle dût prendre de ces airs bruyants, vu les termes où ils en étaient; et comme il se préparait à lui répondre : « Non, dit-elle, ne me sachez point mauvais gré de la liberté que je prends de me moquer un peu de la grossièreté dont on vous en impose. Je ne puis souf-

causa à la cour la mort subite de Chiffinch. « Il jouait aux cartes la nuit dernière, à six heures du matin, il n'était pas très-malade et cependant il était mort à sept heures. On dit que c'est d'un abcès dans la poitrine. » Son frère William Chiffinch lui succéda dans ses emplois de valet de chambre et de garde du cabinet particulier du Roi; il n'est pas douteux que le caducée n'ait de même été remis en ses mains; il fut en grande faveur auprès de Charles et il survécut au prince dont il était l'*ami* (style de cour).

frir qu'une affection si marquée vous rende la fable de votre cour, tandis qu'on se moque impunément de vous. Je sais que la précieuse Stewart vous renvoie, sous prétexte de quelque incommodité, peut-être de quelque scrupule de conscience; et je viens vous avertir que le duc de Richmond sera bientôt avec elle, s'il n'y est déjà. Ne m'en croyez pas, puisque ce pourrait être le ressentiment ou l'envie qui me le ferait dire. Suivez-moi jusqu'à son appartement, afin que vous n'ajoutiez plus de confiance à la calomnie et que vous l'honoriez d'une préférence éternelle si je l'accuse à faux, ou que vous ne soyez plus la dupe d'une fausse prude, qui vous fait faire un personnage si ridicule. »

En achevant ce discours, elle le prit par la main, comme il était encore tout irrésolu, et l'entraîna vers le logement de sa rivale. Chiffinch était dans ses intérêts : ainsi la Stewart n'avait garde d'être avertie de la visite; et Babiani, dont madame de Cléveland avait fait la fortune, et qui la servait à merveille dans cette occasion, lui vint dire que le duc de Richmond venait d'entrer chez la Stewart. C'était au milieu d'une petite galerie qui conduisait, par un dégagement, du cabinet du roi à ceux de ses maîtresses. La Cléveland lui donna le bonsoir, comme il entrait chez sa rivale, et se retira pour attendre l'issue de cette aventure. Babiani, qui suivait le roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il était près de minuit. Le roi trouva les femmes de chambre de sa maîtresse, qui se présentèrent respectueusement à son passage, et lui dirent tout bas que mademoiselle Stewart avait été fort mal depuis

qu'il l'avait quittée; mais que, s'étant mise au lit, elle reposait, Dieu merci. « C'est ce qu'il faut voir, dit-il en repoussant celle qui s'était plantée sur son passage. » Il trouva véritablement la Stewart couchée; mais elle ne dormait pas. Le duc de Richmond était assis au chevet de son lit, qui vraisemblablement dormait encore moins. L'embarras des uns et la colère de l'autre furent tels qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le roi, qui était le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentinent au duc de Richmond dans des termes dont il ne s'était jamais servi; il en fut interdit, et quelque chose de plus. Il voyait son maître et son roi justement irrité. Les premiers transports que la colère inspire dans ces occasions sont dangereux. La fenêtre de mademoiselle Stewart était commode pour une vengeance subite : la Tamise coulait au-dessous. Il y jeta les yeux; et voyant ceux du roi plus animés de courroux qu'il ne les en avait crus capables, il fit une profonde révérence, et se retira sans répliquer à une quantité de menaces qui se succédaient.

La Stewart, un peu revenue de sa première supprise, monta sur ses grands chevaux, au lieu de se justifier, et dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les ressentiments du roi : « que s'il n'était pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du duc de Richmond, avec des intentions qui lui faisaient honneur, c'était être esclave dans un pays libre; qu'elle ne savait aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main; mais que si cela n'était pas permis dans son royaume, elle ne croyait pas qu'il y eût de puissance capable de l'em-

pêcher de passer en France, et de se jeter dans un couvent pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvait jouir dans sa cour. »

Le roi, tantôt outré de colère, tantôt attendri par quelques larmes, et tantôt effrayé de ses menaces, était tellement agité, qu'il ne savait que répondre ni aux délicatesses d'une créature qui voulait faire la Lucrèce à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avait l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour, près de triompher de tous ses ressentiments, l'allait mettre à ses genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'il lui faisait, lorsqu'elle le pria de se retirer et de la laisser en repos, du moins pour le reste de cette nuit, sans scandaliser par une plus longue visite ceux qui l'avaient accompagné ou conduit chez elle. Cette impertinente prière acheva de l'outrer. Il sortit en la menaçant de ne la plus voir, et fut passer la nuit la moins tranquille qu'il eût passée depuis son rétablissement.

Le lendemain le duc de Richmond eut ordre de sortir de la cour, et de ne se plus présenter devant le roi ; mais il n'avait pas attendu cet ordre : et l'on sut qu'il était parti dès le matin pour sa maison de campagne.

Mademoiselle Stewart, voulant prévenir le mauvais tour qu'on pourrait donner à l'aventure de la nuit précédente, fut se jeter aux pieds de la reine. Ce fut là que, faisant le personnage nouveau d'une Madeleine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avait pu lui causer; lui dit qu'un repentir continuel l'avait obligée de chercher tous les moyens de se retirer de la cour; que cela

l'avait engagée à écouter le duc de Richmond, qui la recherchait depuis longtemps ; mais que puisque cette recherche était cause de sa disgrâce, et d'un éclat qui peut-être tournerait au désavantage de sa réputation, elle conjurait Sa Majesté de la prendre sous sa protection, et d'obtenir du roi qu'elle se mît dans un couvent, pour finir tous les troubles que sa présence causait innocemment à la cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'est un spectacle bien agréable qu'une rivale qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon et se justifie en même temps. Le cœur de la reine se tourna tout d'un coup. Ses pleurs accompagnèrent les siens. Elle l'embrassa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute sorte de faveur et de protection, ou pour son mariage, ou pour tout autre parti qu'elle voudrait prendre, et la renvoya, résolue d'abord d'y travailler tout de son mieux ; mais comme elle avait beaucoup d'esprit, les réflexions qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle savait que les penchants du roi n'étaient pas capables d'une constance opiniâtre. Elle jugea que l'absence le consolerait, ou qu'un nouvel engagement effacerait à la fin le souvenir de mademoiselle Stewart ; et que puisqu'elle ne pouvait éviter de se voir une rivale, il valait encore mieux que ce fût elle, dont la sagesse et la vertu venaient d'éclater par des preuves si manifestes. D'ailleurs elle se flatta que le roi lui saurait éternellement gré de s'être opposée à la retraite et au mariage d'une fille qu'il aimait alors à

la fureur. Ce beau raisonnement la détermina. Toute son industrie fut employée à persuader mademoiselle Stewart; et ce qu'il y a de rare dans cette aventure, après avoir obtenu qu'elle ne songerait plus au duc de Richmond ni au couvent, ce fut elle qui prit soin de raccommoder ces deux amants.

C'eût été dommage qu'elle n'eût pas réussi dans cette négociation. Aussi n'en fut-elle pas à la peine; car jamais les empressements du roi ne furent si vifs que depuis cette paix, et jamais ils ne furent mieux reçus de la belle Stewart.

Mais ce prince ne goûta pas longtemps la douceur d'un raccommodement qui le rendait de la plus belle humeur de monde, comme on va voir. L'Europe entière jouissait d'une paix profonde depuis le traité des Pyrénées. L'Espagne se flattait de respirer par la nouvelle alliance qu'elle venait de contracter avec le plus redoutable de ses voisins : mais elle n'espérait pas pouvoir soutenir les débris d'une monarchie sur sa décadence, quand elle considérait l'âge ou les infirmités du prince, ou la faiblesse de son successeur. La France, au contraire, gouvernée par un roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avait qu'à vouloir pour s'agrandir.

Ce fut en ce temps-là que ce prince, qui ne voulait point troubler la tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'alarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle aurait réussi; mais la fortune du roi, toujours fidèle à sa gloire, voulut depuis faire voir, par le peu de succès de l'entreprise de Gigery, qu'il n'y avait que les

projets formés par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de temps après, le roi d'Angleterre, voulant aussi visiter les bords africains, arma cette escadre pour l'expédition de Guinée dont le prince Robert devait avoir le commandement. Ceux qui en savaient quelque chose par leur expérience contaient des merveilles des périls de cette expédition; qu'il faudrait combattre non-seulement les habitants de la Guinée, peuple endiablé, dont les flèches étaient empoisonnées, qui ne faisaient jamais de quartier que pour manger leurs prisonniers; mais qu'il faudrait essuyer des chaleurs insupportables, ou des pluies dont chaque goutte se changeait en serpent; que si l'on pénétrait plus avant dans le pays, on était assailli par des monstres mille fois plus inconcevables et plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypse.

Mais ce fut en vain que ces bruits se répandirent : loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devaient être du voyage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avaient que faire. Jermyn se présenta tout des premiers; et, sans songer que le prétexte de sa convalescence avait différé la conclusion de son mariage avec mademoiselle Jennings, il demanda la permission du duc et l'agrément du roi pour y servir de volontaire.

Il y avait quelque temps que la belle Jennings commençait à revenir de l'entêtement qui l'avait séduite en sa faveur. Ce n'étaient plus guère que les avantages de l'établissement qui lui donnaient du goût pour ce mariage. La mollesse des empressements d'un amant qui semblait ne rendre des soins

que par habitude la rebutait; et le parti qu'il venait de prendre sans son aveu lui parut si ridicule pour lui, et si choquant pour elle, qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux brillant qui l'avait éblouie; et le fameux Jermyn fut reçu comme il le méritait, lorsqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence et tant de liberté d'esprit dans les railleries dont elle lui fit compliment sur ce voyage, qu'il en fut déconcerté, d'autant qu'il avait préparé toutes les consolations qu'il avait crues capables de la soutenir, en lui annonçant la funeste nouvelle de son départ. Elle lui dit qu'il n'y avait rien de plus glorieux à lui, dont le mérite avait triomphé de tant de libertés en Europe, que d'aller étendre ses conquêtes dans une autre partie du monde; qu'elle lui conseillait de ramener toutes les captives qu'il ferait en Afrique, pour remplacer les beautés que son absence allait mettre au tombeau.

Jermyn trouva fort mauvais qu'elle eût la force de railler dans l'état où il la croyait réduite; mais il s'aperçut que c'était tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenait cet adieu pour le dernier, et le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusque-là tout allait bien pour elle. Jermyn non-seulement était confondu d'avoir eu congé si cavalièrement; mais il sentit redoubler tout le goût qu'il avait eu pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avait donc le plaisir de le mépriser et de le voir plus sensible que jamais. Ce

ne fut pas assez; elle voulut mal à propos outrer la vengeance.

On venait de mettre au jour les épîtres d'Ovide, traduites par les beaux esprits de la cour[1]. Elle se mit à faire une lettre d'une bergère au désespoir, qui s'adressait au perfide Jermyn. Elle prit pour modèle l'épître d'Ariane à Thésée. Le commencement de cette lettre était mot pour mot les plaintes et les reproches de cette amante outragée, au cruel qui l'abandonnait. Tout cela était accommodé tellement quellement aux temps et aux conjonctures présentes. Elle avait eu dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls et des monstres qui l'attendaient en Guinée, pour lesquels il quittait une aussi tendre amante abîmée dans la douleur; mais n'en ayant pas eu le temps, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'un autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, et plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la cour. Ceux qui le ramassèrent reconnurent son écriture, et en tirèrent plusieurs copies qui eurent cours par la ville. Cependant sa conduite avait si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'était passée comme on vient de dire. Quelque temps après, l'expédition de Guinée fut remise, pour les raisons que tout le monde sait; et le procédé de mademoiselle Jennings la justifia sur cette lettre, car, quelques efforts que fissent le mérite et

1. Cette traduction a été plusieurs fois réimprimée. Elle figure dans les œuvres de Dryden qui en écrivit la majeure partie.

les nouveaux soins de Jermyn pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le seul qui se ressentit de cette bizarrerie, qui prenait plaisir à désunir les cœurs pour les engager bientôt après à des objets tout différents. On eût dit que le dieu d'amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnaissait son empire aux lois de l'hymen, avait en même temps mis son bandeau sur les yeux de ce dieu, pour marier tout de travers la plupart des amants dont on a fait mention.

La belle Stewart épousa le duc de Richmond[1]; l'invincible Jermyn, une pecque provinciale[2]; mylord Rochester, une triste héritière[3]; la jeune Temple, le

1. Pepys raconte ainsi ce mariage (*Journal*, 26 avril 1667) :

« M. Evelyn me raconta toute l'histoire de la retraite de miss Stewart; il dit qu'elle était aussi vertueuse que qui que ce fût au monde, lorsqu'elle quitta la cour; quand le duc de Richmond lui fit l'amour, elle en parla au roi et le duc en parla aussi; le roi dit qu'elle ferait bien de se marier à toute personne de distinction qui pourrait lui assurer 1500 liv. st. de revenus par an; les choses en étaient venues au point qu'elle ne pouvait plus rester à la cour sans céder aux désirs du roi. Elle a dit à un lord, qui est un homme très-sérieux et digne de foi, qu'elle avait réfléchi aux prétextes qu'elle avait donnés au monde pour avoir d'elle une si mauvaise opinion, et qu'elle n'avait d'autre conduite à tenir qu'à s'éloigner de la cour, à n'y reparaître que de loin en loin pour baiser la main de la reine et à vivre à la campagne avec son mari dont elle espère captiver l'estime et l'affection. » Quelques autres passages du *Journal*, relatifs à cette union, se trouveront dans notre appendice.

2. Mademoiselle Gibbs, fille d'un bon propriétaire campagnard dans le comté de Cambridge.

3. Élisabeth Mallet, fille de Mallet d'Enmère, gentilhomme du comté de Somerset; l'héritage ou plutôt la dot consistait en 2500 liv. sterl. de revenus, équivalant au moins à 7000 liv. sterl. ac-

sérieux Lyttelton; Talbot, sans savoir pourquoi, prit pour femme la languissante Boynton; George Hamilton, sous de meilleurs auspices, épousa la belle Jennings; et le chevalier de Grammont, pour le prix d'une constance qu'il n'avait jamais connue devant et qu'il n'a jamais pratiquée depuis,

tuelles. « Rochester convoita cette riche prise et s'avisa d'un enlèvement, qui ôtait d'ailleurs à son hyménée l'air bourgeois, le cachet vulgaire. Un soir la triste héritière, après avoir soupé chez miss Stewart, à White-Hall, retournait chez elle avec son grand-père, lord Haly; leur carrosse fut soudain arrêté à Charing-Cross, au cœur de Londres. Un nombre assez considérable de gens à pied et à cheval entourèrent l'équipage; on fit descendre de force la tremblante Mallet, on la poussa dans un autre carrosse entre deux femmes inconnues chargées de la contenir. Lord Haly, laissé libre, s'empressa de réclamer des poursuites. On découvrit sur la route d'Uxbridge, Rochester suivant d'un peu loin sa victime; on le ramena à Londres, on le mit à la Tour, mais le roi intervint aussitôt, tout s'arrangea, la jeune fille pardonna au ravisseur et les noces eurent lieu presque immédiatement. On voit que Rochester imita avec plus de succès l'exemple que lui avait donné Bussy, lorsque celui-ci voulut enlever madame de Miramion.» Ainsi s'exprime M. Forgues, lequel a donné quelques extraits d'une correspondance entre Rochester et sa femme, conservée au Musée britanique. L'épouse est résignée, soumise, pleine d'abnégation; le mari léger, insouciant, badin; il adresse à la comtesse ses firmans et lui recommande de saluer en son nom « lady Anne Tartelette, notre unique fille, et d'ici à des temps meilleurs l'unique héritière de nos vertus. »

Lady Rochester céda-t-elle à l'exemple de son mari? Se laissa-t-elle aller au train de la cour où ils vivaient tous les deux? Question assez délicate sur laquelle planent quelques incertitudes. Pepys, à la date du 4 février 1667, dit qu'il vit au théâtre royal John Butler, fils du duc d'Ormond, qui était un serviteur de mistress Mallet, échanger des sourires avec elle.

Le portrait de la *triste héritière*, peint par Lely, paraît flatté, et toutefois, il montre que le modèle n'avait point de titres à figurer parmi les *Beauties* de la cour de Charles II.

trouva l'Hymen et l'Amour d'accord en sa faveur, et se vit enfin possesseur de mademoiselle d'Hamilton[1].

1. On raconte à l'égard de ce mariage une anecdote qui aurait bien mérité de figurer dans les *Mémoires*. Le chevalier avait pris des engagements sérieux avec mademoiselle Hamilton, mais à peine fut-il rappelé de l'exil qu'il oublia ses promesses, ou du moins il n'eut plus envie de les tenir. Déjà il avait repris le chemin de la France. Antoine Hamilton et George, son frère, coururent après lui, bien déterminés à tirer raison de ce défaut de mémoire. Ils l'atteignirent à Douvres. *Chevalier de Grammont!* lui crièrent-ils du plus loin qu'ils l'aperçurent, *Chevalier de Grammont! n'avez-vous rien oublié à Londres? — Pardonnez-moi, Messieurs, j'ai oublié d'épouser votre sœur.* Il retourna sur ses pas, épousa mademoiselle d'Hamilton, et l'amena aussitôt avec lui en France. Au surplus, cette demoiselle d'Hamilton, tant célébrée par son frère, et qui avait la gloire d'avoir captivé le plus volage des hommes, ne plut pas beaucoup à la cour de France. « Elle avait pour elle, dit madame de Caylus, le goût et l'habitude du roi; mais madame de Maintenon la trouvait plus agréable qu'aimable. Il faut avouer aussi qu'elle était souvent Anglaise insupportable, quelquefois flatteuse, dénigrante, hautaine et rampante. »

FIN DES MÉMOIRES DE GRAMMONT.

APPENDICE.

Extrait du Journal de Samuel Pepys

Nous avons déjà parlé de cet écrit, mais il mérite qu'on le fasse connaître avec plus d'étendue; il donne précisément sur la période qu'embrassent les *Mémoires de Grammont*, des détails qu'on ne trouve pas ailleurs; parlons d'abord de l'auteur.

Pepys était d'une famille originaire du comté de Cambridge, et son père, privé de fortune, exerça à Londres, la profession de tailleur. Samuel avait cinq frères et autant de sœurs. Il naquit le 23 février 1632, fit ses études au collége de la Trinité à Cambridge, et à vingt-trois ans, il épousa une jeune personne sans fortune, Élisabeth Saint-Michel. Le jeune couple eût été fort embarrassé, si un cousin de Pepys, sir Edmond Montagu, plus tard comte de Sandwich, ne fût venu les assister. Samuel accompagna le comte dans diverses expéditions, et, en 1658, il entra dans un bureau de l'Échiquier où il fut attaché à la comptabilité du payement de l'armée. Ce fut à cette époque qu'il commença son journal.

Il fut ensuite nommé secrétaire des deux commandants de la flotte qui alla chercher Charles en Hollande, lors de la Restauration, et bientôt après, il devint *commis des actes de la marine*. Cette place importante et dont il s'acquitta avec habileté, le mit en rapports continuels avec le duc d'York qui était alors grand-amiral.

La guerre avec la Hollande, en 1664, fut pour Pepys un mo-

ment très-critique ; en 1665, lors de la peste qui ravagea Londres, il resta à son poste, tandis que la capitale était presque entièrement abandonnée ; il devint ensuite secrétaire de la commission instituée pour arranger les affaires relatives à Tangier et inspecteur général du département des vivres. Lors du grand incendie de 1667, il rendit d'importants services en faisant adopter le plan de faire sauter des maisons afin de couper les progrès jusqu'alors irrésistibles des flammes. Nommé membre de la Chambre des Communes, il y siégea longtemps sans faire parler de lui. En 1669, la faiblesse de sa vue le décida à cesser son journal. Il guérit toutefois et alla faire un voyage en France et en Hollande. En 1672, il eut le malheur de perdre sa femme ; il n'avait point eu d'enfants. En 1673, le duc d'York ayant donné sa démission de tous ses emplois, le roi ncmma Pepys secrétaire de la marine. Cette fonction importante valut, dans ces temps orageux, de grandes tribulatons à notre héros ; lors du prétendu complot papiste, en 1679, il fut accusé d'être partisan des doctrines de Rome et d'avoir transmis au gouvernement français des avis secrets à l'égard de la situation de la marine britannique. Dépouillé de sa charge, il fut enfermé à la Tour le 22 mai 1679, et il n'obtint sa liberté qu'au mois de février suivant. Après quelques années de retraite, il fut désigné, en 1683, pour accompagner lord Dartmouth chargé d'aller procéder à la démolition des fortifications de Tangier ; l'année suivante, le roi s'étant investi lui-même de la dignité de grand-amiral, Pepys redevint secrétaire de l'Amirauté et remplit cette place pendant le reste du règne de Charles II et pendant celui de Jacques II.

Guillaume III étant monté sur le trône, Pepys quitta les affaires publiques et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, survenue en 1703. Il se livrait à son goût pour les arts et les sciences ; en 1684, il avait été nommé président de la Société royale, et il occupa, pendant deux années, avec distinction ce poste honorable.

Son *Journal* écrit en caractères sténographiques, et longtemps resté oublié, a enfin été déchiffré et mis au jour en 1825, en 2 vol. in-4°, grâce aux soins de lord Braybrooke. Cette édition, accompagnée de notes et ornée de portraits, fut bien

accueillie du public; les principaux journaux en rendirent compte[1]; elle fut suivie d'une seconde édition en 1828 (cinq volumes in-8°), et depuis on en a vu paraître deux autres, 1848, 5 vol. in-8°, et 1854, 4 vol. in-8°.

Il est heureux que l'auteur ait été en contact avec les personnes les plus influentes dans la haute administration et à la cour; il est encore plus heureux qu'il ait été doué d'une activité infatigable et qu'il ait été animé de la curiosité la plus insatiable et la plus décidée à s'accrocher à toutes choses sans exception. Quoique très-zèlé et très-assidu à remplir les devoirs de son emploi, il trouve le temps d'aller à toutes les fêtes, à toutes les processions, à toutes les exécutions. Pas d'incendie, de concert, d'émeute, de procès, de revue, de fête publique dont il ne soit témoin oculaire et auriculaire; il assiste aux dissections faites par des docteurs en renom, il va voir toutes les galeries de tableaux. Chaque fois qu'il y a en son voisinage un examen d'écoliers, un mariage, un baptême, un sermon de charité, un combat de taureaux, une réunion de philosophes, une société de gens qui s'amusent, il ne manque point de s'y montrer, et il s'empresse d'enregistrer tout ce qui s'y est passé. Il est le premier à apprendre tous les bruits de la cour et toutes les nouvelles de la ville, à observer les variations de la mode et les manœuvres des partis, à critiquer toutes les nouvelles maisons qui s'élèvent, tous les nouveaux équipages qui se montrent dans les rues, tous les nouveaux livres et toutes les nouvelles beautés qui se produisent, toutes les mesures qu'adopte le Roi, toutes les maîtresses que sa Majesté ne se lasse point de prendre et de quitter.

Il se montre aux lecteurs de son *Journal* sous les traits d'un homme serviable et sans malice, très-occupé des devoirs de sa charge et veillant avec soin à la direction de son ménage, fort ami du caquetage et de l'amusement, très-attaché à sa

1. Voir l'*Edimburg Review*, n° 85; le *Quarterly Review*, n° 66; le *Westminster Review*, *etc.*

M. Forgues nomme avec raison Pepys « une espèce de Tallemant des Réaux naïf, n'appartenant à aucun parti. Son *Diary*, bavardage souvent insignifiant est parfois un précieux commentaire de l'histoire. »

femme pour laquelle il manifeste une admiration parfois plaisante, et fort dévoué en même temps aux maîtresses du roi et au beau sexe en général; il est sur un pied de familiarité un peu suspect avec de jolies actrices, et il montre souvent, à côté d'une sagacité véritable dans l'appréciation des affaires publiques, une puérilité crédule, et une naïveté qui pourrait mériter une qualification plus rude.

On ne saurait dire qu'il ait eu une opinion politique. Dans sa jeunesse, il avait été républicain (au temps de la République), et il avait assisté à l'exécution de Charles Ier; sous Cromwell, il eut un petit emploi; son *Journal* commence à l'époque où Monk, parti de l'Écosse, faisait vers Londres cette marche qui devait amener le rétablissement de la royauté; Pepys n'exprime pas une seule fois un vœu pour le triomphe de l'un ou l'autre parti; tout d'un coup il s'embarque avec lord Sandwich sur l'escadre qui va chercher Charles en Hollande. Lorsque la Restauration est affermie, et lorsqu'il est pourvu d'un emploi important à l'Amirauté, il est dévoué, comme de juste, à la dynastie des Stuarts, et toutefois il s'élève souvent contre l'ineptie et la prodigalité du gouvernement royal qui contrastent si fortement avec l'administration énergique et l'économie de l'usurpateur.

Pepys est charitable, bon pour ses domestiques, attaché à ses parents; il est en même temps, porté à l'avarice. Il surveille lui-même la confection de ses habits, et il passe des heures à regarder vernir son carrosse. Toutes les fois qu'il donne un diner, il sait exactement ce que chaque plat a coûté, et il en prend note.

Veut-on avoir un exemple de sa crédulité et du décousu qui règne parfois en ses idées.

« Lorsque je m'éveillais, il faisait un très-grand vent, et je dis à ma femme : «Plaise à Dieu que je n'apprenne pas la mort de quelque grand personnage, ce vent est si fort » ; je craignais que la reine ne fût morte. Je me levais et j'allais en voiture à Saint-James avec sir W. Batten et sir J. Mines; ils me dirent que sir W. Compton qui, il est vrai, avait été un peu souffrant depuis huit ou quinze jours, mais qui était très-bien vendredi soir, lorsqu'il assistait avec nous à la commission de l'affaire de Tangier, était mort hier, ce dont je

fus extrêmement surpris, car il était, et tout le monde lui rend cette justice, un des hommes les plus dignes et des meilleurs administrateurs qu'il y ait maintenant en Angleterre. »

Très-occupé de ses intérêts, il enregistre avec une joie extrême toutes les gratifications que le roi accorde aux employés dont il fait partie, toutes les parts de prises qui lui reviennent. Après avoir, au début, possédé seulement 25 livres sterling, il arrive à gagner 2,986 liv. st. en une année, 3,560 en une autre. Cette prospérité brillante montre quelle bonne chose c'était que d'être mêlé à l'administration des deniers de l'État, même en l'an 1664.

En 1667, Pepys a un grand triomphe oratoire; il prononce à la barre de la Chambre des communes un long discours au sujet d'abus qu'on signalait comme existant dans l'administration de la marine. La Chambre savait sans doute très-peu de chose à cet égard, et Pepys en savait beaucoup; mais il se garda bien de dire ce qu'il connaissait; il défendit avec chaleur l'administration dont il faisait partie.

Sa harangue dura trois heures et demie, et il la débita « aussi tranquillement que s'il eût été assis à sa table. » Pour se donner du courage, il avait, à l'avance, été au *Chien* (c'était une taverne ainsi nommée), et il avait bu une demi-pinte de vin épicé; au moment de parler, il avala un coup d'eau-de-vie. Il était près de trois heures du soir quand il finit. Mais on ne jugea pas à propos de voter ce jour-là, « beaucoup de membres ayant été dîner, et étant revenus à moitié ivres. »

Cette dernière circonstance ne doit pas nous étonner, car Pepys rapporte divers traits qui attestent l'intempérance des représentants du peuple anglais à cette époque. Il suffira d'en citer un :

« Sir W. Butten me dit que sir Allen Brodericke et sir Allen Apsly vinrent l'autre jour ivres à la Chambre et qu'ils y parlèrent une demi-heure ensemble, sans qu'on pût les faire rester tranquilles, ni les faire asseoir, ni les expulser; c'est une grande indécence et j'en suis affligé de tout mon cœur. »

On trouve toute sorte de renseignements dans ces *Éphémérides* écrites chaque soir, avant que Pepys ne se livrât au sommeil.

La cherté des charbons et des anguilles est pour lui un motif de préoccupation. Il observe aussi à quel taux élevé les orfèvres font des avances au roi. Il s'informe avec intérêt de toutes les condamnations à mort; et, dînant avec des médecins, il voit avec plaisir qu'ils s'accordent tous à dire que la pendaison ne cause pas de douleur, puisqu'elle interrompt la circulation du sang. Il écoute avec satisfaction un capitaine qui revient des Indes et qui lui dit qu'à Siam on ne coupe pas précisément la tête, mais des bourreaux très-experts en enlèvent le sommet d'un coup de sabre; la cervelle reste à nu et la mort est immédiate.

Les grands froids, les rixes parfois sanglantes des laquais, les effets remarquables de la foudre, sont à ses yeux des choses dont il faut s'empresser de conserver le souvenir.

Il est très-frappé d'apprendre qu'une femme ayant rêvé qu'elle mourrait dans quatre jours, la chose s'est exactement vérifiée; il n'oublie pas de noter l'apparition à Tamworth du diable, se révélant par le bruit d'un tambour invisible battu chaque nuit (circonstance dont le public s'occupa beaucoup alors et qui fournit à Addison le sujet de sa comédie du *Tambour*). Il est avide de détails sur les prophéties qui se sont accomplies, et il s'émeut lorsque le bruit court que la fin du monde doit arriver un certain jour de novembre 1662. Il est agité, en apprenant qu'un juif offre de parier 10 livres contre 100 qu'avant deux ans, un inconnu qui se trouve à Constantinople et qui, en réalité, est le Messie, sera reconnu souverain de l'univers entier. Des marins lui affirment qu'un nègre noyé devient tout blanc; la chose est nouvelle pour lui et l'étonne sans lui paraître invraisemblable. Les monstres ont aussi le privilége d'exciter sa curiosité, ainsi que l'évasion des prisonniers renfermés à Newgate et les géants qui se montrent à la foire.

Grand amateur du théâtre, où il va presque chaque jour, il offre, pour l'histoire dramatique en Angleterre, des renseignements nombreux, mais qui ont peu d'intérêt pour nous[1].

Craignant de se laisser aller à un goût pour l'art drama-

1. Une de ces pièces a un titre assez étrange : La nuit des noces, *The Wedding-Night;* c'est une espèce de tragédie due à lord Falkland, et Pepys trouve qu'il y a du bon, mais que l'ensemble n'est pas satisfaisant.

tique qui serait revenu trop dispendieux, et à des habitudes d'intempérance alors très-communes, il fit un double vœu : le premier, de ne point aller au spectacle à moins qu'il ne lui en coutât rien (il avait ses entrées); le second de ne pas boire de vin ; à l'égard de ce dernier engagement il écrit un jour, après avoir assisté à un banquet à l'Hôtel de Ville : « On se mit à boire du vin, mais je ne pris que de l'hypocras, ce qui ne viole point mon vœu, car c'est, autant que je puis en juger, non du vin, mais un mélange de divers liquides, si je me trompe que Dieu me pardonne, mais j'espère ne pas être dans l'erreur. » Cette distinction qui eût fait honneur à un casuiste indulgent, rappelle cet aumônier de la prison de Londres qui figure dans un des romans de Fielding et qui déclare que s'il préfère le punch au vin, c'est parce que la Sainte Écriture ne fait nulle part une mention défavorable de la première de ces boissons.

Voici deux autres paragraphes dont la naïveté nous a frappés :

« J'ai appris que M. Barlow est mort; j'en suis (Dieu qui connaît mon cœur le sait bien) aussi affligé qu'il est possible de l'être de la mort d'un étranger lorsqu'elle vous rapporte 100 livres sterling par an.

« Mon beau-frère est parti aujourd'hui pour la Hollande où il va chercher fortune; je lui ai donné dix shillings et un habit de couleur claire, orné d'un galon d'or qui avait déjà servi pour la plus belle robe qu'avait ma femme à l'époque de son mariage. »

Mais nous ne nous sommes déjà que trop étendus, peut-être, sur cette production singulière et sur son auteur. Prenons maintenant, pour les faire passer sous les yeux de nos lecteurs, quelques passages que nous traduirons fidèlement; il va sans dire que, laissant de côté une multitude de choses insignifiantes, nous nous attacherons aux endroits où se retrouvent les noms des personnages qu'Hamilton nous fait connaître; nous y joignons parfois quelques épisodes fort courts, mais susceptibles de donner une idée des habitudes et des mœurs de l'Angleterre il y a deux cents ans.

23 juin 1660. — Je fus pour voir le Roi toucher les malades atteints d'écrouelles, mais il pleuvait tellement que le Roi ne

sortit pas et les pauvres gens furent obligés de rester toute la matinée dans le jardin, exposés à la pluie. Il les toucha ensuite dans la salle des banquets [1].

24 juillet 1660. — Le roi se leva le matin à cinq heures comme il en a l'habitude, et il alla voir un yacht hollandais qui est très-élégamment construit [2].

7 octobre 1660. — « M. Hartlett me parla français pendant tout le dîner, et me raconta que le duc d'York avait fait un enfant à la fille de milord le chancelier, et qu'elle avait obtenu de lui une promesse de mariage qu'il avait signée de son sang; mais il avait par ruse soustrait ce papier. Le roi voulait que le mariage se fît, mais le duc s'y refusait. La chose n'est donc pas honorable pour le duc, mais milord y attache peu d'importance et ne regarde pas le fait comme étrange de la part du duc. » On lit un peu plus loin : « M. Hartlett me dit que le chancelier a engagé le duc et la duchesse d'York, ainsi qu'une femme de chambre et un médecin, à comparaître devant les juges les plus éminents du royaume et à déclarer, sous foi de serment, ce qui concerne le mariage. Il fut reconnu que le mariage n'avait eu lieu qu'un mois ou deux avant qu'elle n'accouchât, mais ils étaient fiancés longtemps avant, de sorte que l'enfant est légitime. »

1er novembre 1660. — Je remarquai qu'il y avait très-peu

1. Le 13 avril 1661, Pepys voit le roi s'acquitter de cette même fonction avec beaucoup de gravité « et cela lui paraît un vilain emploi. » En 1667, il assista à pareille cérémonie. On trouve de curieux détails sur ce sujet dans l'ouvrage du docteur Pettigrew : *On medical superstitions*. Le nombre des individus qui venait se faire toucher par le roi à certains jours de fête était énorme. Il en a été conservé un registre qui embrasse une période de vingt ans (mai 1662 à avril 1682) et qui constate que Charles toucha 92,107 personnes. Evelyn insère dans son Journal (28 mars 1684) que telle était la foule rassemblée afin d'obtenir les billets nécessaires pour être admis dans la chapelle royale où la cérémonie avait lieu, que six ou sept personnes avaient été étouffées. En 1683, un presbytérien, ayant osé émettre l'opinion que les gens guéris par le roi étaient tout aussi scrofuleux qu'avant d'avoir été touchés, fut, comme de juste, condamné à la prison.

2. Dans les premiers temps de la Restauration, Charles se lève de fort bonne heure le matin, et fatigue ainsi beaucoup ceux qui l'entourent; il montre une grande activité; il aime l'anatomie; on le voit assister à des dissections, et il dissèque lui-même le corps d'un enfant mort-né. Il va assidûment aux courses de chevaux. Tout cela le rendait populaire.

de feux de joie allumés en l'honneur de la venue de la reine; vraiment je ne crois pas qu'il y en eût trois dans tout Londres, et ceci montre ce que je disais déjà, que son arrivée fait très-peu de plaisir.

1er mai 1661. — J'ai appris ce soir que le fils du duc d'York est mort aujourd'hui, ce qui fera plaisir à tout le monde, et on assure que le duc et la duchesse eux-mêmes n'en sont pas fort troublés.

21 novembre 1661. — Le roi était à s'enivrer avec Sedley, Buckhurst, etc., lorsque milord Arlington vint lui parler, et il ne put ou ne voulut lui donner audience.

6 février 1662. — A la chapelle, où il y avait beaucoup de monde, j'entendis un très-bon sermon prêché devant le roi par un chanoine de l'église du Christ (qui insista beaucoup sur l'énormité du péché de l'adultère), et je pensai que le roi pourrait en être touché.

22 février 1662. — J'écrivis à mon père et je l'informai, entre autres choses, du malheureux accident survenu aux deux fils aînés de milord Dorset qui, avec trois autres, ont été arrêtés pour avoir tué et volé un tanneur, et ils sont maintenant à Newgate. Je suis bien affligé du chagrin et de la honte qui en résultent pour leurs familles[1].

21 avril 1662. — Crewe me dit que la duchesse de Richmond et lady Castlemaine s'étaient prises de querelle; la duchesse a appelé l'autre une Jane Shore[2] et a dit qu'elle finirait de même.

10 mai 1662. — Milady Sandwich me dit que lady Castlemaine parle d'aller faire ses couches à Hampton-Court; elle en est fort troublée, ainsi que les autres dames de la cour, le roi étant forcé de lui faire bonne mine en présence de la reine.

1. Le *Mercurius politicus*, journal du temps, parle de cette affaire. Le fils aîné de lord Dorset était Charles Buckhurst, l'un des plus turbulents personnages de la cour de Charles II; son frère Edouard Sackville, deux fils de lord Bellasses, le fils de Sir Thomas Wentworth et lui, poursuivaient des voleurs; ils blessèrent un tanneur qu'ils prirent pour un des bandits et ils se saisirent de l'argent qu'il avait sur lui, prétendant que c'était chose volée. Accusés de meurtre et de vol, ils firent imprimer leur défense; on ne sait pas au juste s'ils furent acquittés ou déclarés seulement coupables d'homicide involontaire.

2. Femme d'un orfèvre de Londres; elle devint la maîtresse d'Édouard IV.

21 mai 1662. — Ma femme et moi, nous allâmes chez milord Sandwich, et nous nous promenâmes dans le jardin de White-Hall et dans le jardin particulier; nous vîmes le linge et les superbes chemises de lady Castlemaine qui étaient garnies de la plus belle dentelle que j'ai jamais vue, et je m'amusai beaucoup à les regarder. Sarah me dit que le roi dînait chez lady Castlemaine, et qu'il y avait soupé chaque soir de la semaine précédente, et qu'il était chez elle lorsque des feux de joie furent faits pour l'arrivée de la reine; mais il n'y avait pas de feu devant sa porte, quoiqu'il y en eût devant presque toutes les maisons de la rue; cela fut très-remarqué; le roi et elle envoyèrent chercher des balances et se pesèrent, et milady, étant enceinte, se trouva la plus lourde. Elle est maintenant dans une extrême affliction et ne sort plus depuis que le roi est parti.

22 juin 1662. — On parle d'une dame portugaise à Hampton-Court qui, depuis l'arrivée de la reine, a eu un enfant; mais le roi ne veut pas qu'on fasse des recherches à cet égard, de sorte que la chose est encore mystérieuse.

16 juillet 1662. — On m'a dit aujourd'hui que milady Castlemaine, étant tout à fait brouillée avec son mari, l'a quitté hier, emportant ses bijoux, son argenterie, ses effets les plus précieux, et qu'elle est allée s'établir à Richmond, chez un sien frère. Je crois que c'est un calcul pour qu'elle soit installée hors de la ville afin que le roi puisse d'autant mieux aller la voir.

26 juillet 1662.—On m'a dit que la querelle entre lady Castlemaine et son mari avait eu pour motif le baptême de l'enfant qu'elle avait eu il y a quelque temps; il exigea que le baptême fût célébré par un prêtre, et elle, quelques jours après, le fit célébrer par un ministre; le roi, lord Oxford et la comtesse de Suffolk étaient témoins, et le baptême eut lieu avec la réserve que l'enfant n'eût pas encore été baptisé. Elle a ensuite quitté son mari, emportant tout ce qu'il y avait dans la maison, n'y laissant pas un plat ni une serviette et emmenant les domestiques, sauf le portier. Il s'en est allé en France très-mécontent et avec l'intention, dit-on, d'entrer dans un couvent, et elle revient maintenant à sa maison dans la rue Royale.

La reine l'a rayée de la liste qui lui a été présentée et a demandé au roi de ne pas amener cette femme à la cour, en ajoutant que, s'il l'exigeait, il valait mieux qu'elle retournât en Portugal. Il en est résulté une brouille qui a duré deux jours; mais enfin le roi a promis de ne plus avoir de relations avec cette lady. Je doute cependant qu'il y renonce ainsi ; il lui est trop attaché[1].

23 août 1662. — Je fus au jardin de White-Hall, où il y avait une très-grande foule de gens qui attendaient l'arrivée du roi et de la reine qui venaient d'Hampton-Court. Lady Castlemaine était sur la terrasse près de nous; c'était étrange de la voir, elle et son mari, sur la même promenade sans qu'ils fissent mine de se connaître; seulement lorsqu'ils se rencontrèrent pour la première fois, il tira son chapeau et elle lui fit une révérence très-polie; ils ne s'occupèrent plus ensuite l'un de l'autre; seulement chacun prenait de temps en temps l'enfant que la nourrice tenait en ses bras et le faisait sauter. Une plate-forme, sur laquelle beaucoup de gens étaient montés, vint à s'écrouler et nous craignîmes qu'il y eût des blessés, mais il n'y en avait pas ; lady Castlemaine fut la seule, de toutes les grandes dames qui étaient là, qui courut dans la foule pour voir s'il était arrivé quelque malheur, et elle prit soin d'un enfant qui avait eu un peu de mal, ce que je trouvai très-bien. Il vint un homme botté et éperonné avec qui elle parla longtemps, et comme elle avait la tête nue, elle prit son chapeau, qui était fort simple, pour se garantir du vent. Tout cela fut fait avec grâce comme tout ce qu'elle fait.

7 septembre 1662. — Je fus à l'hôtel Somerset à la réception de la reine mère, et je vis là notre reine que je n'avais pas vue encore; quoiqu'elle ne soit pas très-jolie, elle a un air de bonté, de douceur et d'innocence qui est fort agréable. Je vis aussi madame Castlemaine et, ce qui m'embarrassa le plus, M. Crofts, le bâtard du roi (*depuis duc de Monmouth*), un fort joli garçon de quinze ans qui, à ce que je vois, est fort empressé

1. Il n'y renonça point, et peu après Pepys écrit : « J'apprends que lady Castlemaine est allée demeurer à White-Hall, où elle occupe un appartement tout près de celui du roi ; quoique je l'aime beaucoup, cela me fait de la peine. »

auprès de milady Castlemaine et est toujours avec elle, et on m'assura que les deux reines lui témoignent beaucoup d'amitié.

21 septembre 1662. — Je me rendis à la chapelle de la reine et j'assistai au service. La reine est très-pieuse ; mais ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut de voir ma chère lady Castlemaine qui, quoique protestante, accompagnait la reine à sa chapelle.

3 octobre 1662. — Pierce le chirurgien m'a dit que milady Castlemaine est enceinte, et, quoique l'enfant soit du fait du roi, comme son mari est encore en ville et qu'il la voit quelquefois, on le lui attribuera.

7 octobre 1662. — Je fus à la réception de la reine mère, et ensuite le roi, la reine, et milady Castlemaine se retirèrent dans une voiture, et le reste dans d'autres voitures. Il y avait beaucoup de dames de distinction, mais très peu étaient belles. Le roi et la reine étaient très-gais, et le roi voulut faire croire à la reine mère que la reine était enceinte; mais la jeune reine répondit : « Vous mentez, » et c'est le premier mot anglais que je lui ai entendu dire ; le roi rit beaucoup.

16 octobre 1662. — Je rendis visite à Creed, et je restai dans sa chambre à boire du chocolat, et il me dit comment tout va de mal en pire à la cour ; les jeunes gens y sont de plus en plus en faveur et les vieux seigneurs abandonnés ; sir Charles Barkeley va être fait garde de la bourse royale; c'est un personnage très-vicieux, et M. Pierce m'a dit qu'il avait offert 300 liv. st. par an à sa femme, si elle voulait être sa maîtresse. Il me dit aussi que personne n'avait plus d'influence sur le roi que sir Charles Barkeley, sir H. Bennett et milady Castlemaine dont la faveur est aussi grande que jamais, et que madame Haslerigge, fameuse par sa beauté, est maintenant en couches, ce qu'elle attribue au roi ou au duc d'York. Il me dit aussi que milord Saint-Albans sera probablement grand trésorier; toutes ces choses me troublent grandement.

23 décembre 1662. — Le docteur Pierce me dit que l'influence de milady Castlemaine à la cour augmente et qu'elle y est plus puissante que la reine; elle y a introduit sir H. Bennet et sir Charles Barkeley; la reine est une très-bonne dame et

prend toutes choses avec la plus grande douceur imaginable. Il me dit aussi que M. Édouard Montague est ruiné et perdu de réputation, et que dernièrement il s'était pris de querelle avec milord Chesterfield, mais le roi arrangea la chose.

26 décembre.—Le capitaine Ferrers me dit que lady Castlemaine et sir Charles Barkeley sont les grands favoris à la cour, et qu'ils y grandissent chaque jour.

7 janvier 1663. — Le capitaine Ferrers me dit qu'il y a un mois, à l'un des bals de la cour, une des dames, en dansant, laissa tomber un enfant, mais on ne sut qui c'était; quelqu'un le ramassa dans son mouchoir. Le lendemain toutes les filles d'honneur se montrèrent de bonne heure à la cour pour se justifier, de sorte que personne ne peut dire à qui ce malheur est arrivé. Mais on dit que mademoiselle Wells est tombée malade ce même soir et n'a pas reparu depuis, de sorte que l'on conclut que c'est elle.

23 janvier 1663. — On me dit que milady Castlemaine s'était fait donner tous les cadeaux que les pairs avaient offerts au roi à l'occasion de la Noël, ce qui est une chose abominable; et au grand bal, elle avait des bijoux pour une somme plus forte que la reine et la duchesse (d'York) ensemble.

8 février 1663. — M. Pickerwig me dit qu'il est très-vrai que le corps d'un enfant a été trouvé par terre à l'un des bals de la cour; le roi le fit porter dans son cabinet et le disséqua, et il en a fait de grandes plaisanteries, disant que, dans son opinion, l'enfant devait avoir un mois et trois heures, et que c'est lui qui y perd le plus, quelle que soit l'idée que les autres peuvent avoir, puisque c'était un garçon, et qu'il a ainsi un sujet de moins.

Il me dit aussi comment tout va mal à la cour, où personne ne songe aux affaires de l'État, chacun ne pensant qu'à ses plaisirs et à ses profits, et le roi est maintenant tellement épris de madame Stewart qu'il se retire dans des coins et reste là une demi-heure avec elle, l'embrassant au vu de tout le monde.

7 mars 1663. — Creed me dit que milady Gerard ayant dit à la reine quelque chose contre milady Castlemaine, le roi lui fit des reproches au dernier bal de la cour et lui a défendu de

paraître depuis devant la reine; on parle beaucoup de cette affaire, son mari étant en grande faveur auprès du roi.

19 mars 1663. — Le roi fut chez sir G. Carteret, à Cranbourne, et il y eut un grand repas, et ils s'enivrèrent tous, et quand ils furent ivres, Armerer s'approcha du roi et dit en jurant : « Sire, vous n'êtes pas pour le duc d'York ce que vous étiez autrefois. — Comment ça? dit le roi ; ce n'est pas vrai. — Eh bien ! s'il en est ainsi, buvons à sa santé. — Buvons-y, répliqua le roi. » Alors Armerer se mit à genoux et but à la santé du duc, et quand il eut fini, le roi voulut boire, mais Armerer l'arrêta et dit : « Pardieu ! Sire, il faut que vous buviez à genoux. » Le roi le fit, et tous les assistants de même; puis, ils poussèrent de grands cris de joie, s'embrassant et ne sachant ce qu'ils disaient; le roi et le duc d'York s'embrassaient, et jamais on n'a vu une scène semblable.

15 mai 1663. — Je causai toute la soirée avec sir Thomas Crewe de la malheureuse situation des affaires; le roi ne s'occupe que de ses plaisirs et ne peut supporter l'idée de s'occuper d'affaires. Si quelques-uns de ses conseillers sérieux lui donnent de bons avis et l'engagent à s'appliquer à ce qui est juste et bon, d'autres conseillers qu'il écoute davantage, s'adressent à lui lorsqu'il est chez lady Castlemaine et de bonne humeur, et l'exhortent à ne pas écouter ceux qu'ils appellent de vieux imbéciles.

1er juillet 1663. — On dit que lady Castlemaine quitte la cour et que la reine lui lança un mot piquant l'autre jour ; elle vint et trouva la reine qui était depuis longtemps dans les mains de son coiffeur, et elle dit : « Je m'étonne que Votre Majesté ait la patience de rester si longtemps à sa toilette. » La reine répondit. « J'ai si souvent occasion de prendre patience que je puis bien supporter un ennui tel que celui-ci. »

2 juillet 1663. — M. Butten me parla du procès de sir Charles Sedley, qui a eu lieu l'autre jour devant le juge Forster, pour les outrages à la décence publique dont il s'était rendu coupable. Tous les juges le blâmèrent très-fortement; milord lui dit que c'était à cause de lui et des vauriens qui lui ressemblaient, que la colère de Dieu s'appesantissait sur nous, et il le qualifia plusieurs fois de coquin. Il paraît toutefois qu'il a

été mis en liberté, car il n'y a pas de loi s'appliquant spécialement à des fredaines du genre des siennes, mais on lui a fait donner caution pour 5,000 livres qu'à l'avenir il se conduirait mieux. Milord Buckhurst était là, et le juge lui a demandé s'il était celui qui avait été récemment jugé pour vol, et l'autre ayant répondu que oui, le juge lui a demandé comment il pouvait, si vite, avoir oublié la leçon qu'il avait reçue, et il lui a dit qu'au lieu de recommencer de pareils excès, il devrait être à genoux, afin de solliciter le pardon de Dieu.

13 juillet 1663. — Je vis le roi et la reine qui se promenaient à cheval dans le parc; la reine avait une veste blanche, ornée de dentelles, et une courte jupe cramoisie; ses cheveux étaient arrangés à la négligente; elle avait l'air fort jolie, et le roi lui donnait la main. Milady Castlemaine était là aussi à cheval avec les autres dames, mais le roi ne fit, ce me semble, nulle attention à elle; quand elle voulut descendre de cheval, personne n'accourut pour l'aider, comme elle paraissait s'y attendre. Elle avait l'air de très-mauvaise humeur, et elle avait à son chapeau une plume jaune, ce que chacun remarqua; elle était fort belle, mais fort triste; personne ne lui parla et elle n'adressa à personne ni un mot, ni un sourire.

22 juillet 1663. — Le capitaine Ferrers, en me parlant des dames de la cour, dit que lady Castlemaine est maintenant aussi puissante que jamais; son départ n'a été qu'un coup de tête à la suite de quelques paroles désagréables que le roi lui avait dites; elle demanda aussitôt sa voiture et alla à Richmond; le lendemain, le roi alla la voir sous prétexte d'aller à la chasse; ils se réconcilièrent et il n'y eut pas du tout de chasse. Elle revint ensuite à la cour où elle gouverne le roi autant que par le passé, et tout va selon sa volonté. Pas plus tard que la nuit dernière, il y eut chez le duc de Buckingham une soirée où étaient le roi et la reine, et elle n'avait pas été invitée; étant chez sa tante, lady Suffolk, elle dit : « Grand bien leur fasse; je me divertirai assurément tout autant qu'eux. » Elle revint donc chez elle et fit préparer un grand souper. Et après que le roi eut été avec la reine à l'hôtel de Wallingford, il revint chez lady Castlemaine et y passa toute la nuit, et milord

Sandwich était avec lui. Il me dit qu'il croit qu'aussitôt que le roi aura pu trouver un mari pour mademoiselle Stewart, lady Castlemaine ne sera pas bien en ses affaires, car l'autre est plus belle qu'elle, et est en grande faveur.

24 septembre 1663. — Le roi et la reine doivent arriver aujourd'hui à Oxford. On donne comme positif que milady Castlemaine est allée à Oxford pour le joindre après être restée chez elle huit ou dix jours; on rapporte qu'elle a fait une fausse couche, mais positivement sa faveur est aussi grande que jamais.

15 octobre 1663. — On croit fort que le roi a l'intention de légitimer le duc de Monmouth, mais sûrement la Chambre des communes ne le fera jamais, et le duc d'York ne le souffrira pas; on dit que la duchesse est d'une jalousie très-fatigante.

20 octobre 1663. — Allant à Saint-James, j'appris que la reine avait eu cette nuit cinq heures d'un bon sommeil. Le roi est désolé et il pleure auprès d'elle, ce qui la fait pleurer. On dit que la maladie de la reine est la fièvre tachetée, et qu'elle est aussi couverte de taches qu'un léopard, et le roi est très-affligé; mais avec tout cela, il n'a pas manqué une seule nuit, depuis cette maladie, de souper avec milady Castlemaine.

22 décembre 1663. — Il y a eu un grand combat entre le cocher de sir H. Fouch et un cocher du roi : celui-ci a reçu un coup de feu qui lui a crevé un œil; les gens de la Bourse en riaient et se moquaient du roi, lequel a envoyé le grand chambellan fermer la Bourse; mais, à la suite d'une pétition, elle a été ouverte de nouveau.

23 décembre 1663. — On donne comme certain que milady Castlemaine s'est faite papiste, ce que la reine ne voit pas avec plaisir, pensant après tout que ce n'est pas par conviction [1].

8 février 1664. — M. Pierce me dit que le roi ne s'occupe que de ses maîtresses; c'est une chose des plus honteuses, et

1. Une lettre du comte d'Estrades, ambassadeur de France, parle de cette circonstance, qui avait alors de l'importance :

« Le mariage du chevalier de Grammont et la conversion de madame de Castlemaine se sont publiez le même jour, et le roi étant prié par les parents de la dame d'apporter quelque obstacle à cette union, répondit galamment : que pour l'amour des dames, il ne s'en mêloit point. »

la bonne reine ne veut entrer dans sa chambre qu'après l'avoir fait prévenir, de peur qu'il ne soit avec miss Stewart, comme elle l'a surpris quelquefois.

20 mars 1664. — M. Édouard Montague a été chassé de la cour et ne peut y revenir. La cause de ce malheur pour lui c'est son orgueil et surtout l'affectation qu'il mettait à être bien avec la reine; il passait deux et trois heures en conversation avec elle, de sorte que les seigneurs de la cour, lorsque le roi les plaisantait au sujet de leurs femmes, lui disaient qu'il devait aussi veiller sur la sienne et qu'elle avait un galant. On prétend que le roi demanda un jour à Montague comment se portait sa maîtresse, en parlant de la reine. Il s'était fait, par sa vanité, une multitude d'ennemis qui ont fait de leur mieux pour l'expulser.

On dit qu'il a fait au duc de Monmouth un affront, et que le roi lui en a fait des reproches. Il est parti, prétendant qu'il allait voir son père qui est malade à la campagne; et loin de le plaindre, tout le monde se moque de lui.

26 mars 1664. — Pierce Killigrew nous parle d'un incendie qui avait éclaté la nuit dernière dans la maison de milady Castlemaine; elle offrit 40 livres sterling à celui qui irait sauver un secrétaire, ce qui fut fait; le feu fut enfin éteint sans avoir fait beaucoup de mal.

17 juin 1664. — J'étais à White-Hall dans une des galeries attendant lord Coventry, lorsque j'ai vu miss Stewart qui sortait d'un appartement où elle avait posé pour son portrait; elle était charmante, ses cheveux pendant sur ses oreilles. Le roi et une vingtaine de personnes étaient là, et le costume qu'elle avait adopté lui allait à ravir.

11 octobre 1664. — Sedler me dit combien est licencieuse, la comédie de Tom Killegrew, intitulée *la Noce du prêtre;* elle est jouée au théâtre du roi et il n'y a que des rôles de femme. Ma femme me rapporta les tristes nouvelles qui courent au sujet de milady Castlemaine qui est maintenant tellement changée qu'on ne la reconnaîtrait plus, du moins comme ayant eu beaucoup de beauté, ce dont je suis fâché.

21 février 1665. — Milady Sandwich me dit que milord Castlemaine revient de France, et on croit qu'il sera récon-

cilié avec sa femme. Elle me raconta aussi les extravagances que faisaient les filles d'honneur; miss Jennings, une des filles d'honneur de la duchesse, s'habilla l'autre jour en marchande d'oranges, et alla vendre des oranges dans la rue, mais soit qu'elle fût tombée, soit par quelque autre accident, sa chaussure élégante la fit reconnaître et ce fut pour elle un grand sujet de confusion; comme ces plaisanteries, et d'autres encore plus blâmables, sont fréquentes parmi ces demoiselles, peu de gens se soucient de les épouser, et lady Castlemaine s'amuse à dire que sa petite fille, qui n'a qu'un an ou deux, sera la première fille à la cour qui trouvera un mari.

3 avril 1665.—J'allai au théâtre du duc voir le *Mustapha* de lord Orrery, mauvaise tragédie. Tout l'agrément de la soirée vint de ce que le roi et lady Castlemaine y étaient, ainsi que la jolie et spirituelle Nelly et Marshall, la cadette, qui étaient près de nous; je m'amusai beaucoup.

16 novembre 1665. — Milord Sandwich me dit sous le sceau du plus grand secret que le roi et le duc sont fort mal ensemble, et que toute la cour est sens dessus dessous par suite de leurs galanteries, le duc d'York étant éperdûment épris de miss Stewart. La duchesse elle-même est devenue amoureuse de son nouvel écuyer Henry Sydney et d'un autre personnage de la maison du duc d'York, Henry Savill, de sorte que Dieu sait quelle sera la fin de tout ceci. Le duc n'est pas aussi soumis qu'il l'était jadis; il se donne de grands airs depuis peu de temps et voudrait être à la tête d'une armée. On dit qu'il a le projet d'aller commander en Flandre sous le roi d'Espagne. Son attachement pour miss Stewart a été divulgué au roi, de sorte qu'il y aura probablement de la brouille entre eux.

9 janvier 1666. — Pierce m'a dit qu'il y avait de grandes altercations entre la duchesse d'York et son mari qui la soupçonnait d'être trop bien avec M. Sydney. Mais d'une façon ou d'une autre, l'affaire est arrangée; il a été banni de la cour, et, pendant bien des jours, le duc n'a pas adressé un seul mot à la duchesse.

1er avril 1666. — J'allai dîner chez M. Pierce où je trouvai des gens fort agréables, et à même de me dire tout ce qui se passait à la cour; on raconta les intrigues galantes et les extra-

vagances dont elle était le théâtre; comment miss Stewart est décidément devenue la maîtresse du roi, et que le roi a beaucoup de bâtards qui sont reconnus, indépendamment du duc de Monmouth.

29 avril 1666. — J'allai avec milord Brouncker dans sa voiture à Hyde-Park; le roi y était, mais je fus peiné de voir milady Castlemaine, car le deuil force les dames à aller habillées de noir, sans mouches et avec leurs cheveux unis. Je la trouve bien plus ordinaire que je n'aurais osé penser qu'elle le fût, et vraiment elle n'est pas si jolie que miss Stewart.

10 juin 1666. — La reine, en parlant aux dames réunies en son salon, dit à lady Castlemaine qu'elle avait peur que le roi ne s'enrhumât en restant trop tard chez elle. Elle répliqua aussitôt devant tout le monde que le roi ne restait pas tard chez elle (il n'en sort pas cependant avant une, deux ou trois heures du matin), mais qu'il s'arrête sans doute en quelque autre endroit. Le roi qui venait de rentrer, l'entendit, et s'approchant d'elle, il lui dit qu'elle était bien hardie et bien impertinente; il lui ordonna de quitter la cour et de n'y revenir que lorsqu'il la ferait appeler. Elle partit tout de suite et alla dans une maison à Pall-Mall où elle resta deux ou trois jours, et elle fit ensuite demander au roi si elle devait faire enlever ses meubles et ses effets qui étaient dans sa maison. Le roi lui fit dire qu'elle devait d'abord venir les reconnaître; elle y vint, le roi s'y trouva, et les voilà derechef très-bons amis. Elle dit, dans ses moments de colère, qu'elle ne demeurera pas en reste avec le roi et qu'elle fera imprimer les lettres qu'il lui a écrites.

15 novembre 1666. — Je fus au bal donné à la cour, à l'occasion de la naissance de la reine; il y avait beaucoup de monde, le roi, la reine et toutes les dames, et c'était une belle chose que de voir miss Stewart avec des dentelles noires et blanches, la tête et les épaules ornées de diamants; beaucoup d'autres grandes dames également parées; le roi avait un fort bel habit de soie avec des bordures d'argent; le duc d'York et tous les danseurs étaient aussi vêtus avec magnificence. Dès que le roi fut venu, il prit la reine, et quatorze autres couples se formèrent et on commença les branles, ensuite on dansa des courantes et des danses françaises. Ma-

demoiselle Stewart seule dansa extrêmement bien, et exécuta beaucoup de danses françaises, l'une d'elles très-gracieuse et que le roi appela la nouvelle danse. Vers minuit on se sépara. Milady Castlemaine (sans laquelle tout n'est rien) était là, très-richement parée, mais elle ne dansa pas.

24 novembre.— Je vis ce soir chez lord Carteret mademoiselle Stewart qui est, je crois, la plus belle personne que j'aie vu de ma vie ; elle surpasse même l'idée que je me faisais d'elle, quoique je l'aie vu bien souvent, et je commence à croire qu'elle l'emporte sur lady Castlemaine, du moins en ce moment.

12 décembre. — On dit que positivement le roi s'est attaché exclusivement à mademoiselle Stewart et qu'il ne voit pas lady Castlemaine plus d'une fois par semaine, que le duc d'York n'est plus aussi assidu auprès de lady Denham, laquelle l'entretient des affaires publiques, étant de la faction de lord Bristol, ce qui l'ennuie, et qu'elle est encore malade.

12 décembre 1666. — Sir H. Cholmly me dit que le roi a dernièrement payé près de 30,000 livres sterling de dettes contractées par milady Castlemaine[1], et qu'elle et son mari se sont séparés de bon accord et décidés à ne plus se tourmenter l'un l'autre. Il me dit aussi que, depuis la guerre, plus de 400,000 livres sont entrées dans la bourse privée du roi, et c'est ce qui a dévoré une si forte partie de notre argent ; le roi et la cour sont extrêmement inquiets que la chose ne se découvre.

16 décembre. — Je fus à White-Hall et je me promenai dans le jardin, et j'y vis ma chère lady Castlemaine qui continue d'être admirable, et après tout, on assure que le roi est encore pour elle ce qu'il a été.

23 janvier 1667.—Nous allâmes au théâtre du roi, et après la représentation, Knipp nous amena Nelly (Gwyn) une très-jolie femme qui avait fort bien joué le rôle de Celina dans la comédie de ce soir (le *Joyeux lieutenant*) ; je l'embrassai ainsi que ma femme ; c'est une charmante personne.

1. 760,000 francs environ, c'est-à-dire un million et demi, valeur actuelle.

4 février. — Ma femme et moi, nous allâmes au théâtre du roi ; on jouait Héraclius, une très-bonne tragédie qui me fit beaucoup de plaisir; la salle était entièrement remplie et la société très-choisie; mademoiselle Stewart y était, très-belle et ses cheveux ornés de poufs (*puffes*) comme ma femme les appelle.

11 avril 1667. — Je fus à White-Hall pensant y voir la duchesse de Newcastle à laquelle le roi a rendu hier visite depuis qu'elle est arrivée en ville. Toute l'histoire de cette dame tient du roman, et tout ce qu'elle fait est romanesque. Elle est, ainsi que ses laquais, habillée d'après de vieilles modes, et l'autre soir elle assistait à la représentation de la pièce qu'elle a composée : *Les Amants fantasques*, la chose la plus ridicule qu'on ait jamais écrite; elle en paraît toutefois très-satisfaite, ainsi que son mari, et à la fin de la représentation, se levant dans sa loge, elle salua les acteurs et les remercia. On l'attend à la cour avec beaucoup de curiosité, et on est aussi empressé de la voir que si c'était la reine de Suède; je perdis toutefois mon temps, car elle ne vint pas.

1er juillet 1667. — Le duc de Buckingham est toujours à la Tour; milady Castlemaine a sollicité en sa faveur avec tant de force que le roi et elle se sont terriblement querellés; il n'est pas venu la voir, et elle ne s'est pas rendue vers lui depuis trois ou quatre jours, et ils se sont quittés en se disant de gros mots, le roi l'appelant une drôlesse (*a jade*) qui se mêlait de ce qui ne la regardait nullement; elle lui disait qu'il était un imbécile, et que s'il ne l'était pas, il ne laisserait point mener ses affaires par des niais qui n'y entendaient rien, et qu'il ne souffrirait pas qu'on mît en prison ses meilleurs sujets, les plus capables de le bien servir.

15 juillet. — Mon cousin Roger me dit comme chose certaine que milady Castlemaine avait dernièrement fait un évêque de son oncle, le docteur Glenham qui est, dit-on, évêque de Carlisle, un coquin blasphémateur et ivrogne, un objet de scandale pour l'église ; et il prétend maintenant être évêque de Lincoln, en opposition au docteur Rainbow qui est un des prélats les plus pieux et les plus savants qu'il y ait; tout cela

est si scandaleux qu'il est facile de voir que tout sera perdu [1].

17 juillet 1667. — Le duc de Buckingham est derechef bien reçu à la cour, à la demande peut-être de la duchesse de Castlemaine qui a triomphé des répugnances du roi. Sir W. Batten me raconta ce qui concerne mademoiselle Stewart de la manière qu'en avait dite M. Evelyn ; il croit que le roi n'avait point l'intention de lui donner un mari, mais qu'il voulait l'épouser lui-même ; le duc d'York et le Chancelier en étaient effrayés ; car mademoiselle Stewart pouvait être enceinte des œuvres du roi ou de tout autre, et le roi pouvait reconnaître un mariage contracté avec elle, avant son contrat, car c'est le nom qu'on donne à son union avec la reine ; le duc d'York et le Chancelier faisaient ainsi tout ce qu'ils pouvaient pour accélérer le mariage de mademoiselle Stewart avec le duc de Richmond, afin de n'avoir rien à craindre du roi à cet égard, et par-dessus tout, c'est un digne rôle que celui qu'a rempli cette bonne dame.

23 juillet 1667. — J'allai à Bear-Garden (le *Jardin de l'ours*), pour assister à un combat ; il y avait tant de monde que j'eus une peine extrême à trouver une place. Un boucher et un batelier se battirent avec beaucoup d'acharnement, et le premier paraissait avoir le dessus ; enfin son adversaire laissa tomber son épée, et le boucher, ne s'en apercevant peut-être pas, lui porta sur le poignet un coup qui le mit hors d'état de combattre davantage. Il fallait voir combien aussitôt le théâtre fut rempli de bateliers, qui voulaient se venger de cet acte de déloyauté ; les bouchers défendaient leur compagnon, quoiqu'il fût blâmé de la plupart d'entre eux, et ils se mirent à se battre, se frappant et se blessant. C'était agréable à voir, mais je craignais de recevoir quelque coup dans le tumulte. Enfin, le combat cessa et je me retirai.

28 juillet 1667. — Creed me raconta le duel qui avait eu lieu la dernière nuit à Covent-Garden, entre sir H. Bellasis et Tom Porter. La futilité du motif de cette querelle mé-

1. Les informations de Pepys ne paraissent pas exactes ; Rainbow fut de 1664 à 1684 évêque de Carlisle ; Glenham parvint à l'emploi de doyen de Bristol, mais il ne paraît pas qu'il ait été promu à l'épiscopat.

rite d'être signalée comme un signe des habitudes d'aujourd'hui. Ils dînaient tous deux chez sir Robert Carr, où il paraît que l'on but beaucoup, et ils causaient ensemble, comme les meilleurs amis du monde. Sir Bellassis parlait à Tom Porter en élevant la voix un peu plus que de coutume. Quelqu'un qui était là dit : « Est-ce qu'ils se querellent, puisqu'ils parlent si haut? » Sir H. Bellassis l'entendit et dit : « Non ; je veux que vous sachiez que je ne me querelle jamais, mais je frappe ; c'est ma façon d'agir. » — Comment, dit Porter, frapper ! je voudrais bien voir l'homme qui oserait me porter un coup. » Sir Bellassis riposta en lui donnant un soufflet ; ils voulurent se battre à l'instant même, mais on les en empêcha. Tom Porter sortit alors, et rencontrant Dryden le poëte, il lui raconta ce qui s'était passé, et dit qu'il voulait se battre tout de suite, car autrement il savait qu'ils seraient amis le lendemain, et la honte de l'affront resterait sur lui ; il demanda ainsi à Dryden de le faire prévenir par son laquais du chemin que prendrait sir H. Bellassis, et quand il fut informé que la voiture de son adversaire approchait, il sortit du café où il était, arrêta la voiture et dit à sir H. Bellassis de descendre. « Est-ce que vous voulez m'attaquer pendant que je descends ? « demanda sir H. Bellassis. — Non certainement, dit Tom. » Ils tirèrent leurs épées et sir H. Bellassis jeta au loin le fourreau de la sienne ; et Tom lui demanda s'il était prêt. L'autre ayant répondu que oui, ils se mirent à se battre, quelques personnes de leur connaissance étant auprès. Ils se blessèrent mutuellement, et sir H. Bellassis appela Tom Porter, l'embrassa et lui dit de se sauver, car, dit-il, « Tom, tu m'as blessé, mais je m'efforcerai de me tenir sur mes jambes jusqu'à ce que tu te sois enfui, car je ne voudrais pas que tu fusses inquiété pour ce que tu as fait. » Tom Porter répondit qu'il était aussi blessé, et ils sont tous deux en danger, sir H. Bellassis surtout, au point qu'on craint beaucoup pour sa vie. Et c'est là un bel exemple venant d'un membre du Parlement.

29 juillet 1677. — Il se passa aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire. Un quaker vint à la salle des Communes, n'ayant d'autres vêtements qu'un linge attaché autour des reins ; il portait sur la tête un réchaud plein de feu et

de soufre, et il criait : « Repentez-vous, repentez-vous! »

29 août 1667. — M. Brounker a été chassé hier par le duc d'York pour quelques propos hardis qu'il a tenus au sujet du roi, et que le colonel Werden a entendus. Le duc a pris le parti de son beau-père et du Chancelier et a expulsé son chambellan; tout le monde doit en être bien aise, car c'est un mauvais coquin, un athée, un traître qui aurait vendu son pays et son roi pour six oboles; chacun s'accorde à en dire tout le mal possible.

16 février 1668. — On m'a dit que lady Castlemaine est tellement joueuse qu'elle a gagné 15,000 livres sterling en une seule nuit et qu'elle en a perdu 25,000 dans une autre; elle fait des coups de 1,000 et de 1,500 livres.

25 mars 1668. — Les apprentis commettent depuis quelques jours de grands excès; ils ont attaqué et saccagé des maisons mal famées et jeté des pierres aux soldats; ces drôles ont osé dire qu'ils avaient tort de se borner à détruire les mauvais lieux à l'usage des petites gens (*the little brothels*) et qu'ils devraient aller renverser la grande maison de prostitution à White-Hall. Les courtisans sont mal à l'aise en voyant le peuple ainsi animé; mais on pense que la chose n'aura pas de suites (et de fait elle n'en eut aucune, mais le 5 mai Pepys note que huit des chefs de cette émeute viennent d'être condamnés à mort).

8 mars 1668. — le roi et le duc d'York quittèrent White-Hall à trois heures du matin, et le carrosse où étaient aussi le prince (Rupert) et le duc de Monmouth versa à Holborn; je ne sais comment cela se fit, mais il faisait noir, et les torches n'éclairaient pas le carrosse comme elles auraient dû. Le roi fut très-sali, mais il n'eut pas de mal.

5 avril 1668. — Il a été dit comme un grand secret que le roi, le duc d'York et la duchesse et milady Castlemaine, sont tous liés dans une ligue intime et que les choses vont ainsi sans obstacles et qu'il n'est pas impossible que milord Clarendon ne revienne ici. J'ai appris aussi que lady Castlemaine était horriblement vexée du dernier libelle, la pétition des pauvres prostituées de la ville dont les maisons ont été saccagées dans l'émeute de l'autre jour. J'en ai un exemplaire; il

n'y a point d'esprit, mais des attaques bien audacieuses contre le roi et milady, et je m'étonne qu'on ait osé l'imprimer et le distribuer. Cela montre combien l'époque est corrompue et combien on est venu à manquer de respect au roi, à la cour et au gouvernement. Je fus ensuite au parc et je rencontrai milady Kerneagy (*Carnegy*); Creed m'a dit que son mari la trouvait trop intime avec le duc d'York, et il s'est vengé de la façon la plus pernicieuse et la plus complète dont j'ai jamais ouï parler, et aujourd'hui il l'avoue en s'en glorifiant beaucoup, et dans la satisfaction de sa vengeance, il regarde avec mépris le duc d'York et le monde entier[1].

18 août 1668. — Je fus au parc où il y avait peu de voitures, mais il s'y trouvait nos deux grandes beautés milady Castlemaine et milady Richmond; c'est la première fois que j'ai vu celle-ci depuis qu'elle a eu la petite vérole. J'eus beaucoup de plaisir à les voir, mais il me semble qu'elles étaient comme des étrangères l'une pour l'autre.

5 mai 1668. — Madame Knipp m'a dit que lady Castlemaine est très-éprise de Hart, l'acteur ou chanteur du roi; il est très-souvent enfermé avec elle, elle va le voir et lui fait de grands présents; la chose est très-notoire; Beck Marshall seule est dans le secret et fournit les facilités pour ces rendez-vous; c'est une chose fort singulière, et par là lady Castlemaine n'est pas en reste avec le roi amoureux de miss Davis.

7 mai 1668. — J'allai au théâtre du duc d'York où l'on jouait *les Impertinents*; lady Castlemaine y était avec d'autres dames de distinction; j'étais auprès d'une fort belle femme, nommée Wilson, qui est attachée à lady Castlemaine, et qui, dit-on, est enceinte des œuvres du roi. Voulant lui dire quelque chose, je lui demandai si milady avait déjà vu cette pièce, et elle me répondit que c'était la première fois. J'observai un acte de familiarité de la part de milady : elle demanda à une de ses femmes, assise à côté de la Wilson, une des mouches qui étaient sur sa figure; elle la mit dans sa bouche, la

[1] On a déjà vu des détails à ce sujet dans le chapitre VIII du récit d'Hamilton. Pepys corrobore l'exactitude de ce fait assez extraordinaire.

mouilla et l'appliqua sur sa joue à côté de la bouche; je suppose qu'elle sentait un bouton qui surgissait.

8 mai 1668. — Je dînai chez milord Crewe qui me dit que la cour est au moment d'être déchirée par les partis de l'une et de l'autre maîtresse, lady Castlemaine et madame Stewart; cette dernière revient en faveur, le roi lui a rendu plusieurs visites publiques, et il est probable qu'elle va venir s'établir à la cour; l'autre doit aller à un hôtel qui a été acquis pour elle moyennant la somme de 500 livres sterl., et on dit qu'un acte sous le sceau privé a été passé dans ce but. Milord Crewe croit que tout cela finira par une ruine complète.

10 mai 1668. — J'allai au théâtre du roi, et après la pièce, je vis sortir Beck Marshall en costume et elle avait l'air très-noble et était très-bien; Nell, travestie en jeune garçon, était aussi très-jolie. Mais, Seigneur! quel est leur aplomb, et combien d'hommes y a-t-il autour d'elles dès qu'elles quittent la scène et avec quelle hardiesse elles parlent! J'embrassai une jolie actrice qui a débuté depuis peu et qui se nomme Pey [1], et qui était la maîtresse de sir Charles Sedley, une très-jolie femme, qui a l'air modeste, mais qui ne l'est pas.

19 mai. — Pierce me dit que depuis que milord Ormond est de retour, le roi s'amuse beaucoup et qu'il soupe chaque nuit avec grand plaisir avec la reine; il paraît cependant qu'il est encore très-épris de la duchesse de Richmond, au point que dimanche à sept heures du soir, après avoir ordonné à ses gardes et à son carrosse de se préparer pour aller au parc, il prit tout d'un coup un petit bateau, et seul, en n'ayant qu'une seule personne avec lui, il alla à l'hôtel de Somerset, et, la porte du jardin étant fermée, il grimpa par-dessus la muraille pour rendre visite à la duchesse, ce qui est horriblement honteux.

31 mai. — J'apprends que madame Davis est décidément sortie du théâtre du duc d'York; elle était l'autre jour à la pièce jouée à la cour, et lorsqu'elle vint pour danser, la reine se retira et ne voulut pas la voir, ce qu'on attribue au dé-

[1] Nous avons déjà signalé cette actrice comme une des maîtresses de Charles II; il en eut un enfant.

plaisir qu'elle éprouve contre cette maîtresse du roi. Milady Castlemaine est maintenant, à ce qu'il paraît, en défaveur, le roi vient peu auprès d'elle; elle a un air fort triste et mécontent.

7 juillet. — La duchesse de Richmond a prêté serment la semaine dernière comme dame de la chambre de la reine; le roi ne songe guère qu'à ce dont il a l'habitude, c'est-à-dire aux femmes avec lesquelles il passe sa vie.

1er décembre 1668. — J'allai à White-Hall et j'entendis le roi raconter à ses courtisans une sotte histoire au sujet de milord Rochester auquel une fille avait volé ses habits pendant qu'il était avec elle; tout son or fut ainsi enlevé, mais plus tard les habits ont été retrouvés cachés dans un matelas où les avait fourrés la fille qui les avait détournés.

7 janvier 1669. — Je fus avec ma femme au théâtre du roi où l'on donnait *la Princesse des Iles* (tragédie-comédie de Beaumont et Fletcher), nous étions dans une loge d'en haut, et cette drôlesse de Nelly vint se mettre dans la loge à côté; c'est une fille hardie et fort gaie qui ne fit que rire et se moquer des assistants; elle était avec une de ses camarades du théâtre du duc.

4 mars 1669. — Je dînai chez le lord Trésorier avec quelques-unes des filles d'honneur, mesdames Ogle, Blake et Howard; il y avait aussi sir Richard Powell, le colonel Villers, sir Jonathan Trelawny et d'autres personnes. On y but des vins excellents et de tant d'espèces diverses que depuis sept ans je n'en goûtai autant, mais cela ne me fit point mal. Nous passâmes ensuite dans le jardin où je trouvai le duc d'York et la duchesse et beaucoup de grandes dames assis sur un tapis par terre (il n'y avait pas de chaises), et jouant à : « J'aime celui que j'aime avec un A par telle ou telle raison, et je le déteste avec un A par tel ou tel motif, » et quelques-unes de ces dames, particulièrement la duchesse et lady Castlemaine, montrèrent beaucoup d'esprit.

29 mars. — Le duc de Buckingham a été absent toute la semaine passée, et personne ne savait où il était, mais James Pierce m'a dit qu'il avait passé tout ce temps avec ses drôlesses.

15 janvier 1669. — La cour est toute dans l'agitation par suite d'une ridicule affaire; milady Harvey s'est trouvée offensée de ce que Moll Common jouait Sempronia pour la contrefaire; elle l'a fait mettre en prison par son parent milord le Chambellan; alors milady Castlemaine a demandé au roi de faire rendre la liberté à Moll et elle lui a fait ordonner de jouer encore plus hardiment que jamais; milady Harvey a alors aposté des gens pour siffler Moll et lui jeter des oranges, et tout cela a mis la cour dans un grand tumulte. On parle très-librement de la folie que fait le roi de se mêler de cette sotte affaire. Povys me dit que milady Castlemaine a plus que jamais d'empire sur lui, non comme maîtresse, car *elle le méprise*, mais comme tyran pour le dominer.

21 janvier. — Nous fûmes au théâtre du duc; on jouait Macbeth. Le roi et la cour y étaient, et nous étions assis juste au-dessus d'eux et de milady Castlemaine, et près d'une femme qui va dans le parterre, une sorte de commère délurée qui prétend lui ressembler et qui lui ressemble en effet. Et ma femme me parut vraiment aussi jolie que n'importe laquelle de ces femmes; je n'y avais jamais autant songé que jusqu'alors. Le roi et le duc d'York m'aperçurent, me firent des signes et sourirent à la belle femme qui était près de moi, mais je fus vexé de voir Moll Davis dans la loge au-dessus de celle du roi et de milady Castlemaine regarder d'en haut le roi qui la regardait d'en bas, et lady Castlemaine regarda aussi une fois pour voir qui agissait ainsi, et lorsqu'elle aperçut Moll Davis, sa figure s'enflamma, ce qui me troubla fort.

17 février 1669. — Le roi dîna hier chez l'ambassadeur de Hollande; après dîner, on rit et on s'amusa beaucoup; parmi ceux qui accompagnèrent le roi, était ce digne garçon milord Rochester et Tom Killegrew; la joie et les railleries de ce dernier offensèrent si fort milord qu'il lui donna un soufflet en présence du roi; chacun est très-fâché de voir combien le roi tient peu son rang, d'autant plus que non-seulement il a laissé passer la chose et pardonné à Rochester, mais ce matin même, il s'est promené en public avec lui, et j'ai vu Rochester tout aussi libre que jamais avec le roi; c'est pour celui-ci une honte extrême que d'avoir dans sa société un drôle de ce genre.

EXTRAITS DES DÉPÊCHES DU COMTE DE COMINGES,

AMBASSADEUR DE FRANCE A LONDRES.

Londres, 29 décembre 1662.

Au Roi. — L'on ne parle en cette cour que de la magnificence de Votre Majesté ; le diamant qu'elle a donné à milord Jarret (*Gerard?*) en a fourni une ample matière. Il a été produit en plein cercle, et Leurs Majestés de la Grande-Bretagne l'ont estimé 6,000 écus.

5-15 janvier 1663.

Au Roi. — La Reine mère ne se porte pas bien ; elle est extrêmement maigre et a une toux qui tire à la consomption. Son médecin lui a déclaré qu'il n'y avait point de sûreté pour sa vie si elle ne retournoit en France, puisque l'air d'Angleterre lui étoit mortel. Tous ses gens sont de cet avis, et le comte de Saint-Albans est si intéressé à sa conservation qu'il tomberoit dans cette volonté universelle de ses domestiques, quoiqu'il soit ici fort à son aise. Ainsi, Sire, je crois que si elle peut mettre ordre à ses affaires, Votre Majesté la reverra bientôt à Paris.

Londres, 5-15 janvier 1663.

A M. de Lionne.

Madame de Castlemaine fit hier un assez bon tour. Madame Faret, avec laquelle elle a un grand démêlé, devait donner à souper à Leurs Majestés. Toutes choses préparées et la compagnie assemblée, le Roi en sortit et s'en alla chez madame de Castlemaine où il passa l'après-soupée. Cela a fait grand bruit, les cabales se remuent, chacun songe à la vengeance, les uns tout pleins de jalousie, les autres de dépit, et tous en général d'étonnement. Le ballet est rompu manque de moyen ; il n'y a personne qui sache danser, et moins encore pour le diriger et former un sujet. Il y a bal de deux jours l'un et comédie aussi, les autres jours se passent au jeu, les uns chez la Reine, et les

autres chez madame de Castlemaine, où la compagnie ne man que pas, et un bon souper.

26 février — 8 mars 1663.

A M. de Lionne.

L'on proposa à la Chambre basse un acte contre le jeu de l'hombre, ou du moins une limitation jusques à la concurrence de 5 pièces. La proposition fut traitée de ridicule ; elle donna occasion à une autre qui passera, qui est : que l'on ne sera point obligé à payer aucune dette contractée au jeu que l'on n'ait 31 ans accomplis.

Londres, 12 *avril 1663.*

A M. de Lionne.

Je ne scay, et le duc de Buckingham ne sait pas luy-même par quel instinct il se trouva porté à se retirer à neuf heures et souper avec madame sa femme. Le valet de son intendant, homme apparemment sage et fidelle, croiant qu'il se soit retiré à sa chambre sur l'heure de minuit, puisqu'il s'étoit retiré de si bonne heure, sortit de sa chambre avec son épée ; un homme qui couchoit avec lui, lui demanda où il alloit et ce qu'il vouloit faire de son épée. Il luy répondit qu'il avoit ouï crier au voleur et qu'il couroit au bruit. Il continua son voyage jusqu'à la chambre du duc, croiant le trouver couché, mais ne l'ayant pas rencontré, il passa à l'appartement de la duchesse. Il trouva un valet de chambre à la porte qui, le voiant avec son épée, eut assez de foiblesse pour mettre ordre à sa vie par la fuite et laisser celle de son maître en danger. Il entra donc l'épée à la main ; quatre valets présents, dont il y en avoit un qui avoit une épée, s'enfuirent. Le duc se leva d'auprès de sa femme qu'il entretenoit auprès du feu, et luy demanda ce qu'il souhaitoit dans l'état auquel il étoit. » Il répondit : « C'est toy que je cherche et à qui j'en veux. » A ces paroles, le duc trouva un couteau sur la table, dont il se saisit et se jeta sur le valet avec assez de bonne fortune pour lui ôter son épée, et après l'avoir interrogé et l'avoir trouvé hors d'esprit et de bon sens, il vouloit se retirer auprès de la porte pour appeler quelques valets. Cependant, le malheureux et méchant homme vouloit encore se saisir de luy et l'offenser

avec un couteau qu'il avoit dans sa poche et il eût exécuté son dessein, sans le cry de la duchesse qui fit retourner le duc qui alors lui donna quelques coups. Voiez, Monsieur, ce que c'est que l'Angleterre. Quand je viens à faire réflexion que cette terre ne produit ni loups, ni bêtes venimeuses, je ne m'en étonne pas; les hommes y sont bien plus méchants et plus dangereux, et s'il falloit se garder de tout avec précaution, le meilleur seroit de l'abandonner.

15 mai 1663.

Il est arrivé depuis trois jours une affaire assez plaisante à cette cour. M. le comte d'Oxford, un des plus qualifiez seigneurs d'Angleterre, chevalier de la Jarretière et mestre de camp du régiment de cavalerie du Roy, pria à dîner le général Monck, le grand chambellan du royaume, et quelques autres conseillers d'État. A ce nombre se joignirent tous les jeunes gens de qualité. La débauche s'échauffa à tel point que chacun y fut offenseur et offensé; l'on se gourma, l'on s'arracha les cheveux, et enfin deux de la troupe se battirent à coups d'épée. Mais heureusement cette escarmouche sépara la compagnie; chacun prit son parti selon son inclination; ceux qui s'en allèrent avec le général demandèrent à boire, on leur en donna; ils poussèrent l'affaire jusques au soir, ce qui les obligea de demander à manger; étant échauffez du matin et de l'après-dînée, chacun résolût de porter son compagnon par terre. Le général, qui a sans doute la tête plus forte, fit un coup de maître et leur présenta un hanap qui tenoit beaucoup; les uns l'avalèrent, les autres ne purent; mais généralement tous demeurèrent jusqu'au lendemain sans avoir conversation quoiqu'en même chambre. Le général seul alla au Parlement comme à son ordinaire, et n'en perdit ni le jugement, ni l'esprit. Cela a fait rire la compagnie et n'a passé que pour un emportement.

Londres, 24 juin 1663.

Au Roi.—Madame la duchesse d'York est prête d'accoucher; la Reine mère se porte fort bien; le reste va toujours à son ordinaire, quoiqu'il y ait eu depuis peu grande querelle entre les dames, jusque-là que le Roi menaça la dame où il soupe

tous les soirs (*lady Castlemaine*) de ne mettre jamais le pied chez elle si la demoiselle (*miss Stewart*) n'y étoit. Cela fait qu'elle ne la quitte plus, ce que tout le monde trouve fort étrange, et moi je suis de l'avis contraire, car il me semble qu'elle ne sera jamais plus sûre de sa conquête qu'en tenant sa rivale par la main, si ce n'est aux heures de son triomphe. L'affaire du comte de Saint-Albans s'est évanouie; il n'en est pas de même de celle de Bristol; il a été trois fois refusé chez madame de Castlemaine, où il ne manquoit jamais d'aller avec le Roi.

15 octobre 1663.

A M. de Lionne.

La nuit du vendredi au samedi, la Reine pensa mourir, elle reçut le viatique, fit son testament et se fit couper les cheveux. Le Roi se jeta à ses genoux, fondant en larmes; elle le consola avec beaucoup de tranquillité et de douceur. Elle se réjouit de le voir bientôt en état de se remarier avec une princesse d'un plus grand mérite et qui pût contribuer à sa satisfaction et au repos de l'État.

25 octobre 1663.

La Reine est dans un état où, selon le jugement des médecins, il y a peu de chose à espérer. Elle a reçu l'extrême-onction ce matin. Le roi me paroît fort affligé; il soupa néanmoins chez madame de Castlemaine et eut ses conversations ordinaires avec mademoiselle Stewart, dont il est fort amoureux.

14 septembre 1663.

A M. de Lionne.

Il y a deux jours que madame de Castlemaine sortant le soir de chez madame la duchesse qui demeure présentement à Saint-James, accompagnée d'une seule demoiselle et d'un petit page, fut rencontrée par trois gentilshommes (ou du moins on le pourroit juger ainsi à leur habillement) masqués qui lui firent la plus forte et rude réprimande que l'on puisse imaginer, jusques à lui dire que la maîtresse d'Édouard IV étoit morte sur un fumier, méprisée et abandonnée de tout le

monde. Vous pouvez penser si le temps leur dura, car le parc est plus long que de chez Renard au pavillon. Sitôt qu'elle fut dans sa chambre elle s'évanouit; le Roi, qui en fut averti, courut au secours, et, s'étant informé de l'affaire, fit fermer toutes les portes et arrêter tout ce qui se trouva. Sept ou huit personnes qui s'y rencontrèrent ont été confrontées, mais point reconnues; on a publié l'aventure que l'on eût bien voulu étouffer, mais je vois que cela sera difficile.

NELL GWYN,

SA VIE, SA MORT, SES PORTRAITS, ETC.

Nous croyons devoir revenir avec quelques détails sur le compte de celle des maîtresses de Charles II qui offre la physionomie la plus originale.

Nell ou Nelly (abréviation d'Éléonore) Gwyn [1] naquit le 2 février 1650 dans une ruelle étroite et obscure de Londres, située auprès du théâtre de Drury Lane et qui porte encore le nom qu'elle avait alors, la *Cour au Charbon* (*the Coal yard*). Son père était du pays de Galles, ainsi que l'indique le nom de Gwyn. On a dit qu'il avait été militaire et qu'il s'était élevé au rang de capitaine, mais la pauvreté l'avait réduit à se faire marchand de fruits. Nell était déjà devenue la maîtresse du roi, lorsque sa mère se noya par accident.

On ne connaît personne de sa famille, si ce n'est une sœur restée fort obscure et un cousin que les chansons de l'époque représentent comme ayant d'abord exercé le modeste emploi de porteur de charbon et comme ayant dû ensuite à l'influence de sa cousine le grade d'enseigne.

Dès l'âge de douze ou treize ans, Nelly devint une de ces marchandes d'oranges qu'on admettait dans les théâtres et qui, pendant les représentations, avaient une place marquée au pre-

[1] Nous avons déjà dit que nous puisions largement dans le curieux volume de M. Cunningham, publié en 1852 et formé de la réimpression, revue et augmentée, d'une série d'articles qui avaient paru en 1851 dans le *Gentleman's Magazine*. Il existe un ouvrage intitulé *Memoirs of miss Nell Gwyn*, Londres, 1753; M. Cunningham n'en parle pas, et nous n'avons point réussi à nous le procurer.

mier rang du parterre, tournant le dos au théâtre. Il est très-souvent question de ces *orange-girls* dans les écrits de l'époque, et il va sans dire que leur moralité était des moins sévères. Elles sont partout représentées comme des créatures rapaces et impudentes, au propos leste, au geste délibéré, et ne se formalisant guère. Les élégants badinaient avec elles, leur achetaient des oranges sans marchander (cette parcimonie eût été de mauvais ton) et offraient leurs emplettes aux dames qui, le visage couvert d'un *loup*, étaient venues au spectacle. Le bon Pepys se plaint d'avoir été interpellé par une de ces marchandes qui lui réclamait le prix de douze oranges qu'elle n'avait point fournies et qu'il paya, afin d'échapper à une scène désagréable.

L'innocence de Nelly courut sans doute de grands risques dans la profession scabreuse que la nécessité lui avait fait embrasser, mais son histoire secrète à cet égard est restée couverte d'un mystère; ce qu'il y a de certain, c'est que, grâce à sa figure charmante, à sa vivacité, à son esprit naturel, elle attira l'attention du directeur du théâtre du roi, et très-jeune encore, elle fut admise dans une troupe pour laquelle elle devint une acquisition bien précieuse.

Des auteurs anglais ont donné de longs détails sur la carriere dramatique de Nelly, sur les pièces dans lesquelles elle figura [1]; cela n'a point d'intérêt pour un lecteur français. Ce qui ressort d'un grand nombre de témoignages et surtout des assertions fréquemment répétées de Pepys, c'est que Nelly réussissait dans les rôles comiques, mais qu'elle échouait complétement lorsqu'il fallait du sérieux et de la gravité, Elle entra fort jeune au théâtre, car, le 3 mai 1665, Pepys en fait mention; elle était dans sa seizième année.

Il était impossible que Nelly n'eût pas d'amants; il était difficile qu'elle ne les écoutât point; la chronique scandaleuse

[1] Dans une pièce de Shadwell, *la Veuve fidèle* (*the True Widow*), le quatrième acte est censé se passer dans l'intérieur d'une salle de spectacle, et les jeux de scène indiqués par l'auteur donnent une idée assez juste de ce qu'on voyait alors : Des femmes masquées arrivent. Plusieurs jeunes gens élégants s'amusent avec les marchandes d'oranges. Un d'eux s'assoit et met la main dans la gorge de la marchande; il donne des coups sur le dos de quelque grave spectateur ou lui enlève son chapeau, et il prend ensuite un air sérieux comme s'il ignorait qui avait fait ces espiègleries.

prétendit qu'elle était au dernier mieux avec son camarade Charles Hart, l'un des acteurs les plus célèbres de l'époque. Sa liaison avec l'élégant Charles Buckhurst [1], que nous voyons souvent mentionné dans les récits d'Hamilton, fut publique; elle s'éloigna quelque temps du théâtre pour aller vivre avec lui. Une conquête plus éclatante devait la rendre célèbre.

Le 11 janvier 1668, Pepys enregistre la nouvelle que le roi a envoyé chercher Nelly; toutefois, durant toute l'année, l'actrice redouble d'activité; elle crée le rôle de Valéria dans une tragédie de Dryden (*Tyrannick love, or the Royal martyr*) et celui de dona Jacintha dans une comédie du même auteur (*An evening's love or the Mock-astrologer*); elle récite, habillée en amazone, un joyeux prologue avant la représentation de la tragédie de Catilina; ce n'est que dans l'hiver de 1669, ou plutôt dans le printemps de 1670, qu'elle est universellement connue comme étant la maîtresse du roi. Une grossesse que devait terminer, le 8 mai 1670, la naissance d'un fils qui fut duc de Saint-Albans l'empêcha de remplir le rôle d'Almahide dans une tragédie de Dryden : *la Conquête de Grenade*; la pièce ne put être jouée que dans l'automne de 1670, et le poëte fait dans l'épilogue, qui accompagnait son œuvre, une allusion maligne aux *accidents* qui avaient à la fois écarté de la scène Nelly Gwyn et miss Davis :

« N'accusez pas l'auteur de stupidité à cause de ce retard d'un an; il était tout prêt; les femmes étaient absentes; sans elles quel rôle peuvent jouer les hommes? Plaignez, plaignez les vierges de l'un et l'autre théâtre; leur mauvaise santé les a forcées de paraître bien peu, et dans toutes les troupes l'année a été marquée par bien des maladies. Plaignez vos serviteurs, victimes de ces indispositions qui leur ont fait perdre neuf mois. »

On peut imaginer avec quels éclats de rire les spectateurs, parfaitement instruits de la chronique scandaleuse des coulisses, accueillaient ces vers :

Pity the virgins of each theatre
For at both houses't was a sickly year !

[1] On dit que Nelly faisant allusion aux prénoms identiques que portaient les trois amants dont elle agréa successivement les hommages, appelait quelquefois le roi « mon Charles III. »

Le prologue de cette tragédie fut débité par Nelly, qui eut un succès éclatant en faisant allusion à un trait qui s'était passé quelques mois plus tôt. Lorsque Charles II alla à Douvres afin d'y avoir une entrevue, restée célèbre, avec sa sœur Henriette d'Angleterre, diverses pièces furent représentées pour amuser l'illustre assemblée. Dans l'une d'elles Nokes, acteur alors en renom, jouait le rôle d'un fat étourdi et insolent [1]. Il modifia le costume qu'il portait d'ordinaire et se montra avec un large baudrier et un petit habit très-court, tels qu'en portaient les Français qui accompagnaient la duchesse d'Orléans. Cette caricature fit rire le roi aux larmes, les courtisans renchérirent comme de juste sur la gaieté de Sa Majesté, et les Français dissimulèrent assez mal le mécontentement qu'ils éprouvaient.

Nelly, jouant le rôle d'Almahide et se montrant avant la pièce sous un travestissement qui lui allait très-bien, captiva Charles plus que jamais [2]. Un poëte du temps a dit que l'actrice subjuguant alors Hart et Rowley, fit d'un roi le rival d'un acteur, et Granville, dans son poëme intitulé : *The Progress of Beauty*, s'écrie : « que Grenade détruite a vu sa magnificence rétablie et Almahide derechef adorée par des rois. »

La tragédie en question fut d'ailleurs la dernière dans laquelle Nelly eut un rôle, et l'impression qu'elle fit alors sur Charles II rappelle le prince de Galles (depuis George IV) devenant amoureux de mistress Robinson, en la voyant jouer le rôle de Perdita dans un des drames de Shakespeare (*A Winter's tale*).

[1] Sir Arthur Addle, dans une comédie de Caryl : *Sir Salomon, or the cautious Coxcomb*.

[2] On a prétendu que Nelly fixa surtout les regards du roi en récitant le prologue d'une tragédie d'*Aurengzebe*. La tragédie était fort ennuyeuse, mais le prologue était très-divertissant. Une actrice du théâtre rival avait amusé le public en se montrant avec un chapeau dont les bords étaient énormes ; Dryden renchérissant là-dessus, donna à Nelly un couvre-chef aussi grand que la roue d'une voiture ; l'actrice qui était de petite taille disparaissait presque complétement dessous.

La salle faillit s'écrouler sous les éclats de rire du parterre, et Charles qui assistait à la représentation, se trouva en très-grand danger ; il fut au moment de mourir de rire. D'après des récits d'une faible autorité, le roi vit un jour Nelly au spectacle avec son amant du moment, un frère de lady Castlemaine ; il en fut éperdûment épris, et le soir même, il eut un long tête-à-tête avec la jolie actrice.

Après avoir quitté le théâtre, Nelly alla demeurer dans un quartier fashionable, à Pall-Mall, dans une maison où était un jardin du côté du parc de Saint-James. Elle avait pour voisins, d'un côté, Edward Griffin, trésorier de la Chambre, de l'autre la comtesse douairière de Portland. Charles avait d'abord loué cette maison pour sa maîtresse ; mais sur les représentations qu'elle lui adressa à cet égard, il lui donna, et à ses descendants à jamais, la propriété perpétuelle de l'immeuble en question [1]. Notons en passant que cette maison, qui porte le n° 79 à Pall-Mall, est aujourd'hui occupée par la *Société pour la propagation de l'Évangile dans les pays étrangers.*

Du reste, l'attachement de Charles pour Nelly ne l'empêchait pas de lui donner des rivales en titre. Mademoiselle de Querouailles était alors au comble de la faveur, lady Castlemaine, qui venait d'être créée comtesse de Cléveland[2], conservait encore un grand empire quoique ses infidélités eussent affaibli le penchant que le roi avait pour elle; miss Davis était laissée de côté, bien qu'elle ne fût pas absolument oubliée; elle recevait des marques positives de la munificence du souverain. Le roi visitait, comme dit un poëte du temps, « ses Clévelands, ses Nells et ses Carwells. »

L'ancienne marchande d'oranges et la ci-devant fille d'honneur de la duchesse d'Orléans se rencontrèrent souvent à White-Hall et ne se ménageaient point dans leurs propos. La duchesse de Portsmouth se plaisait à gloser sur l'origine peu distinguée de sa rivale, et à dire qu'en l'entendant jurer (habitude dont Nell ne sut pas se défaire), il était facile de voir ce qu'elle avait

[1] Lorsque Nelly s'aperçut que le titre que lui expédiait le roi la constituait seulement locataire d'une maison appartenant à la couronne, elle renvoya l'acte en y ajoutant une remarque un peu vive et intraduisible comme le sont tous les jeux de mots. Charles répara sa faute. « She returned the lease and conveyance, saying she had always *conveyed free* under the crown and always would, and would not accept the house till it was conveyed free to her. »

[2] A ce titre étaient jointes d'amples pensions; la duchesse prélevait sur les produits de l'excise 6,000 liv. sterl. par an et 3,000 livres pour chacun de ses trois fils. Elle touchait sur les produits de la poste 4,700 livres; cette dernière pension cessa d'être payée sous Guillaume III, mais George Ier en fit acquitter les arrérages aux mains du duc de Grafton, héritier de la duchesse. Les sommes que nous venons d'énumérer représentaient 19,700 liv. sterling, et équivaudraient aujourd'hui à plus d'un million et demi de francs.

été. Nell était toujours prête à la riposte. Un jour on apprit à la fois la mort du khan des Tartares et celle d'un prince du sang de France. La duchesse prit le deuil; Nelly se hâta de le prendre aussi, en disant qu'elle était tout aussi parente du khan que mademoiselle de Querouailles l'était du prince.

Quelques opuscules du temps, sous la date de 1681, ont conservé les traces de ces querelles; il existe un « *Récit du plaisant combat entre Tutty et Snapshort, petits chiens de la cour d'Utopie.* » Tutty appartenait à Nell Gwyn, Snapshort à la duchesse. Tutty représente la maîtresse de Snapshort comme tellement gloutonne qu'après avoir dévoré la nation entière, elle pourrait bien le croquer lui-même; son antagoniste émet le vœu que Nell soit forcée de recourir au métier qu'elle avait fait au début de sa carrière et que finalement elle meure de faim sur un peu de paille.

Un *dialogue* en vers, imprimé en 1682, est censé reproduire les adieux des deux rivales (la duchesse se hâta de revenir en France dès que Charles fut mort); le poëte fait dire à Nelly qu'elle a toujours été fidèle au roi, qu'elle ne faisait point de dettes et assistait les pauvres.

Le 25 décembre 1671, Nelly donna au roi un second fils; le 16 juillet 1672, la duchesse de Cléveland accoucha d'une fille et le 29 du même mois, la belle Querouailles mit au monde un garçon que le roi reconnut, mais il ne voulut pas reconnaître la fille; une opinion très-répandue attribuait au jeune et beau Churchill tous les honneurs de cette paternité.

A la fin de 1672, miss Davis rentra en faveur, et au mois d'octobre 1673, elle accoucha d'une fille que le roi reconnut. Vers la même époque, le roi donna à Nelly une autre maison située à Windsor, et le pinceau de Verrio, peintre alors à la mode, orna cette villa de fresques que paya le Trésor royal. Charles allait souvent passer les soirées dans la demeure que l'ancienne actrice avait à Pall-Mall; le duc d'York et les plus grands eigneurs s'y rendaient. On y faisait de la musique; on y jouait gros jeu. Nelly perdit une nuit à la bassette, en jouant contre la belle duchesse de Mazarin, 1,400 guinées, soit 125,000 francs tout au moins, valeur actuelle [1].

[1] Chez la duchesse de Mazarin le jeu régnait aussi en maître. Lord Caven-

La maison de Nelly fut aussi parfois un foyer de menées politiques. Le duc de Monmouth et lord Cavendish cherchaient à tirer parti de son influence sur l'esprit du roi, le premier afin de reprendre les avantages dont son père l'avait privé, le second pour assurer le succès du fameux bill qui devait exclure le duc d'York du trône, en sa qualité de catholique. Charles apprit ces intrigues ; il en fut mécontent, et il défendit à Nelly de recevoir Monmouth et Cavendish. Nelly était dévouée à la cause protestante; toutefois les égards avec lesquels Jacques II la traita démontrent qu'elle ne chercha jamais à nuire à ce prince dans l'esprit de son frère. Elle sut apprécier de bonne heure l'ambition insensée qui devait mener Monmouth à l'échafaud, et elle le qualifia, un jour en parlant à lui-même, de prince Perkin[1]. Le duc répliqua qu'elle était mal élevée. « Mal élevée ! est-ce que madame Barlow l'était mieux que moi[2] ?

La mère de Nelly demeurait, à ce qu'il paraît, avec sa fille dans la maison de Pall-Mall; elle avait aussi une maison de campagne à Chelsea ; le 29 juillet 1679, elle tomba par accident dans un étang et s'y noya. Des vers du temps nous apprennent qu'elle était d'une obésité remarquable et qu'elle avait l'attachement le plus sincère pour l'eau-de-vie.

M. Cunningham fait connaître divers comptes trouvés dans les archives de l'Échiquier : ils concernent des dépenses faites par Nelly et acquittées par le Trésor public. Un de ces comptes est relatif à une chaise à porteur dorée et ornée ; il s'élevait à 34 liv. sterl., 11 shillings; il est réduit à 30 liv. sterl. et payé le 30 juillet 1675 ; un compte d'un cocher monte à 1 liv. sterl., 11 shillings; voici les deux articles :

dish y perdit 1,000 liv. sterl. en deux nuits, à ce que raconte une lettre de lord Sunderland du 5 avril 1680.

[1] Perkin Waerbeck, personnage qui joue dans l'histoire d'Angleterre un rôle étrange ; sous le règne de Henri VII, il se donna pour le duc d'York, fils d'Édouard IV et héritier légitime du trône. Le sort des armes décida entre lui et le monarque régnant; il fut vaincu, pris et pendu en 1499 comme imposteur. Plusieurs auteurs sérieux n'ont pas hésité à reconnaître cet infortuné comme étant véritablement le fils d'Édouard IV. Voir les *Essais historiques et critiques* de M. J. Rey *sur Richard III*. Paris, 1818, in-8°.

[2] Lucy Barlow ou Waters, la mère de Monmouth ; on sait peu de choses sur le compte de cette maîtresse de Charles II, mais il est certain que son extraction était des moins relevées, sa vertu des moins sévères, son esprit des plus médiocres. Tout comme Nelly, elle était originaire du pays de Galles.

« Pour vous avoir portée chez madame Knight et chez madame Young, et ensuite chez madame Chardefildt, et avoir attendu quatre heures, 5 shillings.

« Pour vous avoir portée hier soir et attendu onze heures, 11 shillings, 6 deniers. »

Le cocher, faisant preuve d'une discrétion méritoire, ne dit point où il a attendu si longtemps.

Un compte fort détaillé est celui d'un orfévre qui a fourni à Nelly un lit décoré d'une foule d'ornements en argent, tels que des aigles, des couronnes, le buste du roi, des figures d'amour, etc. Ce meuble, d'une importance toute spéciale, coûta 1135 liv. sterl., 3 shillings, 1 denier, ce qui équivaut aujourd'hui à 88,000 francs environ. Ce n'était certes pas trop payé. D'autres comptes se rapportent à des jupons de satin blanc, à des robes de chambre de satin blanc et rouge, à des souliers de satin blanc brodés d'or, pour monsieur Charles, à des souliers de satin écarlate garnis d'une dentelle d'argent. Puis figurent des loges au théâtre (Nelly n'y allait jamais seule; quelquefois elle s'y rendait avec quatre personnes, et c'était elle (c'est-à-dire le Trésor royal) qui payait pour tous), de grands miroirs qu'il a fallu acheter, une bassinoire qui exigeait des réparations, des barils de bière, des sacs d'avoine, des aumônes distribuées à de pauvres gens. Nelly était charitable; il est vrai que le bien qu'elle faisait ne lui coûtait pas grand' chose. On lui attribue l'honneur d'avoir suggéré à Charles II l'idée de créer l'hôpital royal de Chelsea pour les soldats âgés et blessés. La première pierre de cet édifice fut posée par le roi dans le printemps de 1682. Il n'existe pas de preuves matérielles de l'intervention de l'actrice dans cette institution, mais une vieille et constante tradition s'est maintenue à cet égard.

Quoique Nelly eût peu de prétentions à la littérature, plusieurs auteurs lui dédièrent leurs ouvrages. Aucun livre ne paraissait alors sans se mettre sous le patronage de quelque personnage important. Duffet, auteur très-médiocre, fit, en 1674, hommage de sa pièce du *Coquin espagnol*, à madame Ellen Gwyn qu'il appelle « la beauté la plus parfaite et la plus grande bonté qu'il y ait au monde. Faire le bien n'est pas sortir

de son naturel, c'est chez elle un métier. » Madame Affra-Behn, romancière et dramatiste alors en renom, adressa en 1679 une de ses comédies (*les Feintes courtisanes*) à la maîtresse du roi, en y joignant l'expression d'une flatterie outrée : « Je vous fais ce sacrifice avec une frayeur ridiculement extrême, sachant bien qu'une personne aussi excellente et parfaite que vous, ne différez des dieux que parce que les offrandes qu'on vous présente doivent être dignes de vous, tandis qu'ils se contentent de la seule bonne volonté..... Vous ne vous montrez que pour réjouir le cœur de tous ceux qui ont le bonheur de vous voir comme si vous n'aviez été créée que pour répandre la bonne humeur dans le monde entier. »

L'année suivante, la satisfaction dont jouissait Nelly fut troublée par la mort de son second fils. Elle s'attacha de plus en plus à l'aîné, et lorsque le roi eut décerné de nouveaux honneurs au fils de la duchesse de Portsmouth, il ne put refuser de faire quelque chose de nouveau pour l'enfant que lui avait donné Nelly. Le jeune comte de Burford fut créé duc de Saint-Albans et pourvu de deux charges alors lucratives : *Registrar* de la haute-cour de chancellerie et grand-fauconnier d'Angleterre. Ce dernier emploi est toujours resté depuis dans la famille Saint-Albans.

En 1684, le roi voulut se faire bâtir un palais à Winchester; il vint souvent visiter les travaux, s'amusant à chasser et à pêcher dans les environs. Nelly l'accompagna maintes fois, et un jour un vénérable ecclésiastique, le docteur Kenn, fut invité à céder sa maison, afin que la maîtresse de Sa Majesté s'y installât. Il refusa nettement, et Charles ne lui en sut pas mauvais gré, car il le nomma peu de temps après à l'évêché de Wells[1].

La mort un peu rapide de Charles, survenue en 1686[2], em-

[1] Cette anecdote a été racontée de diverses manières. On a prétendu que Nelly s'étant installée chez le docteur, en sortit bientôt par suite des vives représentations qu'il fit; on a dit aussi qu'elle refusa de déguerpir et qu'elle ne céda que lorsque le propriétaire eut fait enlever une partie du toit. Quoi qu'il en ait été, Kenn, devenu prélat, donna un rare exemple de fidélité; après la chute de Jacques II, il se crut lié par le serment de fidélité qu'il avait prêté, il refusa d'en prêter un nouveau (scrupule inconcevable de nos jours), et se laissa destituer.

[2] Selon l'usage dont nous avons déjà parlé, ce décès fut attribué au poison.

pêcha l'ancienne marchande d'oranges de devenir pairesse d'Angleterre; le titre qu'elle devait porter était déjà choisi; comtesse de Greenwich; au lieu d'arriver à ce rang élevé, elle se trouva plongée dans des embarras pécuniaires; les comptes de ses fournisseurs étaient nombreux; le Trésor royal s'ouvrait pour les maîtresses du nouveau roi et non pour celles du monarque trépassé, l'ancienne favorite n'avait plus de crédit, et si elle ne fut pas arrêtée pour dettes, elle fut du moins poursuivie presque aussitôt après la mort de Charles II. Elle n'avait plus, il faut le croire, ce superbe collier de perles que le prince Rupert avait donné à sa maîtresse, mistress Hughes, et qu'après la mort du prince, sa *veuve* et sa fille Ruperta *cédèrent* à Nelly moyennant le payement d'une somme de 4,520 liv. sterl.

Dans cette extrémité, Nelly trouva un appui; Jacques II lui savait gré de n'avoir jamais été son ennemie, il n'avait pas oublié les derniers mots de son frère « que la pauvre Nelly ne meure pas de faim; » il eut recours à cet inépuisable trésor public toujours prêt, dans le bon vieux temps, à payer les fantaisies royales; les comptes des dépenses secrètes de Charles II et de Jacques II, récemment publiés à Londres, contiennent une ordonnance de payement de 7,250 liv. sterl. à divers marchands, créanciers de mistress Ellen Gwyn.

Dans le compte en question, figurent encore deux payements de 500 livres chacun faits à Nelly en 1685, et deux ans plus tard, le trésorier compte à un riche négociant de Londres, sir Robert Clayton, 1,256 liv. sterl., afin de compléter la somme de 3,774 livres nécessaires pour éteindre les hypothèques qui pèsent sur le domaine de Beskwood-Park, acheté de sir John Mistress et donné en viager à madame Ellen Gwyn, afin de passer après sa mort à son fils le duc de Saint-Albans et à ses

Lord Chesterfield, petit-fils du comte dont il est question dans les *Mémoires* et qui se trouvait près du roi lors de sa mort, émet à cet égard une assertion formelle dans ses lettres à son fils. Le duc de Buckingham et l'évêque Patrick dans son *Autobiographie* en disent autant. La duchesse de Portsmouth dit au chancelier Cowper, que c'était chez elle et par les mains d'un de ses laquais que Charles avait été empoisonné dans une tasse de chocolat. D'autres témoignages se trouvent épars dans le même sens dans divers écrits, mais l'histoire ne les a pas jugés convaincants. Lord Macaulay n'a pas même pris la peine de les réfuter. Epuisé par ses excès, Charles tomba dans son tombeau sans avoir besoin qu'on l'y poussât.

descendants, avec retour à la couronne en cas de défaut d'héritiers mâles.

La bienveillance que témoignait à Nelly le nouveau roi, très-désireux, on le sait, de réconcilier l'Angleterre avec Rome, donna naissance à un bruit qui courut alors; on prétendit qu'elle s'était faite catholique. Ce bruit était dénué de fondement. Evelyn en dit un mot dans son *Journal* (19 janvier 1686) « On dit que madame Gwyn et Dryden vont à la messe; de pareils prosélytes ne sont pas une perte pour l'Église. »

Le fait était que la santé de Nelly était dérangée; elle s'en aperçut et songea à mettre ordre à sa conscience et à ses affaires. Le 9 juillet 1687, elle fit son testament, dans lequel elle exprime des sentiments fort chrétiens, et lègue tout ce qu'elle possède à son fils, le duc de Saint-Albans[1]. Elle désigne pour ses exécuteurs testamentaires cinq personnages de distinction: (les comtes de Rochester, de Pembroke et sir Henry Sidney entre autres) et elle légue à chacun d'eux 100 liv. sterl.

Un codicille, écrit quelques mois plus tard, recommande à son fils de distribuer 100 liv. sterl. en aumônes, et de consacrer chaque année, à la Noël, 20 liv. sterl. pour rendre la liberté à des prisonniers pour dettes; un article remarquable est celui-ci: « Afin de montrer ma charité pour ceux qui diffèrent de moi en religion, je désire que 50 livres soient remises entre les mains du docteur Tenison et de M. Wormer qui, prenant avec eux deux personnes quelconques de la religion romaine, disposeront de cette somme en faveur des pauvres de cette religion, habitant dans la paroisse de Saint-James. »

Nelly mourut d'apoplexie, en novembre 1687; la date exacte n'est pas connue. Des lettres du temps constatent qu'elle expira dans des sentiments de piété et de repentir. Elle fut enterrée, comme elle l'avait demandé, dans l'église de Saint-Martin-des-Champs. Ses funérailles coûtèrent 375 liv. sterl.[2]

[1] M. Cunningham, p. 166, a donné ce document en entier. Il a de même fait connaître, p. 4, une pièce assez singulière, l'horoscope de Nelly, conservé dans une des bibliothèques d'Oxford; la croyance à l'astrologie était alors fort répandue; Anne d'Autriche n'avait-elle pas fait tirer l'horoscope de Louis XIV?

[2] Cette dépense ne doit pas paraître excessive. Il en coûtait alors fort cher pour mourir à Londres, et les enterrements étaient hors de prix, de sorte que les obsèques de Nelly eurent lieu avec une certaine simplicité.

somme que le garde du Trésor royal, sir Stephen Fox, avança à valoir sur le prochain trimestre de la pension de 1,500 liv. sterl. que Jacques II avait accordée à la maîtresse de son frère.

Nous avons dit que le docteur Tenison prononça l'oraison funèbre de Nelly; elle avait dans son testament exprimé à cet égard un vœu formel; le sujet était difficile; il paraît que l'orateur s'en tira avec succès [1]; son œuvre est malheureusement perdue; on sait seulement qu'il dit beaucoup de bien de la pécheresse dont il avait apprécié le repentir. Ce discours fit du bruit, et, par suite d'une imposture littéraire dont il existe d'assez nombreux exemples [2], on cria dans les rues, on colporta un prétendu sermon comme étant celui qui avait été prononcé par Tenison; il crut devoir désavouer publiquement cette production apocryphe et ridicule.

En 1691, l'évêché de Lincoln étant devenu vacant, Tenison allait y être nommé, lorsque le vicomte Villiers vint engager la reine Marie, femme de Guillaume III, à ne pas sanctionner ce choix, en se fondant sur ce que le docteur avait prononcé l'éloge de Nell Gwyn. « Je le sais, répondit la reine, et c'est la preuve que la pauvre malheureuse est morte dans des sentiments de pénitence, car s'il n'en était pas ainsi, ou je m'abuse complétement sur le compte du docteur, ou il n'aurait jamais dit de bien d'elle. »

Tenison devint évêque de Lincoln, et plus tard archevêque

[1] D'autres exemples subsistent de discours qui furent des tours de force tout aussi difficiles. En 1777, l'Académie de Villefranche en Beaujolais eut l'idée de mettre au concours l'éloge du duc d'Orléans, du régent, prince tout aussi moral que Charles II; trois de ces panégyriques ont été imprimés : celui de l'abbé Talbert, jugé digne du prix, celui d'Hérissant et celui de Delandine.

Nous avons eu sous les yeux une oraison funèbre de Louis XV, prononcée par un évêque, Monseigneur Henri de Fumel, à Montpellier, le 13 décembre 1774, en présence des Etats généraux du Languedoc. Ce panégyrique, dicté par l'adulation, est orné d'une gravure représentant l'amant de mesdames de Mailly, de Châteauroux, de Pompadour, du Barry, etc., etc., le sultan du Parc-aux-Cerfs, à sa dernière heure, entrevoyant la gloire céleste qui éclaire son lit.

[2] Nous n'en citerons qu'un seul entre cent. Des ennemis du feuilletoniste Geoffroy, célèbre dans les premières années de ce siècle, firent imprimer sous son nom, en 1804, une tragédie ridicule et bourrée à dessein de mauvais vers, dont Caton était le héros.

de Cantorbéry. Une de ses dernières volontés fût que nul discours ne fût prononcé à ses obsèques; on peut croire que la rumeur occasionnée par le témoignage qu'il avait rendu à Nelly fut l'un des motifs de cette prescription.

Le duc de Saint-Albans obtint de Jacques II la jouissance de la pension que touchait sa mère, et un mois après la mort de celle-ci, il était nommé colonel d'un régiment de cavalerie. Il se distingua au siége de Belgrade, épousa une riche héritière douée, par-dessus le marché, d'une beauté remarquable, et mourut en 1726, laissant huit enfants. Un d'eux fut évêque de Hereford; un petit-fils de la marchande d'oranges devint ainsi prélat de l'Église anglicane !

La famille Saint-Albans subsiste encore, et dans notre siècle une circonstance remarquable a fixé sur elle l'attention publique. Un banquier de Londres, M. Thomas Coutts, possesseur d'une fortune énorme, s'éprit d'une actrice spirituelle, et médiocrement jolie, Miss Henriette Mellon; il était marié; sa femme eut la bonté de mourir, et l'archi-millionnaire était tellement pressé de donner son nom à celle qui possédait son cœur, que la noce eut lieu le lendemain des funérailles de la première épouse. Cette excentricité, toute britannique, occupa un instant le public; Mistress Coutts devint bientôt veuve et elle accorda sa main au duc de Saint-Albans.

M. Cunningham ne pouvait se dispenser de dire quelques mots des portraits de Nell Gwyn. Ils sont nombreux, mais pour la plupart sans authenticité; ce sont de fausses attributions; on en connaît au moins une vingtaine dispersés dans diverses collections.

Sir Peter Lely, Cooper [1] et Gascar la peignirent d'après nature. On voit à Hampton-Court, dans la collection des portraits exécutés par Lely, celui dû au pinceau de cet artiste; il a été gravé pour les éditions anglaises des *Mémoires* de Grammont.

Un catalogue des tableaux de Jacques II, manuscrit conservé au Musée britannique, indique (n° 306) « madame Gwyn nue avec un Amour; » mais il paraît que c'était une simple copie faite par Danikers du portrait de la comtesse de Dorset dû au

[1] L'œuvre de Cooper est une miniature qui appartient au duc de Buccleuch; un mandat sur le trésor royal fut le salaire de l'artiste.

pinceau de Van Dyck. Un autre tableau la représente tenant un agneau ; il appartenait jadis à la famille Saint-Albans, et il a été gravé avec beaucoup d'habileté pour l'ouvrage de madame Jamieson : *Beauties of the court of Charles II.*

Parmi de nombreux portraits gravés, nous nous bornerons à en citer deux fort recherchés des collectionneurs britanniques; l'un, d'après Lely, est dû au burin de Gerard Valck, contemporain de Charles II; l'autre, d'après le tableau de Gascar, fut gravé, à ce qu'on croit, par Masson ; Nelly est représentée vêtue, il faut en convenir, d'une simple chemise ornée de dentelles, et couchée sur un lit de roses ; ses deux enfants, représentés en Amours, écartent les rideaux du lit ; dans le lointain, on voit le roi qui s'avance avec empressement. Le fameux collier de perles dont nous avons parlé forme la principale parure de cette Vénus. Une épreuve de cette estampe rare fut adjugée pour le prix de 39 liv. sterl. 18 shillings au docteur Burney à la vente de sir Egerton Brydges ; elle est aujourd'hui au Musée britannique.

Ce qui caractérise tous les portraits de Nelly, c'est une abondante chevelure châtain flottant au vent et des vêtements chiffonnés et en désordre, double circonstance qui, bien avant que Charles II et sa maîtresse ne fussent nés, excitait d'avance l'admiration de Ben Jonson :

« Hair loosely flowing, robe as free. »

Un miroir et quelques objets divers présentés comme ayant appartenu à la femme dont nous parlons avec trop de détails peut-être, existent dans les cabinets de quelques curieux, mais leur authenticité est suspecté. Quant à son autographe, personne ne le possède et pour cause ; elle ne savait pas écrire. Sa signature (E et G) se trouve au bas de quelques comptes de la Trésorerie ; M. Cunningham en a donné un fac-simile (page 179) ; et il a inséré (p. 151) une lettre écrite, c'est-à-dire dictée par Nelly, à Windsor le 14 avril 1684 et adressée à madame Jennings (personne inconnue) : cette épître est surtout relative à des achats d'étoffes, à la confection de vêtements. Quelques passages plus intéressants méritent d'être traduits :

« Le duc (de Saint-Albans) m'a apporté mon agrafe en

diamant, et j'aime encore plus ce bijou puisque c'est lui qui me l'a apporté. M. Lumley et tous les autres vous diront que c'est la plus belle chose qu'on ait jamais vue. Bonne Madame, dites à M. Beaver de venir aussi afin que je commande une bague pour le duc de Grafton avant qu'il n'aille en France.

« J'ai été extrêmement souffrante depuis que vous m'avez laissée et je le suis encore. J'ai envoyé chercher un docteur à Londres, et je crois que je mourrai. Mes hommages à la duchesse de Norfolk; dites-lui bien que je suis aussi malade que Sa Grâce, mais je ne sais pas d'où vient mon mal, tandis qu'elle sait d'où vient le sien.

« Dites à madame Williams que les maîtresses du roi passent pour payer fort irrégulièrement, mais elle aura son argent le lendemain du jour que j'aurai l'étoffe.

« Il y a un triste carnage à Windsor, les jeunes gens prennent leur congé et partent pour la France; quoiqu'aucun d'eux ne soit de mes amants, il me peine de me séparer d'eux. »

La duchesse de Norfolk, avec laquelle Nelly paraît avoir été liée, était la fille unique de Peterborough. Elle eut une intrigue avec un aventurier hollandais de basse extraction, enrichi par le jeu et qui devint baronet sous le nom de sir John Germain. A la suite d'un procès scandaleux, la duchesse vit un divorce rompre son mariage, et elle épousa Germain. Nelly fut assignée comme témoin dans cette affaire, et quoiqu'on ne possède pas de détails sur le rôle exact qu'elle y joua, une expression qu'elle employa s'est conservée. Faisant allusion à la hardiesse de Germain qui avait cherché à la rendre infidèle au roi, elle dit qu'elle en savait assez en fait de chasse « pour ne pas placer le chien là où le chevreuil devait reposer. »

Les chansons injurieuses dirigées contre la maîtresse de Charles furent nombreuses et souvent ordurières; il faut les laisser dans les *sottisiers* manuscrits où elles reposent. Le fait est que Nelly, Anglaise, protestante et plébéienne, ne fut point haïe du peuple et que le public anglais a conservé un certain faible pour sa mémoire. Elle ne se mêla point de politique, elle ne fut jamais accusée sérieusement d'être infidèle au prince qui l'avait comblée de bienfaits, elle avait bon cœur et l'on raconte d'elle des traits de générosité dont ses rivales étaient

fort incapables. Ce fut ainsi que traversant un jour la Cité, elle vit un ecclésiastique qu'on conduisait en prison pour dettes: elle s'empressa de lui rendre la liberté en satisfaisant ses créanciers.

Bien des anecdotes qui circulent sur son compte étant très-douteuses, nous n'en parlerons point. Nous nous bornerons à mentionner sa rencontre avec un voleur de grand chemin, alors célèbre; le récit que fait à ce sujet un biographe de ces personnages est curieux.

Patrice O'Bryan, dédaignant de voler à pied, voulut exploiter les grandes routes à cheval. La première personne qui lui tomba sous la main fut Nell Gwyn ; il arrêta sa voiture sur la route de Winchester et lui dit : « Madame, je suis, je vous l'assure sur mon salut, un très-brave gentleman et fort proche parent de mylord le duc d'Ormond, mais ayant besoin de quelque argent en ce moment et sachant que vous êtes une femme charitable, j'espère que vous voudrez bien me donner quelque chose après que je vous aurai pris tout ce que vous avez sur vous. » Nelly se mit à rire aux éclats et donna à ce *drôle* dix guinées; il les reçut et s'éloigna au galop sans rien demander de plus [1].

Un auteur vivant et en possession de la vogue, Douglas Jerrold, a récemment écrit une petite comédie (*Nell Gwyn or the Prologue*) dans laquelle, tout en convenant des torts très-réels de son héroïne, torts atténués par la société où elle fut plongée dès sa première enfance, il montre ce qu'avait d'aimable une personne dont un grave écrivain [2] a dit : « Tout ce qu'elle faisait lui convenait.

[1] Voir A. Smith, *Lives of Highwaymen*, Londres, 1719, t. I, p. 264. Notre version ne donne qu'une idée imparfaite du texte ; l'Irlandais s'exprime dans son patois, et le mot que nous avons décemment rendu par celui de femme est autrement énergique : *Whore*. Gresset a dit dans *Vert-Vert* qu'il rimait richement en *tain*. On observera aussi la balourdise du voleur; c'est une de ces niaiseries (*bulls*) qu'on prête en si grande quantité aux fils de l'Irlande.

[2] Granger, *Biographical History of England*, 1804, 4 vol. in-8°; 5e édition. 1808, 6 vol. in-8°.

CHARLIANA.

Horace Walpole avait fait une collection des bons mots de Charles II; ce recueil est perdu, et il est permis de le regretter. Nous avons déjà esquissé le portrait du *bon prince* qui occupe une si grande place dans les récits d'Hamilton; nous réunirons ici quelques-uns des mots, des reparties et saillies que les auteurs contemporains ont conservés :

A la demande du roi lui-même, Rochester avait composé son épitaphe :

« Ci-gît notre souverain maître le roi, dont la parole est chose sur laquelle nul ne compte; il ne dit jamais une sottise, on ne saurait citer de lui une action qui fût sage. »

Charles, loin de se fâcher, répondit en riant : « C'est tout simple; c'est moi qui parle, et ce sont mes ministres qui agissent pour moi. »

Le célèbre quaker Penn lui ayant été présenté, garda son chapeau sur la tête; le roi ôta le sien : « Ami Charles, dit Penn, pourquoi ne gardes-tu pas ton chapeau? » — « C'est l'usage ici, répliqua le monarque, qu'une seule personne ait la tête couverte. »

Il aimait que les prédicateurs qu'il allait entendre parlassent d'abondance; il ne voulait pas qu'on lût un sermon. Le célèbre Stillingfleet lisait les siens, et le roi lui faisant la guerre à ce sujet, le docteur s'excusa sur la timidité qu'il éprouvait devant une assemblée brillante et ajouta : « Que Votre Majesté me permette à mon tour de lui demander pourquoi, au lieu de débiter par cœur les discours qu'elle fait à son Parlement, elle les lit. »— « Je vais vous le dire, docteur; j'ai si souvent demandé de l'argent aux deux chambres que j'ai honte de les regarder en face. »

Il avait d'ailleurs l'habitude de dormir au sermon et on attribue à un prédicateur célèbre qui parlait devant lui, un mot qui a été reproduit sous diverses formes et qui fut, dit-on, adressé au duc de Lauderdale : « Mylord, mylord, vous ronflez si fort que vous allez réveiller le roi. »

L'architecte Wren avait construit un rendez-vous de chasse; Charles le visita et trouva les appartements trop bas; Wren, qui était de petite taille, répondit : « Que Votre Majesté me pardonne; je crois qu'ils sont assez hauts. » Charles se courba de manière à ne pas être plus grand que l'architecte et, se tenant dans cette position, il dit : « Oui, à présent, je pense qu'ils sont assez hauts. »

Étant informé que l'empereur de Maroc lui envoyait en présent deux lions et des autruches, il dit en riant : « Je ne vois rien de mieux à lui faire passer en retour qu'un troupeau d'oies. »

L'église d'Harrow est placée sur une colline élevée et s'aperçoit au loin de tout côté; le roi disait que c'était la seule église visible qu'il connût.

Un individu ayant en sa présence grimpé à l'extrémité d'un clocher et s'y étant tenu en équilibre dans une position très-périlleuse, le roi, lorsqu'il fut descendu, lui offrit de lui délivrer un brevet défendant à qui que ce fût d'en faire autant.

Un filou eut l'effronterie de se glisser, revêtu d'un brillant costume, à une fête de la cour, et le roi l'aperçut extrayant avec beaucoup d'adresse de la poche d'un lord une très-belle tabatière. Sans se déconcerter, le hardi voleur met le doigt sur sa bouche et fait signe au monarque de ne rien dire. Charles trouve l'idée bonne, il ne fait semblant de rien, il s'amuse en voyant bientôt l'inquiétude du grand seigneur qui cherche en vain le bijou perdu dans l'une et l'autre de ses poches, il l'appelle : « Mylord, ne vous occupez plus de votre tabatière, elle est partie, j'ai été complice du larcin, mais il n'y a pas de ma faute, le filou m'avait confié ce qu'il faisait. » Le courtisan dépouillé n'avait qu'à se mettre à rire, il le fit d'assez mauvaise grâce.

A son lit de mort Charles demanda à ceux qui le servaient pardon de l'embarras qu'il leur donnait : « Je mets un temps ridicule à mourir, mais j'espère que vous voudrez bien m'excuser. »

Pepys a enregistré ce dicton du monarque : « Celui qui ôte une pierre de l'Église en ôte deux à la couronne. »

Le chancelier Shaftesbury entendit un jour le roi l'appeler

le plus grand coquin qu'il y eût en Angleterre; il répondit hardiment : « Votre Majesté a peut-être raison si elle parle seulement de ses sujets. » Charles se mit à rire et les choses en restèrent là.'

Le jour de la naissance de la reine Élisabeth était alors un anniversaire fêté; le roi entendant sonner les cloches et ne se souvenant plus pourquoi, demanda à lord Dorset quel était le motif de cette manifestation. Il observa ensuite : « Il est étrange qu'on célèbre encore ce jour-là tandis que les anniversaires de mon père et de mon grand-père sont tout aussi oubliés que ceux de Guillaume le Conquérant. » « C'est, répliqua Dorset avec une brusque franchise : c'est qu'étant femme, Élisabeth choisissait des hommes pour ses conseillers, tandis que les hommes, lorsqu'ils règnent, choisissent d'ordinaire des femmes. »

Le duc de Buckingham, entendant qualifier Charles de père de ses sujets, dit à demi-voix, mais de façon à être entendu : « Oui, il est le père de beaucoup d'entre eux. » Le roi fut sur le point de mourir de rire.

Grand amateur d'animaux, il gardait une troupe de ses cniens jusque dans sa chambre à coucher et il les menait avec lui dans la salle du conseil où, selon le caustique Rochester, ils étaient tout aussi graves, tout aussi sages que n'importe quel lord [1].

Les maîtresses du duc d'York étaient en général bien moins jolies que celles du roi. « Je crois, dit-il, que c'est pour faire pénitence et d'après le conseil de ses prêtres que mon frère choisit ses favorites. »

Le *Spectateur* (nº 462) contient le récit suivant :

A la suite d'un grand dîner que le roi avait accepté à l'Hôtel de Ville, les têtes s'échauffaient, conséquence très-naturelle de libations excessives, et il s'établissait un ton de familiarité dont la majesté royale pouvait souffrir. Charles fit signe à ses courtisans de ne point s'occuper de lui et il s'esquivait doucement; mais le lord-maire, sir Robert Viners, s'aperçut de cette

[1] « His very dog at the concil board
Sits grave and wise as any lord. »

retraite, et courant après le monarque, il le saisit par le bras en s'écriant : « Sire, il faut que vous restiez avec nous et que nous vidions une autre bouteille. » Charles sourit et répétant en riant ce vers d'une ancienne chanson :

Celui qui est ivre est aussi heureux qu'un roi,

il revint sur ses pas, se prêtant avec grâce au désir de son hôte.

Une lettre de la comtesse de Sunderland, écrite à son frère Henry Sidney (et publiée dans le journal de celui-ci, t. I, p. 300), parle de ce fameux dîner : « Tous les aldermen burent à genoux à la santé du roi, en se vouant à la potence en ce monde et à la réprobation dans l'autre, s'ils n'étaient pas tout prêts à faire à Sa Majesté le sacrifice de leur vie et de leur fortune. Le banquet fini, il se trouva que les gardes du roi avaient profité de l'occasion pour s'enivrer outre mesure; le lord-maire et les aldermen voulurent absolument escorter le roi jusqu'à son palais. » Ce dut être un singulier spectacle que ces magistrats citoyens en costume officiel et dans un état complet d'ivresse, traversant avec le monarque les rues de Londres à la lueur des torches.

Entre autres idées, Charles eut un instant celle de modifier le costume national. Il voulut introduire un habillement analogue à celui des Polonais : une longue et étroite tunique d'étoffe noire, un manteau par-dessus, des rubans noirs et blancs entourant la jambe; le roi se montra vêtu de la sorte et divers courtisans l'imitèrent. On fit avec Sa Majesté des paris qu'elle renoncerait bientôt à ces vêtements, et de fait, il n'en fut bientôt plus question. Il lui arrivait quelquefois de réfléchir, aussi méditait-il de raccourcir les robes des dames en proportion qu'il allongerait les habits des hommes · mais ces grands projets restèrent non avenus.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE SUR LES MÉMOIRES DE GRAMMONT.

Les *Mémoires* furent imprimés pour la première fois en 1713[1] sous la rubrique de Cologne. On a dit que le comte avait vendu pour 1,500 livres le manuscrit d'un ouvrage qui ne le montre pas toujours sous un aspect favorable, et que Fontenelle, alors censeur royal, ne crut pas devoir approuver.

Dès 1714, il parut une traduction anglaise due à la plume de Boyer ; plusieurs des personnages mentionnés dans ces récits vivaient encore ; sir Stephen Fox et sir Charles Lyttleton moururent en 1716 ; miss Temple (devenue lady Lyttleton), mourut en 1718 ; le duc de Marlborough en 1722 ; mistress Godfrey (Arabella Churchill) et mademoiselle de La Garde en 1730 ; miss Jennings (devenue duchesse de Tyrconnel) en 1731 ; enfin la duchesse de Buccleuch, veuve du duc de Monmouth, la dernière de toutes les personnes nommées dans les *Mémoires* de Grammont qui soit restée en ce bas monde, expira le 6 février 1732, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Mesdemoiselles Temple, Jennings et Churchill, durent être fort mécontentes de voir ainsi rappeler le souvenir des folies et des faiblesses de leur jeune âge.

Le comte de Chesterfield et Progers, qui figurent l'un et l'autre sous un point de vue peu flatteur dans les récits d'Hamilton, moururent en 1713 et purent voir imprimées des pages dont ils avaient le droit d'être mécontents. Bien des familles maudirent sans doute les révélations indiscrètes de l'historien de la cour de Charles II. Dès 1715 on publia à Londres une brochure du prix de deux pences (20 centimes), devenue aujourd'hui introuvable, et intitulée *Clef des Mémoires*

[1] Cette édition est au Musée britannique ; c'est donc à tort que dans le catalogue de la vente Bergeret (Paris, 1858, n° 1242) on signale comme originale l'édition de Cologne, P. Marteau, 1715, laquelle offre d'ailleurs une particularité singulière ; l'imprimeur a pris soin de mettre en italique tous les mots sur lesquels il pensait que devait se porter l'attention des lecteurs.

(*A Key to the Memoirs of Grammont*); la traduction de Boyer fut réimprimée en 1719 et plusieurs fois depuis.

Diverses éditions de luxe d'un ouvrage aussi intéressant pour les Anglais ont vu le jour au delà de la Manche; Horace Walpole s'amusa à faire imprimer les *Mémoires* dans la typographie particulière qu'il avait installée à son manoir de Strawberry-Hill. Ce volume, orné de trois portraits assez médiocres, ne fut tiré qu'à cent exemplaires, et il est bien rare en France. C'est pour la première fois que le récit d'Hamilton était accompagné de notes, et que les noms propres étaient rectifiés. Une réimpression donnée, à Londres en 1783, chez Dodsley, reproduit les notes et les portraits du livre mis au jour par Walpole, mais elle n'est ni correcte, ni bien exécutée.

Un habile libraire de Londres, Edward, eut l'idée, en 1792, de joindre aux *Mémoires* de nombreux portraits d'après les tableaux originaux. Son édition contient 78 gravures [1] et elle renferme, sous le nom de *Notes et éclaircissements*, 77 pages, lesquelles offrent un travail plus étendu et plus exact que ce qu'on avait fait jusqu'alors. Quelques exemplaires existent en grand papier; on en a même exécuté quelques-uns in-*folio* avec des marges excessives, afin que les amateurs pussent se donner le plaisir de les *illustrer* avec des portraits et des gravures de toute dimension.

L'édition publiée à Londres en 1811, 2 vol. in-8° (il y a aussi des exemplaires in-4°), est moins belle que celle de 1792, mais elle est préférable sous quelques rapports. Un ancien ministre de Louis XVI, Bertrand de Molleville, en revit le texte et y joignit la traduction des notes jointes à une édition anglaise donnée la même année, notes attribuées, en grande partie du moins, à Walter Scott.

Notons qu'en 1792, Edward avait publié, en même temps que son édition française, une traduction faite par W. Mad-

[1] Ce beau volume est rare en France, et quand il se présente en vente publique, il se paye fort cher. Indépendamment des adjudications mentionnées au *Manuel du Libraire*, nous pouvons signaler celles de 187, de 200 et de 249 fr. aux ventes Sensier, Bérard et Nodier. La notice mise en tête de l'édition Renouard renferme d'ailleurs sur ces publications anglaises des détails qu'il serait inutile de reproduire.

dison, et ornée des mêmes portraits. Cette traduction a été réimprimée en 1809, 3 vol. in-8°, avec 40 portraits.

Un volume, petit in-8°, édité à Londres en 1853, par le libraire H.-G. Bohn, contient une bonne traduction des *Mémoires* et toutes les notes de 1811 avec d'amples augmentations. Ce livre n'a d'autre portrait que celui de Nell Gwyn (nous en avons déjà parlé); on y rencontre une notice sur Charles II et des documents relatifs à l'histoire de ce monarque à une époque bien antérieure à celle qui vit Grammont paraître à la cour d'Angleterre.

Rien ne recommande spécialement les éditions de la Haye, 1731 et 1741, ni de Paris, 1760, ou de Londres (Paris), 1781, 2 vol. in-18 qui entrent dans la collection Cazin. Les trois jolis volumes datés de 1781 qui font partie de la collection imprimée par ordre du comte d'Artois, sont d'une exécution typographique fort élégante, mais quelques corrections peu heureuses ont été introduites dans le texte.

L'édition publiée par M. Renouard, 1812, 2 vol. in-8°, avec 8 portraits, fait partie des *Œuvres complètes* d'Hamilton, en 4 vol. in-8° ou 5 vol. in-18. Elle est fort soignée, ainsi que toutes les publications dues à cet habile libraire qui fut aussi un bibliographe de premier ordre [1].

Nous mentionnerons pour mémoire les éditions de Paris, 1815, 2 vol. in-12; 1819, 2 vol. in-18 avec 8 gravures; 1820, 2 vol. in-12; 1823, 2 vol. in-32; 1825, in-8° avec un portrait (édition tirée à une centaine d'exemplaires et extraite des *Œuvres* d'Hamilton, publiées par M. Champagnac); 1826, 2 vol. in-32; 1828, in-8° (avec la Notice d'Auger déjà insérée dans l'édition des *Œuvres* d'Hamilton, 1804, 3 vol. in-8°).

Une autre édition de ces mêmes *Œuvres*, 1818, in-8°, fait partie de la Collection des Prosateurs français, publiée par le libraire Belin, et renferme une notice signée D... (Depping) sur la vie et les ouvrages du beau-frère de Grammont. Les *Mé-*

[1] Un exemplaire unique imprimé sur peau-vélin s'est adjugé à 733 fr. en 1853 à la vente de la bibliothèque de M. Renouard; un des quatre exemplaires sur grand papier (les trois autres sont en Angleterre) fut payé 270 fr. à la même vente.

moires font aussi partie des Œuvres mises au jour en 1749, 6 vol, et 1776, 7 vol.

L'édition des *Mémoires* comprise dans la Collection publiée par M. F. Barrière, chez MM. Didot, in-12, 1850, ne renferme presque rien qui ne soit déjà dans l'édition de 1811.

Malgré le soin que nous avons apporté pour rendre notre édition préférable à toutes les précédentes, nous avouons que les *Mémoires de Grammont* appellent encore des recherches suivies.

Nous avons mieux fait, nous l'espérons, que l'éditeur anglais de 1852, lequel l'emporte de beaucoup sur ses devanciers; mais un commentaire plus complet que le nôtre, renfermant des détails curieux et des faits nouveaux, est possible. Ce n'est toutefois qu'en Angleterre, en fouillant dans les dépôts publics, en consultant les manuscrits, que cette tâche peut être accomplie. L'histoire secrète des personnages qui entourèrent Charles II est restée inédite; M. Cunningham fournit quelques indications qui prouvent qu'il est remonté aux sources [1]; c'est au biographe de Nell Gwyn qu'il appartient de faire, sur les *Mémoires de Grammont*, un travail qui ne laissera rien à désirer.

Nous sommes forcé, faute d'espace, de ne pas nous arrêter sur quelques ouvrages satiriques ou romanesques, relatifs aux intrigues galantes de la cour de Charles II. Ces productions, où les faits sont présentés d'une façon peu exacte, et que ne recommande point le mérite du style, se rapportent d'ailleurs à une époque plus récente que celle où se terminent les *Mémoires de Grammont*. On compte parmi eux *Hattigé* ou *les Amours du roi de Tamaran*, par de Brémond, Cologne (Hollande), 1676, in-12. Dans ce livret de 89 pages, les noms sont

[1] Il signale les comptes des dépenses du roi (une très-faible portion a été imprimée dans un volume publié à petit nombre: *Secret service Expenses of Charles II and James II*), la lettre écrite par le roi à lord Clarendon lors de sa première entrevue avec l'infante Catherine (dans les manuscrits Lansdowne au Musée britannique; elle est trop passionnée pour pouvoir être reproduite). Une chanson peu décente d'Etheridge sur Nell Gwyn n'est qu'indiquée.

M. Cunningham cite aussi des poésies manuscrites de Rochester, des recueils de vers du temps (*Choice Ayres and Songs*, 1676, in-folio, volume contenant des poésies amoureuses de Charles II, les *State poems*, 1697, etc.).

déguisés ; une clef imprimée les fait connaître en les défigurant : *Hattigé*, duchesse de Gefland (Cleveland); *Osman*, le duc de Bouquaiman (Buckingham) *Moharen*, milord Candiche; (Sandwich).

CHRONOLOGIE DES MÉMOIRES DE GRAMMONT.

M. Cunningham a joint à sa vie de Nelly Gwyn un essai sur la chronologie des *Mémoires* qui nous occupent ; nous empruntons quelques détails à ce travail curieux.

« Chaque chose a sa place, » disait Horace Walpole à l'archéologue Pinkerton. « Lord Hailes, qui est lui-même très-exact, me faisait observer que la chronologie des *Mémoires de Grammont* est peu conforme à la vérité historique, mais quel rapport y a-t-il entre un livre de ce genre et la science des dates? »

Il est permis de ne point partager absolument cette opinion, et comme, malgré sa légèreté, l'ouvrage d'Hamilton est d'un prix réel pour l'histoire, il n'est pas hors de propos de chercher à reviser les faits dont ils conservent le souvenir.

La date de l'arrivée de notre héros à la cour de Charles II est soigneusement indiquée; ce fut deux ans après la Restauration, au milieu des fêtes célébrées lors de l'arrivée de la reine. Catherine de Bragance débarqua à Portsmouth le 14 mai 1662 ; son mariage eut lieu le 21 du même mois. Le 2 juin, le lord-maire et les aldermen de la Cité de Londres saluèrent, à White-Hall, leur nouvelle souveraine et lui firent hommage d'une coupe d'or, contenant mille livres sterling en belles et bonnes guinées.

Le chapitre VI des *Mémoires*, le premier qui ait rapport au séjour de Grammont en Angleterre, ne mentionne qu'un fait, le duel entre Henri Jermyn et Gilles Rawlins; Pepys relate ce combat comme ayant eu lieu le 19 août 1662.

Au chapitre VII, nous rencontrons deux circonstances; la reine est tellement malade que les médecins perdent tout espoir de la sauver; ils l'abandonnent, elle guérit : ce fut en octobre 1663. Lady Muskerry paraît à un bal masqué, travestie

en Babylonienne. Ce bal est sans doute celui qu'Evelyn mentionne le 2 février dans son *Journal*, et Pepys le 3. Ce dernier chroniqueur nous apprend que le quadrille des masques se composait de six dames (lady Castlemaine et la duchesse de Monmouth étaient du nombre) et de six seigneurs, le duc de Monmouth, lord Avon, Blanfort, etc.; les travestissements étaient anciens et très-riches; les danseurs s'acquittèrent admirablement de leur rôle.

Le chapitre VIII nous offre trois faits dont nous pouvons chercher les dates : 1° l'audience donnée par la reine à l'ambassadeur moscovite. Ce diplomate était à Londres dans l'hiver de 1662 à 1663. Pepys écrit le 5 janvier 1663 qu'il le vit se rendre auprès du roi, et Evelyn écrit le 29 décembre 1662 : « J'assistai à la réception que fit le roi à l'ambassadeur moscovite; ce fut une très-belle chose; la suite de l'ambassadeur était nombreuse et vêtue avec magnificence; leurs bonnets de fourrure et leurs tuniques, brodées d'or et de perles, faisaient un superbe effet. »

2° La comtesse de Chesterfield est emmenée à la campagne par un mari jaloux; Pepys écrit le 3 novembre 1662 : « Pierce me raconta que le duc d'York est amoureux de milady Chesterfield, au point que la duchesse s'en est plainte au roi et à son père, et il s'ensuit que milady Chesterfield est allée à la campagne. »

Ce ne fut sans doute qu'une absence passagère, car Hamilton nous montre lord Chesterfield assistant à l'audience que la reine donna au représentant du Czar. Le 19 janvier 1663, Pepys raconte que Chesterfield a été fort irrité parce qu'il a trouvé sa femme et le duc causant ensemble, « quoiqu'il y eût d'autres personnes dans la chambre et quoique la dame soit, dans l'opinion universelle, une femme très-brave et vertueuse. — Il a eu une explication avec le duc qui lui a répondu avec le plus grand calme, ne paraissant pas comprendre le motif de ses plaintes, mais milord a de suite emmené sa femme, la menant dans ses terres dans le comté de Derby. »

En consultant les registres du grand-intendant du palais, M. Cunningham a constaté que le comte de Chesterfield partit le 12 mai pour la campagne; des notes de sa main, citées dans

les *Mémoires* placés en tête de sa *Correspondance* imprimée, indiquent qu'il y passa avec sa femme l'été tout entier. Ce fut peut-être la troisième fois qu'il fit ce voyage dans le cours d'une année. Nos *Mémoires* constatent que lorsque Hamilton fit, pour voir la comtesse, un voyage pénible et inutile, l'hiver était presque passé ; on était sans doute vers la fin de février, et nous venons de voir que Pepys indique en janvier le départ du mari jaloux. 3° Le mariage de sir John Denham avec miss Brooke eut lieu à Westminster le 25 mai 1665; cette union était mal assortie; l'âge des deux époux formait un total de 97 années inégalement réparties, 79 et 18; remarquons que, par une exception assez rare chez les septuagénaires qui prennent de très-jeunes femmes, sir John Denham n'eut point d'enfants.

Au chapitre IX, il est question de la mort de lady Denham ; cet événement arriva le 6 janvier 1667. Les écrits du temps attestent l'existence des bruits que signale Hamilton et qui attribuaient au poison la mort de cette charmante femme. Pepys écrit dans son journal le 7 janvier 1667 : « Lord Brouncker m'a dit que lady Denham est enfin morte. Quelques personnes soupçonnent qu'elle a été empoisonnée, c'est ce qu'on verra, puisque son corps doit être ouvert aujourd'hui. Le duc d'York, très-affligé de cet événement, a promis qu'il n'aurait jamais de maîtresse déclarée; j'en suis bien aise et je voudrais que le roi en fît autant. »

On sait que le duc tint fort peu sa promesse.

Un passage des Lettres d'Aubrey, t. II, p. 319, relatif à cette mort, dit que lady Denham fut empoisonnée dans une tasse de chocolat par les mains de *la co. de Roc*. Ces initiales sembleraient désigner la comtesse de Rochester, mais le comte n'était point marié à cette époque. D'après un autre écrit, la duchesse d'York fut soupçonnée d'avoir empoisonné sa rivale avec de la poudre de diamant. Le crime est-il réel? Le corps de la défunte fut ouvert, d'après les recommandations qu'elle avait faites; les médecins ne découvrirent (ou ne voulurent découvrir) nul indice de substance vénéneuse. Cette circonstance peu connue est signalée dans une lettre de lord Orrery au duc d'Ormond, datée du 24 janvier 1667 : « Le corps de

lady Denham a été ouvert conformément au désir qu'elle avait exprimé, mais on n'a pas trouvé de signe de poison. » (*Orrery Papers*, 1742, p. 219.)

Arrivons au chapitre X. Nous y rencontrons l'épisode de Rochester retiré dans la Cité de Londres et déguisé en médecin. On peut sans beaucoup de peine découvrir à quelle époque eut lieu cet épisode de la carrière de cet insigne mauvais sujet; c'est une date qu'on n'avait pas encore essayé de fixer.

Rochester tenta, le 26 mai 1665, d'enlever la riche héritière qu'il épousa plus tard. S'éloignant de la Cour après avoir donné ce scandale, il voulut se réhabiliter en allant à l'armée. Le 2 août 1665, il assistait à l'attaque de Bergues ; en 1666, il fut présent à une grande bataille navale livrée aux Hollandais; il se maria vers la fin de cette année; le 4 février 1666, Pepys le voit à la Cour avec sa femme. Le 21 février 1665, Pepys raconte que miss Jennings s'est déguisée, a été vendre des oranges dans les rues et a été reconnue à l'élégance de ses souliers. C'est là sans doute une version de ce que raconte Hamilton lorsqu'il dit que Brouncker vit que les deux prétendues marchandes étaient beaucoup mieux chaussées qu'il n'appartenait à leur état.

On peut conclure de ceci, que ce fut dans les premiers mois de 1665 que Rochester prit le masque du docteur Alexandre Bindo.

Le voyage de la Cour aux eaux de Tunbridge, indiqué dans le chapitre X, doit avoir eu lieu avant le mois de juin 1665, lord Muskerry était de ce voyage, et nous venons de rappeler la date du combat où il fut tué.

D'après les écrits du temps, on voit que la Cour se rendit deux fois à Tunbridge, en juillet 1663 et en juillet 1666. Quelque confusion paraît ici s'être introduite dans les souvenirs d'Hamilton ; il dit que lord Muskerry et Nell Gwyn étaient en même temps à Tunbridge ; en 1663, Nell n'avait que treize ans, et était encore loin d'avoir acquis la célébrité qu'elle obtint plus tard.

Le voyage que fit le duc d'York à la ville dont il portait le nom, eut lieu en août 1665, et ce fut à cette époque qu'avait lieu l'intrigue de la duchesse avec Henry Sidney.

Quelle que soit la circonspection avec laquelle l'histoire sérieuse doive accueillir les bruits de nature à nuire à la bonne renommée des princesses, il faut reconnaître que des témoignages puissants viennent accuser en cette circonstance la duchesse d'York. Indépendamment d'Hamilton, Burnet et Reresby la chargent. Pepys fait, à trois reprises différentes, et d'après trois témoignages divers, mention de cette intrigue, et nous lisons dans les *Anecdotes* de Spense (édition de W. Singer, p. 329) que la princesse Marie, fille de la duchesse, demandait à Burnet : « Comment le duc d'York a-t-il réussi à faire de ma mère une papiste? » Le docteur répondit : « Le duc la surprit couchée avec quelqu'un, et elle fut dès lors hors d'état de lui refuser quoi que ce fût. »

Qui était cette petite Sarah, nièce de la gouvernante des filles d'honneur, que Rochester honora de son attention et dont il fit une très-jolie et très-mauvaise actrice? On a prétendu que c'était madame Barry, mais c'est impossible, car cette comédienne était laide, était très-habile et, étant née en 1658, n'avait pas dix ans à l'époque où se placent les faits que narre Hamilton. Il s'agit de Sarah Cooke, qui entra au théâtre du roi et qui récita le prologue lors de la première représentation d'une des pièces de Rochester (*Valentinian*), mais qui, en raison de son peu de mérite, parut rarement sur la scène.

Nous voici arrivés au onzième et dernier chapitre. Les événements qu'il indique et qu'il entasse un peu, embrassent de fait une période de cinq ou six ans : le mariage du duc de Monmouth (20 avril 1664); le voyage de la cour à Bristol en 1663; la naissance d'Henry Fitzroy, fils de lady Castlemaine (20 septembre 1663); les préparatifs de l'expédition de Guinée, août 1664; l'expédition contre Gigery, octobre 1664; le mariage de la belle Stuart, mars 1667; la liaison passagère de lord Buckhurst et de Nell Gwyn, juillet 1667; le duel du duc de Buckingham et du comte de Shrewsbury, 16 janvier 1668; le mariage de Grammont avec mademoiselle Hamilton, 1668; le guet-apens tenté contre Killegrew eut lieu un peu plus tard, 18 mai 1669.

Quelques circonstances ne se produisirent qu'après le départ de Grammont pour la France avec sa femme, en octobre 1669,

c'est donc par distraction qu'elles sont indiquées comme ayant eu lieu auparavant; la comtesse de Castlemaine ne fut créée duchesse de Cleveland que le 3 août 1670; son intrigue avec Churchill est mentionnée plusieurs années avant qu'elle ne survînt[1].

La lettre spirituelle et laconique à lord Cornwallis n'a pu être écrite à l'époque que les *Mémoires* lui assignent, car ce ne fut que le 27 décembre 1677 que ce lord épousa la fille du trésorier sir Stephen Fox.

Hamilton nous en prévient, il écrivait sous la dictée de Grammont, rappelant à sa mémoire des circonstances qui s'étaient passées depuis quarante ans environ. Il est facile de voir qu'on ne peut exiger alors l'exactitude rigoureuse qui serait de mise chez un grave historien, et c'est nous sans doute qui avons tort de vouloir appliquer les sévères principes de l'*Art de vérifier les dates* à une œuvre où l'auteur déclare ne s'embarrasser guère de l'ordre des temps ou de la disposition des faits.

Une observation et ce sera la dernière. Tout occupé des intrigues des filles d'honneur et des galanteries de quelques *ladies* qui rivalisent avec les dames qu'a immortalisées Brantôme, le rédacteur des *Mémoires* n'a jamais fait allusion à deux circonstances qui eurent toutefois un grand retentissement dans la période qu'embrassent ses récits : la peste qui ravagea Londres en 1665, et le grand incendie de 1666. Ces choses-là valaient-elles, en effet, la peine d'être mentionnées? A coup sûr Charles II, ses favoris et ses maîtresses les oublièrent bien vite, et Grammont devenu vieux ne s'en souvenait nullement.

[1] Né en 1650, Churchill, plus tard devenu si célèbre sous le nom de duc de Marlborough, s'était rendu fort jeune à Tanger afin de faire ses premières armes contre les Maures. La comtesse de Castlemaine s'éprit du jeune guerrier et lui fit, dit-on, présent de 5,000 liv. sterl. Le roi s'empressa d'éloigner ce dangereux rival; il lui donna un brevet de capitaine dans un régiment envoyé à l'étranger. Churchill se distingua dans la guerre contre la Hollande; Turenne le remarqua et prédit que le *bel Anglais* (c'est le nom qu'il lui donnait) serait un jour un grand homme.

POSTFACE.

Notre travail est fini ; mais, en le relisant, nous nous sommes aperçus que nous avions oublié bien des choses. Dans une œuvre de ce genre, il doit être permis à un commentateur de revenir sur ses pas.

I

Avons-nous donné une idée suffisante des audacieuses satires de Rochester? Après avoir dit que la Castlemaine avait surpassé Julie et Pasiphaé, il lui reproche de continuer à se livrer à l'inconduite pour en conserver le goût, comme si elle péchait pour s'exercer.

She'll still drudge on tasteless vice
As if she sinned for exercice.

Il reproche à Charles de se mettre aux gages de la France, afin d'enrichir une drôlesse toute française qui n'est pas même digne d'être appelée une catin.

To enrich an Harlot all made up of French,
Not worthy to be called a whore but a wench.

II

Puisque nous voici amenés devant mademoiselle de Querouailles (duchesse de Portsmouth), notons en passant qu'il est plusieurs fois question d'elle dans le recueil, rarement feuilleté aujourd'hui, des œuvres de Saint-Évremond. Ce philosophe épicurien lui a adressé un *problème* où il s'exprimait ainsi : « Triste vie, ma pauvre sœur, d'être obligé à pleurer par contenance le péché qu'on n'a pas fait, dans le temps que vient l'envie de le faire. Voilà le misérable état des pauvres filles qui portent au couvent leur innocence...

« La règle de ma retenue n'a rien d'austère, puisqu'elle prescrit seulement de n'aimer qu'une personne à la fois. Celle qui n'en aime qu'une se donne seulement ; celle qui en aime plusieurs s'abandonne, et de cette sorte de liens comme des autres, l'usage est honnête, et la dissipation honteuse. »

III

Nous avons trop négligé l'épouse légitime de Charles II, si constamment délaissée par son mari. Evelyn a dit d'elle (*Journal*, 30 mai 1662) : « La reine arriva avec une suite de dames portugaises, suffisamment désagréables, ayant le teint olivâtre, et des *guardinfantas* ou *fardingals* monstrueux. Sa Majesté est ce qu'il y a de mieux dans cette troupe ; quoique petite, elle est bien faite ; ses yeux sont beaux, ses dents avancent trop ; en somme elle est assez jolie. »

De son côté, lord Clarendon s'exprime ainsi : « La reine avait assez de beauté et d'esprit pour se rendre agréable au roi, et il est certain qu'au commencement de leur union, il s'en montra fort satisfait. Quoiqu'elle eût de l'intelligence et qu'elle fût assez âgée pour avoir quelque expérience du monde, elle était fort gauche, ayant été, selon l'usage de sa patrie, élevée dans un couvent où elle n'avait vu que les femmes qui la servaient et les religieuses ; elle se trouva tout à coup reine et transportée dans une cour licencieuse où elle était bien incapable d'introduire une réforme que le roi d'ailleurs était peu disposé à accepter. »

Après quelque lutte, la reine se résigna aux infidélités de Charles, et le ménage vécut en paix. Devenue veuve, Catherine résida à Londres dans l'hôtel de Somerset, et lorsque la révolution qui mit Guillaume III sur le trône fut bien assurée, elle quitta l'Angleterre au mois de mars 1692. Retirée à Lisbonne, elle y mourut en 1705.

IV

Nous voulons ajouter encore quelques lignes à tout ce que nous avons dit au sujet du duc d'York :

Après la mort de sa première femme, de celle qui joue un rôle important dans nos *Mémoires*, il voulut épouser une Française, la fille unique du duc de Créquy, devenue plus tard duchesse de la Trémouille ; Louis XIV refusa son consentement à cette union ; le duc s'unit à une Italienne, une princesse de Modène, femme maussade et d'une dévotion austère ; il en eut un enfant qu'on prétendit supposé et qui se fit connaître sous le nom du Prétendant. Le poëte Dryden, modifiant son style suivant les circonstances, salua la naissance du fils de Jacques II en faisant hommage à la reine de la traduction d'une vie de saint François-Xavier, et il affirme nettement dans sa dédicace que c'est à l'intervention de ce saint qu'est due la grossesse de Sa Majesté ; il ajoute : « La nation anglaise comprendra un jour tout le bonheur d'avoir pour souverain un fils de la prière. »

Voici d'ailleurs, au sujet du duc, un passage du *Journal* de Pepys qui mérite d'être cité (23 juin 1667) : « Je me promenai avec M. Povys et nous parlâmes des affaires publiques ; il les regarde comme irrévocablement perdues ; nous avons un prince fainéant, pas d'argent, pas de réputation ni au dedans, ni au dehors. Il dit que le roi continue de courir après les femmes autant que jamais ; le duc d'York n'a pas eu madame Middleton comme on l'avait dit l'autre jour, mais il en a bien d'autres et il en a toujours eu. M. Povys a su qu'on lui amenait des femmes dans son cabinet à White-Hall par les galeries, et le duc a même quitté le lit de sa femme pour aller trouver d'autres femmes qui l'attendaient au lit. M. Brouncker n'est point le seul agent de ces amours ; toute la famille s'occupe du même métier et est capable de tout, afin de plaire au duc qui a ses affaires dans un désordre extrême, puisqu'il dépense 60,000 livres sterling par an, tandis qu'il n'en a pas 40,000 ; la duchesse est non-seulement la femme la plus dépensière qu'il y ait au monde, mais encore la plus orgueilleuse. »

V

Nous avons longuement, trop longuement peut-être, parlé

de Nell Gwyn, mais nous n'avons pas cité un passage du *Journal* de Pepys qui raconte à son égard un petit détail, sujet d'une gravure sur bois dans le livre de M. Cunningham (1er mai 1667): « J'allai à Westminster et je rencontrai beaucoup de laitières qui dansaient à cause de leur fête qui est ce jour-là ; elles avaient des guirlandes de fleurs autour de leurs seaux de lait, et un musicien allait devant elles, et je vis la jolie Nelly qui se tenait à la porte de sa maison à Drury-Lane en manches de chemise et en corset, et qui regardait ce qui se passait ; c'est une bien jolie personne. »

Encore un extrait de ce bon Pepys (5 octobre 1667) : « Je fus au théâtre du roi, et je trouvai madame Knipp qui m'amena dans la loge des actrices où Nelly s'habillait ; elle était toute déshabillée, et elle est fort jolie, plus jolie que je ne le pensais. Nous passâmes ensuite dans la salle d'attente, et elle nous donna du fruit, et je fis répéter à Knipp une partie du rôle qu'elle devait jouer ce soir-là. Mais, Seigneur ! il fallait voir comme elles étaient toutes deux fardées ; il y avait de quoi faire perdre la tête et j'en ressentis un grand dégoût, et quelle mauvaise société vient là, et avec quelle licence on parle ! Il était drôle de voir comment Nelly tempêtait de ce qu'il y avait si peu de monde au parterre. L'autre théâtre, où il paraît que les acteurs sont meilleurs, attire toute la foule. »

VI

A peine avons-nous parlé de la digne fille d'Henri IV, « qui n'avait pas dégénéré à l'égard de ce qu'on appelle la faiblesse des grands cœurs ; » empruntons à Tallemant des Réaux un passage qui la concerne :

« Le duc de Savoie, le bossu, amoureux de sa belle-fille, Madame Royale, lui donna une collation où toute la vaisselle d'argent était en forme de guitare à cause qu'elle en jouait. Elle le contrefaisait avec Chazy qu'il chassa et tous les autres. »

VII

Pourquoi ne pas offrir aussi un échantillon de ces élé-

gies de la comtesse de La Suze, dont le marquis de Flamarens était le triste objet?

« Viens triompher, Amour, de mon cœur et de moi:
Esprit, honneur, vertu, tout se soumet à toi......
Quelle fut ma surprise et que devins-je, ô dieux,
Lorsque soudain Tircis vint s'offrir à mes yeux?
Je le connus malgré les ombres infidelles,
Douces auparavant, en ce moment cruelles,
A sa taille divine, à cet air fier et doux
Qui surprit tant de cœurs et fit tant de jaloux. »

VIII

Nous avons cité parfois les *Mémoires* de sir John Reresby; il faut dire quelques mots de ce personnage; fils d'un partisan de Charles Ier, il se rendit à Paris durant les dernières années de la république, et fut très-bien accueilli par la reine-mère, femme de beaucoup d'esprit, de très-peu de jugement et dont les conseils n'avaient pas été sans influence sur les malheurs de son mari. Reresby eut l'honneur d'amuser la jeune Henriette, alors âgée de quinze ans; il la faisait jouer à l'escarpolette. De retour en Angleterre, après la Restauration, il jouit de la faveur du roi, qui lui promit bien souvent de lui procurer quelque bon emploi dès qu'il s'en présenterait un, mais cette occasion ne vint jamais.

Membre de la chambre des communes et doué d'une sagacité remarquable, Reresby est un témoin précieux au sujet des intrigues politiques de l'époque. Il fait bien ressortir la dissimulation et la mauvaise foi que Charles cachait sous le dehors de la rondeur et de la franchise; mais cette portion sérieuse de l'histoire doit nous rester étrangère.

IX

Nous regrettons de ne pouvoir parler avec quelques détails de Burnet qui nous a fourni des coups de crayon pour les portraits de quelques personnages d'importance. L'auteur de l'*His-*

toire de mon temps est digne d'être étudié ; son extrême vanité ne l'empêche point d'être clairvoyant, et ce n'est pas la charité qui guide la plume de ce prélat lorsqu'il raconte les faits et gestes de ses contemporains. Il en parle sans ménagement, il trace de leurs vies ou de leurs mœurs le tableau le moins flatté. Une publication périodique, justement estimée, mais qui a cessé de paraître, la *Retrospective Review*, a donné, t. V, une appréciation judicieuse de cette *Histoire;* cette même *Review* renferme, t. VIII, une notice sur le caractère de Charles II, envisagé comme monarque et jugé avec une sévérité qui n'est que justice. Signalons d'ailleurs en passant deux comédies jouées avec succès et qui mettent sur la scène les héros et les héroïnes de nos *Mémoires;* l'une de ces pièces est de Howard Payne : *Charles the second, or the merry monarch;* l'autre, jouée en 1828, est de W. J. Moncrieff : *Rochester, or Charles the Second's merry days.*

X

Nous avions omis de dire que Somaize, dans son *Dictionnaire des Précieuses* publié en 1659, avant que Grammont n'allât en Angleterre, l'avait désigné sous le nom du chevalier Galerius comme « un des plus galants, des plus lestes, des plus enjoués et des plus spirituels courtisans. »

XI

Nous avions transcrit, puis supprimé, le regardant comme trop sévère, le jugement du caustique Saint-Simon au sujet des héros de ces *Mémoires.* On nous a dit que ce témoignage ne devait pas être passé sous silence : le voici donc, mais il nous semble qu'il y a trop d'aigreur dans cette étrange oraison funèbre insérée dans les Mémoires du duc en 1707, à l'époque où survint la mort du comte :

« C'était un homme de beaucoup d'esprit, mais de ces esprits de plaisanterie, de réparties, de prouesse et de justesse à trouver le mauvais, le ridicule, le faible de chacun, de le peindre en deux coups de langue irréparables et ineffaçables,

d'une hardiesse à le faire en public, en présence et plutôt devant le roi qu'ailleurs, sans que mérite, grandeurs, faveurs et places en pussent garantir hommes et femmes quelconques. A ce métier, il amusait et instruisait le roi de mille choses cruelles, avec lequel il s'était acquis la liberté de tout dire jusque de ses ministres. C'était un chien enragé à qui rien n'échappait. Sa poltronnerie connue le mettait au-dessous de toutes suites de ses morsures; avec cela escroc avec impudence et fripon au jeu, à visage découvert.

« Avec tous ces vices, sans mélange d'aucune espèce de vertus il avait dibellé la Cour et la tenait en respect et en crainte. Aussi se sentit-elle délivrée d'un fléau que le Roi favorisa et distingua toute sa vie. »

Il est permis de croire que le duc et pair voyait avec la plus vive jalousie la faveur que le roi accordait au comte de Grammont, toujours amusant et toujours jeune; de là, l'acrimonie qui respire dans ce portrait.

Sans doute, il y aurait encore quelque chose à dire sur Hamilton, sur son héros, sur le joyeux monarque de l'Angleterre, sur les pécheresses qui remplissaient son palais, mais nous devons nous arrêter ici, avec la confiance que cette édition est supérieure à toutes celles qui ont été publiées jusqu'à présent.

FIN.

INDEX.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

6342-82. — CORBEIL. Typ. et stér. CRÉTÉ.

